



VOYAGES

NOUVEAUX

PAR MER ET PAR TERRE

EFFECTUÉS OU PUBLIÉS DE 1837 A 1847

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE

contenant

LA DESCRIPTION DE CES CONTRÉES,

LES MŒURS, COUTUMES, GOUVERNEMENTS, CULTES, PRODUCTIONS,
INDUSTRIE, COMMERCE, ETC.

ANALYSÉS OU TRADUITS

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT

*Membre de la Commission centrale de la Société de Géographie, auteur de l'Histoire
des Voyages en 46 volumes in-8, etc.*

II

VOYAGES EN AFRIQUE.

PARIS.

ADOLPHE RENÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 36.



moi, attendent que vous m'accordiez cette grâce; * Afin que. Gloire. Délivrez.

ψ. Votre miséricorde m'est plus précieuse que la vie : R. Mes lèvres chanteront vos louanges.

justi, * donec retribuas mihi; * Ad confitendum. Glória. Educ.

ψ. Melior est misericordia tua super vitas : R. La-bia mea laudabunt te.

L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

A PRIME.

Ant. Quelle est celle-ci qui sort du désert, couverte de riches étoffes, et appuyée sur son bien-aimé?

Ant. Quæ est ista quæ ascendit de deserto deli-ciis affluens, innixa super Dilæctum suum?

Au R. br.

ψ. Vous qui êtes né de la Vierge Marie.

ψ. Qui natus es de Ma-ria Virgine.

Verbum
in æternu
tem verbi
gelizatum

Faites,
votre
rende in
prières
supplion

Comm
tiennes

37218/B

L'Assomption de la sainte Vierge. 89

R. br. Vous avez, Sei-gneur, changé mes gémisse-mens en des chants de ré-jouissance. * Alleluia, alle-luia. Vous avez. ψ. Vous avez déchiré le sac dont je me couvrois, pour me revêtir d'un habit de joie. * Allel. Gloire. Vous avez.

ψ. C'est par un effet de vo-tre bonté, Seigneur, R. Que vous m'avez placée dans l'é-tat de gloire où je suis.

R. br. Convertisti planc-tum meum * in gaudium mihi. * Alleluia, alleluia. Convertisti. ψ. Consci-distis saccum meum, * et circumdedisti me lætitiã. * Alleluia. Glória. Con-vertisti.

ψ. Domine, in volun-tate tuã, R. Præstitisti decóri meo virtutem.

A NONE.

Ant. Béni soit le Seigneur, qui l'a élevée à un si haut comble de gloire : Amen. Al-leluia.

Ant. Benedictus Dómi-nus qui exaltávit eam : Amen. Alleluia.

CAPITULE.

J'ai trouvé mon repos dans la cité sainte : ma puissance s'est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, dont l'héritage est le partage de mon Dieu; et j'ai établi ma demeure dans l'assemblée de tous les saints.

R. br. C'est ici le lieu de mon repos pour jamais. * Al-leluia, alleluia. C'est ici. ψ. J'habiterai ici, parce que c'est le lieu que j'ai choisi. * Alleluia, alleluia. Gloire. C'est ici.

ψ. Levez-vous, Seigneur : venez dans le lieu de votre repos; R. Vous et l'arche où éclate votre sainteté.

R. br. Hæc réquies mea, in sæculum sæculi. * Al-leluia, allel. Hæc. ψ. Hic habitabo, quóniam elegi eam. * Alleluia. Glória. Hæc.

ψ. Surge, Domine, in réquiem tuam; R. Tu ét arca sanctificationis tuæ.

LE DIM. DANS L'OCT. DE L'ASSOMPTION.

On fait la Commémoration du Vœu de Louis XIII.

L'Office comme le jour de la fête, excepté ce qui suit :

A LA MESSE.

COLLECTE.

O Dieu! qui, après avoir élevé au-dessus des chœurs des anges la très-sainte Vierge Marie votre mère, l'avez donnée pour patronne à vos fidèles, daignez jeter des regards de miséricorde sur la France que Louis XIII,

104

R. br.
mus virtut
alleluia.
ipse ad m
* tribulan
luia. Glóri

ψ. In ne
mine, R.
surgentes

SA

Comme
Antiennes

Quam
monter
gelizantis
pacem,
bonum,
lütum, dic
gnabit Deu
minus reg
terra, * la
multæ. C
Quam pulc
tes, etc.

Faites, S
toujour
croix pour
cesse pour
Par N. S.

Mémoire
Lecture de
Mon très
constan

VOYAGES NOUVEAUX.

VOYAGES EN AFRIQUE.

VOYAGES

NOUVEAUX

PAR MER ET PAR TERRE

EFFECTUÉS OU PUBLIÉS DE 1837 A 1847

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE

CONTENANT

LA DESCRIPTION DE CES CONTRÉES, LES MŒURS, COUTUMES,
GOUVERNEMENTS, CULTES, PRODUCTIONS, INDUSTRIE, COMMERCE,
etc., etc.

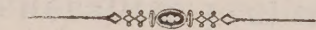
ANALYSÉS OU TRADUITS

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

Membre de la Commission centrale de la Société de Géographie, auteur de l'Histoire
universelle des Voyages en 46 volumes in-8°, etc., etc.

II

VOYAGES EN AFRIQUE.



A. RENÉ ET C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
RUE DE SEINE, 32.

1847

VOYAGES

NOUVEAUX

PAR M. DE LA PIERRE

TRAVAILLEUR EN MER DE 1821 A 1847

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE

PARIS

LA DESCRIPTION DE CES CONTRÉES, LES MŒURS, COUTUMES,
GOVERNEMENTS, ARTS, PRODUCTIONS, INDUSTRIE, COMMERCE,

ETC., ETC.

ANALYSES DE TRAVAIL

PAR M. ALBERT-MONTMONT,

TRAVAILLEUR EN MER DE 1847 A 1867

II

VOYAGES EN AFRIQUE.



A. REINE ET C. ÉDITEURS

RUE DE SÈVE, 82.

1867

VOYAGES EN AFRIQUE.

GENERALITÉS PRELIMINAIRES.

Avant d'offrir à nos lecteurs l'analyse ou la traduction abrégée des principaux voyages effectués ou publiés de 1837 à 1847, dans les diverses contrées de l'Afrique, nous croyons utile de présenter à grands traits, sur ce continent, quelques généralités préliminaires, afin d'aider au besoin l'intelligence à déterminer la position géographique des lieux, tout en indiquant quelques-unes des ressources naturelles qu'ils renferment.

L'Afrique, cette patrie des nègres, cette aride nourricière des lions, des autruches, des girafes

et des hippopotames, terre aux trois quarts brûlée par les feux du soleil, et remarquable surtout par de vastes déserts, s'étend du 37° lat. N. au 35° lat. S., et entre les 20° long. O. et 50° long. E. Elle est bornée, au nord par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée, qui la séparent de l'Europe; à l'est par l'isthme de Suez, la mer Rouge et la mer des Indes, qui la séparent de l'Asie; au sud par le grand océan austral, qui la sépare de l'Asie et de l'Océanie, et à l'ouest par l'océan Atlantique, placé entre elle et l'Amérique. Sa plus grande longueur est de 1,820 lieues du nord au sud; sa plus grande largeur de l'ouest à l'est, de 1,650 lieues; sa superficie totale, de 1,750,000 lieues carrées, et sa population de 120 millions d'habitants.

Un des traits caractéristiques de cette partie du monde éclate dans ses déserts, qui couvrent près de la moitié de sa surface, et dont le plus considérable est le *Sahara*, mer de sables ardents, qui, parsemée d'oasis ou petits terrains habitables, comprend environ 200,000 lieues carrées.

Une ceinture de montagnes dessine irrégulièrement le contour de l'Afrique, à une cer-

taine distance de ses côtes, qui offrent un circuit de 7,000 lieues.

La chaîne principale est celle de l'*Atlas*, qui, partant du nord-ouest du Sahara, vers l'océan auquel elle a donné le nom d'*Atlantique*, s'étend le long du littoral nord de l'Afrique, et va se terminer au nord-est, vers la grande Syrte, dans l'État de Tripoli. A l'orient se développent les montagnes de l'*Abyssinie*, au sud desquelles se trouvent les *montagnes de la Lune*, et, plus au sud encore, celles qui vont, en déclinant, mourir au cap de Bonne-Espérance. Il y a des chaînes intérieures dans le Soudan.

Des versants de ces montagnes s'écoulent des rivières et des fleuves, dont les plus considérables sont : au nord, le *Nil*, providence de l'Égypte, et le *Schélif*, principal cours d'eau de l'Algérie ; à l'est, le *Quillimane*, tributaire du canal mozambique ; au sud-ouest, le *Congo* ; à l'ouest, la *Gambie* et le *Sénégal*, et au nord-ouest, le *Tensift* et la *Sebou*, du Maroc. Il y a en outre, dans le centre, le *Niger*, qui arrose le Soudan, pour aller ensuite, après de longs détours, rejoindre l'océan Atlantique.

L'Afrique, avec les trois quarts de son territoire entre les deux tropiques, doit avoir un climat brûlant, sauf les parties élevées et boisées. Un de ses fléaux est le passage des sauterelles et le sémoun ou vent du sud. Les principales productions naturelles sont les dattes et les figues; il y a de l'or dans le lit de quelques rivières; le règne animal offre le lion, l'éléphant, le buffle, le sanglier, le chameau, l'hippopotame, la girafe et le rhinocéros.

Quant aux habitants, ils se distinguent par la couleur, suivant qu'ils se rapprochent de l'équateur; les nègres peuplent les contrées centrales, occidentales et orientales; les Maures sont au nord-ouest et au nord; les Hottentots, ainsi que les Cafres, au sud, et les Abyssins vers le nord-est. La race nègre forme l'immense majorité des peuplades africaines, et l'arabe est leur langue fondamentale, comme la religion dominante est le mahométisme. Il y a aussi le fétichisme ou culte des idoles grossières, à l'ouest et au centre de l'Afrique.

A l'égard des pays, on trouve au nord-ouest le Maroc; au nord l'Algérie; au nord-est l'Égypte et l'Abyssinie; au centre le Soudan, le

Darfour et le Kordofan; à l'est le Zanguebar; au sud la Cafrerie et le Cap; à l'ouest le Congo, la Guinée et le Sénégal.

Revoyons maintenant, et à peu près dans l'ordre où nous venons de les nommer, quelques-uns de ces pays, avec les voyageurs dont nous avons à faire connaître les travaux et les explorations; et commençons par le Maroc, empire sur lequel plusieurs ouvrages ont été publiés depuis notre *Histoire universelle des voyages*, en 46 volumes, qui s'est arrêtée à 1837. Nous trouvons d'abord le volume de M. Graberg de Hemso, avant lequel, toutefois, nous croyons devoir placer ici une publication antérieure d'un voyageur anglais, M. Washington, parce qu'elle est peu connue, qu'elle se lie intimement à celle qui la suivra immédiatement, et parce qu'elle offre encore, pour ainsi dire, tout l'intérêt de la nouveauté, bien que mise au jour il y a quinze années, mais en un simple fragment inséré dans un journal périodique; publication ou composition que nous avons depuis traduite et reproduite en français dans le journal de la Société royale de géographie. La relation britannique de M. Wa-

shington offre d'autant plus d'intérêt que l'auteur avait un caractère en quelque sorte officiel dans l'ambassade que l'Angleterre envoyait alors à l'empereur de Maroc.

WASHINGTON.

VOYAGE DANS L'EMPIRE DE MAROC.

(FRAGMENT. 1831.)

Les principales cités de l'empire de Maroc, ainsi que les mœurs et coutumes de ses habitants, ont été bien souvent décrites ; mais la géographie de cette vaste contrée africaine, la position de ses différentes villes, la ligne de ses côtes, le cours de ses rivières, l'élévation de ses montagnes et de ses plaines, sa structure géologique et ses traits généraux : tout cela est encore imparfaitement connu. C'est afin d'essayer de remplir cette lacune, que M. Washington, après une résidence de plusieurs mois dans la capitale, et un voyage aux principales villes de l'empire et aux montagnes de l'Atlas, a écrit la notice que nous allons reproduire, dégagée, en partie toutefois, de la forme technique et itinéraire qu'il lui a donnée, et qui

pourrait ainsi paraître monotone à la majorité de nos lecteurs.

Les personnes destinées à composer la mission anglaise à Maroc s'étaient réunies au consulat britannique à *Tanger*. Cette ville, située par $35^{\circ} 45' 54''$ lat. N., $5^{\circ} 48' 0''$ long. O. du méridien de Greenwich, sur une pente escarpée au bord de la mer, découvre sa face orientale et pittoresque à une baie d'environ 3 milles de large, à l'est du cap Spartel et à l'ouest de Ceuta. Elle est ceinte de murailles en ruine, de tours rondes et carrées à chaque 60 pas, et compte trois portes fortifiées. Ses moyens de défense, du côté de la mer, sont deux batteries, l'une au-dessus de l'autre, à la partie sud de la porte de mer. Sur le front de la place, et au-dessus des murailles vers les terres, sont placées douze pièces de canon ; au nord, et en une batterie circulaire commandant la baie, se voient vingt autres pièces de tous calibres, montées sur de grossiers chariots mauresques, lesquels ne soutiendraient pas le feu l'espace de dix minutes ; et couronnant le tout, se montre vers le nord un antique et vaste château, appelé la *Kassauba* ou *L'Kassbah*, servant de résidence au gouverneur ou bacha, dont le territoire s'étend à 25 milles vers le midi. Du côté de la terre, des murailles délabrées et un fossé sont les uniques protections défensives. Les portes se ferment au

coucher du soleil, et une garde s'y tient pendant la nuit.

La principale mosquée de Tanger est grande et assez belle. Sa tour est haute et travaillée en marqueterie colorée, de même que le pavé de ce temple, autour duquel règne une colonnade de piliers peu élevés, avec une fontaine au centre.

Les rues, à l'exception de la principale, qui traverse la ville irrégulièrement de la porte de mer à la porte de terre, sont étroites et tortueuses ; les maisons basses, avec des toits plats, excepté celles des consuls européens, dont la plupart sont assez convenables ¹.

Dans un espace ouvert, à environ moitié de la rue principale, est un marché de fruits et de légumes. Mais c'est le dimanche que se tient le principal marché, au dehors de la ville, près de la porte orientale ; il abonde en volaille, gibier, légumes, dates, fruits, etc. La viande est bonne et à prix modéré.

Hors des murailles sont quelques jardins productifs, appartenant à divers consuls, qui suffisent pour composer une société agréable. D'une terrasse, dans celui du consul de Suède, on a une vue pittoresque et vaste sur la ville de Tanger et

¹ Les murs sont communément blanchis à l'extérieur. Le plancher des appartements est simplement de terre battue. Les maisons n'ont point de second étage. (*Voyage dans l'empire de Maroc*, par Lemprière.)

sur sa baie, qui est au pied; on découvre les pics lointains du petit Atlas vers le sud, tandis qu'au nord, à travers le bleu d'azur des eaux du détroit, se présente la côte d'Espagne, depuis le cap Trafalgar jusqu'au rocher de Gibraltar. L'ancrage, dans la baie de Tanger, est passable, excepté quand règnent les forts vents nord-ouest. Si le môle, dont on aperçoit les restes sous les flots, était reconstruit, l'abord des terres serait toujours parfaitement sûr. Les ruines du vieux Tanger, l'ancienne *Tingis*, et un pont romain, se voient encore à la partie méridionale de la baie. Quatre petites batteries, de chacune six canons, défendent les collines de sable près du rivage.

La population de Tanger est de 7 à 8,000 habitants, y compris 1,500 Juifs, entre les mains desquels se trouve presque tout le commerce ¹.

Voici l'itinéraire des voyageurs de Tanger à Maroc.

ITINÉRAIRE.

L'ambassade britannique, en partie composée d'officiers, avec l'interprète, un certain nombre bigarré de Maures, d'Arabes et de Juifs, les muletiers et les domestiques, le tout escorté par un

¹ Les Juifs et les Maures vivent mêlés ensemble à Tanger, ce qui se voit rarement en Barbarie. (*Voyage de Lemprière.*)

corps de cavalerie mauresque , accompagné du pacha de la province et de tous les consuls européens, quitta Tanger, par une route conduisant en une direction méridionale , sur un sol sablonneux, à travers les jardins productifs qui environnent la ville ; ensuite dans un pays onduleux, sur des collines schisteuses et couvertes çà et là de gazon. La caravane rencontrait de loin à loin un village arabe, consistant en quelques chaumières défendues par une haie d'aloès ou de figuiers indiens ; on découvrait par intervalles un ou deux champs de blé pour toute végétation , et la première nuit on dressa les tentes dans une vallée entourée de collines qui se prolongeaient au sud-est, vers le cap Negro.

Le second jour, on suivit les collines boisées de *Dahr Acclaou*, dépendantes de la branche septentrionale du petit Atlas, et d'où l'on découvrait le rocher de Gibraltar, le cap Spartel au nord, et au pied de ces mêmes collines , dans une plaine, le cours sinueux de deux rivières qui vont se perdre, à 3 milles à l'est, dans l'océan Atlantique.

Le troisième jour, on suivit une chaîne de hautes montagnes appelées *Djibbel Habib* (la montagne bien-aimée), élevées de 2,500 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et ne présentant que très-peu de parties cultivées. On traversa quatre villages arabes, on passa près de trois *coubbas*, ou

tombeaux de saints, et on campa à l'entrée d'une vallée de myrtes; marche, 10 milles ¹.

Le quatrième jour, direction par une étroite vallée, dite le Cou du Chameau ², ensuite par une plaine et un bois de liége, formant l'extrémité orientale de la forêt d'*El Araïsh* ou *El Araiche* ou *Larache* ou *Larrache* ou *Luxos*, ville située par 35° 12' 50" lat. N., et 6° 9' 0" long. O. du méridien de Greenwich; ville près de laquelle, dans un combat entre les Maures et les Portugais, en 1578, don Sébastien perdit la vie.

Le cinquième jour, marche à travers des villages arabes. D'un point élevé on découvrit une autre ville, celle de *Kibir* ou *Al Ksar*, située par 34° 57' 10" lat. N., 5° 52' 0" long. O., dans une plaine boisée, fertile, où coule la rivière de *L'Kos* ou *Lucos*, torrent bas, sinueux et rapide, et bornée au sud-est par de belles montagnes, dont l'une, à cause de sa forme, est appelée le pic de *Sarsar*, au pied de laquelle est la ville de *Wazen*, située elle-même par 34° 42' 29" lat. N., 5° 35' 0" long. O. Quant à celle d'*Al Ksar* ou *Al Kasait*, assise au bord septentrional de l'*El Khos*, qui débouche dans

¹ « Les Maures, dit Lemprière, comptent les distances par heures, et comme il en faut toujours une à leurs mulets pour faire 3 milles, la longueur d'un voyage est généralement calculée avec assez d'exactitude par ce moyen. »

² La caravane a laissé sur sa droite, vers la mer, la ville d'*Arzilla*, à dix heures de chemin de Tanger, et qui fut autrefois une des barrières de l'empire.

l'océan Atlantique à *El Araiche* ou *Larache*, elle est entourée de vergers et de jardins, d'orangers et de palmiers superbes ; bâtie, vers la fin du XII^e siècle, par un fils d'*Almanzor*, c'est-à-dire *le Victorieux*, elle offre encore des restes de fortifications. Elle a quatorze mosquées ; ses rues sont pavées, étroites, et traversées pour la plupart, de distance en distance, par des chemins voûtés ; les maisons se font remarquer par leurs toits en tuiles : c'est la seule de ce genre en Barbarie. Le bazar est peu fréquenté. Population, 8,000 habitants, dont 500 Juifs¹.

Les sixième et septième jours, marche continuée à travers les montagnes, d'où l'on apercevait l'Atlantique.

Le huitième jour, vue d'un lac d'eau douce de 30 milles de long du nord au midi, sur un et demi de large, appelé *Murja Ras el Dowra*, couvert d'oiseaux sauvages ; sa rive occidentale est à un mille et demi seulement de l'Atlantique, dont il est séparé par une chaîne de collines sablonneuses d'environ 250 pieds de hauteur, et où croissent quel-

¹ Les circuits agréables de la rivière d'El Khos ou Lucos, les masses de dattiers et de toutes sortes d'arbres plantés irrégulièrement, forment, dit Lamprière, le coup d'œil le plus pittoresque à Larache, où la nature non défigurée se montre dans toute sa beauté.

Les vaisseaux, ajoute le même voyageur, ont l'avantage de pouvoir être radoubés à Larache, mais le port manque de bassins ; la rivière est assez profonde pour y abriter en hiver les navires de l'empereur ; c'est le seul port de l'empire où ils puissent être à l'abri dans les mauvais temps,

ques plantes communes. Deux rivières ou torrents se jettent dans sa partie orientale : l'une à l'extrémité nord-est, l'autre vers le sud-est. Après le lac, la route conduit à la forêt d'*El Clagh*. Vue de quelques coubbas, de douars ou campements, de quelques bouquets d'arbres et de troupeaux de moutons.

Le neuvième jour, continuation du voyage le long des bords du lac, où l'on voit plusieurs îles et des tombeaux de saints personnages. A l'est du lac même sont des montagnes bornant la plaine *Msharrah Roumella*.

Le dixième jour, la caravane aperçoit le lac s'écouler et se perdre en un ruisseau marécageux ; le pays devient montueux, offre des collines élevées de 500 pieds, un sol pierreux ou sablonneux, où végètent quelques plantes grossières. Vue de la *Sebou* ou *Seibous*, rivière qui serpente dans une plaine riche et variée ; lit de 400 verges de large, peu de profondeur. Sur sa rive méridonale, à un mille de la mer, est assise par 34° 18' 0" lat. N., 6° 36' 0" long. O., la ville de *Mehedia*, qui, du temps des Portugais, fut une place importante, comme l'attestent les ruines de quelques belles fontaines, d'arches et d'églises ; ses fortifications étaient également sur un pied respectable : huit canons montés composent aujourd'hui sa seule défense. Cette ville ne contient plus que 3 à 400 habitants, la

plupart pêcheurs, qui subsistent du produit de la vente du shebbel, excellent poisson très-semblable au saumon. Une communication par eau existe entre cette ville et *Fez*, capitale du royaume de ce nom, dans l'intérieur, par $34^{\circ} 6' 0''$ lat. N., $4^{\circ} 58' 15''$ long. O. vers l'Atlas; mais on n'en tire aucun avantage.

Le onzième jour, direction par une étroite et profonde vallée. Sur la droite, c'est-à-dire du côté de la mer, à l'ouest de la route, vue d'un lac de 3 milles de longueur nord-sud, où plongent des oiseaux qui ressemblent à des cygnes; succession de collines et de vallées à un mille et demi de la mer; à l'est, on aperçoit la vaste forêt de *Mamora*, couvrant, dit-on, 80 milles de pays, habitée par des lions et des sangliers. Arrivée à *Sla* ou *Sala* ou *Sallé* ou *Salé*, par $34^{\circ} 2' 45''$ lat. N., $6^{\circ} 45' 30''$ long. O.; ville jadis la terreur des mers, si renommée par ses pirates, qui menacèrent plus d'une fois les côtes mêmes des Etats de la chrétienté; ville autrefois le théâtre habituel de révoltes, d'intrigues et d'activité, maintenant ruinée, calme et sans vie: tels sont les fruits de l'ignorance, du despotisme et du mahométisme. La ville actuelle de Salé, bâtie sur un point sablonneux s'avancant dans la mer, et formant le rivage nord-est de la rivière de *Burugreb* ou *Bu-Regreb*, a un mille et demi de longueur sur un quart de mille de largeur; elle est entourée

de murailles de 30 pieds de haut, et de tours carrées, placées de 50 pas en 50 pas. Ses moyens de défense consistent en une longue batterie de vingt pièces de canon faisant face à la mer, en un fort rond à l'entrée du fleuve, et en une ou deux pièces de petit calibre sur chaque porte. Les mosquées offrent des traces de belles sculptures d'une haute antiquité; les rues sont étroites et les maisons très-sombres, comme toutes les villes des Maures. La population se compose d'environ 10,000 habitants, dont peut être 500 Juifs.

La rivière de *Bu-Regreb*, formée par la jonction du *Verou* et *Bu-Regreb*, a ici environ 500 verges de largeur lorsque son lit est plein. La barre, à un huitième de mille de l'entrée, court presque à travers dans une direction ouest-sud-ouest, sous 3 ou 4 pieds d'eau dans le temps des eaux basses, et laissant un canal à chaque extrémité : les Maures suivent celui de l'est, offrant 9 à 10 pieds d'eau lors de la marée; à l'intérieur le havre est bien abrité, et contient assez d'eau pour une frégate.

La ville de *Rabatt* ou *Rabat*, par 34° 2' 30" lat. N., 6° 46' 0" long. O., située sur le bord sud-ouest de ladite rivière¹, offre une vue pittoresque avec ses

¹ Les deux villes de Rabat et Salé étaient jadis réunies pour exercer la piraterie, et on les confondait généralement ensemble.

Les excellents melons et grenades qu'on trouve sur la route de Rabat à Mogadore dédommagent, dit Lemprière, de l'ennui du chemin.

groupes de minarets, ses murailles délabrées, ses palmiers et ses vieilles mosquées couronnées par la vénérable citadelle ou *Casauba* ou *Kassbah*. Une courtine de 500 verges, faisant face à la mer, flanquée de deux batteries circulaires de chacune douze canons, nombre plus considérable que n'en présente la citadelle, et une petite batterie sur la rivière, à l'extrémité sud-ouest de la ville, composent sa défense maritime. Du côté des terres est une forte muraille de 30 pieds de haut ; puis viennent à chaque cinquante pas des tours carrées. La ville a trois quarts de mille de longueur sur un tiers de mille de largeur, avec des vergers entourés de murs le long de la rivière, qui mènent à une mosquée en ruines et à une tour haute de 150 pieds, désignée par les Maures sous le nom de *Sma Hassan*, l'objet le plus en vue et le premier qui puisse faire reconnaître la côte en venant de la mer, devant être aperçue du pont d'une frégate à 6 ou 7 lieues de distance. Il y a ici une dizaine de mosquées, outre le mausolée d'un sultan et celui du héros de l'Afrique mauresque, le puissant Al Mansor. La principale rue de la ville, qui court parallèlement à la rivière, contient d'assez belles boutiques ; les marchés sont abondamment fournis de légumes et de fruits excellents ; il y a des vergers peuplés d'orangers, des plantations de vignes et de coton. La population mauresque peut être évaluée à 18,000

âmes, et la juive à 3,000 : les premiers paraissent riches, et les seconds, s'ils le sont également, n'osent le laisser voir. Les femmes juives de Rabat sont certainement les plus belles de l'empire. A un mille de la ville se découvrent les ruines de la ville romaine ou carthaginoise de *Schella* ou *Sala*, qui, selon d'Anville, était la limite de la station romaine sur cette côte. La rivière, appelée maintenant Bu-Regreb, servait de frontière à l'ancienne Mauritanie.

Les douzième et treizième jours, en quittant Rabat, la caravane suit une direction ouest-sud-ouest, passe près du village en ruines et de la tour de *Tomara*, distants de 3 milles de la côte; voit ensuite deux villages arabes, et campe par 33° 46' 10" lat. N., 7° 28' 0" long. O., sous les murs de la ville déserte de *El Mansoria*, dont la mosquée a une tour de 80 pieds de haut, à un mille de la mer. Il a fallu, de Rabat à El Mansoria, franchir sept ou huit torrents ou rivières qui se jettent peu loin de la route dans l'océan Atlantique.

Le quatorzième jour, marche sud-ouest par ouest; à 6 milles d'*El Mansoria*, vue de la ville presque déserte de *Fidallah*, par 33° 44' 0" lat. N., 7° 24' 0" long. O., sur les limites d'une belle plaine couverte de blé, à trois quarts de mille de la mer, et qui était destinée à un magasin de grains avant que Mogadore fût bâtie; on y remarque une assez

belle mosquée, les restes de quelques maisons de marchands européens, et un camp arabe. Population, 300 habitants, Maures, Arabes et Juifs. A demi-mille à l'est est un rocher péninsulaire se projetant à un mille est-nord-ouest, et formant une baie sablonneuse d'un mille et demi de profondeur, qui offre un abri convenable et sûr pour la station des petits navires marchands ¹.

Le quinzième jour, direction le long de la côte; arrivée à *Dar el Beida*, par 33° 36' 30" lat. N., 7° 40' 0" long. O., petite ville murée, d'un demi-mille carré, sur le bord de la mer et sur un point qui se projette nord-nord-est à demi-mille pour former une baie de trois quarts de mille de profondeur; station bien abritée contre les vents de l'ouest, et protégée par quelques pièces de canon. Cette ville fut aussi bâtie pour l'exportation du blé, et resta longtemps au pouvoir des Portugais. Les tours de trois mosquées et quelques bâtiments européens se montrent par-dessus les murailles. Beaucoup de palmiers et de nombreux jardins environnent la ville, qui, du reste, a de l'eau en abondance. Population, 700 habitants, y compris quelques Juifs².

¹ Les habitants de *Mansoria* ou *Mansouria* et de *Fidallah* ou *Fadalah*, selon Lemprière, vivent dans de misérables cabanes.

² *Dar el Beida*, que Lemprière nomme *Darbeyda*, est, dit-il, un petit port de mer de peu d'importance, mais dont la baie peut néanmoins recevoir de grands vaisseaux sans danger, excepté pendant les gros vents du nord-ouest.

Les seizième et dix-septième jours, direction ouest-sud-ouest, à travers un pays ondulé, une bonne terre argileuse, beaucoup de jardins, une petite forêt d'*arbutus*, donnant une graine dont on fait de mauvaise huile à brûler; signes de culture, grand nombre de charrues en activité; vastes plantations de 'hhenna (*lawsonia inermis*); quelques sources; troupeaux de moutons et de chèvres; camps arabes; tombeaux de saints; vue des replis sinueux de la rivière de *Oum Erbegh* ou *Oum-er-Begh* (la mère des herbages), qui descend de l'Atlas, sépare les provinces de *Fez* et de *Tedla*, forme limite entre celles de *Temsena* et de *Ducaila*, et coule à travers de profonds bancs de sable et d'argile sablonneuse; largeur de son lit, 150 pas. Sur sa rive sud-ouest, à un mille et demi de son embouchure dans l'Atlantique, s'étend la ville d'*Azamor* ou *Azamore*, par 33° 17' 37" lat. N., 8° 15' 0" long. O., entourée de murailles d'un mille et demi de circuit, tombant en ruines, défendue par quelques pièces de canon pointés vers l'Océan, mais mieux protégée contre toutes attaques, excepté en bateaux, par une barre de sable à l'entrée de la rivière, presque à sec dans le temps des basses eaux. Cette ville est triste et sans vie; ses rues sont étroites et sales; ses provisions consistent en poissons, légumes et fruits en abondance. Sa population est d'environ 3,000 habitants, y

compris les Juifs. A l'angle sud-est est un faubourg où existe une mosquée. La contrée environnante est ouverte, privée de bois, bien cultivée et parsemée de jardins ¹.

Le dix-huitième jour, en quittant Azamor, la caravane prend sa direction à travers une contrée montagneuse; signes de plus grande culture; aspect de plusieurs sources; dix camps arabes; deux villages entourés d'arbres; vue lointaine de la ville de *Mazagan*, située par 33° 14' 0" lat. N., 8° 21' 0" long. O., sur un point péninsulaire se projetant à un mille au nord, et formant la limite occidentale d'une baie sablonneuse d'un mille et demi de large, qui offre un bon mouillage pour les navires, le point d'Azor l'abritant au nord-est. La ville fut bâtie par les Portugais, qui l'abandonnèrent en 1770; elle est défendue par des redoutes du côté de la mer. Elle a un petit commerce, d'excellente eau et de bonnes provisions. Population, 2,000 âmes ².

A 3 milles sud-ouest de cette place, et sur la côte, se voient les ruines de *Tett* (mot qui, en arabe,

¹ La ville d'Azamor, à 56 milles de Dar-el-Beida, a un port de mer à l'embouchure de la rivière d'*Oum Erbegh* (que Chenier, et Lemprière appellent *Morbeya*).

² En suivant la côte pour se rendre à *Mogadore* ou *Souera*, ville assez grande, à 350 milles de Tanger, sur l'océan Atlantique, avec des rues alignées au cordeau, mais étroites, on rencontre la ville de *Saffi*, port de mer situé au bas d'une montagne escarpée. Cette ville petite, à 60 milles de Mogadore, n'a, dit Lemprière, qu'un palais d'une assez belle ordonnance.

signifie *Titus*), ville que l'on croit avoir été fondée par les Carthaginois. Les voyageurs campèrent dans la vallée, au dos de la haute terre formant le cap *Blanc*, situé par $33^{\circ} 8' 0''$ lat. N., $8^{\circ} 40' 0''$ long. O.

Le dix-neuvième jour, direction sud-ouest par sud. La route abandonne la côte, et conduit vers la capitale par une succession de plaines élevées ou de terrains plats s'étendant au pied de l'Atlas. Entrée dans la province de *Ducaïla*, célèbre par sa belle race de chevaux et sa manufacture de laine pour tapis; province fertile et bien cultivée, offrant çà et là quelques palmiers pour tous arbres. La route monte à travers le granit pour atteindre une plaine élevée qui se termine à l'horizon, au sud-est, par une colline solitaire appelée *Gibbel'-Khaddar* (montagne verte), ressemblant beaucoup au Soracte qui domine la campagne de Rome.

Les vingtième et vingt et unième jours, route sur une plaine ouverte et montueuse; sol gras et léger ou pierreux; vue de quelques troupeaux de moutons, de dix campements arabes et de sept tombeaux; premier aspect de l'*Atlas* aux pics neigeux qui brillent dans toute leur gloire au soleil couchant; plaine étendue dans tous les sens et arrivant sans doute à leur pied; magnifiques masses de neige et de glace détachées à la distance d'une centaine de milles.

Les vingt-deuxième et vingt-troisième jours, direction sud-est, toujours en plaine aussi loin que l'œil puisse atteindre; nul arbre ni maison; quelques tombes isolées pour interrompre ce niveau monotone; sol tour à tour gras et sablonneux ou pierreux; quelques palmiers nains sur des points marécageux; par intervalles, un beau gazon; bouquet de blé de Guinée; jardins, tombeaux de saints¹; campements arabes avec des tentes qui prennent maintenant la forme de ruches d'abeilles, et d'ordinaire grossièrement couvertes de paille; marche en plein air au sein de la grande plaine, où se voient des chameaux, des chevaux, des mules, des ânes et des meubles de ménage, ainsi que des fabriques de laine, des légumes, du blé, des dattes, des amandes, des hennas, etc., exposés en vente; pics neigeux de l'Atlas magnifiquement argentés par les feux du soleil à son méridien; vue sur une colline des restes d'un fort ou d'une tour ayant nom *Gherando*, circulaire; de 50 pieds de hauteur et de 20 de diamètre.

Les vingt-quatrième et vingt-cinquième jours, direction sud-est; route graduellement ascendante, à travers un pays de collines jusqu'à la plaine de

¹ « La vénération qu'on porte, dit Ali-Bey, aux sépulcres des saints, a un résultat, lorsque les chapelles servent d'asile à l'innocence contre les attentats du despotisme. La vénération qu'on a pour les imbéciles protège leur existence malheureuse; mais l'asile des chapelles conserve aussi un grand nombre de criminels. »

Smira, longue de 12 milles ; puis, montée vers une seconde plaine de 17 milles d'étendue, nommée *Peira* ; base de craie et d'ardoise ; sol tantôt sablonneux, tantôt ardoisé ; pierres en abondance ; fragments de quartz et de pierres à fusil ; couches d'agate en quartz cristallisé ; palmiers nains et quelques herbes grossières ; arbres épineux d'environ 20 pieds de haut, portant des baies de couleur jaune sombre, et appelés *sidra nebah* (le *rhamnus infectorius*). Dans le trajet, au milieu de ces deux plaines, pas une cabane ne s'offre à l'œil du voyageur, qui rencontre seulement une source d'eau vive, des troupes de gazelles et des verrats sauvages.

Le vingt-sixième jour, direction sud par est ; montée par des collines de schiste micacé ; lit de torrent bordé de genêts espagnols, de *sidra nebah* et d'acacias ; route pierreuse, fragments de fer, cailloux, etc. Endébouchant de ce défilé rocailleux, on découvre devant soi la ville impériale, avec ses palais, ses mosquées aux minarets élevés et sa haute tour, dans une vaste plaine, au milieu d'une forêt de palmiers, derrière laquelle apparaissent les neiges éternelles de l'Atlas, lesquelles, à une élévation de 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, présentent un superbe relief résultant du ciel bleu qui les termine. Tandis que les voyageurs européens contemplent ce magnifique tableau, leur

guide maure, à la première vue de *Maroc*, fait halte, adresse au ciel des prières pour les jours du sultan et sur l'heureuse fin du voyage. On passe la nuit sous des palmiers, qui, rappelant les climats brûlants du tropique, établissaient un contraste frappant avec les montagnes neigeuses s'unissant plus loin avec l'azur céleste; au coucher du soleil, plusieurs pics solitaires furent longtemps encore éclairés par les derniers rayons de l'astre, tandis qu'une masse d'ombres enveloppait les pics inférieurs.

Enfin, le vingt-septième jour, on traverse à *Al-Kantra*, pont de trente arches, la rivière de *Tensift*, qui va se jeter dans l'océan Atlantique par 32° 8 lat. N., à deux tiers environ d'un degré au nord de *Mogador*, et à demi-degré au sud du cap *Cantin*; puis, en continuant à sillonner une plaine parfaitement nivelée, accompagné des gardes du sultan, toutes en uniforme blanc, on arrive à *Maroc* au milieu des flots d'une population de plus de 40,000 âmes, au bruit de la mousqueterie et des pétards, d'une musique barbare et des cris perçants des femmes; en un mot, au milieu de tous les honneurs possibles.

MAROC.

La plaine de *Maroc* s'étend de l'est à l'ouest, entre une chaîne basse de collines schisteuses au nord, et le haut Atlas au sud, dans une largeur d'environ

25 milles, et assez de niveau jusqu'au pied des montagnes. Cette plaine, dont les limites échappent à la vue au couchant et au levant, s'élève d'environ 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sol est d'une marne légère et sablonneuse, mêlée de nombreux fragments de quartz cristallisé, d'agate, de silex, de porphyre, de cornaline, de cailloux verts ; il est généralement couvert de plantes épineuses, appelées dans le pays *sidra nebach* ; les bords des ruisseaux sont parés d'oléandres d'une grande beauté, et au nord de la ville est une forêt de palmiers et d'oliviers. La rivière de *Tensift*, qui descend des montagnes septentrionales, où elle prend sa source à environ 40 milles en tirant vers l'est, coule le long de leur base à environ 4 milles au nord de Maroc, recueille quelques ruisseaux qui sortent de l'Atlas, et va 15 milles au sud de *Saffy* ou *Saffi*, ville située par 32° 18' 15" lat. N., 9° 12' 0" long. O., se jeter dans l'Atlantique à près de 100 milles de Maroc. Cette rivière est peu profonde, mais rapide ; sa largeur, près de Maroc, est d'environ 300 verges ; mais dans l'année elle est guéable presque partout, excepté au printemps.

La ville de *Maroc* (en mogrebin *Marraksch*), située dans la partie septentrionale de cette riche plaine, est entourée d'une forte muraille à machicoulis en bois de tapia, haute de 30 pieds, avec fondations en maçonnerie. Elle offre des tours carrées de cin-

quante pas en cinquante pas. Ainsi entourée, la ville a 6 milles de circuit, et on y entre par onze doubles portes ; mais tout cet espace est loin d'être entièrement couvert par des maisons. Il comprend de vastes jardins et des terrains ouverts de 20 à 30 acres d'étendue ¹.

Le palais du sultan est en dehors de l'enceinte de la ville, au midi et en face de l'Atlas ; mais il est entouré de murailles d'une égale force ; l'espace qu'il occupe est d'environ 1,500 verges de longueur sur 600 de largeur ; ce terrain est divisé en jardins carrés autour desquels sont des pavillons détachés formant la résidence impériale. Les parquets des appartements sont en tuiles de différentes couleurs, mais fort simples du reste ; une natte, un petit tapis à l'extrémité et quelques coussins en composent tout l'ameublement.

Dans la cité, on compte dix-neuf mosquées, deux emdrasas ou collèges et un hôpital. La principale mosquée, appelée *El Koutoubia*, s'élève isolée sur un espace de 20 à 30 acres. Elle est remarquable surtout par sa tour carrée, haute de 250 pieds, aussi large au sommet qu'à la base, et pro-

¹ Ali-Bey el Abbassi, dans son *Voyage en Afrique et en Asie*, estime que la ville de Maroc, autrefois peuplée de plus de 700,000 habitants, et qui, lors de sa grandeur, donnait le mouvement et la vie à l'agriculture, aux arts et au commerce du pays, compte à peine 30,000 âmes, le tiers de l'évaluation que l'on verra plus loin. Le même voyageur porta 3 lieues la circonférence qu'embrassent les murailles de cette capitale.

duisant ainsi un singulier effet, étant divisée en sept parties, et sa hauteur apparente étant sept fois son diamètre. Cette tour, pareille à celle de Rabat et à la Giralda de Séville, passe pour avoir été bâtie vers la fin du XII^e siècle. Au sommet se trouve une tourelle en forme de lanterne, d'où lui est venu le nom de *Sma el Fanar*. Le corps de la mosquée, bien que vaste, est un bâtiment irrégulier et insignifiant, lorsqu'on le compare à la haute tour dont il est surmonté.

La mosquée de *Beni Yusef*, la seconde en hauteur et en ancienneté, quoique peinte à la moderne, a un collège de *talebs* ou *étudiants* qui y sont attachés.

El Moazin, qui passe pour la plus ancienne, est très-grande, et a sept cours ouvrant les unes sur les autres. Ses arches ou voûtes en fer à cheval mauresque, sculptées avec soin, sont d'un bel effet. Les portes de cette mosquée passent pour être celles de Séville, qui ornèrent le triomphe du puissant Al Mansor.

Bel Abbas, nom d'un saint, patron de la cité, est à la fois un mausolée, une mosquée et un hôpital pour quinze cents malades. C'est un pavillon surmonté d'une coupole recouverte en tuiles vernies en vert.

L'Emdrasa del Emshia, collège et mosquée près la muraille, et dans la partie sud de la ville, a plu-

sieurs tombeaux de sultans, autrefois surmontés de statues ou de bustes, et que la bigoterie du rigide empereur Moslem a entièrement fait disparaître.

Les *fontaines* de la ville offrent plusieurs restes de belles sculptures, notamment celle qui avoisine la mosquée d'*El Moazin*, et qui porte le nom de *Shrub-u-Shouf* (bois et admire), laquelle a une corniche en marbre blanc.

Des sept portes du Maroc, celle qui s'ouvre vers le palais, et qu'on appelle *Beb-e-Roum*, ce qui ferait penser qu'elle est une construction romaine, est un très-beau morceau d'architecture; sa voûte est en fer à cheval mauresque, richement sculptée en travail arabe.

Les *rues* de Maroc sont étroites et irrégulières, rarement plus larges que les ruelles européennes; en beaucoup d'endroits, traversées par des arches et des portes servant probablement de défense en cas d'attaque. Plusieurs ont des espaces ouverts et libres qui servent de lieux de marchés.

Les maisons, généralement d'un seul étage, ont des toits unis en terrasse. Le côté de la rue est propre et blanchi; çà et là est une étroite ouverture qui ne mérite pas le nom de fenêtre, et dont aucune n'est vitrée; mais la disposition intérieure est presque tout à fait espagnole. Les chambres s'ouvrent sur une cour; quelques-unes de ces cours sont en-

tourées d'arcades, et ont une fontaine au milieu. Plusieurs des portes sont en bois de cyprès sculpté avec art. Les chambres sont longues et étroites, à cause probablement du manque de bois. Nulle fenêtre, nul foyer ou cheminée, aucun meuble, excepté une natte et un ou deux coussins¹.

Le *bazar*, nommé *El Kaisseria*, offre un long rang de boutiques ou d'échoppes couvertes contre l'injure du temps, et divisées en compartiments. On y vend de la soie, des châles, des mouchoirs venant de la ville de Fez; des tapis de la province de Ducaila; des habits, du linge, des armes, du thé, du sucre de Londres; des raisins, des amandes, des hennas de Sous ou Suze; de beau blé, du foin de la province de Schragna; des dattes très-douces de Tafilet; une grande quantité de bottes, de pantoufles, de selles, de poterie grossière, de nattes, de cordes, et des broderies en or et en argent fort belles.

Il y a deux ou trois *marchés*, dont le principal, appelé *Sok-El-Khamise*, se tient près de la porte du nord le samedi de chaque semaine; il est abondamment fourni d'objets de fabriques indigènes. Hors de la porte est le marché pour les chameaux, les mules, les chevaux, les bêtes à cornes, etc. Il ne

¹ Plusieurs maisons, dit Ali-Bey, sont construites en pierre; mais le plus grand nombre le sont en mortier, composé avec de la terre, du sable et de la chaux, qu'on bat entre deux planches appliquées aux deux surfaces du mur, ce qu'on appelle *tabbi*.

s'y fait pas beaucoup de bruit, excepté à la vente des chevaux, qui a lieu par enchères; le crieur fait passer rapidement l'animal çà et là, en vociférant le dernier prix offert¹.

Le *millah*, ou quartier des Juifs, est un enclos muré, d'environ un mille et demi de tour, à l'angle sud-est de la ville; il est peuplé, mais sale. Tous les Juifs paient une taxe ou capitation au sultan, et sont traités avec un grand mépris; le mahométisme pèse sur eux de tout son poids flétrissant. La population de la ville, qui n'excède pas 100,000 âmes, ou peut-être même ne dépasse point 80,000 âmes, comprend 5,000 Juifs. Les femmes ne se montrent que bien rarement dans les rues²; il est difficile d'en assigner le nombre. Plusieurs quartiers sont

¹ Les places et marchés, ainsi que les rues, ne sont ni pavés ni sablés, ce qui les rend extrêmement incommodes, à cause de la boue dans les temps pluvieux, et de la poussière dans les temps secs. (Ali-Bey, *Voyage en Afrique et en Asie*.)

² Ceci paraît en contradiction, sous quelques rapports, avec le passage suivant du *Voyage* d'Ali-Bey :

« Les femmes juives vont dans les rues à visage découvert; j'en ai vu de très-belles, et même d'une beauté éblouissante : elles sont ordinairement blondes. Leurs figures, nuancées de rose et de jasmin, charmeraient les Européens. On ne peut rien comparer à la délicatesse de leurs traits, à l'expression de leur figure, à la beauté de leurs yeux, aux charmes et aux grâces qui sont répandus sur toute leur personne, et cependant ces modèles de beauté, qui présentent la réunion de tout le beau idéal des statuaires grecs, ces femmes sont l'objet du mépris le plus avilissant. Elles marchent aussi nu-pieds, et sont obligées de se prosterner aux pieds richement décorés d'horribles négresses, qui jouissent de l'amour brutal ou de la confiance des musulmans leurs maîtres. »

déserts depuis quelques années, où une terrible famine se fit sentir à Maroc ; l'herbe qui y croît forme un frappant contraste avec les débris de murailles qu'on y distingue.

De vastes *aqueducs* souterrains entourent la ville ; quelques-uns ont de 10 à 12 pieds de profondeur, mais ils sont en ruines ; ils traversent la plaine, et vont prendre les eaux au pied de l'Atlas, quelquefois à 20 milles de distance.

Il existe plusieurs vastes *cimetières* hors de la ville, au nord et au midi ; il y en a un à l'est de 100 acres d'étendue.

Quant aux *jardins*, le sultan en a trois assez considérables, d'environ 50 acres d'étendue, dans l'intérieur de la ville ; et deux, de chacun 20 acres, à 2 milles de distance des murailles. Un de ces trois premiers jardins fut assigné à la mission britannique, qui l'occupa durant un mois de séjour à Maroc, et dont M. le lieutenant Washington présente la description qui suit :

« Ce jardin, appelé *Sebt El Mahmonia*, occupant un espace de 15 acres de terrain, est planté, dans un style bizarre, de toutes les variétés d'arbres fruitiers, comme l'olivier, l'oranger, le pommier, le citronnier, le mûrier, le noyer, le pêcher, le poirier, la vigne, etc., avec le cèdre, le peuplier, l'acacia, le laurier-rose, le myrte, le jasmin ; ce qui forme un riche et épais ombrage, auquel s'unissent

le cyprès solennel, le haut palmier, et à travers lequel on ne découvre que les pics neigeux de l'Atlas, s'élevant presque immédiatement au-dessus de nos têtes, et la tour gigantesque de la principale mosquée, qui en est à un quart de mille. Rien n'interrompt le calme de ce point délicieux, si ce n'est le bond léger de la gazelle et le bruit des chutes d'eau dans toutes les directions; on y trouve tout ce qu'il est possible de désirer dans un climat brûlant, le silence, l'ombre, la verdure et un air parfumé. Mais, pour former contraste avec la vue limitée que nous avons de notre jardin, le toit en terrasse dominant sur la ville nous montrait la plaine sans limites à l'est et à l'ouest, et toute la ceinture de l'Atlas enveloppant la contrée du sud-ouest au nord-est par un ruban de neige. »

Vue de Maroc, la *chaîne* neigeuse de l'Atlas borne l'horizon de l'est au sud-ouest. En hiver (janvier 1831, époque où la mission britannique se trouvait à Maroc), la transition est immédiate de la zone boisée à la zone neigeuse. La formation de ces monts incline plus vers des sommités ou pointes aiguës que vers des pics alpins. La plus élevée de ces sommités, aperçue de la ville, est à l'est-sud-est, à une distance de 27 milles; deux autres masses remarquables, formant des pains de sucre, et que les Maures appellent *Glaoui*, présentent un superbe rideau du sud au sud-est.

Il est remarquable que ni les Maures ni les Arabes n'aient aucune dénomination distincte pour l'*Atlas*. On le désigne habituellement sous le titre de *Djibbel-Telj* ou montagne de neige, ou bien il prend le nom de la province ou du district, comme *Djibbel-Tedla*, *Djibbel-Misfywa*. Le mot *Atlas* est ignoré. D'où dérive-t-il? Ne serait-ce pas, dit M. Washington, une corruption grecque du mot libyen ou berber, *adrar*, *athraer*, signifiant montagne?

Plusieurs de ces sommets ont été mesurés trigonométriquement sur une base de 7 milles; le plus élevé est appelé par les Maures *Miltsin*. Il s'étend dans le district de Misfywa, lat. $31^{\circ} 12' N.$, 27 milles S. de Maroc, et on lui a reconnu 11,400 pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui est au-dessous de la limite des neiges perpétuelles assignée par M. de Humboldt, et cependant on n'a vu ces sommets dépouillés de neige qu'une seule fois en vingt ans.

Il est plus que probable que ce ne sont point là les plus hautes sommités de la chaîne de l'*Atlas*, et qu'il serait possible d'en trouver de plus élevées dans la province de Tedla, vers la source de deux rivières considérables, l'*Oum-Erbegh* et la *Mulwia*, lesquelles, d'après les meilleurs renseignements, paraissent naître aux flancs opposés de la même montagne; mais ceci n'est qu'une conjecture.

La longitude et la latitude de Maroc, trouvées

par les moyens astronomiques, dans les jardins au sud-ouest de la ville, sont les suivantes : *longitude*, 7° 36' O. de Greenwich; *latitude*, 31° 37' 20" N.

La tranquillité de l'air dans la plaine de Maroc est aussi à noter. Le matin et le soir, on a généralement un calme plat; des brises légères durant le jour, peu ou point de pluie, et ceci en décembre et janvier; enfin une atmosphère ordinairement sereine et pure.

La moyenne hauteur du baromètre à Maroc, observée sur deux baromètres réduits à la moyenne température de 50° Fahrenheit, en décembre et janvier, fut de 28 pouces 410, montrant une élévation de 1,450 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer; la plus grande hauteur, le 26 décembre, fut de 28 pouces 590, par un beau temps et par un vent nord-est; la moindre hauteur, le 20 décembre, fut de 28 pouces 250, par un temps pluvieux, vent sud, éclairs au sud-ouest.

La moyenne température de Fahrenheit, à l'ombre, entre 6 heures du matin et 6 heures du soir, fut de 56° et demi; la plus élevée, 21 décembre, de 64°, vent sud-ouest; la plus basse, 27 décembre, de 40° au jour, vent nord-est; la plus haute au soleil, 18 décembre, de 118°, à 2 heures après midi, et par un temps calme.

HABITANTS.

Les habitants de cette contrée peuvent être divisés en six classes, savoir : les Maures, les Arabes, les Schelluhs, les Berbers, les Juifs et les nègres.

Les *Maures*, race dégénérée de leurs nobles ancêtres, descendent de ceux qui furent chassés d'Espagne lorsque la conquête de Grenade par Ferdinand et Isabelle, et la fuite de Boabdil-El-Chico, mirent fin à la dynastie mauresque dans ce dernier pays. Les Maures habitent principalement les villes, remplissent les hauts emplois sous le gouvernement, et forment le corps militaire ; leur langue est le *mogreb* ou *maugreb*, ou arabe occidental, mêlé de mots espagnols.

Les *Arabes*, originaires du désert, se répandent dans les plaines, vivent sous les tentes, communément dressées en cercle, d'où on les nomme *douars* ou camps, et mènent une vie pastorale. Quand le sol est improductif, l'herbe rare, ou que les tentes sont tellement remplies de puces et de vermine qu'il n'est plus possible d'y rester en repos, les Arabes lèvent le camp et vont chercher un autre lieu, qu'ils choisissent de préférence près d'une source ou d'un tombeau de saint. Ils sont hospitaliers, et lorsqu'ils ont engagé leur parole on peut s'y fier, ce qui n'empêche pas qu'autrement ce ne

soient de grands voleurs. Ils sont hardis, et d'une taille mince, au-dessous de la moyenne; les filles, dans leurs premières années, sont fort jolies; les femmes sont horriblement laides, vu qu'elles demeurent exposées à l'air, et chargées des plus durs travaux, et surtout des travaux domestiques. L'idiome des Arabes est le *koreish*, ou arabe du Koran, quoique bien corrompu.

Les *Berbers* et les *Schelluhs* ou *Chelluhs* habitent les montagnes de l'Atlas: les premiers, la partie nord-est jusqu'à la province de Tedla; les derniers, depuis cette province jusqu'au sud-ouest. Ils vivent principalement dans des villages dont les maisons sont construites en pierre et en argile, avec des toits en ardoises; quelquefois sous des tentes, et même dans des cavernes. Leur principale occupation est la chasse; ils cultivent la terre et élèvent beaucoup d'abeilles. Leur genre de vie les rend plus robustes et plus actifs que leurs voisins des plaines. Ce sont probablement les aborigènes de cette contrée, les descendants directs de Ham, et qui ont été refoulés des plaines vers les montagnes par les incursions des Arabes et des Maures. Leur idiome n'a aucune ressemblance avec l'arabe, quoiqu'un assez grand nombre de mots arabes soient usités parmi les naturels. On a longtemps agité la question de savoir si le schelluh et le berber ne forment qu'une même

langue. C'en sont réellement deux, mais peu différentes l'une de l'autre, ayant un assez bon nombre de mots communs à toutes deux ; on pourrait avancer seulement que ce sont deux dialectes de la même souche, c'est-à-dire de la langue parlée dans toute la haute chaîne de l'Atlas, et s'étendant depuis *Baheereh*, sur les bords du Nil, jusqu'au cap Noun, sur l'océan Atlantique, distance de plus de 2,000 milles. Il y a d'ailleurs tout lieu de croire que le berber est l'idiome natif de toute l'Afrique septentrionale ; c'est la langue des Mozabies, des Wadregans, des Wurgelans, des Touariks, et on parle le berber sur les confins de l'Egypte et de l'Abyssinie.

Les *Juifs*, dans cette partie de l'empire de Maroc, sont comme ailleurs une preuve vivante de cette prophétie, prononcée il y a plus de trois mille ans, que ce peuple vivra isolé et ne se mêlera jamais aux autres nations. Les Maures, sans connaître cette prophétie, l'ont accomplie en son entier, en obligeant les Juifs à vivre dans un quartier particulier de leurs villes. Les Juifs forment un corps nombreux et serviable ; ils sont mécaniciens, interprètes, etc., et c'est par eux que les affaires commerciales se traitent avec les Européens ; on les contraint de se soumettre aux plus bas offices, comme ceux de domestiques, portefaix, bœueurs, etc. Méprisés, insultés par les Mau-

res, qu'ils trompent en toutes occasions, ils n'ont d'autre moyen de justice que la soumission aux injures, aux coups même des enfants maures ; et si un Juif osait lever contre eux la main, il ne le ferait qu'aux dépens de sa vie. En passant devant une mosquée, il doit déposer sa chaussure. S'il rencontre quelqu'un de la maison de l'empereur, fussent-ce même les vieilles négresses du harem impérial, il doit également quitter sa chaussure, et se tenir debout près de la muraille jusqu'à ce qu'elles aient passé devant lui. Tel est l'état de dégradation de ce peuple, dans le sein duquel nous devons cependant, observent les voyageurs anglais, choisir nos interprètes, nos agents consulaires. S'il fallait reporter au sultan un message conçu en termes d'égalité ou une remontrance un peu vive, un Juif ne l'oserait qu'en s'exposant à une mort immédiate.

Les *nègres*, dont le nombre est peu considérable, sont des esclaves, et, ici comme dans les contrées plus civilisées, un objet de trafic. Il en est cependant qui acquièrent une certaine importance, et qui alors obtiennent leur liberté. Le nègre est renommé pour sa fidélité : aussi le sultan a-t-il principalement composé sa garde de nègres, qui forment sa seule armée permanente, laquelle ne dépasse point 5,000 hommes.

Le *gouvernement* de l'empire de Maroc est entiè-

rement despotique. Le sultan est le chef de l'Eglise et de l'Etat, deux choses ici inséparables. Le mahométisme est la seule *religion* permise, et les Maures sont très-stricts, même en voyage, dans l'accomplissement minutieux des devoirs qu'elle prescrit. Ils regardent les chrétiens comme n'ayant aucune religion.

Les *lois* ne sont que la volonté d'un despote qui, dans sa capitale, administre la justice en personne. Dans les provinces, le kalife ou bacha copie fidèlement le despotisme de son impérial souverain. Cependant la justice est sévère et prompte; le principe qui lui sert de règle paraît être celui-ci : « Tiens le peuple dans une condition pauvre, et il ne se révoltera point. »

Les *forces militaires* consistent en une sorte de milice qui se lève quand on la requiert. Elle ne reçoit aucune paie, mais on fournit à chaque soldat un cheval, et lorsque les miliciens des provinces visitent la capitale, on leur fait un léger présent. La seule force permanente est la garde du sultan, dont nous avons parlé, et dont les soldats portent tous de longs mousquets qu'ils manient avec une grande dextérité, faisant feu au galop. Ils sont durs à la fatigue, dorment par terre sans nulle couverture, même dans les nuits froides et humides; mais ils ne sont point redoutables, n'ayant aucune idée de l'avantage de se mouvoir par masses. Si leur

première charge n'est pas décisive, on les met facilement en déroute. La plupart sont bons tireurs, mais aucun ne s'entend à la manœuvre de l'artillerie¹.

L'éducation des Maures se borne à apprendre le Koran par cœur dans les écoles, et manier un cheval et des armes à feu².

La *musique* est pour ainsi dire inconnue des Maures; un fifre ou flageolet grossier, et un tambour plus mal fait encore, voilà les instruments usités, mais sans qu'on en tire aucune harmonie, excepté parmi les Schelluhs, montagnards dont les chansons agrestes sont mélancoliques et intéressantes.

Les Maures, en général, ont une belle apparence physique, une taille moyenne, quoique au premier abord leurs larges vêtements flottants leur donnent l'air de gros hommes. Après l'âge mûr, hommes et femmes deviennent corpulents, par l'effet de leur vie inactive. Ils ont de belles dents, une complexion de toutes nuances, eu égard à leurs rapports avec les nègres, et on remarque que plus la couleur se rapproche du noir, plus les hommes

¹ Les courriers de l'empereur sont de simples piétons, faisant 4 milles à l'heure, et allant en six jours de Maroc à Tanger, distance de 110 lieues.

² Les Juifs, dit Ali Bey, sont les uniques orfèvres, les seuls ferblantiers et les seuls tailleurs qu'il y ait à Maroc. Les Maures sont seulement cordonniers, charpentiers, maçons, serruriers et tisserands de baïcks, étoffe destinée à faire des manteaux, comme aussi des castans ou robes longues boutonnées par devant du haut en bas, avec des manches très-larges.

sont beaux et d'un caractère déterminé. Les femmes, qui sont jolies étant jeunes, se noircissent les cils et les sourcils avec de la mine de plomb, et se teignent le bout des doigts avec de la 'hhenna, plante dont la couleur orange sombre est loin d'ajouter à leurs charmes. Quelques hommes, sans doute les petits-mâîtres de la contrée, suivent cet usage féminin.

Le *costume* des Maures est pittoresque et gracieux ; il consiste en une chemise à larges manches et en caleçons d'une ample dimension, d'un linge blanc, sur lesquels la plupart portent un caftan, avec des manches courtes boutonnées près du poignet, d'un jaune brillant ou d'un bleu léger ; beaucoup y ajoutent une écharpe ou ceinture de différentes couleurs ; sur le tout se déploie le *kaïck*, manteau de laine longue, de coton ou de soie, porté comme la toge romaine. Quelquefois on y joint encore une sorte de vêtement bleu à capuchon, appelé le *sulham*, généralement en casimir blanc¹. La coiffure est un bonnet rouge, autour duquel est tissue de la mousseline blanche, formant comme un turban². La chaussure consiste en pantoufles ou bottes de cuir maroquin jaune. Le *haïck* est porté par les

¹ Cette espèce de manteau fort ample qui descend jusqu'aux talons ne sert, dit Lemprière, que pour les temps froids ou pluvieux.

² Toutefois, le turban, observe Lemprière, est seul permis pour les Maures qui ont fait le pèlerinage de la Mecque.

femmes aussi bien que par les hommes ; souvent même il est le seul vêtement, et quelquefois si fin qu'il est transparent. Les femmes portent toujours des pantoufles rouges, et ni les hommes ni les femmes ne se servent de bas ¹. Le bas peuple a pour vêtement une espèce de sac en fil de laine grossière, troué par le haut pour y passer la tête, et de chaque côté par le cou pour y passer les bras. Ce sac a nom *jellabia*. Les habits de couleur sont interdits aux Juifs ; un *bornou* noir, un bonnet noir et des souliers noirs sont les indices de leur dégradation.

La nourriture habituelle est un plat de *kuscasu* ou *cuscassou*, {ou *couscoussou*, mets composé de mouton, de volaille cuite avec des légumes, servi dans une assiette de terre grossière, remplie au point de déborder, et offrant un hachis ou pâte qui est un aliment savoureux et nutritif à la fois. On place à terre ce mets, autour duquel s'asseient, les jambes croisées, une demi-douzaine de personnes.

¹ Les deux sexes, dit Lemprière, aiment passionnément à avoir une espèce de chapelet pendu à leur ceinture. Les gens riches s'en servent comme d'un joujou qui les amuse et qu'ils ont toujours à la main. Ils aiment à porter des montres, mais seulement pour parure ; car il importe peu, ajoute Lemprière, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

Les femmes, dit-il encore, ne peuvent sortir que le visage couvert, et sont instruites à ne connaître d'autre loi que celle que leur impose leur tyran. Il en est cependant qui lui sont infidèles. Pendant qu'il est sorti, elles donnent des rendez-vous à un amant habillé en femme. Le mari, en rentrant, qui ne voit que de petites mules, croit qu'une voisine est venue faire visite à son épouse, et se garde bien de troubler ce tête-à-tête.

Chaises, tables, couteaux, fourchettes, cuillers, assiettes, sont à Maroc des superfluités entièrement ignorées. On n'use point du café ; on prend généralement du thé ; à toute heure on en présente aux visiteurs ; c'est autrement l'unique breuvage employé¹.

Les Maures ne fument point de tabac², mais en prisent une grande quantité ; ils fument quelquefois des feuilles de chanvre, qui paraît avoir à un haut degré la qualité enivrante de l'opium. Ils emploient aussi les grains d'une plante appelée *keef*, laquelle paraît avoir les mêmes propriétés.

Les traits saillants du caractère des Maures sont la paresse, l'apathie, l'orgueil, l'ignorance et la sensualité. Quoique vivant dans l'état d'ignorance le plus déplorable, ils méprisent tous les autres peuples, en les traitant de barbares. Leur bigoterie est de même excessive. Dans le trajet de Tanger à Maroc, presque tous les voyageurs que rencontra la caravane d'Européens et de Maures, après avoir salué le chef de l'escorte, lui disait : « Dieu vous préserve du contact des kafirs ! » La sensualité des Maures ne connaît point de bornes ; les lois de la nature ne peuvent même la restrein-

¹ Le vin et les liqueurs spiritueuses, on le sait, sont prohibées par le Koran ; mais les Maures violent souvent cette défense.

² Lemprière dit que les Maures fument beaucoup de tabac ; mais c'est du chanvre sans doute, comme l'observe ensuite M. Washington.

dre. Quand le physique est usé, ils ont recours à des excitants. On entend des vieillards décrépits, et un pied dans la tombe, dire encore qu'ils donneraient la moitié de leur fortune pour quelques heures d'une vigoureuse jeunesse. Les Maures passent le jour à flâner, à promener lentement leur oisiveté¹. Si l'on excepte leur exercice militaire du *lab el barod*, qui consiste à charger au galop, faire feu, s'arrêter court, ils sortent rarement de leur état d'apathie ou d'insouciance. Néanmoins, avec tous ces vices, ils sont hospitaliers, et doués d'un courage véritable s'ils tombent dans l'infortune. « *Allah bra*, Dieu l'a voulu ainsi, » est leur phrase de consolation dans toutes leurs peines. Le peuple est généralement bien constitué, en bon état de santé, et vit longtemps. Le climat est incontestablement favorable; toutefois la lèpre, l'ophthalmie, l'éléphantiasis, l'hydrocèle et la syphilis ne sont pas inconnues. Leurs remèdes sont des simples, toute leur pharmacie médicale se bornant à quelques plantes. Mais un terrible fléau, la peste, les visite presque tous les vingt ans, et ils ne prennent aucune précaution pour s'en garantir.

¹ Ils ont, du reste, une si grande aversion pour marcher et se tenir debout, que si deux ou trois personnes se rencontrent, et qu'elles aient envie de causer un instant ensemble, elles s'asseient au premier endroit pour s'entretenir à leur aise.

Les Maures se saluent, deux égaux, en se secouant la main; l'inférieur en baisant le bout de la manche du supérieur; la plus grande marque de respect est de lui baiser les pieds. (Lemprière.)

Les *sauterelles*, qui apparaissent dans les temps de grande sécheresse, commettent aussi d'affreux ravages, dévorant quelquefois toute la végétation, et ne laissant qu'un désert partout sur leur passage ¹.

Le *cheval* maure est un animal souvent d'une grande beauté ; il est plus solide sur ses jambes que le genet andalou ; probablement qu'il le doit à de meilleurs pâturages. Son allure et sa forme en diffèrent également ; il ne lève pas le pied aussi haut et avance davantage ; son enjambée est plus étendue. Il ne dort point debout, comme le cheval espagnol, et il a le pied sûr, même en galopant sur un terrain inégal. Les chevaux maures ont de 14 à 15 mains de haut ; il y en a de toute couleur. Les plus beaux sont l'alezan et le noir ; le dernier n'est pas commun. Ils ont la crinière flottante et une queue fort ample que l'on ne coupe jamais ; mais on la rase lorsqu'ils sont jeunes, pour lui donner une forme bizarre. La crinière d'un beau cheval alezan a 2 pieds et demi de long ; la queue balaie la terre. On le monte rarement avant l'âge de quatre ans ; les Maures ne montent pas les juments. Dans l'intérieur du pays, un bon cheval coûte

¹ M. Washington ne parle point d'un autre fléau, plus fréquent et non moins terrible, le voisinage des bêtes féroces, dont l'Atlas est rempli, surtout vers le sud, et qui descendent de leurs repaires dans les campagnes, lorsque la faim les presse. Les Arabes qui demeurent près des bois font de grands feux pour les éloigner pendant la nuit.

100 dollars espagnols , environ 500 francs ; mais on ne peut l'exporter sans un ordre de l'empereur. En voyage, le cheval barbaresque part sans avoir bu ni mangé ; à la fin de la course, on l'attache, débridé , mais non dessellé ; on lui donne autant d'eau qu'il peut en boire, ensuite de l'orge et de la paille hachée qu'on étend par terre devant lui aussi loin que son cou peut atteindre. De cette manière, rarement, pour ne pas dire jamais, il se couche ; il ne goûte non plus aucun sommeil, et cependant il est très-éveillé. Un cheval poussif est rare. Il y en a qui ont le pied tendre et les épaules ébranlées par suite des haltes brusques, même au galop, ce que les Maures pratiquent toujours ¹.

Montagnards de l'Atlas.

Les voyageurs anglais, après l'audience du sultan et les échanges de présents, visitèrent quelques points de la chaîne de l'Atlas, notamment la par-

¹ Le cheval est regardé comme trop noble pour les Juifs ; ils ne peuvent, dit Lemprière, se servir que de mulets.

La bride n'a qu'une seule rêne, et elle est assez longue pour servir de fouet.

On ne saurait donner, dit Lemprière, une plus grande marque de bienveillance aux personnes qu'on rencontre dans le chemin, soit à pied, soit à cheval, que de venir sur elles au galop, comme si on avait le projet de les écraser, d'arrêter tout court, et de leur tirer un coup de mousquet dans le nez.

La vitesse du cheval maure est très-grande ; celle du dromadaire coupe la respiration : il fait jusqu'à 500 milles en quatre jours.

tie habitée par des montagnards appelés *Schelluhs* ou *Chelluhs*, qui ne revenaient point de leur étonnement à la vue d'étrangers avec leurs boutons dorés et leurs instruments. Lorsque le mercure fut versé d'un baromètre pour obtenir un horizon artificiel, ils poussèrent un cri d'admiration, mais toujours en gardant une attitude polie et même respectueuse. Le contraste entre l'apathie des Maures et l'intelligence et la curiosité de ces montagnards est frappant. Ils ont autour d'eux un air de liberté inconnu dans les plaines. Ce sont des hommes bien constitués, d'une forme athlétique, d'une taille moyenne, de traits peu saillants et d'une complexion douce. Le goître est ignoré parmi eux. Ils ont un idiome particulier, et peu comprennent l'arabe. Les Anglais s'entretinrent avec eux par le moyen des Juifs qui demeurent dans ces vallées, où ils se sont réfugiés pour se soustraire aux humiliations et à la taxe des villes. Les *Schelluhs* habitent des chaumières couvertes d'un toit d'ardoises légèrement incliné; leur principale occupation est la chasse; ils se mêlent peu avec les Arabes et les Maures de la plaine. Partout où leurs vallées présentent un terrain propre à la culture, il est enclos et cultivé. Ils sont hospitaliers et généreux. La principale vallée des *Schelluhs* contient dix villages et 4 à 5,000 habitants, dont un quart sont Juifs. On trouve dans cette vallée du salpêtre, et

on y fait de la poudre à tirer. On y a aussi découvert des mines de cuivre ¹.

Les voyageurs ne purent atteindre le sommet de l'Atlas, dont les pics, blanchis par des neiges éternelles, paraissent n'avoir jamais été gravis par les Schelluhs; car, arrivés à la limite des neiges, les guides refusèrent de monter davantage. Le baromètre marqua une élévation de 6,400 pieds.

Au bas de l'Atlas, les voyageurs, à leur retour, aperçurent les ruines d'une assez grande ville, appelée *Tassremout*, offrant encore des murailles de pierre calcaire, des bains, des voûtes, etc.; tout ce qu'ils purent en apprendre des naturels, c'est que c'était une cité chrétienne ou romaine, à laquelle la tradition attache le même conte qu'à la prise de Troie; seulement les Schelluhs substituent des mules chargées d'or au fameux cheval de bois, et ils montrent encore ce qu'ils nomment la porte du Traître.

Les voyageurs firent quelques autres excursions dans les environs de Maroc, notamment sur les bords de l'*Oum-Erbegh*, qui, dans un trajet de 70 milles à travers une suite de plaines, porte le

¹ Lemprière parle d'une autre espèce de montagnards, qu'il appelle *Sidi Nazir* ou *mangeurs de serpents*, et qui paraissent bien éloignés d'avoir les mœurs hospitalières et douces des Schelluhs. Il en vit plusieurs avaler en effet des reptiles vivants de plus de 4 pieds de long, en dansant au son d'une musique vocale et instrumentale, et en commençant par la queue.

voyageur sur la côte , à *Fidallah* , que Chenier nomme *Fédale*.

RÉSUMÉ.

En cherchant le trait caractéristique de la contrée que les voyageurs britanniques viennent d'explorer, on reconnaît que toutes les élévations y présentent un niveau; que les plaines s'élèvent par degrés jusqu'aux montagnes; que les deux grandes rivières, la *Sebou* ou *Seibous*, qui débouche dans l'océan Atlantique par $34^{\circ} 20'$ lat. N. à *Mcchedia*, et l'*Oum-Erbegh*, qui débouche dans le même océan par $33^{\circ} 20'$ près d'*Azamor*, et au nord-est du cap Blanc, paraissent diviser le pays en trois portions : la septentrionale, ou celle qui s'étend du détroit de Gibraltar à la latitude (34°) de Fez (en exceptant la pointe septentrionale des montagnes), à en juger par les débordements des rivières et des lacs, est presque au niveau de la base de l'Atlas. De la rivière de *Sebou* à celle d'*Oum-Erbegh*, la contrée plonge considérablement vers l'ouest, et de plus en plus depuis ce dernier fleuve jusqu'à la plaine de Maroc. Au milieu de ces terrains unis, on remarque une extrême pénurie d'arbres. A la lisière même de l'Atlas, les arbres n'atteignent pas à une hauteur notable, quoi qu'en ait dit le savant Pline, en parlant de la Mauritanie ;

mais il est impossible de ne pas reconnaître la fécondité du sol, car du pied de l'Atlas au bord de l'Océan, on ne voit partout que de vastes champs de blé. Si on dirigeait les eaux dans les lieux qui en manquent, cette fécondité serait bien plus sensible encore, et des mains européennes qui ensemenceraient le territoire de l'empire de Maroc lui feraient produire de quoi nourrir, dit le voyageur anglais, des millions d'habitants de plus que les 5 ou 6 millions qu'il compte à présent.

GRABERG DE HEMSO.

VOYAGE DANS L'EMPIRE DE MAROC,

OU

TABLEAU GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE DE CET EMPIRE¹.

(1834.)

Le voyage ou tableau de M. Graberg de Hemso est le résultat de seize années de séjour dans le Maroc, où l'auteur occupait le poste d'agent consulaire de Suède et de Sardaigne. L'analyse que nous allons donner de ce travail, publié en langue italienne, laissera de côté, bien entendu, les détails que renferme déjà la relation britannique de M. Washington qui précède; et, sans autre préambule, nous entrerons sur-le-champ en matière.

L'auteur a divisé son ouvrage en trois parties, qu'il intitule : *chorographie, ethnographie et nomogra-*

¹ *Specchio geografico e statistico dell'impero di Marocco*; del cavaliere conte Jacopo Graberg di Hemso. Genova, 1834, 1 vol in-8°.

phie. La *chorographie* (*kôra*, contrée; *graphô*, je décris) comprend quatre chapitres, qui traitent successivement de la géographie proprement dite, du climat et du sol, des productions et de la physiographie, des habitants et des municipes. L'*ethnographie* embrasse la population, les arts, l'industrie ou le commerce, et ce que l'auteur appelle, dans sa langue favorite, l'*incivilmento*, c'est-à-dire l'état de la civilisation du pays. La *nomographie* (*nomos*, loi; *graphô*, je décris) traite du gouvernement et des lois, de l'administration et de la police, de l'économie politique et de la force armée, de la diplomatie et de l'histoire. Commençons par la chorographie.

L'empire de Maroc, autrement appelé *Môgreb-el-Acsa*, c'est-à-dire l'*extrémité occidentale*, est traversé diagonalement dans toute son étendue et divisé en deux parties, l'une au nord et à l'ouest, qui comprend les deux royaumes de Fez et de Maroc; et l'autre, du côté opposé, vers le sud et l'est, qui comprend les provinces de Tafilet, Sedgelmèce, Daragh, El-Harit, Adrar, Guzul, Sus ou Sous, et Tasset ou Sous-el-Acsa, c'est-à-dire limite ultérieure ou extrême.

Les deux premiers royaumes correspondent à l'ancienne Mauritanie tingitane, et les six ou huit provinces à une partie de la Gétulie. Ce vaste empire s'étend du 27 au 36° lat. N., et du 30 au 14°

long. O. du méridien de Paris. Il a au nord le détroit de Gibraltar et la mer Méditerranée, à l'est l'Algérie, au sud le Sahara ou grand désert, et à l'ouest l'océan Atlantique. Dans ces limites naturelles, l'empire de Maroc occupe, sur la superficie du globe, un espace de 219,400 milles carrés italiens de 60 au degré de latitude.

Généralement parlant, le Moghreb se divise en royaumes de Fez, de Maroc, de Sedgelmèce et de Tafilet, avec les provinces de Darah, Guzul et Sous. Les royaumes de Fez et de Maroc se divisaient d'ordinaire chacun en dix provinces ; mais aujourd'hui ces deux provinces principales sont administrées par trente gouverneurs ou préfets, avec un pouvoir plus ou moins illimité. Le royaume de Tafilet ou des Amazirghis fidèles est gouverné par deux cadis, dont l'un réside dans le gros bourg de Tafilet et l'autre dans le village de Ressant. Le reste de l'empire obéit à des chefs indépendants, sous la tutelle d'un cheik ou chef suprême qui commande aux tribus des Berbères et des Chelluhs ou Chellochs établis dans l'empire.

La partie du Moghreb-el-Acsa baignée par la Méditerranée comprend 270 milles de longueur, depuis le lieu dit Tyunt ou Tavunt, c'est-à-dire, en idiome amazirga, l'Ecueil, jusqu'au promontoire de Tarf-es-Schiaccard, ou limite extrême de la végétation, anciennement appelée promontoire

Ampelusio ou cap Spartel. De là cette limite s'étend vers le sud libyen, au-delà de 560 milles, jusqu'au cap d'Agulon, limite des populations indépendantes de Sus-el-Acsa. Dans tout ce circuit de côtes, il n'y a sur la Méditerranée d'autre port que celui de Tétuan ou Tétouan, aux bouches du petit fleuve Martil. Sur le détroit de Gibraltar est la petite baie de *Al-Casar-es-Saghir*, et puis celle de *Tanger*; sur l'océan Atlantique on trouve des ports très-peu sûrs, comme *Azilla*, près le fleuve *Ajachia* ou *Ayasah*; *El-Araische* ou *Larache* ou *Luccos*, ville située par $35^{\circ} 12' 50''$ lat. N., $8^{\circ} 20' 0''$ long. O. du méridien de Paris, à l'embouchure du fleuve *Luccos* ou *Luxos*; *Rabat*, par $34^{\circ} 2' 30''$ lat. N., $8^{\circ} 40' 0''$ long. O., aux bords sud-ouest de la rivière, à *Burugreb* ou *Buregreb*; *Feidalla* ou *Fidalla*, par $33^{\circ} 44' 0''$ lat. N., $9^{\circ} 50' 0''$ long. O., dans une île du même nom; *Dar-el-Beida*, par $33^{\circ} 36' 30''$ lat. N., $9^{\circ} 56' 0''$ long. O., ou *Casa-Bianca*, petite ville murée; *Azamor* ou *Azamore*, par $32^{\circ} 17' 37''$ lat. N., $10^{\circ} 30' 0''$ long. O., ville entourée de murailles en ruines, à l'embouchure du fleuve *Oumer-Begh*, arrivant de l'Atlas; *Mazagan*, sur la limite d'une baie sablonneuse, par $34^{\circ} 14' 0''$ lat. N., $10^{\circ} 40' 0''$ long. O., près le cap Blanc; *Asfi* ou *Saffi*, au sud du cap Cantin, entre ce cap et le fleuve *Tensift*, qui arrive de Maroc et prend sa source dans l'Atlas; *Mogadore* ou *Mogodore* ou *Suerah*, à

l'embouchure d'une petite rivière, peu loin du cap Ger ou Gher, appelé par les Amazirghis cap *Fermi* ou *Afermi*, lequel termine un rameau de la Cordillère des monts Atlas.

Cependant il n'est pas permis aux navires européens d'aborder à tous ces ports; Tétouan, Tanger, El-Araïsche, Rabat, Casa-Bianca, Mazagan, Saffi et Mogadore sont les seuls aujourd'hui où les Européens puissent charger ou décharger leurs bâtiments. Les Espagnols possèdent néanmoins sur la côte septentrionale les présides de Ceuta, Pignon de Velez, Alhacema et Melilia, sans aucune communication avec le continent voisin.

La baie de Tanger est très-sûre, et meilleure même que celle de Gibraltar. La ville de ce nom est située par 35° 47' 54" lat. N., 8° 10' 0" long. O., sur une pente escarpée, au bord de la mer, à l'est du cap Spartel et à l'ouest de Ceuta. L'établissement de la marée, dans les jours de nouvelle lune et de pleine lune, est à 1 h. 36 m. le matin, et à 2 h. après midi. Les échelles de Tétouan et d'El-Araïsche sont très-mauvaises et leurs habitants ne valent guère mieux; ce sont les plus perfides de tous les indigènes de l'empire marocain. De petits navires peuvent arriver jusqu'à El-Araïsche et mouiller dans le fleuve. Ces navires sont beaucoup plus en sûreté à Rabat et à Salé, et peuvent s'y réparer et s'y ravitailler. Ces deux dernières villes

réunies comptent 50,000 habitants, et ont, en outre, l'avantage d'être peu éloignées de Méquinez et de Fez, ce qui les rend très-vivantes sous le rapport commercial.

Mogadore même, avec ses 17,000 habitants, et bien que pouvant se considérer comme le port et le dépôt de la capitale de l'empire et du trafic avec Sous et l'Afrique centrale, ne pourrait se comparer à Rabat et à Salé, si ces deux villes avaient un meilleur mouillage et si elles possédaient des négociants européens établis dans leur sein. Le principal avantage de Mogadore est dans sa position avantageuse pour le commerce avec les Arabes et avec les Maures du grand désert, qui apportent à cette ville les riches marchandises du Soudan et des autres parties intérieures de l'Afrique centrale.

La chaîne de montagnes, qui dans toute son immense étendue s'élève en plusieurs lieux à plus de 13,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, préserve le pays de toutes les injures des vents qui arrivent du grand désert, dont le souffle ardent brûle et détruit la végétation. Pendant toute l'année les sommets de ces montagnes sont couverts de neige, et cette neige, amoncelée dans les flancs et dans les gorges, donne naissance à une multitude de ruisseaux, qui, répandus dans les vallées et les plaines, y maintiennent la fertilité et la fraî-

cheur durant les saisons de l'année où le manque de pluie condamnerait le sol à une totale stérilité.

La portion de la Cordillère de l'Atlas qui sépare les royaumes de Fez et de Maroc du reste d'El-Mogreb commence sur les confins de l'Algérie, des monts Beni-Ammer, au sud du désert d'Angad, et s'étend jusqu'aux promontoires de Ger et de Nun, où elle se plonge dans l'Océan, pour se relever dans les îles Canaries. Les points les plus élevés se trouvent dans la province d'Ajana, de Tedla et de Sous, aux environs de Tarudant, où le rameau qui se termine au mont Bibauan, près le cap Ger, se détache de celui d'Adrar, que l'on devrait considérer comme le vrai type primordial de toute la Cordillère atlantique. Les sommets des monts Hentel, au nord de la ville de Maroc, sont les plus élevés de toute la chaîne; il y en a qui atteignent 28,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est du groupe principal, entre les provinces d'Ajana et de Tarudant, que descendent les principaux fleuves du Maugreb, tant ceux qui débouchent dans la Méditerranée et dans l'océan Atlantique que ceux qui vont se perdre dans les sables mouvants du Sahara. Près de Fez, entre le fleuve Mulvia et les sources des fleuves Leven et Guerga ou Varga, se détache un autre rameau du Petit-Atlas, lequel bifurque ensuite dans les envi-

rons de Teza, et s'étend jusqu'au cap des Trois-Fourches et celui de Spartel. D'autres petits rameaux se détachent pour former dans la Méditerranée les caps Quilates, Negro et Ceuta, et sur l'Océan le Ras-Dura, le cap Blanc, le cap Cantin, le Ras-Ferné ou cap Gers, et ceux de Tafflane, Agulon et Nun.

Les provinces situées entre les hautes montagnes et l'Océan, surtout au midi du fleuve Sebou, contiennent un nombre infini de vastes et fertiles vallées et des plaines comme celles de Chiavoia, Temsna, Zerera, et Ducalla. Il y a aussi de belles vallées à l'est de Fez : une des plus belles de toutes les plaines du Moghreb est sans contredit celle de Chiara-er-Rumla, qui touche au fleuve Luccos ou El-Kos et au Sebou. La circonférence de cette belle plaine dépasse 150 milles italiens.

Nous avons déjà nommé les principaux fleuves de cette région, parmi lesquels l'Oum-er-Beg, le Mulvia et le Tensift pourraient facilement devenir navigables, et servir avec un grand avantage aux communications intérieures en donnant la vie à beaucoup de branches d'industrie, si le gouvernement était plus éclairé et plus libéral, et si les propriétés étaient protégées par des lois sages et immuables. Le *Mulvia* ou *Mulva* des anciens, qui naît sur le flanc oriental d'une des montagnes de la grande chaîne de l'Atlas, et qui a au moins 350 milles de

cours, reçoit une infinité de ruisseaux et de torrents à sa droite et à sa gauche, pour aller déboucher dans la Méditerranée, peu loin de Tlemsen, limite occidentale de l'Algérie. Le *Naccor* ou *Tamuda* des anciens débouche dans la baie de Alhacemas. Le *M'shera-el-Aschef* et le *Sehhel* ou *Zilis*, ou *El-Ajachia*, débouchent dans l'Océan entre *Tanger* et *El-Araiche*, et offrent moins d'importance ; mais le *Lucos*, qui descend du Riff et forme avec le confluent du *Vad-el-M'hgassen* le port d'El-Araiche, a un cours de 85 milles et rend très-fertiles les pays qu'il arrose. Le *Sebou*, l'ancien *Subur*, qui a ses sources cachées dans les bois du mont Salelgo ou Salilgo dans la province d'Ajana, offre un cours environ de 210 milles italiens, et sépare une partie de la province d'Azgar de celles de Hasbat ; il reçoit à sa droite le *Leven*, le *Verga*, l'*Ardat* et l'*Attanin*, et à gauche l'*Emkez* et l'*Ordorm* ; il a généralement dans son cours un volume d'eau considérable, mais il offre beaucoup de lieux où on peut le passer à gué. Il abonde en excellents poissons, principalement en truites, aloses et brochets. Son embouchure, près de laquelle est située la ville de *Mehhedia*, est entièrement fermée de sables, ce qui le rend peu propre à favoriser les communications avec l'intérieur. Les environs de *Mehhedia* et de *Mamora* sont souvent inondés par les eaux du fleuve, qui, ne trouvant pas un libre passage pour déboucher

dans la mer, submergent les plaines de la côte, et y forment d'immenses marais qui, mêlés avec les eaux de la haute mer, produisent un grand nombre de roches salines naturelles. D'un autre côté, les sables que l'Océan dépose et amasse continuellement sur la côte, et qui finiront par rendre inaccessibles tous ces ports et les embouchures des fleuves, ont tellement élevé les dunes autour des bouches de la Sebou et jusque vers celles du *Felisle*, gros torrent qui tombe dans la mer, peu loin du *Bu-Rugreb*, dont les bouches séparent Salé de Rabat, que les eaux de deux autres fleuves non petits, c'est-à-dire le *Bat* et le *Bu-Nassar*, ne pouvant réussir à atteindre l'Océan, ont formé entre le Sebou et le Felisle un grand lac, appelé Bat, et qui, dans les temps de pluie, verse ses eaux surabondantes à la Sebou, mais, durant la majeure partie de l'année, reste isolé, sans issues et par conséquent stagnant.

Le *Bu-Regreb*, ou plus exactement *Bu-R'gaba*, c'est à-dire ami des broussailles, qui descend du mont Itata, reçoit à sa gauche le ruisseau de *Crucru* ou *Viaru*, et débouche dans la mer entre Salé et Rabat, compte environ 80 milles de cours et répand la fertilité dans les territoires qu'il traverse.

L'*Oum-er-Begh* ou *Oum-er-R'bie'h*, c'est-à-dire mère de la verdure, des herbes et du printemps, fleuve beaucoup plus considérable et, sans nul

doute, le plus majestueux et le plus bienfaisant du Moghreb, le *Cusa* des Romains, né dans les monts d'Ajana ou Siz, couvre d'eau les plaines d'Adahhsum, dans les provinces de Tedla et de Temsna, et passant de là par des vallées étroites, où se trouve un beau pont, fertilise par ses nombreux ruisseaux tributaires les province d'Escura, de Zerara, Scheragna et Ducalla, auxquelles il sert de limite jusqu'à la mer, où il débouche près d'Azamor. En hiver et au printemps on ne peut le passer à gué ; mais les habitants des campagnes environnantes transportent les personnes et les objet de transport sur des espèces de radeaux en joncs, soutenus par des outres gonflées. La longueur du fleuve est d'environ 190 milles, et ses eaux abondent en excellents poissons. Il reçoit à droite et à gauche un grand nombre de rivières, entre autres la *Derna* et le *Val-el-Abid*, ou rivière des esclaves.

Entre les provinces de Schedma et Abda coule le fleuve *Tensift*, qui, venant des monts Annimmei, passe dans le voisinage de la ville de Maroc, reçoit sur sa gauche les rivières de *Aghmat* ou *Hamatz*, *Seif-el-Mell*, *Enfsa* ou *Enfis*, *Schioushiava* ou *Issava*, pour gagner la mer, entre Saffi et Suira, au pied du Gebel Hhabid ou mont de fer. Son cours est d'environ 180 milles, à cause de ses grandes sinuosités. Généralement il est très-abondant et profond ; néanmoins , en beaucoup d'endroits on peut le

passer à gué; près de Maroc il est traversé par un pont de 27 arches, une des plus belles constructions de ce genre qui existent en Afrique.

Enfin, le *Sus* ou *Sous* ne mériterait guère d'être ici mentionné, s'il n'était pas la véritable limite de la partie méridionale des possessions du sultan de Maroc. Il naît dans la très-haute montagne de Bibauan ou Bibauenne, à l'est de Tarudant; il a un courant rapide; il féconde par des canaux un des plus magnifiques pays du monde, et entre dans la mer après un cours d'environ 130 milles italiens. Il sépare ainsi la partie de Sous, qui relève réellement du sultan, de celle qu'on nomme *Tesset* ou *Sus-al-Acsa*, qui se divise en plusieurs petites seigneuries ou républiques plus ou moins indépendantes, dont la plus formidable a pour chef un prince descendant des anciens souverains de Maroc, détrônés dans le XVII^e siècle par les shérifs. Une autre rivière du même nom de *Sus* naît plus vers le sud, au mont Ilalem, et court dans le centre du Tesset, pour déboucher près de la ville de Messa, un peu au nord du cap Aguilon. Le *Vad-Nun* ou fleuve Nun, c'est-à-dire fleuve des anguilles, qui débouche près le cap Nun, est la dernière limite de ce côté du Moghreb considérée comme région géographique.

Parmi les rivières qui du versant méridional de l'Atlas descendent vers le grand désert, nous cite-

rons seulement le *Drah*, le *Ferkela* ou *Fileli*, le *Zis* et le *Ghir*.

Le *climat* de toute cette région est un des plus salubres et des plus beaux de toutes les contrées du globe. Les maladies contagieuses et épidémiques y sont très-rares ; la peste ne s'y montre point, si ce n'est quand elle y est apportée d'Orient. Les chaleurs de l'été y sont beaucoup moins intenses qu'on ne pourrait le croire, eu égard à la situation géographique du pays. D'un autre côté, la haute chaîne de l'Atlas arrête les vents suffocants du désert, pendant que le voisinage de la mer rafraîchit l'atmosphère et répand une brise qui de la côte pénètre dans l'intérieur du pays. Les saisons demeurent circonscrites par la sécheresse et les pluies. Dans les jours les plus froids, il est rare de voir geler, si ce n'est sur le haut des montagnes, dont quelques-unes sont constamment couvertes de neige. Bien que sous la basse latitude de 29°, un si beau ciel ferait naître et perfectionner tous les arts, fleurir tous les talents, si ces jardins des Hespérides n'étaient point gardés, comme dans les temps fabuleux, par des monstres à figure humaine, privés de l'intelligence propre à utiliser des richesses si copieuses.

Les *productions* naturelles sont, pour ainsi dire, encore vierges pour les naturalistes européens. Les montagnes recèlent des mines d'or, d'argent, de

cuivre, d'étain, de plomb, de fer et de beaucoup d'autres métaux; mais l'indolence du pouvoir et la stupidité des habitants n'ont pas su en tirer parti. D'immenses forêts revêtent les vallées et les flancs des montagnes, surtout des provinces septentrionales; ce sont des chênes, des sapins odorants, appelés dans le pays *ssanôbar*, et des genévriers thurifères, nommés *arar*, qui atteignent jusqu'à 35 pieds de hauteur. Plus vers le sud on rencontre des elcondendrons, des mimosas, des genièvres de Phénicie et toutes sortes de bois de charpente. Vers Sous et dans le Talifet règnent les forêts de palmiers et de dattiers, qui donnent des fruits excellents.

Sous un autre gouvernement et sans le mode ruineux des transports, cette région inépuisable fournirait l'Europe entière de blé, d'orge et d'autres comestibles. Le maïs, le riz, les fèves, les pois et toutes sortes de légumes qui y sont cultivés, y viennent en abondance; il en est de même des olives, de la vigne, du tabac, du chanvre, du coton, des arbres à gomme, du safran, du sésame, de l'anis, de la coriandre, de la canne à sucre, des oranges, des figues et autres fruits des pays méridionaux, plus spécialement les amandes, qui forment une des richesses végétales de l'empire. On cultive le lin dans quelques provinces maritimes. La semencine, le fenouil, le tournesol, le pyrêtre, la coloquinte, le câprier, le pouliot, viennent surtout dans les pro-

vinces du Sud. Les fruits sauvages, entre autres le *sidra* ou lotus des anciens, appelé par les Maures *nufar*, les figuiers de l'Inde, les jujubes, les glands, les arbousiers, les mûres et les caroubes sont également communs, ainsi que les plantes médicinales. On cultive en outre le *doura*, ou froment africain le plus nutritif, qui rend 150 à 200 pour un. Le peuple en fait du pain, qui constitue presque son unique aliment.

Les animaux grands et petits sont innombrables, surtout les dromadaires, les chevaux arabes, les mules, les ânes, les bêtes bovines, les moutons, les chèvres, etc. Le gibier pullule dans les bois. Le lion, la panthère, l'once, la hyène, le singe, le loup, la gazelle et autres bêtes fauves peuplent les montagnes, les plaines et les déserts. Les sangliers abondent partout et ravagent souvent les campagnes. Parmi les oiseaux il ne faut pas oublier les autruches, qui se rapprochent du Sahara. Les cigognes, les bécasses, les grives de marais, sont ici des oiseaux de passage ; mais les cailles sont fixes et se multiplient à l'infini. Malheureusement aussi les sauterelles causent souvent de grands maux, et dévorent parfois toute la végétation qu'elles trouvent sur leur passage.

Les *habitants* arabes et les Maures des campagnes vivent généralement sous des tentes, dont une centaine forme un *douar* ou *village*. La plus appa-

rente est au centre et sert de mosquée. Si ce douar est permanent et placé sur un coteau ou une colline, on l'appelle *mers*, c'est-à-dire *bourg*. S'il est sur le versant d'une montagne, on le nomme *shiarf*, c'est-à-dire *village éminent*. Dans les lieux infestés par les lions, on entoure les villages d'épines et de ronces, dont ces animaux ont grand'peur. Chacun de ces villages est gouverné par un *sheik*, ou chef ancien, et si plusieurs villages obéissent à un seul sheik, il prend alors le titre de *sheik-el-kébir*, c'est-à-dire *vieillard* ou *grand seigneur*.

Ces sheiks sont ensuite soumis à des *kadis* ou gouverneurs des provinces. Quelques tribus composées d'anciens Arabes et de Maures n'habitent pas sous des tentes et ne changent pas de demeures, mais ont des habitations stables dans certains villages alpestres nommés *dascar*, qui se composent de plusieurs maisonnettes ou cabanes appelées *gurbie*, faites de boue et de pierres, et dont les toits sont couverts en paille avec un plancher de feuillage. Ces villages, qui furent par les anciens écrivains nommés *mapalia*, du mot punique *mapul*, qui signifie *habitations fixes*, sont encore ceux qu'ils décrivirent parmi les peuples de la Mauritanie. Les *Amazirghis* vivent encore de cette manière.

Il nous reste à décrire, pour la partie géographique, les villes et principaux lieux remarquables du Moghreb.

Si l'on excepte les villes impériales de Fez, Maroc et Mequinez, qui servent alternativement de résidence au souverain ; Tarudant, qui est la capitale de la province de Sous, et les villes maritimes de Tétouan, Tanger, El-Araïsche, Salé, Rabat et Mogadore, les autres cités de l'empire sont généralement peu importantes. M. Graberg de Hemso entre néanmoins dans quelques développements sur ces divers lieux ; nous ne citerons ou extrairons que les plus saillants dans les trois divisions qu'il a adoptées, et qui sont : le royaume de Fez, celui de Maroc, et les villes au delà de l'Atlas du côté du désert.

Royaume de Fez.

Tanger, la *Tingis* des Romains, appelée par les Maures *Tangia*, est située sur une colline qui, de la rivière des Juifs, s'étend jusqu'au bord de la mer, à la partie la plus étroite du détroit de Gibraltar, à 12 milles à l'est du cap de Spartel, et terminée 3 milles plus loin par la pointe de Malabatta, appelée par les Arabes *Ras-el-Menar*, c'est-à-dire cap du Phare, du Signal ou de la Limite, où descend dans la mer un rameau du Petit Atlas qui donne son nom d'*Andesrha* ou *Angiara*, et de Tanger s'étend d'une part jusqu'à Ceuta, et de l'autre jusqu'à Tétouan et aux monts d'Er-Riff. Ses environs offrent encore de nombreux restes d'antiquités,

provenant de la fameuse Tingis, qui rappelle la région tingitane des Romains. La ville moderne est assise sur la pointe occidentale de la baie, et compte environ 9,500 habitants, y compris 2,500 juifs, 1,400 noirs, 300 Berbères, et peut-être une centaine de chrétiens. Elle a un petit port qui serait assez commode et sûr, si l'on réparait le môle. C'est dans cette ville que résident les consuls de toutes les nations en paix avec le sultan de Maroc; ils possèdent de délicieux jardins dans les environs. Les remparts de Tanger sont en mauvais état, bien que garnis de quelques tours rondes ou carrées; le côté de terre a de plus un fossé planté d'arbres et entouré de jardins potagers. Du côté de la mer, la ville est défendue par deux batteries en assez bon état, et il en existe une troisième sur le môle, outre que le sommet de la colline est couronné par la citadelle ou Kasba, dans laquelle se tient le bacha ou gouverneur. Il y a quelques autres batteries du côté des terres. La principale mosquée est grande, fort belle et d'une construction récente. Les juifs possèdent une synagogue, et les chrétiens une église avec un petit couvent de moines espagnols. Pour les communications avec la côte d'Europe est établie, entre Tanger et Tarifa, une barque courrière, qui fait le trajet en deux heures. On en met quatre ou cinq pour atteindre Gibraltar.

Ceuta, appelée par les Maures *Sebta*, et par les Romains *Septum*, capitale au temps de la Mauritanie tingitane, est aujourd'hui une forteresse importante en face de Gibraltar, sur une péninsule formant la pointe extrême de l'ancien mont Abila, sous le promontoire de Gebel-Zatut ou mont des Cimes. Cette forteresse appartient à l'Espagne, et réunit environ 8,000 habitants.

Tétouan, dans l'idiome du pays *Tetuun* ou *Tet-tauan*, la *Jagath* des Romains et la *Tettequin* des Amazirghis, est une ville grande, marchande, belle et riche, de la province de Hasbat, sur le penchant d'une colline couronnée par un château-fort, où demeure le caïd ou préfet, à un demi-mille du fleuve Martil, dont l'embouchure dans la Méditerranée est à 4 milles et demi plus bas ; elle a un port assez médiocre ; elle entretient des relations commerciales avec l'Espagne, la France et l'Italie, en laines, orge, cire, cuirs, peaux, chaussures, nattes de jonc, tournesols, bœufs, mules et comestibles. Elle est entourée d'une bonne muraille flanquée de tours carrées, et renferme 1,500 maisons avec 9,000 Maures, 4,200 juifs, 2,000 noirs et 800 Berbères ou Riffins. Elle a, comme Fez et autres villes de l'empire, quelques rues à toiture, et formant de longues et sombres galeries ornées de boutiques. Les femmes de Tétouan ont la réputation d'être les plus avenantes de toute la

Barbarie, et c'est peut-être pour cela qu'on ne permet que dans des cas très-rares aux chrétiens étrangers de se fixer dans cette ville, où résident seulement des vice-consuls ou agents commerciaux, presque tous Israélites. Les environs de Tétouan sont charmants et très-bien cultivés; ils présentent d'agréables villas, des jardins remplis de fleurs, et d'excellents vignobles, ainsi que des oranges qui passent pour les meilleures du monde.

Seisuan ou *Seusaon*, capitale de la province de Riff, et résidence d'un caïd, n'est pas grande, mais assez peuplée; elle est située dans une contrée fertile en lin, arrosée par de nombreuses petites rivières. Le mont de Seusaon est un des plus agréables et des plus fleuris du Moghreb.

Terga, petit port sur la Méditerranée, compte environ 3,000 habitants, presque tous pêcheurs, et qui font un grand trafic de poissons de mer avec les indigènes de l'intérieur.

Gomera ou *Badis*, l'ancienne *Parietina*, peut-être l'*Acra* de Ptolémée, appelée ensuite *Belis*, et aujourd'hui par les Espagnols *Velez de la Gomera*, est une ville très-ancienne, d'environ 700 maisons, assise entre deux hautes montagnes, avec un port sur la Méditerranée. Dans une île voisine appelée *Pennon*, se trouve le préside espagnol de *Pignon de Velez*, avec 850 habitants et un château-fort, sur la cime d'un rocher escarpé.

Melila, *Melilla* ou *Melilia*, ville très-ancienne, fondée par les Carthaginois, connue sous le nom de *Ras-ed-Dir*, *Rusadir* et *Ryssadirum*, est la capitale de la province de Gart, avec un port médiocre sur la baie de Entrefolcos, à peu de distance, vers le sud, du cap des Trois-Fourches; elle compte plus de 3,000 habitants, avec des environs fertiles où l'on trouve des mines de fer et un miel délicieux. Sur un îlot voisin, uni au continent par un pont-levis, est le préside espagnol du même nom, avec 855 habitants. Un peu vers l'est, on voit une baie de 20 milles de circuit, où plus de mille vaisseaux de guerre pourraient jeter l'ancre avec une grande sécurité. C'est là qu'abordaient jadis les galères vénitiennes qui entretenaient un commerce suivi avec le peuple de Fez. A 3 milles de là, dans les terres, est l'antique ville de *Cazaza*, avec un château sur un promontoire que les Grecs et les Romains nommaient *Metagonium*.

Calat-et-Vad est une forteresse placée sur le fleuve Mulvia à 15 milles de son embouchure, avec une petite ville et un palais où réside un caïd.

Vugeda ou *Usheda*, petite ville sur la frontière de l'Algérie, située dans une oasis du désert d'Angad, avec environ 700 habitants, de beaux jardins et de riches campagnes, qui produisent la viande pécorine la plus délicate et la plus savoureuse qu'on puisse imaginer.

Dubdu, ancienne et grande ville de la province de Shians, est bâtie sur le flanc d'une colline, mais dans une contrée plus fertile que riante.

Teza ou *Taza*, capitale de la riche province de Haina, est une des plus belles villes du Moghreb (peut-être la *Babba* des anciens), située près de la rivière du même nom, qui descend du mont Matgara; elle a des rues larges et commodes, de belles maisons, une grande mosquée bien construite; l'air y est très-pur, l'eau excellente et les vivres très-abondants. Elle réunit environ 12,000 habitants très-industrieux, très-hospitaliers, qui font un commerce très-actif avec Tlemsen et Fez.

Vazan ou *Vazein*, ville petite, sur le penchant d'une montagne isolée, où demeure un cénobite musulman.

Al-Bassar, en arabe *El-kassr-Kebir*, ville un peu plus grande que Tétouan, mais peuplée seulement de 5,000 habitants, sur la rive septentrionale du fleuve Luccos, avec d'assez belles maisons couvertes en tuiles, comme en Europe, 14 mosquées, un grand nombre de boutiques et un marché public. Dans son voisinage est le lieu dit *El-Kantra*, c'est-à-dire le pont, sur la rivière El-ma-Hhassan.

Azila, ancienne ville bâtie par les Romains, qui l'appelèrent *Zilia*, puis *Julia-Constantia-Zélis*, sur l'Océan, avec un petit port et 1,000 habitants presque tous pauvres et peu industriels.

Al-Araïsche ou *Larrache*, probablement la *Lixos* de Ptolémée, la *Lixa* de Pline, et l'*El-Araïsche* ou *Beni-Aros* des Arabes, est la capitale de la puissante tribu des Beni-Aros, qui peuplent la majeure partie de cette province d'Azgar. Cette ville compte environ 4,000 habitants, dont 2,700 Maures et 1,300 juifs, sur le penchant septentrional d'un coteau qui descend vers la mer, à l'embouchure du fleuve Luccos, lequel forme un port assez sûr pour les gros bâtiments, mais d'une entrée difficile. Les maisons sont commodes ; il y a une belle place du marché entourée de portiques soutenus par de petites colonnes en pierre de taille. Les fortifications sont bonnes, ayant été établies par les Espagnols, qui s'y maintinrent longtemps et qui y avaient encore un hospice religieux en 1822, où il a été évacué. Trois batteries protègent l'entrée du fleuve, vers le sud, mais il n'y a aucune défense du côté opposé. Les environs récoltent du coton et fournissent une grande quantité de charbon. Les lions et les panthères des montagnes des Beni-Aros descendent quelquefois jusque près des murs de cette ville.

Mehedia ou *Nouvelle-Mamora*, port de mer bien déchu, près des bouches comblées du fleuve Sébou, avec un vieux château, où se réfugiaient autrefois les corsaires de Salé. Les habitants, au nombre d'environ 600, sont presque tous pê-

cheurs, et font un assez grand trafic d'une espèce d'aloë. L'ancienne Mamora, la *Banasa* des Romains, était située beaucoup plus vers le nord, dans un lieu appelé encore aujourd'hui Mamora, et quelquefois *Mulai-abu-Sellum*.

Zanat-Mula-Driss, c'est-à-dire retraite ou refuge de notre seigneur et maître Edriss, autrement *Enoc*, est assise sur la pente de la haute montagne de Ssharum, dans une contrée extrêmement agréable, pittoresque et fertile, avec environ 9,000 habitants. Là se trouve un fameux sanctuaire dédié à la mémoire d'Edriss, fondateur de la dynastie des Edrissites et père de Mulai Edriss, qui bâtit la ville de Fez et fut le premier souverain musulman du Moghreb. A peu de distance, vers l'ouest, sont les ruines d'une ancienne ville, que les habitants appelaient *Cassar-Faraun*, c'est-à-dire les ruines de Pharaon.

Fez, ou mieux, comme en arabe et d'après les indigènes, *Fas*, nom qui peut-être anciennement signifiait or, mais qui aujourd'hui veut dire pioche ou bêche, est véritablement la capitale de tout le Moghreb, bâtie en 807 par Edriss, au fond d'une vallée formée par plusieurs montagnes, dont les flancs sont couverts de beaux jardins, de bosquets d'orangers et de grenadiers. La petite rivière appelée *Vad-el-Gieuhari*, ou rivière des perles, ou quelquefois *Vad-el-Mafrusin*, ou rivière des deux

bosses ou des deux monticules, laquelle se décharge dans le fleuve Sébou, arrose la vallée, en faisant mouvoir un nombre infini de moulins, et apporte une grande abondance d'eau à Fez, qu'elle divise en deux parties, dites la vieille et la moderne Fez. Les deux parties réunies contiennent environ 88,000 habitants, dont 65,000 Maures et Arabes, 10,000 Amazirghis, Berbères et Shellucks, 9,000 juifs et 4,000 noirs. Les juifs habitent la cité moderne, bâtie au XIII^e siècle, entourée de riants jardins et dominant l'ancienne Fez. Les rues sont généralement étroites et sombres, les maisons très-hautes, et en plusieurs endroits soutenues par des voûtes, des arches qui franchissent la voie, et forment, en se fermant, un grand nombre de quartiers séparés, surtout pendant la nuit.

Les boutiques sont très-nombreuses, mais peu élégantes. Les marchés sont fréquentés principalement par les gens de la campagne et par les montagnards. Fez possède sept écoles publiques très-fréquentées et plus de cent mosquées, dont la principale se nomme *El-Charubin*; elle a plus de trois cents piliers en marbre; mais elle est d'une construction lourde et mesquine.

Méchinez ou *Miknas*, anciennement *Silda*, autre résidence impériale du royaume de Fez, surnommée *Ez-Zeituna*, à cause de l'immense quantité

d'oliviers qui l'entourent, surtout vers l'est et le sud. Cette ville est très grande, belle, forte et ancienne; elle renferme environ 55,000 habitants. Elle est située sur une colline, au milieu d'une plaine très-fertile, arrosée par une multitude de ruisseaux, et traversée par une petite rivière appelée El-Bet, qui se perd à peu de distance de la ville, dont les murailles sont peu élevées, mais épaisses et garnies de fortes batteries pour tenir en respect les Berbères des montagnes voisines.

Les habitants maures de Méchinez ont la réputation d'être les plus civils et les plus hospitaliers de tout l'empire; mais ils sont extrêmement jaloux de leurs femmes, qui passent pour être d'une rare beauté. Indépendamment de 39,000 Maures et Arabes, la population compte environ 9,000 nègres, presque tous soldats casernés, 5,000 juifs, et 1,700 Berbères et Schellucks. Le palais du sultan a près de 2 milles de circonférence, y compris des jardins qui sont très-beaux et très-riches.

Salé, ville appelée par les Romains *Sala*, et par les Arabes *Salà*, ou quelquefois *Salà-Bu-R'gh'aba*, à cause des bosquets d'arbustes qui l'entourent. Cette ville est grande, bien peuplée, commerçante, très-bien fortifiée, sur la rive droite et septentrionale, et près le confluent du ruisseau Viarou et du fleuve Buregreb, vis-à-vis Rabat, avec

un port assez spacieux, où cependant les gros navires ne peuvent arriver, à cause des bancs de sable qui encombrent et obstruent l'entrée du fleuve, lequel n'a d'ailleurs que 4 mètres d'eau dans le moment du flux et 2 mètres au reflux. Salé est médiocrement bâtie, et peuplée d'environ 23,000 habitants, tous Maures et Arabes, ennemis acharnés des chrétiens, et ne permettant à aucun de ceux-ci de se fixer dans leurs murs.

Rabatt, en arabe *El-Rebatt*, appelée aussi *Nouvelle-Salé*, est une ville moderne, grande, forte, bien bâtie et très-peuplée, en face de Salé, sur le penchant d'une colline, et en partie sur la rive méridionale du fleuve Buregreb et en partie sur l'Océan Atlantique; elle est entourée d'une bonne muraille flanquée de tours; elle compte au moins 28,000 habitants, y compris 7,000 juifs, qui font un commerce considérable, non-seulement avec Fez et autres pays voisins, mais encore avec l'Europe, particulièrement avec Gênes et Marseille.

Manzura, sur le fleuve El-Mansor ou *Guir*, à 2 milles de l'Océan, et *Fedala*, à 1 mille de la mer, sont deux autres petites villes assez jolies de la province de Temsna, ainsi que *Darbeida* ou *Anafé*.

Royaume de Maroc.

Dans le royaume de Maroc, on distingue *Tefza*, mot qui veut dire *sable*, ville située à peu de dis-

tance du fleuve Derna, fameuse par ses fabriques de burnous ou manteaux de laine noire et blanche; *Tegeget*, ville sur la route de Maroc à Fez, ayant une foire pour les grains; *Azamor*, ancienne et belle ville, à 1 mille et demi de l'océan Atlantique, non loin de l'embouchure du fleuve Omm'er-r-'Biéh, peuplée d'environ 3,000 âmes, dans une plaine fertile en blé et en précieuses denrées; *Mazagan*, place forte, peuplée de 2,000 habitants, sur une péninsule, à 14 milles d'Azamor, au fond d'une baie spacieuse, fortifiée par les Portugais en 1506; *Saffi* ou *Asafi*, appelée par les habitants *Asfi*, l'ancienne *Sofa* ou *Saffia*, bâtie par les Carthaginois, près le cap de Cantin, entre deux collines, dans une vallée exposée à de fréquentes inondations, avec une excellente rade, et peuplée de 12,000 habitants Maures et Bédouins fanatiques, y compris 3,000 juifs; *El-Madina*, grande ville ceinte de murs, peuplée de marchands et d'artisans préparateurs de cuirs, entourée de bosquets et de vignes; *Tagodast*, autre ville grande, riche, de la province d'Escura, peuplée de 7,000 habitants, bons et hospitaliers, située sur le sommet d'une montagne entourée de collines qui produisent une prodigieuse quantité d'huile d'Argaw, de fruits et de gros raisins; *Demnet*, ville riche, assez grande, peuplée presque uniquement de Schelucks et de juifs; sur les flancs du mont Adimmei,

à 15 milles de la rivière de Teseut, qui se jette dans le Tensift; *Agmat*, ville ancienne, sur le flanc de l'Atlas et sur le chemin qui, par une gorge, conduit dans le Tafilet.

Dans le royaume de Maroc il y a encore les villes de Maroc, Mogador et Tarudant. *Maroc*, capitale de l'empire, très-belle, très-grande, résidence ordinaire des sultans, peuplée de 50,000 habitants, y compris 4,000 Schellucks et 5,000 juifs, et située dans une grande plaine, à 14 milles de l'Atlas et à 6 milles du fleuve Tensift. Dans sa vaste enceinte, entourée de hautes murailles, garnies de tours carrées à chaque cinquante pas, formant un circuit de 7 milles italiens, il y a beaucoup de jardins et d'espaces déserts encombrés de ruines; les mosquées sont nombreuses et riches. Le palais impérial ou sérail, situé hors de la ville, ceint également de hautes et fortes murailles, est vraiment magnifique.

Mogador ou *Mogodore*, appelée par les indigènes *Suira*, est une ville moderne fondée en 1760, régulièrement bâtie, ayant des rues droites et commodés, bien qu'étroites; elle est assise sur la plage d'un désert bas et uni, éloigné de 4 à 12 milles des lieux cultivés. L'eau potable vient d'une petite rivière qui en est à un mille et demi. Mogador est la demeure des agents consulaires des puissances chrétiennes. Le port est formé au sud par une pe-

tite île. La citadelle contient la douane et le trésor, et là se tient le gouverneur.

Enfin *Tarudant* est une très-ancienne ville, capitale de la province de Sus, entourée de hautes murailles, et peuplée de 22,000 habitants, qui surpassent tous les Maures dans l'art de teindre les étoffes et de préparer les cuirs.

Il y a encore au delà de l'Atlas la ville de *Tafilet*, capitale du royaume du même nom, ville formée de plusieurs villages ou citadelles le long des deux rives du fleuve Ziz, appelée aussi Tafilet. La population intérieure est d'environ 10,000 habitants.

Les habitants de Tafilet, qui se composent en majeure partie d'Amazirghis fidèles ou Berbères, fabriquent spécialement des cuirs dits marocains, des étoffes de soie, des tapis et des couvertures de laine ; ils entretiennent un commerce suivi avec les peuples du Soudan, surtout avec la ville de Tombouctou, assise près du Niger, au delà du Sahara ou grand désert, dont ils touchent la limite occidentale ; ils trafiquent sur les dattes, l'indigo, l'antimoine, le plomb et autres productions du pays.

Selon le voyageur Caillé, la ville de *Ressant*, qui en importance semble venir après celle de Tafilet, est aujourd'hui la résidence du bassa ou vice-roi du Tafilet ; elle est rapprochée de l'Atlas au nord de celle de Tafilet et du bourg de *Gurland*, vers le flanc oriental des monts Sanhagia.

Plus près du désert, et dans le voisinage d'une petite rivière, se trouve l'ancienne ville de *Segel-mesa* ou *Sugil-Masa*, la *Sigin-Mesa* de Jackson, dans une grande plaine. Cette ville, autrefois capitale d'un royaume à part, tombe aujourd'hui en ruines; elle est néanmoins encore assez peuplée; elle entretient avec Tombouctou un commerce étendu, qui consiste principalement en chameaux, chevaux et dattes.

Au sud-ouest de Tafilet et dans la province de Darah se voit *Mimcina*, assez grande ville, délicieusement assise au milieu d'un bois de palmiers, entre deux petites chaînes de montagnes qui se dirigent de l'ouest à l'est; elle est peuplée de Berbères, de Maures agriculteurs et de quelques juifs.

Plus au sud encore est *Beni Sabih*, capitale de la province de Darah, vers le pied sud-est de l'Atlas: c'est une petite ville, mais assez peuplée, et qui fait un commerce de peaux de chèvre; elle est sur la rive occidentale du petit fleuve Darah ou Draha. Elle a au sud les deux villages d'*Akka* et de *Tatta*, placés sur les confins du grand désert, et lieux de rendez-vous des caravanes qui de Mogador, de Fez et de Maroc, se rendent à Tombouctou.

Enfin, dans la province de Tasset ou Sus-el-Acsa, est *Talent*, ville forte, résidence d'un prince, fils du schérif, et qui, en 1810, s'est créé un Etat indépendant, peuplé d'environ 250,000 Schelluks et

Arabes industriels, agriculteurs, guerriers et commerçants.

Au sud de Talent sont les deux gros et populeux villages de *Stukka* et *Nun*, où les naufragés chrétiens sont d'ordinaire conduits en esclavage. *Stukka* renferme environ 1,600 habitants, gouvernés par un cheik indépendant. *Nun* compte 2,000 âmes, et repose sur les bords d'un petit fleuve appelé par les naturels Vad-Nun, mais dont le véritable nom est Akassa, et qui est sans doute le Daradus des anciens. Nun est à environ 50 milles de la terre, dans un territoire peu fertile, rapproché du désert, et qui produit de la gomme, de la cire, et fait un commerce de plumes d'autruche. Les habitants sont en grande partie Arabes, et font un négoce important avec Tombouctou et l'Afrique centrale. En un mot, Nun est le véritable entrepôt du commerce entre Mogador et les marchands de la Nigritie ou du Soudan.

DRUMMOND HAY.

VOYAGE DANS LA BARBARIE OCCIDENTALE,

OU

REMARQUES SUR LES TRIBUS ET LES ANIMAUX SAUVAGES
DU MAROC ¹.

(1844.)

Le voyageur dont nous allons reproduire en abrégé le travail sur les tribus sauvages et les bêtes fauves de l'empire marocain, est le fils du consul général d'Angleterre à Tanger. Il a longtemps habité cette ville et fait de nombreuses excursions dans les alentours. Parlant avec facilité le maugrebin, langue vulgaire du Maroc, il avait plus de facilité qu'un autre pour étudier les mœurs des habitants et en retracer la peinture. Il nous traduit les aventures et les récits des Maures, ces

¹ *Western Barbary : its wild tribes and savage animals* ; by John H. Drummond Hay. London, 1844, 1 vol. in-12.

infatigables conteurs dont les héros ne sont souvent que d'illustres brigands et des bêtes farouches.

Le Maugreb, mot qui signifie extrême occident, occupe en Afrique à peu près la même étendue que l'Espagne en Europe ; et du reste, nous en avons donné la description dans les deux voyages qui précèdent celui-ci. C'est là que M. Drummond Hay devait chercher un cheval barbe pur sang, destiné à la reine Victoria. S'il ne réussit point à son gré dans sa mission à cet égard, du moins eut-il le précieux avantage de saisir les traits les plus frappants de la vie arabe, et de pouvoir recueillir une foule d'anecdotes et de particularités sur les diverses tribus de ces contrées. Nous allons le laisser parler lui-même.

CHAPITRE I^{er}.

Départ de Tanger. — Gardien des portes. — Cimetière. — Campagne.
— Souany. — Description de la caravane, — Suite de la route.

« La prière vaut mieux que le sommeil, et Dieu est grand ! » Ces mots, articulés par la voix rauque du mueddin ou muezin qui annonce l'heure de la prière du haut du minaret de la mosquée voisine, m'avaient à peine arraché au dormir, quand mon vieux garde pénétra dans ma chambre, et, allu-

mant ma lampe, me dit : « N'avez-vous pas à faire un long voyage, et pourquoi n'êtes-vous point sorti de votre lit ? »

Je m'habillai bien vite et complétois à la hâte mes préparatifs de départ. Ce fut le matin du 15 août 1839, au moment où les premiers rayons du soleil brillaient sur le Gibel-Moussa, le cap Pillar africain ou l'une des colonnes d'Hercule, que notre petite caravane partit de Tanger, « la ville protégée du Seigneur, » pour aller visiter le docte et sage Fakih, le puissant bacha qui réside à Larache.

Lorsque nous traversâmes le Sok-Srare, ou petite place du marché, nous rencontrâmes des groupes de Rifiens, habitants de la chaîne montagneuse entre Ceuta et Oran, hommes à haute taille, enveloppés du haïk blanc ou du gélab à capuchon, la longue dague pendue au côté, la tête nue et rasée de très-près, à l'exception d'une mèche de cheveux rejetée en arrière. Ces montagnards, appuyés sur leurs agarzines, houes mauresques, attendaient qu'on les vînt louer pour le travail des champs ; tandis que, par intervalles, circulait à pas mesurés un taleb ou scribe mauresque revenant de faire sa prière à la grande mosquée, et vivante image de ces hommes qui, portant de longues franges à leurs vêtements, aimaient à occuper le premier rang sur la place du marché. Devant la fontaine

d'en haut de cette place se trouvaient des esclaves noirs, criant et luttant à qui remplirait le premier sa jarre goudronnée et de forme antique, pendant que le juif, esclave des esclaves, attendait humblement que ses supérieurs, les enfants d'Islam, fussent entièrement satisfaits.

Comme nous avions gagné les portes de la ville, le vieux portier apparut devant nous, tenant d'une main un gros trousseau de clefs rouillées, et de l'autre un rosaire dont il comptait les grains en marmottant quelques-unes des quatre-vingt-dix-neuf épithètes données à Dieu par Mahomet, telles que : « O dispensateur de tous biens ! » De temps à autres il lançait une imprécation contre les chiens de chrétiens. Les lourds battants, demi-pourris et en partie recouverts de peau de chameau déchiquetée par les dévots pour des amulettes ou des préservatifs médicaux, tournèrent en grinçant sur leurs gonds et nous livrèrent passage. Une seconde porte s'ouvrit bientôt sous la clef gigantesque d'un autre vieux portier, qui feignit de s'en servir malgré son triste état de vétusté, afin de mieux en imposer « aux Nazaréens, ces révoltés contre Dieu et ces ennemis du fidèle musulman. »

« Bon voyage, fils de l'Anglais, me dit le vieux portier Hamed ; où allez-vous ? — Où Dieu nous conduira, » répliquai-je ; et, piquant de l'éperon, je franchis la porte et me trouvai au marché exté-

rieur, place découverte par delà les murs de Tanger, et commençant ainsi ma noble mission. Une longue file de chameaux guidée par un Arabe demi-nu gravissait alors le penchant de la colline, et une demi-douzaine d'ânes erraient en liberté aux environs. Une tente de voyage était dressée à mi-côte, et un vieux Maure y priait devant le marabout du lieu.

Arrivés sur la cime du coteau, nous passâmes à travers le cimetière musulman, formé de simples monticules de terre, disposés de manière que le sommet incline vers le tombeau du prophète Mahomet à la Mecque. Ces monticules se pressaient des deux côtés de notre sentier, la plupart ayant une petite planche à la tête du défunt; ceux de la classe aisée étaient entourés d'un mur blanchi. On distinguait çà et là une ancienne pierre sépulcrale couverte d'arabesques, monument d'aïeux plus éloignés. Quelques arbustes et quelques vignes sauvages cramponnées à de rares figuiers solitaires et rabougris composaient tous les ornements du cimetière de Tanger.

J'eus grand soin d'éviter de fouler de mes pas les tombeaux, car on dit que les âmes des fidèles musulmans sont fort troublées lorsque le pied d'un infidèle, c'est-à-dire d'un chrétien, profane leur lieu de repos. Ici, chaque vendredi, qui est le jour du sabbat musulman, les houris de Tanger, ces beau-

tés à l'œil noir, enveloppées de leurs blancs haïks, ou manteaux de coton ou de soie, se glissent comme des revenants parmi les tombes, où elles traînent leurs lamentations et leurs gémissements mêlés de pleurs. Souvent une jeune veuve effeuille sur la tombe de son mari les fleurs du myrte, et lui parle longuement, comme s'il pouvait l'entendre, lui disant, par exemple : « Mon bien-aimé, pourquoi m'as-tu quittée ? Ai-je donc manqué à mes devoirs pour 'mériter un destin si cruel ? Malheur, malheur à moi ! je reste seule et misérable ici-bas ; que n'ai-je été délivrée avec toi des soucis de cette vie ! » Ailleurs ce sont des mères pleurant la perte de leurs enfants, et se frappant le sein en poussant des sanglots. Autre part, votre oreille est saisie par le chant solennel et le bruit des pas d'un cortège funèbre ; la cérémonie mortuaire s'accomplit à la hâte, parce que l'ange Azraël, selon les musulmans, plane sans cesse, comme ange de la mort, sur chaque fosse nouvellement creusée, et tout retard devient une infraction à la loi du prophète.

Nous atteignîmes la grande route des ambassadeurs, ainsi nommée comme étant celle que suivent toutes les personnes revenant de missions près du sultan ; c'est la plus large voie, par conséquent la plus propre à recevoir les troupes qui se livrent à des évolutions et brûlent de mauvaise

poudre à la barbe des plénipotentiaires, auxquels il leur est ordonné de rendre un tel hommage. La chaussée est bordée de vignes et de jardins entourés de haies, où l'on remarque le figuier, la canne ou roseau d'Inde, dont les hautes tiges garnies de fleurs jaunes compensent un peu, dans cette saison, le manque d'arbres dans le paysage environnant. En avançant toujours, on trouve au sein d'une petite plaine la kouba ou tombe du saint patron de Tanger, devant laquelle mon guide marmotta une prière.

Bientôt après, nous traversâmes les derniers enclos qui entourent la ville, et nous vîmes alors se développer devant nous une immense étendue de pays. Une suite de collines à demi cultivées s'élevaient à l'est, et dominaient les hauteurs d'Anjera; au sud et à l'ouest, on découvrait la montagne imposante de Gibel-Habid, les chaînes de Beni-Housna et de Beni-Hassen, qui sont les bases nord-ouest du puissant Atlas; chaînes qui balançaient leurs cimes dorées par le soleil, et encadraient la majesté de ce grand paysage.

La matinée était délicieuse; une brise rafraîchissante soufflait au sud-ouest dans la direction où nous marchions, et tempérant la chaleur brûlante du soleil africain. Le village de Souany, le premier que nous rencontrâmes sur notre route, à un mille et demi de Tanger, se compose de 60 à 70 huttes

en briques séchées au soleil , à toitures de chaume ou de roseaux , où la cigogne couvait en paix ses œufs dans son nid , autour duquel jouaient d'heureux groupes d'enfants ; de nombreux troupeaux paissaient l'herbe brûlée , tandis que le berger , pauvre hère en guenilles , égayait leur frugal repas par les sons plaintifs d'un chalumeau formé avec la canne ou roseau du pays.

Ici nous fûmes rejoints par mon ami le cheik du village , qui s'était engagé à m'accompagner dans ma mission à la recherche d'un barbe. C'était un habile connaisseur en chevaux , et de plus un homme sur lequel je pouvais compter , chose très-rare au Maroc.

Mais , avant de poursuivre mon récit , je crois utile d'esquisser le tableau de notre caravane. En tête marchait notre soldat marocain , formant à lui seul une escorte , monté sur un cheval bey , vêtu du haïk ou manteau flottant , sur lequel se déploie le soulham , autre manteau plus ample de drap européen ; il était coiffé de la haute calotte rouge des Maures , entourée des plis nombreux d'une mousseline gracieusement tissée et formant un turban ; il avait une paire de bottines jaunes artistement travaillées et armées de redoutables éperons , formant ainsi le complément du costume militaire. Son expression était douce , malgré son allure belliqueuse ; son teint bruni rappelait celui des Es-

pagnols d'Andalousie, et il avait une barbe noire dont il prenait grand soin.

Mon ami le hadji, nom que l'on donne à tout musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque, montait le cheval qui portait notre petite tente. Ce pèlerin avait environ 6 pieds; c'était donc un beau spécimen de la race rifienne. Il était enveloppé du gélab noir, vêtement ou surtout de laine grossière, porté par les gens de la classe inférieure; il avait un large turban et le long coutelas rifien qui pendait à sa ceinture. Une certaine férocité de traits, tempérée par une grande bienveillance d'expression, donnait à sa contenance un caractère tout montagnard, et lui-même avait la mémoire richement meublée d'anecdotes qu'il aimait singulièrement à raconter.

Venait ensuite Jharky, mon espèce de Michel Morin, mon domestique, mon cuisinier, mon palefrenier, mon pourvoyeur, mon second soldat, mon propre à tout et mon premier ministre dans toutes mes relations avec les Maures. Il était monté sur une grosse mule chargée du reste de notre bagage, consistant en sacs de nuit, nattes, tapis, quelques bouteilles de vin et autres petits objets nécessaires à un chrétien, et qu'il ne pourrait se procurer ni par argent ni par amour dans un douar ou campement arabe. Un ami espagnol, don José Escazéna,

peintre habile, et moi, que les Maures appelaient Jan, nous formions l'arrière-garde.

Notre route, ou plutôt *treck*, tracé, comme disent les Arabes, était bonne à cette saison de l'année, bien que par intervalles il nous fallût laisser nos montures choisir leur terrain, le sol étant sillonné de crevasses occasionnées par la sécheresse ; nous franchissions des collines ondulées, riches d'une terre fertile, tachetée çà et là de chaume jaunâtre, ou de vertes pousses de maïs et de dourah ou millet d'Inde ; les profondes déchirures qui traversaient la route, et le long desquelles roulent des torrents dans les saisons pluvieuses, avaient à sec leurs lits de cailloux et de sable.

Nous gravâmes la colline de Baharein ou des deux côtes, ainsi appelée à cause de la vue que l'on a de ce point sur la Méditerranée et l'Atlantique. Un peu plus loin, à notre droite, nous trouvâmes un grand village du même nom, entouré de petits hameaux dont les huttes, comme toutes celles que j'ai vues dans ce district, ont chacune un petit jardin ou verger, enclos de haies vives qui leur donnent une apparence tout à fait pittoresque, et presque un air de confort ou d'aisance.

« Que Dieu vous assiste, Hadji-Amar ! » dis-je à un Sarrasin d'un bel aspect qui s'avancait vers nous avec un grand bol de lait, emblème de la paix et de l'hospitalité. « Comment va votre chien Douah ?

Quand le verrons-nous courir après le sanglier des plaines? » Le chien lui-même, qui venait de s'entendre nommer, accourut et vint lécher la tête de mon coursier. « Il ne vous oublie pas, dit son maître, depuis cette dernière chasse où nous avons tiré le sanglier; buvez ce lait, vous vous en trouverez bien.— Bismillah, au nom de Dieu, » repris-je; et après avoir porté le vase à mes lèvres, je le passai à mes compagnons, qui s'écrièrent avec moi : « Dieu vous le rende! » et nous reprîmes notre marche.

Nous avions dépassé le village de plus de 2 milles; le Mallem chantait une vieille ballade, demi-espagnole, demi-mauresque, sur l'amour et le vin, et je causais avec mon ami le chrétien José sur le mélange de bien et de mal que présente le caractère des Maures, quand une voix étrangère prononça derrière nous ces mots : « Salamou-alikoun, la paix soit avec vous! » Je me retournai, et vis un Arabe vénérable, bien monté sur un barbe gris-fer à queue de rat; au pommeau de sa selle pendait le long fusil mauresque, et de la main droite il tenait un petit bâton sur lequel on lisait des caractères arabes. Je reconnus là un des bâtons sacrés que le saint personnage donne à ceux qui entreprennent un voyage : c'est une protection assurée contre les voleurs et les mésaventures de la route. Ce vieillard n'avait pour vêtement qu'un simple

haïk ; ses jambes et ses bras nerveux étaient nus ; aux talons de ses pieds, chaussés de sandales, était attachée une paire d'éperons mauresques ou pointes de fer argenté, longues d'environ 10 pouces, et entourées d'un cercle de métal vers le milieu, afin d'empêcher l'aiguillon de piquer trop avant. Du reste, un écuyer arabe ne doit user que sobrement de ses éperons.

« De quel côté dirigez-vous vos pas, mon ami ? dis-je au nouveau venu ; j'espère que nous suivons le même chemin et que je profiterai du bienheureux préservatif que vous tenez de quelque saint personnage, dont Dieu veuille prolonger l'existence comme la vôtre, et la nôtre également, s'il vous plaît.

— Ah ! Nazaréen, dit le propriétaire du bâton mystique, vous parlez l'arabe ! Il n'est rien que vous autres chrétiens n'ayez appris : la volonté de Dieu soit faite ; mais ici est votre paradis et le nôtre est ailleurs. Je vais rendre visite à la tribu des fils de l'Aigle, dont les tentes sont dressées à deux journées au sud de Larrache. Quant à ce bâton, ajouta-t-il en le baisant avec respect, il m'a été donné par le père d'un shérif, et depuis lors j'ai toujours voyagé à l'abri de tout péril, même lorsque Ali-Boufrahi, l'homme aux six doigts, Dieu nous préserve de revoir son pareil ! désolait ces régions. Chrétien, avez-vous entendu parler de

cette terreur du monde? Mais le pauvre garçon, quelle fin terrible! Que Dieu ait pitié de son âme!

— Ali Boufrahi! N'est-ce pas, repris-je, le célèbre voleur dont on a raconté de si étonnants prodiges, de si merveilleuses aventures? — Allah! s'écria l'étranger, vous ne me croiriez pas!... » Et s'interrompant, il gourmanda son cheval qui venait de broncher. « Vous ne me croiriez pas, chrétien, si je vous racontais de pareilles aventures. — Mettez-moi à l'épreuve, lui dis-je; si vous voulez ralentir le pas de votre monture, qui me semble un excellent cheval, j'aurais un grand plaisir à entendre un compagnon tel que vous. » L'Arabe alors me prit au mot et me fit l'histoire de ce fameux brigand, histoire assez prolixie dont nous ferons grâce au lecteur.

CHAPITRE II.

Suite du voyage. — Dépiquage du blé par les Maures. — Reste d'idolâtrie.
— Rivière de Mhaha. — Plaine sablonneuse. — Pouliche. — Rencontre de cavaliers arabes. — Chasse au sanglier.

J'interrompis le long récit de ma nouvelle connaissance pour montrer à mon ami l'Espagnol des Maures occupés à battre du blé; ils employaient à ce travail leurs juments avec leurs poulains, attelés de front par la tête ou le cou. Un homme, de-

bout au milieu de l'aire, tient les rênes, tandis qu'un autre excite les chevaux de la voix ou du fouet. Les mules et les ânes apportent les gerbes. Les campagnards sont vêtus d'une chemise de laine et ont une culotte rouge avec un mince turban. Ils ont les bras et les jambes nues; ils quittent leurs sandales à l'entrée de l'aire, dont le sol est sacré aux yeux des fils de l'Orient. Je remarquai qu'ils évitent soigneusement d'évaluer par avance le produit de leur moisson, et ils s'offensent même si on leur demande ce qu'ils espèrent en retirer; ils répriment toute curiosité indiscreète en disant : « Ce qu'il plaira à Dieu. »

Il existe parmi eux une étrange coutume, qui semble un legs de leurs prédécesseurs païens, qui firent de ce pays et des contrées environnantes de l'Afrique septentrionale le principal grenier de Rome. Quand les jeunes pousses de blé sont sorties de terre, ce qui arrive vers la mi-février, les villageoises façonnent, en guise de femme, une grande et grosse poupée qu'elles habillent de leur mieux, et couvrent d'ornements auxquels tout le village contribue; puis elles l'affublent d'un haut bonnet pointu. Elles promènent cette image en procession autour des champs mis en culture, et durant cette procession elles poussent de grands cris et répètent une litanie particulière. La femme qui marche en tête du cortège porte le mannequin, qu'elle doit

céder à celle de ses compagnes assez heureuse pour la devancer, ce qui devient l'occasion de courses et de luttes animées. Les hommes exécutent la même règle; mais ils font à cheval ce que les femmes font à pied. L'image s'appelle Mata.

Aux yeux du peuple, ces cérémonies doivent porter bonheur; leur efficacité doit être grande, à en juger par la multitude de coureurs qui se ruent en galopant sur les jeunes pousses de froment et d'orge, qu'ils écrasent sans pitié. Cette coutume est directement opposée à la foi musulmane, et je n'ai pas trouvé de Maure qui pût me donner d'éclaircissement sur une telle origine. Du reste, les tribus berbères sont les seules qui pratiquent cet antique usage, considéré par les Arabes et les habitants des villes comme un débris d'idolâtrie.

Continuant notre voyage, nous passâmes au-dessous d'*Ain-Dalla*, la fontaine du vin, lieu ainsi nommé à cause de la réputation de ses vignobles d'autrefois, mais qui, comme beaucoup d'autres richesses du pays, ont presque entièrement disparu. On ne remarque plus, comme vestiges de l'ancienne industrie, que des vignes sauvages, assez rares, qui rampent autour des troncs de figuiers rabougris.

Un *douar*, campement arabe, se dessinait sur le sommet de la colline; il se composait de tentes de fibres de palmier sauvage, de quelques huttes

élevées par ceux qui, trouvant un riche pâturage et un sol favorable, ont établi là leur séjour permanent. Après avoir descendu la colline, nous traversâmes une riche plaine où serpente le lit profondément creusé de la rivière *Mhaha*, dont les bords, rougis par des masses de lauriers roses, apparaissaient dans le lointain comme des rubans de feu.

Traversant la rivière à gué, nous vîmes bientôt se dérouler devant nous une région sablonneuse qui donne à la contrée environnante le nom de *Kaa-Ermel* ou plaine de sable ; elle est cependant assez bien arrosée en hiver par des pluies, et les chaumes épais de l'orge et du froment récemment coupés nous offraient une preuve de sa fertilité.

A ce moment le hadji appela mon attention sur une jolie pouliche qui broutait dans un champ moissonné. Nous fîmes halte pour l'examiner : elle avait environ trois ans ; c'était une charmante bête, avec ce trait caractéristique des barbes, une tête si mignonne et si fine que vraiment l'animal aurait pu boire dans un vase étroit. Mais ses jambes de devant et de derrière avaient été cruellement déformées par le feu. Ces marques sont faites de bonne heure par les Arabes, et au lieu d'être considérées dans le pays comme un défaut, elles accroissent la valeur de l'animal. Un jeune Arabe demi-nu, accourant du milieu des chaumes, nous

prouva que la jument n'était pas sans gardien. Persuadé que je pourrais être porté à l'acheter, il m'en fit aussitôt la généalogie, et me prévint sérieusement que la seule chose qu'eût à redouter son cavalier serait de devenir sourd, si jamais il s'avisait de lancer l'animal au galop. « Il y aurait pourtant, ajouta-t-il, un remède à cet inconvénient, ce serait de se mettre force coton dans les oreilles. » L'Arabe n'est pas toujours aussi bien disposé pour se défaire de sa monture, surtout quand elle est belle, bien que l'argent produise des miracles parmi le peuple avili du Maroc.

Nous fûmes rejoints, entre Mehedia et Rabath, par une troupe d'Arabes bien montés, dont l'un faisait caracoler un barbe gris pommelé, le plus beau que j'eusse jamais vu. Galopant droit à l'homme, j'entrai en conversation avec lui, et l'ayant mis de bonne humeur en louant son coursier, je lui dis que je ferais sa fortune s'il voulait me le vendre. Il me demanda mon prix : je lui offris 150 mitzaches, environ 500 francs, somme considérable dans l'intérieur des terres. Il trouva ce prix fort convenable, mais toujours augmenta le sien, et nous ne pûmes nous entendre.

En quittant la plaine de Kaa-Ermel, nous avions à gravir une chaîne escarpée qui s'étend de l'est à l'ouest, et qui porte le nom de *Dar-el-Claou*. Nous chevauchions à travers un taillis épais, un

fourré de chênes nains , de cistes , de lauriers à fleurs jaunes, roses et blanches, d'arbousiers et de myrtes. Nous trouvâmes dans notre sentier le cadavre d'un chameau qui s'était rompu les reins, lorsqu'une caravane ou kafilâ avait passé par là dans la saison des pluies. L'animal n'allait pas tarder à devenir la proie des chacals, qui errent par troupes en quête de telles aubaines. Le chacal est appelé par les natifs , à cause de sa ruse, Taleb Yousouf, le scribe Joseph. Chose étrange à dire , mais les mahométans du Maroc , dégoûtés à la seule vue du porc, trouvent que le chacal est un mets délicat. Il est vrai que cet animal n'est pas entièrement carnivore, et qu'il mange avec avidité les dattes du palmier et les baies de l'arbousier et du myrte ; il ressemble en cela au renard, qui mange le raisin lorsqu'il peut le saisir.

Nous montions lentement en tournoyant vers le sommet de la colline , et je venais de prier notre nouvel allié de reprendre l'histoire de l'homme aux six doigts, lorsque nous entendîmes les aboiements d'une meute lancée sur un sanglier. « Ecoutez, écoutez ! » dit le vieux hadji. J'éperonnai mon cheval et gagnai la hauteur, juste à temps pour voir un énorme sanglier traverser le sentier à cinquante pas en avant. Pêle-mêle couraient sur ses talons une troupe de chiens, hurlant à qui mieux mieux, et plus loin j'entendais les cris des chas-

seurs, appelant leurs chiens chacun par son nom, et gourmandant leur trop vive ardeur. Un coup de feu retentit à notre droite, et l'on reconnut bientôt que la bête était aux abois. Pendant ce temps, le soldat qui conduisait nos bagages nous rejoignit avec nos bêtes de somme, et nous lui donnâmes rendez-vous à un quart de mille plus loin, afin de pouvoir nous-mêmes assister à la prise du monstrueux animal. Il succomba enfin; on alluma les feux, et le sanglier, el kunjar, comme l'appellent les Arabes, fut mis en pièces que l'on fit rôtir et dont je reçus ma part.

CHAPITRE III.

Chasse au lion. — Combat entre un lion et un sanglier.

Mallem Ahmed avait étendu nos tapis sur l'épais feuillage du kharrob, ou arbre à sauterelles, et là les melons d'eau ou pastèques et les raisins placés devant nous ne tardèrent pas à disparaître sous les attaques des nombreux convives. On s'occupa du passe-temps ou de la chasse du jour; le vieux chasseur qui avait blessé le sanglier nous dit avoir couru quelques dangers; car au moment où il avait fait feu sur l'animal, celui-ci s'était rué vers son agresseur, qui eût passé un bien mauvais quart

d'heure s'il ne s'était point lestement réfugié derrière un arbre.

Le même chasseur nous raconta comment, dans la province du Rif, il avait souvent donné la chasse aux lions, lui alors muni, comme les autres chasseurs en pareille occasion, d'un fusil, d'un poignard et de trois ou quatre épieux en fer. On creuse une fosse d'environ 4 pieds de profondeur, juste assez grande pour cacher un homme accroupi ; les épieux sont ensuite fichés en terre autour du trou, les pointes légèrement inclinées en avant ; et, de même qu'à la chasse du sanglier, chaque tireur prend son poste en ces lieux de sûreté, en ces fosses ouvertes sous les pas du lion. Les batteurs de taillis, faisant un grand vacarme de tambours, de cris, de décharges de mousquets, poussent l'animal du côté des chasseurs. Si le lion est blessé, il bondit vers l'homme qui a fait feu et qui se baisse aussitôt ; l'animal tombe ainsi sur les pointes aiguës de l'un des trous, et on l'achève à coups de dague.

Les lions, disent les chasseurs arabes, attaquent rarement l'homme qui ne les provoque pas ; ils s'arrêtent, le regardent et s'en vont si l'on passe son chemin et si l'on ne bronche pas devant eux ; on prend alors, et bien vite, une autre direction, de peur que l'animal qui vous a remarqué ne vous guette plus loin, ce qu'il fait quelquefois avec

l'adresse et la ruse du chat, et alors il n'est pas toujours facile de lui échapper.

Le lion détruit moins de bétail qu'on ne pense ; il prend de temps à autre un mouton ou une génisse, et pendant la nuit ce sont les taureaux qui veillent le troupeau et dont les cornes parviennent souvent à repousser de si terribles agresseurs, qui se mesurent aussi parfois avec le sanglier. Un Rifien me raconta une lutte de ce genre : un lion et un sanglier se rencontrant une nuit, par un beau clair de lune, près d'un marais, s'élancèrent l'un sur l'autre ; le lion fut repoussé par les défenses du sanglier, qui s'était levé tout droit sur ses pattes de derrière. On entendait les coups que se portaient ces rudes joueurs. Le sanglier, retombé sur ses quatre pieds, fondit de nouveau sur son adversaire, qui poussa un effroyable rugissement, auquel répondirent dans le lointain les hurlements des chacals. Le sanglier, de plus en plus féroce, enfonça son groin tout entier dans les entrailles du lion, qu'il déchira en mille pièces, pendant que les griffes du roi des forêts lacéraient elles-mêmes le corps de son ennemi, qui cependant resta vainqueur dans cette horrible lutte. Mais ce ne devait être que pour un moment, car une lionne arriva aux cris du mâle, et, voulant le venger, attaqua le sanglier et le mit à son tour dans l'impossibilité de se relever jamais. On avait entendu chaque coup

de griffe, chaque broiement de dents, et le lendemain matin on retrouva les griffes de la lionne morte encore enfoncées dans la chair de son ennemi, dont les nombreuses blessures attestaient le courage et l'héroïque défense.

CHAPITRE IV.

Suite du voyage. — Vue des côtes. — Plaine. — La rivière Kholi. — Défilé de Garbéa. — La source et la jeune fille. — Tribu nomade. — Richesses agricoles. — Perdrix. — Rivière des moulins. — Halte au camp d'un cheik, — Mona.

Notre petite caravane étant prête à partir, nous dûmes adieu à nos amis les chasseurs, en leur souhaitant bonne chance, et nous continuâmes notre voyage. Bientôt nous eûmes la vue des côtes, depuis l'antique ville d'Arzilla jusqu'aux rochers du cap Spartel. Notre sentier, à mesure que nous descendions la colline, ressemblait à un escalier, et nous jugeâmes prudent de lâcher la bride à nos montures, en nous abandonnant à leur instinct, rarement infallible.

Une fois au pied de la colline, nous suivîmes notre chemin à travers une plaine d'environ 2 milles de large, remarquable par la richesse de son terrain d'alluvion, tacheté çà et là de belles moissons de dourah et de maïs. Dans la saison pluvieuse,

cette plaine est inondée jusqu'à 2 pieds de profondeur ; elle se couvre alors de gibier aquatique, notamment de grues légères, appelées demoiselles de Numidie, et de nombreuses bandes de flamants, qui, de loin et à cause de leurs ailes écarlates, ressemblent à une troupe de soldats anglais.

La rivière de *Kholi* serpente au travers de la plaine ; c'est en hiver un torrent dangereux, où beaucoup de passagers et d'animaux périssent ; mais à l'heure actuelle son eau s'élevait à peine jusqu'au genou de nos chevaux. Le hadji, qui avait parcouru l'Orient et vu le crocodile aux rivages du Nil, de manière qu'il pouvait se croire une bonne autorité, m'assura qu'en passant la *Kholi* à la nage il avait eu le bras emporté par un de ces monstres. Mais nonobstant la vague opinion en crédit parmi les gens de la contrée, savoir, que le crocodile habite quelques-unes de leurs rivières, je soupçonne le hadji d'erreur, et très-fort le requin d'avoir été ici le seul coupable.

A l'extrémité méridionale de la plaine, il nous fallut gravir le défilé de Garbéa. Le plateau est couvert d'un sable rouge, dans lequel je remarquai une grande variété de coquillages fossiles, dont quelques-uns d'une rare beauté. Une source antique, à droite de notre chemin, attira plus particulièrement mon attention : une jeune fille arabe très-jolie s'y tenait debout, tenant d'une main un

vase dont la forme classique eût été en honneur chez les anciens potiers de l'Etrurie, et, de l'autre, une outre de peau de chèvre, qu'elle mettait tant d'ardeur à remplir qu'elle laissa tomber son voile de cotonnade rayée, et exposa ses traits sacrés aux regards profanes de l'infidèle. Je ne pus me défendre d'une sorte d'admiration électrique et affectueuse, à l'aspect de ce riant modèle de la beauté qu'abritait le pacifique ombrage d'un bouquet d'oliviers ; mais ce fut là toute ma distraction.

Une nombreuse tribu d'Arabes, les Oulad-Sebaïta, nomade comme tout le reste de leur race errante dans le nord de l'Afrique, habite ce district ; les fils de Sebaïta campaient pour le moment sur le haut de la colline, qui forme ici la gauche du bassin de la Kholi. De petits palmiers et des fougères étaient, dans cette saison desséchée, les seuls objets que la nature avare offrît pour sa robe de verdure, et c'était alors l'unique végétation que les troupeaux de vaches et de moutons pussent trouver à brouter.

Nous poursuivîmes notre route au milieu des champs de froment et d'orge qui semblaient témoigner, comme au surplus le voyageur ne peut s'empêcher de le remarquer dans l'ouest de la Barbarie, qu'il ne faudrait qu'un bon gouvernement, ami de l'industrie et désireux d'assurer au peuple un bien-être réel, pour faire de ce pays

négligé et désert un vaste éden, produisant alternativement dans ses collines et ses vallées les richesses agricoles de l'Europe septentrionale et des tropiques.-

Les perdrix s'abattaient littéralement au-devant de nos pas, et à l'aide du mousquet je ne m'en faisais pas faute ; car au lieu de prendre l'essor et de voler, comme dans le voisinage de Tanger, elles s'obstinaient à courir devant moi, et chacun de mes coups en tuait une bande. On eût dit que j'avais affaire à des bêtes féroces, en voyant derrière moi le hadji, son couteau à la main, à l'affût des blessées, pour leur couper le cou avant qu'elles eussent rendu leur dernier souffle, une bête morte étant immonde aux yeux d'un musulman.

Vers quatre heures du soir, nous avions atteint une belle vallée, arrosée d'un clair ruisseau nommé la rivière des Moulins, parce qu'elle en fait tourner un certain nombre, plus ou moins en ruines, nouvelle et triste preuve de l'incurie des Maures pour tout ce qui tient à un état civilisé. Ici nous fîmes boire nos chevaux, car nous n'étions plus éloignés de notre campement de nuit. En gagnant le sommet du côté opposé de la vallée, nous aperçûmes avec joie, à une lieue de distance, les tentes nombreuses du cheik hadji Cassem. Avant d'arriver au camp de ce hakhem ou gouverneur du district, nous eûmes à traverser le village d'Ammar, mot

qui signifie cultivé ou colonisé, village où nous fûmes accostés par une troupe d'enfants et de chiens, dont le concert de cris et hurlements nous suivit assez loin. Enfin, nous pûmes faire halte au camp du cheik, auquel nous avions envoyé notre pourvoyeur, le mallem, qui lui porta nos saluts ou salems et en obtint la permission de dresser nos tentes.

Le cheik nous envoya le saheb ou le premier adjoint, porteur de la *mona*, présent de viandes pour les voyageurs, et dont le nom paraît venir de *manna* ou manne, qui rassasiait dans le désert le peuple d'Israël. Il y ajouta des quartiers de moutons, des volailles et de l'orge, pour la nuit. Je voulais en payer la valeur; mais je dus y renoncer, lorsqu'on me fit observer que pas un indigène ne voudrait me vendre un morceau de pain, s'il apprenait que j'eusse refusé la *mona*, qui s'offre à tous les voyageurs.

Nous nous retirâmes sous notre tente, après les ablutions d'usage, et nous endossâmes une robe de chambre, en glissant nos pieds dans de larges pantoufles et en prenant une sorte de cornette avec un voile de gaze, la meilleure moustiquière dans l'étroite enceinte d'une tente. Les tentes arabes ont encore la même forme que du temps de Salluste. Le saheb Alarby, ayant appris que je venais à la recherche d'un cheval, entra alors pour

m'annoncer qu'il avait ordonné que les meilleurs barbes du village fussent soumis à mon inspection.

Le lendemain, plusieurs beaux étalons amenés par les esclaves du hakem furent, en effet, promenés devant moi. L'un d'entre eux, vigoureux poulain noir, me frappa surtout par son ardente allure ; il réalisait bien la description donnée par le prophète : mais son propriétaire ne voulut pas me le vendre.

CHAPITRE V.

Prière. — Pugilat. — Sauterelles. — Le bois de Sahel. — La hyène. — Village. — Barbe ou cheval du désert.

Lorsque, de la tente érigée en mosquée au milieu du douar, le mueddin annonça la prière, nous rejoignîmes le kaïd Alarby, en nous frayant passage à travers les troupeaux de vaches, de moutons, de chevaux, de chèvres, rassemblés autour de la tente de leur maître. Un Maure nous fit le récit d'une lutte à coups de poing entre un noir de la garde du sultan et un sauvage de la montagne. Le nègre avait frappé sur le crâne de son antagoniste comme un forgeron frappe du marteau sur l'enclume. Ali chancela, de grosses gouttes de sueur tombaient de son front et ses yeux étaient

prêts à quitter leurs orbites. Il se remit pourtant, et alors, fermant son poing, il le leva et l'appliqua, terrible comme la foudre, sur le crâne du nègre, qui tomba et demeura gisant sur l'arène sanglante¹.

« Il n'y a de pouvoir et de force qu'en Dieu, » s'était écrié le sultan, en voyant le noir expirer à ses pieds ; et montrant le montagnard : « Que l'on donne au vainqueur 50 ducats et un sauf-conduit. » Ce qui fut dit fut fait, et le sauvage avait disparu dans la foule.

Continuant notre voyage, notre attention dut se fixer tout à coup sur une multitude de sauterelles qui ravageaient un champ de maïs voisin de la route. Nous avions déjà rencontré, mais en petit nombre, de ces voraces insectes, que les Arabes appellent *jerad*. Il est rare que les provinces septentrionales du Maroc en soient infestées autant que celles du sud, où elles dévorent en un moment toute espèce de végétation. Une fois, pourtant, je

¹ Dans les classes pauvres du Maroc, on rase de très-près la tête des jeunes garçons, qui la laissent constamment exposée au soleil et à la pluie. Le crâne acquiert de la sorte une épaisseur extraordinaire, égale à celle qui, selon les historiens, distinguait jadis les têtes des anciens Coptes. Quand les petits garçons maures se battent, ils donnent de la tête l'un contre l'autre comme des béliers, et celui qui tombe est certain que son crâne résistera au choc des pierres ou de tout autre corps dur. J'ai souvent ouï résonner sur des crânes musulmans des coups qui auraient infailliblement fracturé la tête d'un porteur de chapeau ; et pour un liard un gamin de Tanger rompra sur son crâne nu une brique bien cuite, avec la même facilité que j'en aurais à rompre un biscuit. (*L'auteur.*)

fus témoin de leurs ravages aux environs de Tanger ; elles y couvrirent le sol, broutèrent toute l'herbe et tous les fruits des arbres, et, comme le dit l'Exode, il ne resta aucune verdure aux arbres ni aucune herbe aux champs. Rien ne les arrêtait, ni les hautes barrières, ni l'eau, ni le feu. Eteignant par leur nombre les plus ardents brasiers, l'arrière-garde passait outre sur les corps de celles qui l'avaient précédée. Il en était de même des fossés, des torrents, des rivières ; les cadavres des noyées servaient de radeaux à celles qui suivaient, et là où leur passage rencontrait le plus de résistance, elles affluaient en essaims innombrables. Un Européen résidant à Tanger, le consul général de Suède, qui possédait hors de la ville un magnifique jardin, rempli de fleurs les plus rares et des plus beaux arbustes de l'Europe et de l'Afrique, leur fit longtemps la guerre avec succès. Son vaste jardin était défendu par un mur très-élevé, en dehors duquel il avait aposté des ouvriers loués exprès pour détruire les colonnes envahissantes. Il commençait à espérer de sauver ce lieu cher aux Européens qui habitent Tanger, tandis que les alentours étaient entièrement nus et déserts. Mais les larves rampantes, se métamorphosant en insectes ailés, prirent leur essor et fondirent par myriades sur cet oasis, qui en peu d'heures n'offrit plus qu'une affreuse solitude.

Enfin un vent favorable s'étant levé, entraîna et fit disparaître totalement des environs de Tanger ces terribles insectes, dont les épaisses nuées obscurcissaient le ciel et dont la mer engloutit d'immenses bataillons, qu'ensuite elle rejeta en partie sur les côtes. L'odeur putride qu'exhalent les cadavres de ces animaux dévorants amène souvent des fièvres contagieuses, et quelquefois la peste.

Néanmoins, les sauterelles, encore pleines de leurs œufs, passent pour un mets fort délicat; les Maures en font une grande consommation. Ils les préparent et les cuisent dans l'eau mêlée de sel, de la même manière que les crevettes. Mais il faut d'abord un peu de résolution au gastronome pour introduire dans son gosier ces monstres repoussants, qui, dans leur état de larves, forment la nourriture du sanglier, du chacal, du renard et d'autres bêtes sauvages. Sitôt que ces gros insectes ont des ailes, vous voyez les cigognes, les éperviers, et généralement tous les oiseaux, leur déclarer une guerre acharnée, mais qui ne suffit pas pour les détruire.

Aucune partie de notre route ne nous avait offert d'aussi pittoresques tableaux que l'entrée du bois de Sahel, où nous venions de pénétrer. On y remarquait les troncs pressés des liéges, des chênes, du poirier sauvage et du palmier, et les festons du genêt, du tamaris, du myrte, des len-

tisques et des bruyères ; ainsi protégés par l'épais ombrage des arbres contre les rayons brûlants du soleil , nous marchâmes pendant plusieurs heures à travers le taillis, en suivant l'étroit sentier que le mallem nous avait fait prendre , et d'où nos bêtes de somme avaient peine à se tirer. De temps en temps notre guide nous montrait les empreintes de pas d'animaux sauvages, parmi lesquelles je distinguai la large patte de la hyène.

Je me suis souvent fort amusé des épithètes que les Arabes donnent aux bêtes fauves qu'ils poursuivent à la chasse. Lorsqu'ils parlent du lion, c'est toujours en des termes respectueux ; ils traitent assez civilement la panthère et le sanglier ; mais leur mépris n'a point de bornes pour la poltronnerie et la stupidité de la hyène. « Figurez-vous, chrétiens, nous disait le hadji, que dès que ce sot animal peut se cacher la tête dans un trou, il s'imaginer que tout le reste de son corps est invisible : aussi nos chasseurs arabes ne lui font-ils point de quartier. » La hyène, on le sait, déterre jusqu'aux cadavres afin de s'en nourrir. Si dans le creux d'un rocher, à l'abri des attaques, un chasseur s'avise de lui tendre un os, elle le saisit, et, plutôt que de le lâcher, se laisse entraîner à la suite, et se livre ainsi à ses ennemis, qui l'assomment à coups de bâton ou de pierre.

A mesure que nous avançons dans le bois, le

fourré semblait s'épaissir devant nous; le genêt épineux déchirait nos habits, les ronces s'enlaçaient autour de nos genoux, les longs bras du cactus nous barraient le passage; enfin, sortis du défilé, nous atteignîmes le village, c'est-à-dire un amas de huttes assises au fond d'une vallée fertile, arrosée de nombreux cours d'eau.

C'est ici que je devais rencontrer l'objet de mes recherches, un barbe véritable. J'en vis plusieurs qui mangeaient sans mangeoires; car les Maures en condamnent l'usage, lequel, selon eux, rend les chevaux mous et indolents. La race par excellence est le coursier du désert, appelé en langue arabe sueur du vent, *sh'rubah er'rih*, et dont rien n'égale la douceur, la légèreté, la rapidité à la course. On l'emploie à chasser l'autruche, avec laquelle il rivalise de vitesse: malheureusement il s'acclimate fort peu hors du Sahara, où sa seule nourriture est le lait de chamelle. En Afrique, au surplus, on ne donne jamais d'avoine aux chevaux.

CHAPITRE VI.

Rivière de Lucos ou El-Kous. — Larrache. — Escadre impériale. —
Santon. — Bac. — Entrée et séjour en ville.

Quittant le voisinage du Sahel, nous fîmes route vers Larrache, ville qui bientôt se déploya devant

nos yeux. La rivière de Lucos ou El-Kous déroulait les gracieux replis de son onde argentée comme ceux du serpent aux luisantes écailles, qui brille et disparaît dans les détours de la vallée ¹. Après avoir franchi une plaine aride et sablonneuse, d'environ 3 milles, nous descendîmes les bords de la rivière jusqu'à son embouchure dans l'Atlantique.

C'est là que se trouve l'escadre impériale du sultan de Maroc, laquelle consiste en une seule corvette, deux bricks, anciens navires marchands achetés aux chrétiens, un schooner, et quelques bateaux armés en guerre, incapables de tenir la mer, d'après l'aveu des matelots qui les montaient. Ancres, voiles, câbles, agrès, gisaient épars le long du rivage, dans le plus triste état de ruine qu'il fût possible d'imaginer : tels étaient les débris de ces forces navales qui suffisaient jadis aux pirates de Salé pour tenir en échec et en perpétuelle alarme tout le commerce de la chrétienté. Mais nonobstant la disparition de cette puissance barbaresque, on dirait qu'un reste de la terreur qu'elle inspirait lui a survécu, lorsque l'on voit encore deux grands Etats du Nord, la Suède et le Danemark, soit par politique, soit par respect des traités, ou par l'effet d'une vieille ha-

¹ Like a glassy serpent lurking in the valley.

bitude, payer un honteux tribut à ce mauresque potentat, comme s'il était toujours le gardien formidable des colonnes d'Hercule ou du détroit de Gibraltar.

Un peu au delà de l'arsenal devant lequel nous venions de passer, nous rencontrâmes, ce qui est assez commun en Maroc, un santou maniaque, nu comme au jour de sa naissance, à l'exception d'une haine demi-colorée qui lui couvrait les épaules et le dos; sa chevelure était longue et nattée; sa barbe descendait jusqu'au milieu de sa poitrine; il tenait à la main une courte lance, ornée de plaques de cuivre et de morceaux de drap rouge. A son approche, nos gens mirent pied à terre, et inclinant la tête, saisirent sa main pour la baiser. Mon tour arrivait, je lui jetai une pièce de monnaie, et là dessus le pauvre diable murmura quelques mots de remerciement, s'avança vers moi avec la gravité d'un pacha; puis, d'un air protecteur, me prit le collet et me cracha sur les deux yeux. Je savais bien que, suivant la coutume de ces peuples, c'était là une grande marque de faveur; mais je n'en fis pas moins une triste figure, et j'allais tirer mon mouchoir pour m'essuyer, quand le mallem s'écria : « O bienheureux Nazaréen, ce que Dieu a donné, que jamais nul homme ne l'efface ! Te voilà béni à toujours ; Sidi Mimoh l'inspiré a craché sur toi ; oui, tu seras heureux ! » De peur

donc de m'attirer la colère de ce fanatique, je laissai le crachat se sécher sur ma face.

En Maroc, l'insensé, l'idiot est universellement vénéré comme un saint personnage; chaque Maure vous dira que, tandis que les corps des pauvres d'esprit errent ici-bas, Dieu retient leur raison dans le ciel, et ne la leur lâche un moment que lorsqu'ils veulent prononcer quelques mots : leurs paroles doivent être ainsi recueillies comme autant d'inspirations subites et divines. Ces malheureux peuvent donc se pavaner librement dans les rues, en leur état de nudité complète, et plus d'une fois leur rencontre a été funeste à des Européens qui ne s'étaient pas tenus assez sur leurs gardes. Un consul général français, en 1820, faillit être tué d'un coup de bâton asséné sur la tête par un de ces santons maniaques, et moi-même, à Tanger, en 1830, je faillis être atteint d'un coup de fusil tiré sur moi par un autre de ces forcenés prétendus divins.

Continuant notre voyage, nous gagnâmes bientôt le bac établi sur la rivière, et excepté celui de Caron, je doute qu'il en existe un plus dangereux : point de jetée, point de planche pour atteindre le bateau, et pas une précaution en faveur ou des hommes ou des bêtes. Alors commencèrent les coups de fouet, les coups de pied, les ruades qui surviennent chaque fois sur cette berge en pareille

occasion, où le moindre accident qu'on ait à redouter est la rupture d'un membre, avant qu'un cheval craintif se décide à faire le saut périlleux ou bien à se laisser traîner de vive force vers la proue élevée d'une mauvaise barque.

Le bac appartient au gouvernement ; un nègre impudent et un Maure paresseux en forment tout l'équipage. Après avoir lutté contre le courant, nous prîmes terre sous les murs de la ville, avec autant de peine que nous en avions eu à nous embarquer. Nous fûmes alors aussitôt assaillis par une sale nuée de portefaix juifs, se disputant à qui aurait notre bagage, jusqu'à ce que les plus vigoureux l'eussent enlevé comme d'assaut.

Nous franchîmes les portes de Larrache, suivis par une tourbe insolente, que nous laissâmes librement injurier et maudire les Nazaréens, tant qu'elle se tenait hors de notre portée ; mais dès qu'elle arrivait trop près de nous, j'avais soin de la menacer du courroux du pacha, pour peu qu'on s'avisât de « brûler mon grand-père, » malédiction habituelle dans le Maroc ; et je voyais, au seul nom d'Eisowy, ces figures grimaçantes s'épanouir pour accorder un hideux sourire au kafire ou ennemi de Dieu, qui avait obtenu l'appui du redoutable gouverneur. Je me rendis bien vite à la demeure de notre agent consulaire, décorée par les juifs du titre de *palacio* ou palais, où je fus casé dans une

chambre sans vitres et garnie de deux chaises avec un tapis ; ameublement regardé comme splendide parmi les Maures. En face de moi j'avais de beaux corps de bâtiments qui avaient été jadis les demeures des représentants des nations chrétiennes, mais qui n'étaient plus que des mesures abandonnées, où il ne m'eût pas été possible de me loger.

Peu après mon arrivée, j'envoyai au pacha un message lui portant mes nombreux salams et la demande d'une audience pour le jour suivant. Bientôt Son Excellence m'envoya un soldat qui, suivant l'usage mauresque, eut l'effronterie de me parler du prix de sa course, et de le fixer à un doublon ou pièce d'or de 16 dollars d'Espagne. Je lui offris un présent honnête, et comme il le refusait, en disant qu'il espérait davantage, je donnai le cadeau à un mendiant qui m'obsédait pendant l'entrevue : il fallait voir les deux visages du soldat et du pauvre ; assurément le plaisir d'un tel contraste n'était pas trop rétribué.

Avant la fin du jour, j'allai me promener jusqu'au marché, qui se tenait dans une rue large et belle, bordée d'un côté par une colonnade, et de l'autre par des maisons et une église en ruines, d'architecture mauresque. Près de là est la mosquée principale, édifice remarquable, mais dont le minaret est trop grêle et trop élevé pour sa base. Je me rappelai alors l'aventure de l'horloger chré-

tien de Tanger qui eut à réparer l'horloge de la grande mosquée de cette dernière ville : on ne consentit à le laisser entrer dans le temple qu'après avoir décidé qu'on dépaverait et remplacerait la partie du pavé où l'infidèle aurait passé.

CHAPITRE VII.

Suite du séjour à Larrache. — Charmeurs de serpents. — Sidna Eiser. — Mangeurs de vipères. — Souper. — Visite au pacha. — Départ. — Tribu d'Ibdona. — Retour à Tanger. — Davidson.

Pendant que nous parcourions le marché de Larrache, nous rencontrâmes sur la place une bande d'*Eisowies*, ou charmeurs de serpents¹, composée de quatre Sousis ou natifs de la province de Suse ; trois d'entre eux étaient musiciens et avaient pour instruments de longs roseaux en forme de flûtes, percés aux deux bouts, dans un desquels le joueur soufflait, produisant des sons mélancoliques et non dépourvus d'harmonie.

Nous invitâmes les *Eisowies* à nous montrer leurs serpents ; ils y consentirent de bonne grâce. Ils commencèrent par élever leurs mains comme s'ils avaient eu à soutenir un livre, marmottant à l'unisson une prière adressée à la Divinité, et in-

¹ Snake-charmers, jongleurs aussi nommés *sidi nasirs*.

voquant Sidna Eiser, qui, dans le Maroc, est regardé comme le patron des charmeurs de serpents¹. Ensuite la musique reprit, et le principal enchanteur tourbillonna autour du panier de joncs qui contenait les reptiles et que recouvrait une peau de chèvre. Tout à coup il s'arrête, plonge un bras nu dans le panier, et en retire un gros serpent noir dit cobra-capella ; il l'enroula comme un turban autour de sa tête, en continuant à danser, et le reptile, gardant cette position, paraissait obéir aux mouvements et aux volontés du danseur. Le cobra fut alors mis à terre, et, se dressant sur sa queue, il balança de côté et d'autre sa tête, comme pour se conformer à la musique de l'air.

L'enchanteur, à son tour, pirouettant de nouveau et en cercles de plus en plus rapides, replongea sa main dans le panier et en retira successivement pour les placer en rond deux énormes liffas, les plus venimeux serpents des déserts de Suse ou Sous, tachetés de noir, gros comme le bras

¹ Ce personnage est tout à fait distinct de Sidna Aïsa, qui est le nom donné par les Arabes à notre Sauveur. Le Christ est aussi appelé Roh Allah, ou souffle de Dieu. Les Arabes ne croient pas que le Christ ait été crucifié ; ils pensent qu'un homme qui lui ressemblait lui fut miraculeusement substitué, pendant qu'il montait lui-même au ciel. J'ai ouï dire qu'au Maroc une loi condamne à être brûlé vif tout musulman qui maudirait Sidna Aïsa. Les Maures vénèrent l'Ancien et le Nouveau Testament ; mais ils prétendent que le Koran éclipse ces livres divins, dont nous n'avons, disent-ils, que des fragments tronqués, puisqu'on n'y retrouve point la mission du prophète Mahomet. (*L'auteur.*)

d'un homme et longs de 2 à 3 pieds. Ces deux reptiles, plus ardents et moins dociles que le cobra, se tenant à demi roulés, la tête penchée et prête à l'assaut, suivaient d'un œil étincelant les mouvements du danseur, se lançaient sur lui dès qu'il arrivait à portée, ouvraient la gueule, dardaient le corps en avant avec une vitesse incroyable, sans que leur queue eût l'air de bouger de place, et se rejetaient aussitôt en arrière. L'Eisowy, à l'aide de son long haïk, parait les attaques dirigées contre ses jambes nues, et les liffas semblaient imprégner de leur poison cet utile vêtement.

L'homme, en continuant sa danse en rond et invoquant tout haut Sidna-Eiser, empoigna par la nuque un des deux serpents, lui ouvrit les mâchoires au moyen d'une baguette, et montra aux spectateurs ébahis les crochets du reptile, d'où suintait une substance blanche et huileuse. Il présenta aussitôt son bras au liffa, qui le mordit immédiatement, tandis que l'enchanteur multipliait de hideuses contorsions, comme si, dans la douleur, il eût eu besoin de recourir à son saint patron. Le reptile continua de mordre jusqu'au moment où l'Eisowy, l'arrachant de son bras, nous montra le sang qui coulait de sa blessure. Ayant placé à terre le liffa, il appliqua vite sa bouche sur la plaie, et la serrant entre ses dents, il dansa encore quelques

minutes, pendant que les musiciens pressaient de plus en plus la mesure, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de fatigue, il s'arrêtât tout court.

Persuadé que tout cela n'était qu'une jonglerie, qu'on avait enlevé au liffa son venin et que sa morsure ne pouvait être dangereuse, je demandai à manier le serpent à mon tour. L'Eisowy refusa; mais, pour me prouver le péril que je courrais à ce jeu, il saisit une poule qu'il laissa mordre par le reptile; en moins d'une seconde elle tomba sans vie, et presque aussitôt sa chair prit une teinte verdâtre. Sans doute que l'enchanteur qui fait mordre son bras a le moyen d'empêcher que le serpent n'y applique ses crochets mobiles, pendant que le sang est tiré par les autres dents du reptile qui ne contiennent pas de poches à venin.

Replaçant les serpents dans son panier, le charmeur en tira des couleuvres plus communes que l'on rencontre dans le voisinage de Tanger, et dont la morsure n'est pas assez venimeuse pour mettre la vie en danger. Le jongleur s'amusa quelque temps avec elles, puis se faisant mordre tout son corps à demi nu, pendant qu'il dansait il saisit entre ses dents la queue d'un des serpents qui s'enroulait autour de lui, et se mit à le manger ou plutôt à le mâcher. L'animal, qui se tordait de douleur, continuait à mordre les mains et le cou de l'homme, jusqu'à ce que celui-ci eût complètement achevé

son dégoûtant repas, non moins hideux à voir qu'à accomplir.

J'ai souvent, dans mes expéditions de chasse, rencontré des individus de la secte des Eisowies ; ils n'hésitaient pas à toucher les scorpions et les reptiles venimeux, sans en être mordus ou piqués ; mais j'ai vu en même temps périr de jeunes Maures qui, après s'être moqués du charmeur, osaient provoquer le liffa, dont la morsure causait une mort pour ainsi dire instantanée.

Les Eisowies sont assez nombreux et vivent disséminés dans la plupart des villes de la Barbarie occidentale ; ils offrent quelque analogie avec les derviches sauteurs de l'Orient. Comme eux, ils se rassemblent, à certains jours fériés, dans des maisons appropriées à la célébration de leur culte ; ils portent jusqu'à la furie la plus insensée leur amour et leur vénération pour leur saint patron ; et lorsque le vertige est arrivé à son extrême limite, ils se croient métamorphosés en lions, tigres, chiens, oiseaux de proie ; se mettent à rugir, hurler, siffler, et quelquefois à s'entre-déchirer les uns les autres. Cet état de folie ou de rage est ainsi provoqué par l'abus d'une espèce de chanvre appelée le *hashich* ou *hachich*, que l'on cultive dans le Maroc, plante dont on fait du fil, et qui, mâchée, cause une sorte de vertige et d'ivresse. Lorsque les Eisowies sont ainsi enivrés, ils parcourent quelque-

fois les rues, enchaînés deux à deux, et précédés de leur emkadem ou chef, à cheval ; ils poussent les hurlements les plus horribles et sautent dans tous les sens ; enfin, si, comme il arrive fréquemment, on leur jette un mouton vivant, ils le déchirent et le dévorent en cet état, tout cru, tête, chair, entrailles, tout. Malheur au pauvre juif s'ils parviennent à briser leurs liens ! Ils fondent sur lui, le mordent, l'égratignent et lui mettent en lambeaux ses vêtements bruns ou noirs, si détestés du Maure.

Nous revînmes dans notre soi-disant palais, au coucher du soleil. Je soupai de bon appétit, chez mon hôte, qui, en sa qualité de rabbin, ne fit grâce d'aucune des formalités usitées par ses coréligionnaires ; nous étions d'ailleurs à la veille du sabbat, où un Israélite ne peut toucher le feu, ni tenir une bougie allumée. Je passai la nuit au milieu des insectes, et surtout des cousins, qui ne me laissèrent aucun repos. Je me levai de bonne heure, en maudissant mon gîte, et me disposai à faire ma visite au pacha.

Précédé du mallem et d'un soldat, je me rendis à la Kasba ou citadelle, qui renferme le Dar-el-Kébir, la grande maison ou résidence du gouverneur. Je passai sous une voûte mauresque, puis sous un porche, en face duquel toute la garde était assise, selon l'usage du Maroc, où les sentinelles

ne se lèvent qu'à l'aspect du pacha ou de quelque haut personnage. Sur l'annonce d'un huissier, j'entrai dans la méchoua où siège le conseil, salle divisée, par une ligne d'arcades, en deux compartiments, dont l'un est de trois pas plus élevé que l'autre. Sur celui-ci est une seconde estrade, considérée comme place d'honneur et où se tenait Son Excellence, qui avait fait placer deux chaises pour les chrétiens. Après une profonde révérence, notre introducteur se retira, et je m'assis près du gouverneur, qui me fit un accueil cordial en me serrant la main et plaçant la sienne sur son cœur, en témoignage de ses sentiments affectueux.

Entouré de coussins de velours brodé d'or, le pacha était étendu sur un riche tapis, ayant autour de lui de nombreuses lettres, les unes ouvertes, les autres scellées, dont une portait le sceau du sultan. Son Excellence était vêtue d'un cafetan vert pâle, recouvert d'une robe en belle mousseline; il avait de larges caleçons de drap d'un jaune clair, une ceinture de maroquin rouge, brodée en soie et fermée par une agrafe d'argent, et il était coiffé d'une calotte de Fez, ornée d'un turban blanc. Un haïk du tissu le plus fin recouvrait le tout, et il tenait à la main un rosaire. Ses manières étaient distinguées, et le sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

Après les premiers compliments d'usage, il me fit l'offre de ses bons offices, et m'accorda sur-le-

champ la lettre que je lui demandai pour le cheik d'Ibdona, tribu qui possède de beaux coursiers barbes. Son Excellence me donna de plus un kaïd ou chef de cent hommes pour m'escorter. Je pris alors congé du gouverneur, et, profitant de cette escorte, je visitai les environs de Larrache, sans y rien remarquer de bien intéressant.

Nous partîmes de Larrache, escortés du kaïd, et repassâmes le bois de Sahel, pour aller coucher au grand visage de Leblet. Le lendemain, nous passâmes le col du Chameau et arrivâmes bientôt au milieu de la tribu d'Ibdona. Le cheik nous accueillit avec une gracieuse affabilité. Je visitai avec lui les juments de race; mais toutes étaient vieilles, et pas un des poulains n'avait la taille requise. J'allai plus loin chercher d'autres barbes, et ne fus pas plus heureux. Je revins à Tanger avec le regret de n'avoir pu trouver l'objet de mes désirs. Plus tard, mon père, envoyé en mission à Fez, parvint à se procurer un cheval barbe d'une grande beauté, et tel qu'on le voulait.

Je terminerai ce voyage par quelques mots sur le courageux voyageur John Davidson, qui, en 1835, avait formé le projet de pénétrer jusqu'à Tombouctou par la route directe de Oued-Noun, chemin des caravanes, qu'aucun Européen n'avait encore tenté. Il se rendit à Rabath, à 40 lieues au sud de Tanger, et il en repartit en janvier 1836

pour arriver, au bout de dix jours, à Maroc, où le sultan, charmé de ses connaissances médicales, voulait le garder à sa cour. Davidson persista, et obtint alors une autorisation impériale, mais avec la défense de dépasser Tarodant, à cause du peu de sécurité des caravanes au delà de la frontière marocaine du Sud. Il la franchit pourtant, et, arrivé à Souc-Keya, près d'Egadie, à 16 journées de Tatta, à 10 de Toadagui, notre infortuné voyageur s'arrêta pour prendre quelque repos, et attendre la kafilâ ou caravane. Il y était depuis trois jours lorsque, dans une promenade, il fut tué d'un coup de fusil par un des Arabes qui l'accompagnaient. On brûla ses papiers, et le consul anglais de Mogador eut beaucoup de peine à recueillir quelques débris des objets qui avaient appartenu à ce nouveau martyr de la science des découvertes géographiques.

ALGÉRIE.

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS EN ALGÉRIE.

PUBLICATION DU GOUVERNEMENT.

(1840-1846.)

PRÉLIMINAIRE HISTORIQUE.

Depuis quelques années, M. le ministre de la guerre publie des documents précieux sur nos établissements dans le nord de l'Afrique. Ces documents, distribués aux Chambres législatives, ont été plusieurs fois les objets de nos analyses, et nous allons présenter de celles-ci un ensemble qui pourra tenir lieu des notions récemment recueillies sous forme de voyage dans cette vaste contrée africaine, aujourd'hui française.

Le territoire dont se compose l'Algérie constituait, sous les Romains, la Numidie et la Mauritanie césarienne, dite Tingitane. Vers l'an 622 de J.-C.,

la puissance romaine, en déclin, fut frappée au cœur par l'apparition en Arabie du prophète Mahomet et de sa nouvelle croyance. Une première invasion dans l'Afrique septentrionale eut lieu en 647; une seconde en 665, et une troisième en 670. Tout le littoral de l'Atlas fut occupé par les Arabes en 708, et la séparation entre le Maroc et la régence d'Alger se fit vers l'an 1500. Alors commence la période turque, c'est-à-dire la possession de l'Algérie par les lieutenants du sultan de Constantinople. Au commencement du XVII^e siècle, la domination des pachas, devenue odieuse aux Arabes, tomba devant une nouvelle forme de gouvernement qui reçut le nom de régence, et dont le chef s'appela dey, mot qui veut dire oncle ou patron. Plusieurs expéditions européennes furent dirigées contre les forbans algériens, et sans aucun résultat positif; mais une dernière offense du dey décida, en 1830, le gouvernement français à envoyer des troupes, qui débarquèrent à Sidi Ferruch, près d'Alger, et conquièrent ce foyer de pirates. C'est ainsi que disparut pour toujours la domination turque, et que s'établit la nôtre, qui s'est progressivement étendue, et qui comprend actuellement tout le territoire de l'ancienne régence.

DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES.

L'Algérie est située par 33° — 37° lat. N., et par 0° — 6° long. E. et 0° — 4° long. O. du méridien de Paris. Sa plus grande longueur de l'est à l'ouest est de 250 lieues; sa plus grande largeur d'environ 100 lieues, et sa superficie totale d'environ 21,000 lieues carrées, dont 7,200 lieues carrées de Tell ou sol cultivable, et 13,500 lieues de Sahara ou pays voisin du grand désert, et couvert de riches pâturages et d'immenses oasis.

Cette étendue de territoire algérien a pour limites : au nord, la Méditerranée; à l'est, la régence de Tunis; au sud, le grand désert ou Sahara; et à l'ouest, l'empire de Maroc.

Sous le rapport physique, ce même territoire est bordé au nord par une zone montagneuse, qui règne sur une profondeur moyenne d'environ 20 lieues, dans une longueur de 250 lieues, depuis la frontière de Maroc jusqu'à celle de Tunis. Cette zone, qui dépend de la chaîne de l'Atlas, et dont les pentes sont en général assez abruptes, est traversée par différents cours d'eau qui trouvent leur écoulement dans la Méditerranée. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point configuratif.

Le sol de l'Algérie, qui offre ainsi sur la Méditerranée une côte généralement ardue et inhospita-

talière, est découpé par de nombreuses ramifications de chaînes montueuses qui sont elles-mêmes déchirées par de nombreux ravins, et il s'élève progressivement dans l'intérieur, formant ensuite des plateaux plus ou moins étendus pour arriver jusqu'à l'Atlas, dont les versants sont raides au nord et assez doux au sud. Ces plateaux déterminent trois régions différentes : celle du littoral, celle des plateaux proprement dits, et celle du Sahara. La première ligne des plateaux successifs se nomme le petit Atlas ; une chaîne vient finir à la côte, sous le nom de monts Jurjura, qui descend des Bibans, lieux renommés par le défilé difficile et dangereux que la nature y a tracé, et qui a mérité, par ses belles horreurs, le nom de Portes de Fer ; défilé de 4 lieues de long, que jamais les Romains n'avaient osé franchir, et que l'armée française a traversé sous la conduite du prince royal, duc d'Orléans, et du maréchal Vallée.

De ces montagnes descendent de nombreux cours d'eau dont la direction est très-variée. Lorsque le versant est très-rapproché de la mer, ce ne sont pour ainsi dire que des torrents souvent à sec ; mais lorsque ces cours d'eau prennent naissance sur un des grands plateaux intérieurs, ils suivent d'abord la direction générale de la chaîne de l'est à l'ouest ; arrêtés ensuite par la barrière que leur oppose la chaîne inférieure, ils la minent dans les

points où elle est moins élevée et s'y fraient un passage : c'est ainsi que le Schélif ou Chélif et l'Oued-Rummel arrivent à la mer, après avoir rompu la digue du petit Atlas. Le Schélif est la rivière la plus considérable de l'Algérie ; elle naît dans le grand Atlas , descend dans la vallée de Médéah , coule vers l'ouest , s'enrichit de plusieurs tributaires , et vient, après un cours d'environ 100 lieues , se jeter dans la mer au-dessus de Mostaganem.

Nous avons tout à l'heure indiqué trois régions déterminées par les plateaux de l'Atlas ; les documents que nous analysons nous permettent de caractériser comme il suit ces régions naturelles.

La région du littoral a des ravins ou vallées étroites et des torrents, sauf la Seybouse et le Schélif. La plaine du Schélif ondule et tournoie entre les monts du Dahra et de l'Ouarensenis. Le climat est tempéré , quoique chaud , à cause des brises de mer. La végétation est active et puissante ; cette région fait partie du Tell. La région des plateaux a le Tell ou sol cultivable assez étroit dans la province d'Oran , plus large dans celle d'Alger , et de plus de 100 lieues de profondeur , à partir de la mer , le long de la frontière de Tunis. Dans la province d'Oran , le Sahara s'avance au delà du grand Atlas , et reste bien en deçà dans celle de Constantine. Le climat est plus chaud en été et plus froid en hiver que sur le littoral. Les

neiges séjournent sur certains points. La région du Sahara occupe une bonne partie de l'espace compris entre les deux Atlas , dans les deux provinces d'Alger et d'Oran, et commence plus dans l'intérieur à l'est. Les parties basses sont favorables au palmier. La chaleur est très-forte ; mais les froids sont également très-vifs, par suite des rafales de vent dont rien n'abrite. Cette région est dans la dépendance du Tell, qui la pourvoit de céréales.

L'Arabe a envahi les versants méridionaux, les plateaux et les plaines du littoral. Il est nomade dans le Sahara et cultivateur dans les plaines. Les Kabyles occupent les montagnes. L'Arabe est cavalier et mobile ; le Kabyle reste fantassin et habite les demeures fixes. L'Arabe est paresseux et contemplateur ; le Kabyle est actif et industrieux. Le premier, vivant de la vie de famille et de tribu, est régi par une forme d'aristocratie ; le deuxième, divisé en petites fractions confédérées , est républicain. La haine d'Arabe à Kabyle , et réciproquement, est plus grande que celle des deux à l'égard des Français. Dans la province de Constantine existe une population attachée à la glèbe et nommée Chacuya , méprisée à la fois de l'Arabe et du Kabyle, parce qu'elle est plus soumise.

Sous le rapport politique , l'Algérie a des kalifats dont la circonscription est analogue à celle de

nos départements. Ils ont sous eux des aghas, des caïds, des cheiks qui commandent à des tribus, à des fractions de tribus, ou à des douars plus ou moins identiques à nos arrondissements, à nos cantons ou à nos communes. Ces magistrats, nommés annuellement, administrent le pays, correspondent avec nos bureaux arabes, et rendent la justice au nom de la France. Chacune des trois provinces, sous les ordres d'un lieutenant-général, est partagée en subdivisions que commande un maréchal de camp, et chaque subdivision a des kalifats, des aghaliks ou caïdats.

Les ressources territoriales sont immenses et le climat excellent. Les communications se multiplient sur tous les points du littoral à l'intérieur. Les mines de fer, de cuivre, de plomb argentifère, abondent dans les campagnes. L'Algérie donne deux ou trois récoltes annuellement, soit par succession de végétaux, soit simultanément, comme on le voit en Lombardie et en Campanie. Si les rivières ne sont point navigables, on peut les utiliser pour l'irrigation ou la culture. La Mitidja, vallée importante à cause du voisinage d'Alger, est une plaine d'environ 25 myriamètres carrés d'étendue. La plaine de Bône a plus de 100 myriamètres carrés, et son sol est des plus fertiles. Constantine a aussi de vastes plaines au sud, tantôt unies, le plus souvent ondulées ou parse-

mées de montagnes, avec une terre qui donne des moissons prodigieuses : c'était le grenier de Rome ; c'est le véritable royaume du blé et de l'orge.

On suppose que la population indigène de l'Algérie excède 3 millions d'habitants, dont 2 millions fixes pour le Tell, et 1 million de nomades pour le Sahara, inhabitable dans l'été, parce qu'il n'y a pas de quoi subsister. De son côté, la population européenne offrait, en 1845, un total de près de 100,000 âmes, et l'alimentation, d'abord si difficile, est devenue tellement satisfaisante qu'on ne perd plus que 1 individu sur 28, ce qui est la proportion de France.

Si, dans l'année 1845, les efforts de l'ex-émir sont parvenus à soulever contre nous une partie notable de la population indigène, surtout vers l'ouest de l'Algérie, nos colonnes ont su réprimer les divers soulèvements, et rétablir sur presque tous les points le calme et la sécurité. Au mois de juin 1846, nous n'avions plus que de rares foyers d'insurrection à châtier ou à surveiller. Le massacre horrible de Sidi-Brahim venait d'être par nous vengé sévèrement sur les tribus qui l'avaient secondé, et dans l'est les rassemblements kabyles s'étaient dissipés.

CONFIGURATION GÉNÉRALE.

Reprenons maintenant la configuration générale du territoire algérien, d'après le dernier document officiel publié par le gouvernement en 1846, avec une très-belle carte de l'Algérie.

Nous avons nommé la zone montagneuse qui règne le long du littoral depuis le Maroc jusqu'à Tunis; la configuration accidentée de ce massif et le caractère de continuité propre aux diverses chaînes qui le composent déterminent la forme tortueuse des vallées et les anfractuosités profondes qui signalent les principales d'entre elles : celle du Schélif, près de Médéah; du Bou-Sellam, près de Sétif; du Roumel, à Constantine, et de la Seybouse, près de Guelma. Les principales masses qui forment ce large bourrelet méditerranéen sont situées, les unes sur le littoral, les autres sur une seconde, tracée à quelque distance de la mer. Quoique généralement montagneuse et ravinée, cette zone du littoral renferme cependant quelques plaines assez étendues, telles que la plaine de Bône, la Métidja, la plaine du Schélif, la plaine d'Oran.

Au delà de la première zone, formée d'une série presque continue de montagnes, la configuration générale du sol prend un caractère tout différent. De l'est à l'ouest, depuis la frontière de Tunis jus-

qu'à celle de Maroc, règne une autre zone, presque aussi large que la première, formée d'une série d'immenses plaines. Ici les eaux captives ne trouvent plus d'issue à la Méditerranée; elles s'écoulent par des pentes douces vers de grands lacs salés appelés *chott* ou *sebkha*, qui occupent le fond des plaines. Le Schélif fait seule exception à cette règle, en ce qu'il traverse à la fois et la zone plane de l'intérieur et le bourrelet montueux du littoral. Cette série de bassins fermés, larges et plats, en y joignant la vallée supérieure du Schélif, détermine cinq régions, savoir : les Sbakh, le Hodna, le Zarez, le Sersou, les Chott.

La seconde zone, quoique formée en général de vastes plaines, est cependant traversée par quelques montagnes qui marquent la séparation des bassins. L'horizon de cette vaste région est borné au sud par un long rideau de montagnes, tendu encore de la frontière orientale à la frontière occidentale de l'Algérie. Cette zone, comme la première, a des bassins fermés, au fond desquels règnent de larges lacs de sel.

Au point de vue de la configuration extérieure du sol, l'Algérie se partage, du nord au sud, en quatre zones sensiblement parallèles à la côte, savoir : deux zones généralement montueuses, deux zones généralement plates. Le caractère physique du premier massif consiste en ce que presque tou-

tes ses eaux vont à la Méditerranée, tandis que, pour le deuxième, presque toutes ses eaux restent captives dans l'intérieur, et vont aboutir à des bas-fonds sans issue.

On peut, dit la notice à laquelle nous empruntons ce passage, appeler la première montueuse, *massif méditerranéen*, et la deuxième, *massif intérieur*. La première est mal pourvue d'eau, inaccessible à la culture, et propre seulement au parcours; la deuxième a des eaux souterraines abondantes. La région des premières plaines est la zone des landes, et la région des secondes la zone des oasis.

Ainsi la configuration générale de l'Algérie présente l'aspect de deux larges sillons qui la traversent de l'est à l'ouest sur toute sa longueur; le massif méditerranéen et le massif intérieur en forment les parties saillantes; la zone des landes et celle des oasis en forment les parties creuses.

Cette configuration de l'Algérie et la distribution des eaux sur le sol, combinées avec l'influence des latitudes, avec les besoins des populations, déterminent la division de cette contrée en deux parties, le *Tell*, région des céréales, et le *Sahara*, région des palmiers. Toutefois ce partage présente quelques irrégularités à l'est et à l'ouest.

L'ensemble des quatre bandes longitudinales, alternativement planes et montueuses, qui résument la configuration orographique de l'Algérie et

des deux régions qui correspondent au double régime de culture, est coupé transversalement par des lignes qui en déterminent la division politique.

DIVISION POLITIQUE.

Ces lignes partagent l'Algérie en trois *provinces*, que l'usage a fait désigner par le nom des trois chefs-lieux : Alger, Oran et Constantine; et, comme l'ensemble, chaque province comprend à la fois deux massifs montueux et deux zones plates, une portion du Tell et une portion du Sahara.

La division en provinces ne repose pas sur l'état physique du sol; elle est indiquée par l'état moral de la population. Dans la province d'Oran, l'autorité est surtout théocratique; dans la province de Constantine, elle est surtout aristocratique. A Oran, l'influence et le pouvoir appartiennent héréditairement à des familles religieuses, et à Constantine à des familles laïques. Placée entre les deux, la province d'Alger participe à la fois de l'une et de l'autre nature. En certains points de cette province, surtout dans la partie occidentale, l'autorité procède du principe démocratique. En d'autres points, surtout dans la partie méridionale, elle procède du principe aristocratique. Enfin, en quelques points, surtout dans la partie septentrio-

nale (Kabylie), elle procède du principe démocratique, de l'élection.

On comprend que l'exercice des droits résultant de la différence des constitutions locales est subordonné à l'exercice d'un droit général supérieur, celui de l'État. Sous le gouvernement turc, l'exercice de ce droit supérieur offrait, eu égard au génie particulier des peuples, les particularités suivantes :

Chez les peuples soumis au régime démocratique, il était méconnu ; chez les peuples soumis au régime théocratique, il était contesté ; chez les peuples soumis au régime aristocratique, il était reconnu. On sait que l'établissement de la domination française rencontre les mêmes difficultés et les mêmes circonstances. Ainsi la division transversale de l'Algérie en trois provinces repose sur des différences politiques, tandis que la division longitudinale, soit en deux zones planes et deux massifs montueux, soit en deux régions, Tell et Sahara, repose sur des différences géographiques ; celle-ci tient à la nature du sol, celle-là au caractère des populations.

Toutefois, les deux partages ne sont pas tellement indépendants l'un de l'autre que la division géographique n'influe sur la division politique. En effet, la zone des landes comprise entre les deux massifs montueux est parcourue en partie par les

tribus qui habitent les pentes méridionales du massif méditerranéen, et en partie par les tribus qui habitent les pentes septentrionales du massif intérieur. Chaque tribu parcourt, en général, l'espace contigu au territoire qu'elle habite.

Ainsi une ligne de partage tracée transversalement depuis la mer jusqu'aux limites du massif méditerranéen détermine une division correspondante dans la zone des landes, et une ligne de partage tracée transversalement dans la zone des landes détermine une division correspondante dans le massif intérieur. Cela résulte de la relation qui existe entre les terres d'habitation et les terres de parcours.

Mais les rapports entre les deux zones extrêmes, entre le massif méditerranéen et la zone des oasis, sont d'une nature encore plus intime. C'est le massif méditerranéen qui nourrit la zone des oasis. On connaît aujourd'hui le phénomène périodique de migration particulier à la double population de l'Algérie. Chaque année, au printemps, les tribus de la zone des oasis abandonnent leur patrie saharienne, franchissent le massif intérieur, la zone des landes, et viennent s'établir, avec tout le mobilier de la vie nomade, vers les limites méridionales du massif méditerranéen. Elles y demeurent tout l'été, vendant leur récolte de dattes et achetant la récolte de blé. Les lieux de séjour sont

presque invariables; à part quelques rares exceptions, chaque année la même récolte retrouve les mêmes tribus campées aux mêmes lieux.

Les transactions nombreuses qui s'accomplissent durant cette période de l'année, et intéressent à la fois toute la population de l'Algérie, se concentrent sur certains points, qui réunissent alors dans un mouvement de fusion commerciale les deux zones extrêmes de nos possessions. Dans ce mouvement d'échange, chacun des marchés consacrés à ces transactions appelle à lui un certain nombre de tribus appartenant au massif méditerranéen, et un certain nombre de tribus appartenant à la zone des oasis. Il se forme ainsi divers faisceaux d'intérêts, dont les fils, partant les uns du nord, les autres du sud, viennent converger et se réunir en certains points fixes. L'ordre administratif, aussi bien que l'intérêt politique, font un devoir de respecter, dans la division territoriale, l'existence et l'intégrité de ces faisceaux.

Ainsi une division tracée transversalement dans le massif méditerranéen détermine une division correspondante, non-seulement dans la zone des landes et dans le massif intérieur, mais plus rigoureusement encore dans la zone des oasis.

On voit donc que le partage politique de l'Algérie en provinces se lie encore assez étroitement au partage naturel en zones ou régions longitudina-

les, et que ce partage repose sur les deux données fondamentales suivantes : 1^o différence des intérêts et des inclinations politiques entre les populations de l'est et de l'ouest ; et 2^o solidarité des intérêts et des besoins matériels entre les populations du nord et du sud.

TRIBUS DIVERSES.

Les tribus algériennes peuvent être classées en trois catégories ou groupes, savoir : les groupes dynastiques, les groupes fédératifs et les groupes administratifs.

Dans les premiers, toutes les tribus relèvent d'une famille suzeraine qui les gouverne héréditairement ; dans les seconds, le pacte d'union attache toutes les familles entre elles ; et, dans les troisièmes, tout se rattache à l'autorité politique supérieure, celle de l'État. Ces groupes, qui existaient sous l'administration turque, ont été conservés par le gouvernement français.

Les tribus sont ou sédentaires, ou nomades, ou mixtes. Les tribus sédentaires sont, en général, celles qui habitent, cultivent et parcourent le même territoire, comme celles du massif méditerranéen. Les tribus nomades ne sont pas errantes dans le sens absolu du mot ; elles obéissent dans leurs mouvements à certaines lois qui limitent le champ de

l'habitation et du parcours, suivant le climat, le sol et la saison, comme dans le massif intérieur. Les tribus mixtes bordent la zone des landes.

Les tribus religieuses se composent de marabouts, formées en général des branches d'une même famille, dont le chef acquit de son vivant une réputation de sainteté, fondée le plus souvent sur des actes de bienfaisance et consacrée par de prétendus miracles, croyance superstitieuse qui, en se combinant avec le préjugé de la naissance, transmet à toute la postérité du saint personnage le respect dont il est entouré. Toutes les tribus ont une famille de marabouts, dont elles reconnaissent la suzeraineté ecclésiastique. Le signe de cette dépendance est l'acquittement de la zekkat ou impôt religieux, destiné au soulagement des pauvres.

Lorsque les tribus de marabouts sont un peu considérables, il existe toujours sur le territoire qu'elles occupent un petit édifice surmonté d'une coupole, blanchi à la chaux, entretenu avec soin ; c'est le tombeau du saint personnage, ancêtre et fondateur de la tribu. Ce tombeau porte le nom du marabout dont il renferme la dépouille, nom qui est toujours précédé de la qualification respectueuse de *sidi* (monseigneur). C'est pour toutes les populations du ressort ecclésiastique un lieu de pèlerinage et de dévotion.

Souvent, à côté du marabout-mosquée s'élève

la zaouia, autre établissement qui forme le lien entre la tente et la mosquée. C'est là que, sous les auspices de la religion, les enfants du voisinage viennent apprendre à lire ; ils ont pour maîtres les talebs ou hommes lettrés, entretenus aux frais de la mosquée sur le produit de la zekkat. C'est là que siège le kadi, dont la juridiction en matière civile s'étend à toutes les tribus du ressort ecclésiastique. Souvent aussi la zaouia est habitée par des ulémas ou docteurs, que les kadis eux-mêmes consultent sur les cas difficiles.

Le voyageur qui se présente à la zaouia y trouve la nourriture et le gîte ; le pauvre y reçoit des vêtements et du pain.

La tribu religieuse renferme donc en elle la plupart des établissements nécessaires à la vie sociale : la paroisse et le clocher, l'école et le tribunal, le bureau de bienfaisance et l'hôtellerie, mais l'hôtellerie gratuite pour le voyageur et le pauvre. Le point central autour duquel ces divers établissements se groupent est la tombe d'un homme de bien ou d'un marabout.

SITUATION ACTUELLE.

Le précis historique placé en tête du dernier volume in-folio publié par le gouvernement ex-

pose la situation de l'Algérie au commencement de 1846. On y lit en substance à peu près ce qui suit :

Les germes d'insurrection qui s'étaient manifestés dans la province de Constantine y sont vite étouffés ; on réprime des brigandages aux environs de Ténès et de Mostaganem ; on remporte d'éclatants avantages dans l'Ouarensenis, le Dahra et l'Aurès ; on prend possession de divers points encore inoccupés, vers le Sahara ; on réprime les troubles du cercle de Dellis, voisin de la Kabylie. On se met en rapport avec le Maroc, et l'on détermine les limites entre cet empire et celui de l'Algérie, par un traité du 18 mars 1835, consigné en entier dans le volume que nous analysons.

Les travaux exécutés ou en cours d'exécution changent la physionomie du pays et y assurent de plus en plus notre domination. Des routes royales sillonnent le territoire et facilitent les communications. Les grands centres de population dans les trois provinces d'Alger, Oran et Constantine, se développent et s'étendent comme par enchantement. Les postes voisins des frontières du Maroc sont fortifiés, tels que *Djemâ-Gazouat*, mouillage accessible aux navires dans la belle saison et extrêmement utile pour le ravitaillement de l'armée ; il est situé à 9 lieues du poste de Lella-Maghnia, et à 18 lieues et demie de Tlemsen, qu'il sert aussi à approvisionner. Ce poste, établi près de l'embou-

chure et sur la rive droite de l'Oued-Nedroma, est dominé par deux hauteurs, dont l'une est occupée par la ville arabe, ancien repaire de corsaires.

Saïda, situé à 15 lieues au sud de Mascara, forme un établissement d'avant-poste, avec ceux du Tiarret, Teniet-el-Ahd, Boghar et Sebdou, à peu de distance de la limite des hauts plateaux et sur les voies de communication le plus habituellement suivies par les tribus nomades du Sersou, qui viennent s'approvisionner de grains dans le Tell.

Le poste de *Lella-Maghnia*, occupé en 1844, est situé à 13 lieues à l'ouest de Tlemsem, à peu de distance de la frontière de Maroc, en face de la petite ville marocaine d'Ouchda. Ce poste, qui a un casernement pour 400 hommes et une ambulance, se trouvant à proximité d'une puissance ayant des armées organisées et pourvues d'artillerie, a reçu un retranchement nécessaire pour résister au canon de 12, avec un parapet précédé d'un fossé.

Sebdou, situé à 9 lieues au sud de Tlemsen, tout près de la limite des hauts plateaux, a de l'importance par le voisinage du Maroc et de la tribu des Angad, encore en grande partie insoumise. Ce poste a été fortifié.

En ce qui a trait à la *population*, les documents que nous parcourons présentent des résultats curieux et dont voici les plus saillants.

Au 31 décembre 1843, la population européenne

était de 59,186 ; au 31 décembre 1844, elle s'élevait à 75,420 : ce gain de 16,235 témoignerait à lui seul du développement du pays. Au 31 décembre 1845, la population européenne était de 96,119 : différence en plus de 20,699 sur 1844. Ce grand courant d'émigration implante en Algérie de nombreux intérêts et y fait affluer des capitaux considérables. Les nationaux sont, par rapport aux étrangers, dans des proportions de plus en plus dominantes, ce qui est d'une haute importance pour le développement de la colonisation.

On compte en Algérie, par chaque centaine d'habitants, 23 femmes, c'est-à-dire près du quart. Elles sont en outre, par rapport aux hommes seulement, dans la proportion de 56 contre 100. La province d'Alger absorbe en grande partie les bénéfices réalisés à cet égard. La ville seule, avec ses faubourgs, comptait déjà, au 31 décembre 1844, près de 34,000 Européens, et aujourd'hui l'effectif y donne 28,734 Français sur 53,140 habitants. Environ 25,000 indigènes habitent la ville d'Alger. Douera et Blidah s'étendent dans une proportion analogue, ainsi que Médéah, Milianah, Ténès et Dellis. Ce dernier point, situé à l'entrée de la Kabylie, est le lieu de transit obligé des denrées et des produits des Kabyles, et il est appelé à jouer un rôle considérable comme intermédiaire entre nous et ces industriels montagnards.

Constantine s'accroît d'Européens ; son marché est devenu l'entrepôt commercial d'une grande partie de l'Algérie saharienne.

Pour toute l'Algérie, la proportion des décès aux habitants est de 4,29 sur 100 : elle est à Paris de 3,27. La disproportion n'est pas aussi forte que pouvait le faire craindre la difficulté de l'acclimatement joint à d'autres conditions désavantageuses.

Parmi les israélites, dont l'effectif s'élève dans les différentes villes de l'Algérie à 17,802, les décès sont dans la proportion de 2,16 sur 100 individus de cette nation. Chez les musulmans, les décès sont dans la proportion de 3,24 sur 100.

Ainsi, des trois races, Européens, musulmans, israélites, actuellement en présence en Algérie, les derniers sont ceux que la mortalité frappe avec le moins de rigueur. C'est qu'ils n'ont pas à souffrir de l'acclimatement comme les Européens, et que notre occupation, loin de les appauvrir comme les musulmans, les a mis au contraire dans une position meilleure, au double point de vue matériel et moral. Ainsi, à Alger, à Oran, dans toutes les villes où cette population est en nombre, les quartiers habités par les juifs ne sont plus, comme autrefois sous l'ancienne régence, des foyers de malpropreté et d'infection, mais rivalisent avec les constructions des rues européennes.

En résumé, la proportion des décès pour 100 hommes est en Algérie : pour les israélites, de 2,16 ; pour les musulmans, de 3,24, et pour les Européens, de 4,29.

Ainsi, la différence entre les Européens et les deux races indigènes est à peine sensible, en raison surtout des circonstances aggravantes qui devaient réagir sur la constitution des émigrants d'Europe. Un dernier rapprochement fera d'ailleurs mieux ressortir encore combien la situation de l'Algérie est rassurante sous le rapport de la salubrité, c'est que dans les possessions d'outre-mer de la Grande-Bretagne, telles que le cap de Bonne-Espérance, Sainte-Hélène, les Indes, les Antilles, etc., etc., la mortalité frappe en moyenne 7 Anglais sur 100, tandis que la proportion est à peu près de moitié moins forte en Algérie ; encore est-il permis d'espérer une réduction sur ce chiffre, à mesure que notre domination s'affermira, et que les divers éléments de la population seront dans de meilleures conditions de bien-être et de fortune.

Si, sous le rapport de la force publique, nous examinons le chapitre concernant la *milice* algérienne, nous voyons que les progrès obtenus depuis peu sont très-sensibles. La milice de la ville d'Alger et de ses faubourgs, composée de 3 bataillons, d'un escadron de cavalerie et d'un bataillon de réserve, offrait, au 1^{er} janvier 1845, un effectif de

3,202. La province entière, avec Blidah, Bouffarik, Douéra, Cherchel et Koléah, avait un effectif de 8,005. Les étrangers entrent pour un quart dans ce chiffre.

Sous le rapport de l'*instruction publique*, les établissements aussi offrent une progression remarquable. Au 1^{er} janvier 1845, il y avait 3,327 élèves fréquentant les écoles. Le collège d'Alger s'agrandit, et dès qu'il sera collège royal, les élèves seront de plus en plus nombreux et les études plus fortes, en même temps que les familles de France seront assurées d'y trouver de suffisants éléments d'instruction pour leurs enfants, qui n'auront plus alors à venir achever leurs classes dans la mère-patrie.

Alger a une école maure-française, mais encore peu suivie ; deux écoles juives, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Il y a des écoles en grand nombre dans les principales villes.

Nos *relations commerciales* avec les populations indigènes ont pris de plus en plus d'extension. On a pu constater en 1844 un accroissement marqué sur toutes les denrées et marchandises apportées par les Arabes sur les marchés de l'Algérie ; les arrivages y ont plus que doublé. La valeur des marchandises achetées en 1844 s'est élevée à près de 8 millions de francs, et le nombre des Arabes venus aux marchés avait été de 676,162. Les dé-

penses faites par les indigènes dans les trois provinces a dépassé 6,700,000 fr. : ce qui donne en 1844 une dépense totale d'environ 15 millions faite par les Arabes en acquisitions d'objets européens.

D'un autre côté, calculant les denrées et produits de toute espèce d'après leur prix moyen, on trouve que la valeur totale des approvisionnements des Arabes sur tous nos marchés s'est élevée en 1844 au chiffre brut de 40,800,000 fr.

Alger est le marché où s'accomplissent les principaux échanges avec les Européens; Constantine est le marché indigène le plus considérable et le plus fréquenté de l'Algérie. Vient ensuite le marché de Bône, puis celui d'Oran.

Les détails du volume relatifs aux *dessèchements* exécutés ou qui sont en projet témoignent du soin avec lequel on a cherché à assainir le territoire. Le chapitre des *routes* n'a pas moins d'intérêt, et l'on voit concourir à l'établissement de ces voies de communication les deux services des ponts et chaussées et du génie militaire. Les *travaux maritimes* occupent également dans l'ouvrage une place considérable, ainsi que la *colonisation*, si féconde en créations nouvelles.

Quant à l'administration de la *justice*, elle est aujourd'hui en Algérie à peu près la même qu'en France. Il y a une cour royale à Alger, un tribunal de première instance à Blidah, un à Oran, un à

Philippeville, et des justices de paix dans les principales villes. Il y a un tribunal consulaire à Alger, pour toute l'Algérie.

Enfin, pour les *finances*, le tableau général des produits perçus en 1844 présente un total de près de 18 millions de francs.

Le commerce de l'Algérie avec la France et les puissances étrangères, considéré dans son ensemble, s'est élevé, en 1844, à une valeur totale de 91 millions, savoir : importations, 83 millions, et exportations, 8 millions de francs.

Le total général des recettes coloniales de 1844 dépasse 12 millions de francs, et les dépenses n'ont été que d'environ 9 millions, d'où résulte un excédant de 3 millions.

Enfin, dans l'in-folio que nous venons d'analyser, viennent encore des tableaux comparatifs de la population indigène pour les trois grandes provinces d'Alger, Oran et Constantine, et des divers territoires ou cercles qui se rattachent à chacune d'elles ; et le volume se termine par un précis analytique de l'histoire d'Alger sous les Turcs, depuis 1711 jusqu'à 1830, époque à laquelle la France a pris possession de l'Algérie, en mettant de la sorte un terme aux insolences et aux déprédations diverses dont pendant trois cents ans l'Europe entière avait eu à souffrir de la part des pirates.

RÉSUMÉ.

Reproduisons d'une manière générale et à grands traits la physionomie de ce vaste et fertile territoire, devenu irrévocablement français.

Le climat en est assez tempéré; la chaleur est très-forte en juillet et août; le temps des pluies, qui commence en octobre et finit en avril, occasionne des débordements dans les rivières et les torrents, et tout récemment encore, la rivière de l'Arrache ou Haratch, qui naît dans le petit Atlas près de Blidah et vient joindre la mer près d'Alger, a causé des dégâts dans son cours, comme ceux de la Loire en septembre 1846.

Les montagnes voisines de la mer sont couvertes d'épaisses forêts de chênes-lièges. Le sol produit des dattiers, des orangers, des citronniers, des figuiers, des amandiers et une foule d'autres arbres fruitiers. C'est sur le versant méridional de l'Atlas que se récoltent les meilleures dattes. Les lions et les panthères se montrent rarement, ils se tiennent davantage au Maroc; il y a beaucoup de chacals et de hérissons. Les serpents et les scorpions, dans les plaines, sont assez incommodes. Les brebis du désert fournissent de belles laines soyeuses; les chameaux et les dromadaires sont très-estimés. L'Algérie abonde en sources minéra-

les et thermales. La race humaine dominante est celle des Arabes ; ils ont les yeux vifs et le teint olivâtre. Les uns occupent des demeures fixes, les autres vivent sous des tentes et errent avec leurs troupeaux ; ces derniers sont les Bédouins ; leurs chefs se nomment cheiks , lesquels sont de leur côté soumis à un aga. Il y a beaucoup d'individus de la race maure dans les villes , et les Kabyles se tiennent dans les montagnes , surtout vers l'est. Tous les indigènes s'enveloppent d'un haïck , grande pièce d'étoffe de laine blanche plus ou moins grossière ; les chefs ont un burnou, sorte de manteau en laine avec un capuchon : ces burnous se conservent avec soin et se transmettent de père en fils.

Quant aux villes principales, il faut citer Alger, Constantine , Philippeville , Bône , Sétif , Blidah, Oran et Tlemsen.

Alger, capitale de toute l'Algérie , est bâtie en amphitéâtre sur le penchant d'une colline faisant face à la mer, d'où ses maisons blanches apparaissent avec leurs terrasses , comme un vaste panorama. Depuis l'occupation française , cette ville s'est considérablement embellie ; il y a même un quartier entièrement bâti à l'européenne. Alger compte maintenant plus de 60,000 habitants. Blidah, Médeah et Milianah dépendent de la province d'Alger.

Constantine s'élève au delà du petit Atlas sur l'Oued-Rummel, à l'endroit où cette rivière franchit le contre-fort de l'Atlas, et se dirige vers la mer pour s'y jeter entre Philippeville et Jigelli. Constantine, assise sur un plateau entouré presque entièrement de rochers, qui faisaient toute la force de l'ancienne Cirta, capitale de la Numidie de Jugurtha, compte environ 50,000 habitants. Philippeville, Bône et Sétif dépendent de la province de Constantine.

Oran, chef-lieu de la province du même nom près de la mer, compte environ 10,000 habitants, et Tlemsen, capitale de l'ancienne Mauritanie césarienne, qui réunit 15,000 habitants, dépend, ainsi que Mascara, de la province d'Oran.

Quittons ces fortunés rivages, couverts des exploits de nos braves, dont la valeur y a si glorieusement assuré notre domination, et dirigeons nos pas vers l'antique berceau d'Isis et d'Osiris, empire des Pharaons, des Sésostris, de Cléopâtre et de Saladin; contrée où sommeillent les débris de Memphis et de Thèbes aux cent portes, et où nos preux soldats encore ont laissé des souvenirs ineffaçables. Le voyageur qui nous conduira sur cette terre où fleurirent jadis les sciences et les arts, et où renaît, apportée de l'Occident, la civilisation européenne, sera M. Clot-Bey, Français digne de ce nom, et attaché en qualité de médecin au ser-

vice du vice-roi, Méhémet-Ali, régénérateur actuel de l'Egypte, homme d'un génie éminemment supérieur, qui, né en 1769 à La Cavalle, petit bourg de la Roumélie, dans la Turquie d'Europe, vint avec des forces ottomanes, en 1799, prendre part à la bataille d'Aboukir, ensuite combattre les Mamelouks, et qui depuis a su faire de si grandes choses pour sa nouvelle patrie, où il règne en arbitre suprême et en maître absolu.

CLOT-BEY.

VOYAGE EN ÉGYPTE,

OU

APERÇU GÉNÉRAL SUR L'ÉGYPTE.

(1840.)

PRÉLIMINAIRE.

L'Égypte, ce foyer de tant de magiques souvenirs, où naquit la civilisation du monde, et qui végétait depuis des siècles dans un profond oubli lorsque l'expédition française de 1798 vint l'en tirer avec tant d'éclat, semble aujourd'hui sortir comme par enchantement de ses vieilles ruines, et inspirer à l'Occident un intérêt pour ainsi dire populaire. Ce ne fut point seulement par la puissance du glaive que les guerriers français y imprimèrent leurs traces ; les savants dont Bonaparte avait pris soin de s'entourer, comme chef d'expédition, y dé-

veloppèrent aussi la force du génie, et en rapportèrent une encyclopédie de découvertes et d'observations précieuses, grand ouvrage qui n'est pas une des moindres gloires de notre beau pays. Déjà le voyage de Volney avait offert un digne reflet de cette contrée ; ceux du duc de Raguse en ont donné une peinture utile et brillante à la fois ; celui de M. Poujoulat n'a fait qu'y ajouter un nouvel intérêt ; celui de l'Anglais Lane a retracé avec fidélité les mœurs des habitants ; enfin , celui de M. Mengin a reproduit de curieux détails sur l'Egypte et sur le prince qui la gouverne.

Mais l'homme d'élite qui, de l'Occident, a, selon nous et les hommes impartiaux, rendu le plus de services à l'Egypte, est un des vénérables membres de l'expédition française , celui par la persévérance duquel nous avons pu, quoique tardivement, à ses yeux comme aux nôtres, jouir enfin du plus beau titre scientifique des temps modernes : c'est d'avance nommer M. Jomard, membre de l'Institut, l'un des conservateurs de la Bibliothèque Royale. Ce savant aussi modeste que profond, qui est devenu le Jenner français, en ce sens qu'il a importé d'Angleterre et mis en usage dans son pays le vaccin moral pour détruire l'ignorance, comme l'Anglais Jenner avait trouvé et mis en pratique le vaccin médical destiné à combattre ou prévenir la petite vérole ; ce vétéran de l'Institut

d'Égypte, qui, nous le répétons, a le plus, avec les De Gerando, concouru à nationaliser chez nous l'instruction mutuelle du peuple ; ce vénérable compagnon de Monge et de Berthollet, en même temps qu'à force de veilles et de lutttes obstinées, sous la Restauration, il mettait au jour le grand travail de la commission d'Égypte, ne cessait pas, dans le noble rêve de sa philanthropie, de s'occuper des plus sûrs moyens de faire revivre en Orient les lumières qui en étaient sorties et dont jouit l'Occident. C'est, en effet, par lui ou par son entremise libre et désintéressée, que de jeunes Égyptiens, arrivés à Paris, ont puisé dans cette capitale de la civilisation européenne les trésors précieux des diverses branches de connaissances, afin de les reporter et les faire refleurir dans leur propre patrie.

Ainsi, cet argonaute de la science, après avoir désaltéré son esprit généreux aux sources mêmes de l'antique savoir, était, par la publication du magnifique ouvrage sur l'expédition d'Égypte, revenu, en quelque sorte, en doter la France, et il a ensuite réussi à rendre à l'Égypte le dépôt agrandi qu'il en avait tiré. Ainsi ce bienfaiteur de la classe populaire, ou plutôt, comme nous l'avons dit, ce Jenner de l'enseignement mutuel, a su encore enrichir la Bibliothèque Royale d'une de ses sections les plus importantes, c'est-à-dire du musée géographique ou cabinet des cartes et plans, qui man-

quait à ce vaste monument de l'intelligence humaine. Voilà quatre belles phases de la vie de M. Jomard : honneur à lui ! honneur à son savoir et à son noble cœur ! Il pourra dire avec le poète : *Non omnis moriar*¹.

Après les voyages et les noms que nous venons de citer, arrivons au travail que M. le docteur Clot-Bey a récemment publié sur l'Égypte. Nous ne donnerons que l'analyse des chapitres qui concernent la géographie et les mœurs ou usages, et nous aurons soin d'encadrer dans notre analyse les autres documents nouveaux que nous avons pu recueillir ailleurs sur la même contrée.

APERÇU GÉOGRAPHIQUE OU PHYSIQUE.

L'Égypte est située par 24° — 32° lat. N. , et 28° — 31° long. E. Elle est bornée, au nord, par la Méditerranée , sur laquelle elle développe une ligne littorale de 70 lieues ; à l'ouest, par les monts libyques ; à l'est, par les monts arabiques et la mer Rouge ; et au sud, par la Nubie. L'Égypte n'est, à proprement parler, qu'une étroite vallée dont le Nil est l'artère , et qui suit toutes les sinuosités du fleuve. Les deux chaînes des monts libyques et des monts arabiques étreignent cette

¹ Je ne mourrai pas tout entier.

HORACE, liv. III, ode xxx.

vallée dans toute sa longueur jusqu'à la hauteur du Caire, où, cessant d'être parallèles, elles s'éloignent l'une de l'autre et se dirigent, l'une vers le nord-est, l'autre vers le nord-ouest, et vont, celle-ci finir à la Méditerranée, et celle-là joindre les monts de l'Arabie Pétrée et de la Syrie au point où aboutissent l'isthme et le golfe de Suez.

Ainsi bornée, l'Égypte a environ 220 lieues de longueur du nord au sud, et 120 dans sa plus grande largeur. Sa superficie est de 1,700 lieues carrées, dont 245 pour la haute, 255 pour la moyenne, et le reste pour la basse Egypte. Il y a environ 1,000 lieues carrées de terres cultivables.

En général, les vallées qu'arrosent les grands fleuves ont une sorte de lit ou berceau dans le fond duquel s'écoulent les ondes ; le contraire existe en Egypte, c'est-à-dire que les rives du Nil sont plus élevées que le reste du sol, qui descend en une pente appréciable, dit M. Clot-Bey, à mesure que l'on s'éloigne du Nil. Cette disposition du terrain permet au fleuve de s'étendre facilement au moment qu'il déborde, et de couvrir tout le pays cultivé.

La nature, dit l'auteur, semble avoir placé les montagnes qui longent l'Égypte pour la garantir de l'envahissement des sables des déserts qui s'étendent à l'ouest. Les montagnes de l'est sont plus rapprochées du fleuve, et même souvent elles en

forment les rives. C'est dans cette chaîne que se trouve le Mokattam, dans le voisinage du Caire. La chaîne libyque est généralement plus basse que l'arabique. A l'est du Mokattam, cette dernière chaîne, qui se dirige sur la mer Rouge et l'isthme de Suez, va toujours en s'élevant, tandis que la chaîne libyenne, au contraire, s'incline sans cesse à partir de la hauteur du Caire.

Sous le rapport du climat, l'Egypte est assez échauffée, surtout depuis le mois de février jusqu'à celui de novembre; cette chaleur vient : 1° du voisinage du tropique, et 2° du peu d'élévation du terrain au-dessus du niveau de la mer. Il en résulte seulement deux saisons : le printemps ou la fraîcheur, qui dure de décembre à février, et l'été ou la chaleur, qui dure tout le reste de l'année. Dans le delta qui avoisine la mer, le thermomètre indique en hiver de 12 à 14° au-dessus de zéro, et en été de 24 à 28°; mais la chaleur augmente à mesure qu'on se rapproche de l'équateur, et, en effet, à Assouan, limite entre la Libye et l'Egypte, le thermomètre monte à 38°. La transition du jour à la nuit en Egypte est beaucoup plus tranchée que partout ailleurs. Un vent du nord diminue la chaleur; il s'élève ordinairement au coucher du soleil, et la température dans la nuit donne toujours de 8 à 12° de moins que dans le jour : aussi les nuits en Egypte sont-elles fort supportables,

en même temps que le ciel est d'une extrême sérénité.

M. Clot-Bey explique le mirage d'une manière concluante et lucide : c'est, dit-il, la chaleur de la température qui, en agissant sur la surface plane du sol de la basse-Egypte, donne naissance à ce phénomène. C'est lorsque le sol a été suffisamment échauffé par la présence du soleil que le mirage se produit. Alors le terrain semble terminé à une lieue environ par une inondation générale ; les villages au delà de cette distance paraissent des îles situées au milieu d'un lac dont l'eau fantastique réfléchit chaque objet ; mais à mesure que l'on s'approche du village, le bord de l'eau apparente s'éloigne et disparaît pour se reproduire ensuite un peu plus loin.

Parmi les vents d'Egypte, il faut citer le *kamsin*, vent violent du sud, dont le nom arabe signifie cinquante, mot qui lui a été donné à cause du nombre de jours pendant lesquels il souffle. Les Arabes lui ont aussi donné le nom de *simoun*, qui signifie poison. C'est vers l'équinoxe qu'il se lève, et alors le ciel revêt une teinte rougeâtre, l'atmosphère n'est plus qu'une immense nuée de poussière, la chaleur devient excessive et desséchante ; parfois ce vent est si violent, qu'il engloutit des caravanes entières.

En Egypte les rosées sont rares en hiver, et

très-abondantes en été ; il en est une que les Egyptiens appellent notka, qui tombe vers la mi-juin et qui purifie l'air. Quoiqu'on en dise, il pleut dans cette contrée, surtout dans la basse Egypte, où d'octobre à mars il y a peu de semaines sans pluies ; néanmoins, elles sont extrêmement rares dans la haute Egypte, et n'y apparaissent qu'à de longs intervalles.

M. Clot-Bey a consacré au Nil un assez long chapitre, tout rempli d'intérêt. Il passe en revue les différents noms donnés à ce fleuve, et les honneurs que lui rendaient les anciens Egyptiens ; il parle des sources du Nil, jusqu'à ce jour encore douteuses ; il décrit les deux principaux bras du fleuve, le Taccazé ou Nil Bleu et le Bar-el-Abiad ; ce dernier bras est évidemment le véritable Nil, dont la source paraît cachée dans les montagnes de la Lune. L'auteur expose les débordements périodiques du Nil, qui alors baigne les pieds de presque toutes les villes et les principaux villages. Comme tous les fleuves intertropicaux, le Nil grossit vers le solstice d'été, et l'on pense que ses crues proviennent des orages formés par les vapeurs de l'océan Indien, poussées vers l'Abyssinie par un vent de sud-est, et retenues dans cette région par la haute chaîne de montagnes, où elles tombent en pluie.

En décrivant le cours du Nil, M. Clot-Bey en indique les points les plus remarquables. La pente

du terrain où roule le fleuve depuis Assouan jusqu'à la mer est, dit-il, peu considérable. A 250 lieues de son embouchure et à 5 lieues au-dessus d'Assouan, il est élevé de 543 pieds au-dessus de la Méditerranée; à Thèbes, 180 lieues de l'embouchure, cette élévation est de 357 pieds; à Syout, 125 lieues de la mer, elle est de 287 pieds; et au Caire, c'est-à-dire à 50 lieues de la mer, cette élévation dans les hautes eaux n'est plus que d'environ 40 pieds. Le Nil parcourt 3 milles à l'heure dans sa crue, et 2 milles dans les basses eaux. Il y a au Caire un nilomètre, appelé *mekyas*, mot qui veut dire instrument de mesure; c'est une colonne de marbre blanc, élevée dans la petite île de Raoudah, au centre d'un puits carré dans lequel une ouverture est pratiquée aux eaux du Nil et dont on peut atteindre le fond, au moyen d'escaliers établis sur ses parois. Cette colonne, taillée à 8 pans, est graduée en 16 divisions que l'on nomme coudées, et la coudée équivaut à 0,540 millimètres. Le *mekyas* est déjà d'une fondation ancienne, puisqu'elle remonte à l'an 97 de l'hégire, 525 de J.-C. Le fleuve ne descend presque jamais au-dessous de la troisième coudée, et il doit monter d'environ trente doigts au-dessus de la seizième, c'est-à-dire couvrir le chapiteau, pour annoncer le plus haut point d'abondance. Dans les grandes inondations, les eaux atteignent quelquefois le désert.

M. Clot-Bey assure que l'eau du Nil est très-portable, très-légère, et ne dérange jamais l'exercice des fonctions digestives ; les anciens attribuaient même à cette eau la vertu de rendre les femmes fécondes, et Bérénice, mariée à Antiochus, roi de Syrie, avait fait de l'eau du Nil sa boisson exclusive, que son père, Ptolémée Philadelphe, lui envoyait par des courriers expédiés d'Alexandrie.

L'Egypte a dix lacs, dont sept communiquent avec la Méditerranée ; les principaux sont : 1° le lac Maréotis, près d'Alexandrie, alimenté jadis par les eaux de la mer, et aujourd'hui seulement par les eaux pluviales et le trop-plein du canal Mahmoudyeh qui fait communiquer les eaux du port d'Alexandrie avec celles du Nil, au-dessous du Caire ; 2° le lac Menzaleh, qui s'étend depuis Damiette jusqu'aux ruines de Péluse ; 3° le lac Amer, situé vers le milieu de l'isthme de Suez ; 4° le lac Mœris, qui occupe le fond d'une large vallée circulaire formée par la chaîne libyque, à la hauteur de la moyenne Egypte, lac qui se lie à la vallée du fleuve Sans-Eau, voisine des lacs Natron.

Après cet aperçu physique de l'Egypte, M. Clot-Bey passe en revue les productions ou richesses des trois règnes : minéral, végétal et animal. Il décrit avec soin les végétaux indigènes et les végétaux exotiques, les animaux particuliers à la contrée et ceux qui y ont été importés ; les merveil-

leux jardins créés par le vice-roi et son fils Ibrahim-Pacha ; les arbres des forêts, c'est-à-dire principalement les dattiers, rangés au nombre des arbres indigènes, avec les gommiers, les acacias, les cyprès et les tamarins. Quant aux animaux, il cite parmi les animaux domestiques le cheval, l'âne, le dromadaire, le mulet, la chèvre, le chat ; parmi les quadrupèdes sauvages : le loup, le renard, le chacal, la hyène, le sanglier, l'hippopotame, la gazelle ; parmi les oiseaux domestiques : la poule et le pigeon ; parmi les oiseaux sauvages : le vautour, l'aigle, la chouette, le hibou, la tourterelle, etc. ; enfin, parmi les reptiles : le crocodile, la tortue, la vipère, la couleuvre, etc. Tous les détails qu'il donne à cet égard sont d'un haut intérêt pour les savants et les hommes spéciaux.

HABITANTS ET VILLES.

Après avoir énuméré les richesses naturelles de l'Egypte, M. Clot-Bey décrit les diverses races d'hommes qui l'habitent, et qui se composent de Cophytes, d'Arabes, de Juifs, de Grecs, de Turcs, de Géorgiens et Circassiens, d'Abyssiniens, de nègres et d'Européens.

Les *Cophytes* ont le front fuyant, de grands yeux noirs, l'oreille élevée, le nez légèrement épaté, les lèvres épaisses, le menton large, les cheveux noirs,

le teint blafard. Les *Arabes*, qui forment la souche dominante, égyptienne, sont désignés assez généralement par le nom de *Fellahs*, pour les villes et les campagnes, et par celui de *Bédouins* pour les tribus nomades. Les Bédouins sont en général de taille assez élevée; leurs membres ne sont pas arrondis, comme ceux des Arabes cultivateurs; ils sont grêles. Leur teint, naturellement blanc, est hâlé par le soleil. Parmi leurs femmes il en est, dit M. Clot-Bey, qui sont d'une beauté ravissante. Il y a les *Barabras*, peuple de la Numidie inférieure, répandu sur les bords du Nil, depuis l'île de Philœ jusqu'à la seconde cataracte, sur environ 200 lieues de longueur; la couleur de leur peau imite la teinte de l'acajou; ils ont des mœurs douces et une grande probité. Les *Juifs* d'Egypte se distinguent par la blancheur de leur teint, leurs yeux bleus ou gris, leurs cheveux longs ou châains. Les *Abyssiniens* amenés en Egypte y sont vendus comme esclaves, et c'est parmi eux qu'on recrute les eunuques, de même que dans les esclaves venus du Darfour et du Kordofan. Les *nègres* d'Ethiopie ont des types différents, selon qu'ils appartiennent au Darfour, au Kordofan ou au Camamil.

M. Clot-Bey évalue la *population* de l'Egypte à plus de 3 millions d'habitants, dont environ 2,600,000 musulmans, 150,000 Cophtes, 12,000 Turcs, 70,000 Arabes, 20,000 nègres, 5,000 Abys-

siens, 5,000 esclaves circassiens et géorgiens, 7,000 Juifs, 5,000 Syriens, 3,000 Grecs, 2,000 Italiens, 800 Français, 80 Anglais, etc.

Méhémet-Ali a divisé l'Egypte en sept gouvernements principaux, régis par des intendants nommés moudyrs. Les moudyrlicks sont divisés en départements, et les départements en cantons qui renferment dans leur circonscription plusieurs villages. La basse Egypte comprend 4 moudyrlicks ; la moyenne et la haute, 3 ; le nombre des départements est de 64, et celui des villages d'environ 3,500.

M. Clot-Bey passe en revue les villes les plus remarquables de l'Egypte, depuis Alexandrie jusqu'à Kosseyr ; offrons quelques traits rapides de ses descriptions.

Alexandrie, située par 31° 13' 5" lat. N., 27° 35' 30" long. E. près du lac Maréotis, sur un isthme qui joint à la terre ferme la presqu'île couvrant ses deux ports ; le port neuf à l'est, peu sûr dans les gros temps ; et le grand port à l'ouest, où toutes les escadres de l'univers, a dit Bonaparte, pourraient mouiller à l'abri des vents et de toute attaque. Le phare est à l'extrémité du môle. Entourée d'un côté par la mer, de l'autre par les sables, Alexandrie est dans une position pour ainsi dire insulaire : c'est la clef militaire de l'Egypte ; ses deux ports sont les seuls que l'Egypte possède ;

c'est là aussi que le vice-roi a établi son arsenal ; il a de plus ouvert un canal navigable, dit canal Mahmoudyeh, pour remplacer la branche du Nil comblée par les attérissements ; et depuis lors tout le commerce de l'Egypte s'est concentré dans Alexandrie, dont la population actuellement dépasse 60,000 âmes. Il y a un quartier bâti à l'européenne et où logent les principaux consuls. Alexandrie a plusieurs forts, dont deux ont été construits par l'armée française. Les environs de cette ville sont couverts, jusqu'à 2 lieues à la ronde, d'immenses ruines qui attestent les merveilles de cette antique cité fondée par Alexandre-le-Grand, et où depuis régnèrent les Ptolémée et Cléopâtre. Les principaux établissements publics sont l'arsenal, les magnifiques palais du vice-roi et les mosquées.

En suivant la côte à l'est d'Alexandrie, on rencontre *Aboukir*, l'antique *Busiris*, lieu qui réveille un souvenir de deuil et de gloire à la fois dans toute âme française. Plus à l'est encore est *Rosette*, sur la rive gauche de la branche occidentale du Nil, à une lieue et demie de la mer. On se rend à Rosette, soit par terre en longeant le rivage, soit par le Boghâz, dangereux passage qui obstrue l'embouchure du Nil. Rosette est appelée *Raschid* par les Arabes, qui attribuent sa fondation au fameux calife Haroun-el-Raschid. Cette ville, renommée par ses rizières, compte environ 15,000 habitants.

Sur la rive orientale de la branche du Nil qui portait autrefois le nom de Phatnitique, on trouve à 2 lieues de la mer et à une demi-lieue du lac Menzaleh, la ville de *Damiette*, par $31^{\circ} 25' 43''$ lat. N., $29^{\circ} 29' 15''$ long. E. Elle n'occupe pas le même emplacement que la ville dont s'empara Saint-Louis en 1249. Lorsque ce prince la rendit aux musulmans pour prix de sa liberté, ceux-ci la détruisirent, et allèrent, dit M. Clot-Bey, élever 2 lieues plus loin une nouvelle cité, qui est la ville actuelle et qui compte environ 30,000 habitants. *Damiette* est l'entrepôt du riz de l'Egypte, dont elle fait avec la Syrie un commerce important. Sur la rive droite de la branche de *Damiette* et à environ 12 lieues de cette ville est *Mansourah*, lieu illustré par l'échec de saint Louis.

En remontant le Nil, on trouve, dans une plaine sablonneuse, à 800 mètres de la rive droite du fleuve, à 5 lieues et demie du sommet du Delta et au pied des derniers mamelons du Mokattam, le *Caire* ¹, capitale de l'Egypte, située par $30^{\circ} 2' 21''$ lat. N., $28^{\circ} 58' 30''$ long. E. La ville principale, appelée Grand-Caire, est placée entre le bourg de Boulaq, qui lui sert de port au nord, et le Vieux-Caire, qui lui sert de port au sud-est de l'île Raoudah. Cette capitale, peuplée de 300,000 habitants,

¹ *El Kaherah*, la victorieuse, que les Arabes nomment *Misr*, comme ont été appelées en Orient les capitales successives de l'Egypte.

contient plus de 50 quartiers, de 400 mosquées et de 30,000 maisons; elle a plus de 70 portes, dont quelques-unes sont intérieures. Ses rues, comme celles de toutes les villes musulmanes, sont tortueuses et coupées par des ruelles. Il y a quatre places principales, dont l'une, dite l'Esbekyeh, égale l'intérieur du Champ-de-Mars à Paris, et où l'on voit la maison qui fut habitée, pendant l'expédition, par le général Bonaparte. A l'époque de l'inondation, ces places sont submergées, excepté celle de l'Esbekyeh, qui vient d'être exhauscée, nivelée, plantée d'arbres et entourée d'un canal. Les bazars sont dans le centre de la ville, et il y en a de très-remarquables. Il y a 1,300 okels, 1,200 cafés, 300 citernes et 70 bains. Les trois cimetières les plus étendus, ou villes des tombeaux, ainsi que les appellent les Arabes, sont hors du Caire. Il n'y avait autrefois au Caire, comme hôpital, que le Moristan; il en existe aujourd'hui plusieurs et parfaitement tenus. On remarque dans l'intérieur de la ville plusieurs édifices consacrés à l'enseignement, et de très-beaux palais. La citadelle est au midi, sur la dernière hauteur du Mokattam; le vice-roi y réside lorsqu'il vient au Caire. Boulaq, faubourg du Caire, au nord, n'en est séparé que par une plaine de peu d'étendue, et il repose au bord du Nil.

La principale ville du Fayoum est *Medinet-el-*

Fayoum, à l'entrée de cette riche province, avec 12,000 habitants. *Syout*, capitale de la haute Egypte, par $27^{\circ} 13' 14''$ lat. N. et $28^{\circ} 23' 17''$ long. E., a des environs magnifiques ; elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Lycopolis*, à un quart de lieue du Nil. *Girgeh*, par $26^{\circ} 22' 20''$ lat. N., $29^{\circ} 34' 51''$ long. E., s'élève près des ruines de Ptolémaïs, sur la rive gauche du Nil. Après le Caire et Alexandrie, *Girgeh* est la plus grande ville de l'Égypte ; elle compte 12,000 âmes. *Keneh*, la *Cænopolis* des anciens, par $26^{\circ} 11' 10''$ lat. N., $30^{\circ} 24' 30''$ long. E., sur la rive droite du Nil, a de 8 à 10,000 âmes ; elle sert de halte aux caravanes qui se rendent à la Mecque ou en reviennent par *Kosseyr*. *Esné*, sur la rive gauche du Nil, a un grand marché de chameaux. *Assouan*, ou Syène, par $24^{\circ} 8' 6''$ lat. N., $30^{\circ} 34' 39''$ long. E., ville de 4,000 habitants, est la dernière que l'on rencontre en Egypte du côté de la Nubie, près de la petite île d'Eléphantine et celle de Philœ, qui est un peu au-dessus de la cataracte. *Suez*, l'antique Arsinoé, par $29^{\circ} 59' 6''$ lat. N., $30^{\circ} 15' 5''$ long. E., avec environ 1500 âmes, est devenue comme l'avant-poste des Indes, depuis l'établissement des diligences entre cette ville et le Caire. Enfin *Kosseyr*, avec 1,200 habitants, est un petit port sur la mer Rouge et l'une des stations des paquebots anglais.

Sous le rapport des *religions*, la musulmane est

celle qui domine en Egypte, avec une grande tolérance pour les autres cultes, principalement à l'égard des chrétiens. Les Juifs sont très-méprisés; cependant Méhémet-Ali les a émancipés des avanies qu'ils subissaient avant ce prince. Le rite cophte est exclusivement limité à l'Egypte. Musulmans, juifs, chrétiens voient leurs ministres appelés par le vice-roi aux prières publiques, dans l'île Raoudah, près du Mekyas, pour saluer la crue du Nil.

Les *lois* musulmanes appliquées à l'Egypte ont pour base le Koran. La loi civile fixe l'époque de la majorité à l'âge de puberté : pour l'homme à 12 ans, et pour la femme à 9, si elle est nubile; dans tous les cas, les deux sexes sont majeurs à 15 ans. La loi limite à 4 le nombre des épouses légitimes; celui des concubines ou esclaves n'est pas déterminé. Le divorce est admis et dépend du mari. L'adultère qui n'est pas marié est fustigé; s'il est marié, on le lapide. Les kadys rendent la justice, ayant sous eux les cheiks, les mouftys, docteurs de la loi, et les naïbs, espèces de substituts. Le lieu où se rendent les jugements s'appelle *mehkemé*. Le vice-roi, ne pouvant rien changer à la justice civile, a borné ses réformes à la justice militaire, et a mis en pratique, dans son armée, le code militaire français.

Le chapitre du livre de M. Clot-Bey sur les *mœurs et usages* est rempli d'intérêt; l'auteur fait bien con-

naître les classes sociales de l'Égypte, depuis les ulemas ou hommes de la loi et de la religion, jusqu'aux fellahs ou paysans. Il marque les distinctions tranchées qui existent entre les Turcs et les Arabes, et indique les réformes introduites avec tant de sagesse et de succès par Méhémet-Ali. Une seule mesure est généralement blâmée par les hommes éclairés : c'est l'abolition de la prostitution ; elle a produit un effet déplorable, dit l'auteur, en faisant faire des progrès à un vice plus honteux, plus dégoûtant que le libertinage, la pédérastie ; et il paraît que le gouvernement égyptien songe à tolérer de nouveau les femmes publiques.

L'Égypte est toujours le pays qui fournit exclusivement aux harems les *eunuques*, ces êtres mutilés dont l'usage remonte à Sémiramis. Cette coutume barbare, compagne obligée de la polygamie, est générale en Orient, mais surtout en Afrique, et plus encore en Égypte. Syout et Girgeh sont les seules villes où s'accomplit la castration, et les opérateurs sont des prêtres cophtes ; le village de Zawy-el-Dyr, près de Syout, est la métropole des mutilateurs ; 300 eunuques environ sortent annuellement de leurs mains. Leurs victimes sont de jeunes nègres de 6 à 9 ans, amenés par les caravanes du Sennar et du Darfour ; on les vend d'ordinaire, dit M. Clot-Bey, suivant les chances de vie ou les qualités qu'ils possèdent, de 1,500 à 3,000 piastres

(de 325 à 750 francs). Les opérateurs tranchent avec un rasoir toutes les parties extérieures de la génération, puis versent de l'huile bouillante sur la blessure, qui est saupoudrée ensuite de la poudre de henné, et pansée avec un onguent d'argile et d'huile. Les trois quarts des enfants qui subissent cette opération ne lui survivent pas; l'autre quart mène une vie étiolée et souffrante. Mais, en revanche, les eunuques sont traités par leurs maîtres avec de grands égards, et à Constantinople le chef des eunuques est le personnage le plus important de la cour du sultan. Comme effet de sa dégradation, l'eunuque, privé de barbe et avec sa voix féminine, est ombrageux, orgueilleux et méchant.

En Egypte, la population des deux sexes étant à peu près balancée, la plupart des Egyptiens, surtout de la classe moyenne, n'ont qu'une seule femme, et la polygamie n'est pratiquée que dans les classes opulentes. Les divorces sont nombreux, et l'on voit même des Egyptiens qui ont divorcé plus de cinquante fois : c'est là une exception; mais ceux qui ont répudié 10, 12 et jusqu'à 20 femmes sont la généralité.

Nous aurions bien suivi M. Clot-Bey dans les intéressants détails qu'il donne sur les mœurs des musulmans indigènes, sur leurs aliments et repas, sur leurs ameublements, leur vie intérieure, leurs

funérailles, leurs cérémonies diverses ; mais nous aurons lieu d'y revenir dans les relations des autres voyageurs. Nous terminerons cette analyse de l'aperçu général de l'Egypte par quelques mots sur le gouvernement actuel de ce pays.

Nous avons déjà vu que Méhémet-Ali a divisé l'Egypte en sept gouvernements principaux à la tête desquels il a placé des intendants, appelés *moudys* ; nous avons dit que ces gouvernements, dont deux sont formés par la haute Egypte, un par la moyenne et quatre par la basse, sont divisés eux-mêmes en départements, qui se subdivisent à leur tour en cantons. Les chefs des départements se nomment *mâmours*, mot qui signifie à peu près substitut. Les chefs de cantons s'appellent *nazirs*. Le canton embrasse dans sa circonscription plusieurs villages, qui ont pour premier magistrat une espèce de maire, nommé *cheik-el-beled*.

Celui-ci a action directe sur les fellahs, qui ont recours à ses décisions dans leurs démêlés ; il répond du paiement des contributions ; il surveille les travailleurs, et punit les administrés si les ordres du gouvernement ne sont pas exécutés par eux : c'est presque le maire et le juge de paix tout à la fois, indépendamment du kady, chargé de rendre la justice. Le mâmour détermine les travaux de l'agriculture ; il fait les levées d'hommes pour le service militaire : c'est le préfet. Le mou-

dyr veille à l'exécution des ordres du vice-rci et des décrets du conseil; il soigne l'entretien des canaux, des ponts et des digues, en faisant sa tournée dans les départements : c'est le gouverneur. Les moudyrs sont Turcs, les mâmours Arabes ou chrétiens, et les cheiks-el-beled indigènes.

Outre les cheiks-el-beled, il y a dans chaque village un chef de culture, arpenteur, appelé *kholy*; un *séraf* ou percepteur des impôts, et un *chahed* ou délégué du kady, chargé de rendre la justice et faisant office de notaire pour passer les actes publics.

Ces fonctionnaires ont des traitements, des uniformes et des insignes particuliers : les cheiks ont une décoration en argent, les nazirs une en or, les mâmours une en diamants, et les moudyrs sont des beys, des colonels ou généraux, ou des pachas, qui portent l'uniforme affecté à leur dignité.

Il y a des gouverneurs spéciaux appelés *zabits*, affectés aux détails de la police, au Caire, à Damiette, à Rosette et Alexandrie. Des agents de police font leurs patrouilles la nuit, en interpellant les passants par cette exclamation : « Qui est là (*Kim douro*)? » à laquelle on répond : « Citoyen (*Ebn-el-beled*, enfant du pays). » Alors le garde de nuit crie encore : « Atteste l'unité de Dieu (*Ouahhid Allah*). Il n'y a de Dieu que Dieu (*La ilah illah*

Allah), » fait la personne interrogée. Les chrétiens comme les musulmans sont tenus de prononcer cette formule.

Le gouvernement rémunère ses agents et l'armée au moyen des revenus que procurent l'impôt territorial, l'impôt personnel et les douanes.

L'armée égyptienne a été organisée à l'euro-péenne par le colonel Sèves, aujourd'hui major général sous le titre de Soliman-Pacha. Les colonels et les généraux de brigade ont le titre de beys, les généraux de division celui de pachas, et le général en chef celui de séraskier.

La solde du simple soldat est de 15 piastres par mois, ce qui fait environ 2 sous et demi par jour. Le caporal (oun-bachi) a 25 piastres ; le sergent (chaouich), 30 ; le sergent-major (bachaouich), 40 ; l'adjudant sous-officier (sokolagassi), 60 ; le sous-lieutenant (melasem sane), 250 ; le lieutenant (melasem evel), 350 ; le capitaine (iusbachi), 500 ; l'adjudant-major (sakolagassi), 1,200 ; le chef de bataillon (bimbachi), 2,500 ; le lieutenant-colonel (kaimakan), 3,000 ; le colonel (mir allai) 8,000 ; le général de brigade (mir lioua), 11,000 ; le général de division (mir miran), 12,500.

Les forces régulières du vice-roi sont de 180,000 hommes, et il en a 12,000 pour former sa garde. Il y a 5 régiments d'artillerie, 1 régiment du train, 2 bataillons du génie, 36 régiments d'infanterie,

15 régiments de cavalerie, et 26,000 Albanais et Bédouins.

La flotte égyptienne se compose de 11 vaisseaux de ligne, 7 frégates, 5 corvettes et 9 bricks ou goëlettes ; l'effectif des équipages est de 13,000 hommes.

Quittons l'Egypte et remontons le Nil pour diriger nos pas vers une contrée plus vers le sud, encore peu explorée, celle du Darfour, et où va nous conduire un voyageur arabe qui y a fait un assez long séjour.

MOHAMMED EBN-OMAR EL TOUNSY.

—

VOYAGE AU DARFOUR,

EFFECTUÉ DE 1803 A 1820, ET PUBLIÉ EN 1845.

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage dont nous allons présenter l'analyse a été traduit de l'arabe par le docteur Perron, directeur de l'École de médecine du Caire, et publié par les soins de M. Jomard, membre de l'Institut, conservateur - administrateur de la Bibliothèque Royale, ancien directeur de la mission égyptienne en France, etc. Une préface rédigée par ce dernier fait connaître : 1^o l'état actuel des connaissances sur le Darfour ; 2^o la personne du voyageur arabe ; 3^o le climat, les animaux et les productions du pays, avec quelques détails sur les habitants. Nous allons reproduire sommairement quelques-uns de ces faits.

Depuis l'année 1793, aucun voyageur européen

connu n'a pénétré dans le royaume du Darfour, et l'année 1799 est la première et la dernière qui ait vu paraître un voyage spécial effectué dans cette contrée. La relation de Browne fut comme une révélation de ce pays, connu de nom seulement, car avant ce voyageur anglais on ignorait encore la position exacte du Darfour ; encore, cet intrépide explorateur, ayant été malade et prisonnier pendant la plus grande partie de son séjour de trois ans à Kobeyh, ne put-il mettre à profit tout le talent d'observation dont il était doué. Son voyage fut suivi de près par l'expédition française en Egypte, et Bonaparte allait envoyer des agents français au Darfour, lorsque le désastre maritime d'Aboukir dut faire renoncer à ce projet.

Le peu d'étendue des observations de Browne, seul témoin oculaire, le manque de développement dans les récits donnés par d'autres voyageurs, et surtout l'importance de ce pays vaste, riche et très-peuplé ; enfin ses relations naturelles avec la vallée du Nil et son ancien commerce avec l'Egypte faisaient désirer depuis longtemps une relation nouvelle et plus complète que la précédente.

Tels ont été les motifs de la traduction, exécutée et publiée en 1845, du voyage du cheik Mohammed Ehn-Omar el Tounsy, voyage exécuté il y a une vingtaine d'années, et qui est de nature à satisfaire le lecteur désireux de notions précises sur le Dar-

four, pays où il est si difficile de pénétrer lorsque l'on n'est point musulman. De grands dangers menacent, en effet, tout Européen qui aura atteint Kobeyh ou Tendelty, les deux principales villes de ce royaume, habité par un peuple aveugle et barbare, et gouverné par un prince quelquefois plus barbare encore.

Le cheik Mohammed el Tounsy, originaire de Tunis, comme l'indique son surnom, est né l'an 1204 de l'hégire, ou l'an 1789. Après avoir étudié les sciences arabes dans les meilleures écoles, il partit en 1792 pour aller rejoindre son père qui habitait le Caire ; à son arrivée il ne le trouva plus, il s'était rendu au Soudan, et il occupait déjà un beau poste auprès du souverain du Darfour. Le fils alla retrouver le père en 1803, et il obtint toutes les facilités désirables pour explorer à son aise le pays, et notamment la chaîne des monts Marrah, qui traverse le Darfour dans toute sa longueur. Mohammed resta près de dix années au Soudan, puis il revint à Tunis, et de Tunis au Caire, où il s'engagea comme aumônier d'un régiment égyptien qui se rendait en Morée. A son retour de la Grèce, il fut nommé réviseur et correcteur à l'Ecole de médecine du Caire ; et c'est alors que, sur les instances du docteur Perron, il mit en ordre son manuscrit sur le Darfour.

Dans ce pays, les saisons ne sont pas seulement

très-différentes des nôtres, elles le sont aussi beaucoup de celles d'Égypte. Il n'y a proprement au Darfour que trois saisons, le printemps, l'été et l'automne; la première correspond à l'automne et à l'hiver d'Égypte, l'été à son printemps, l'automne à son été; en d'autres termes, les saisons au Darfour sont en avance de trois mois sur les saisons d'Égypte, mais l'automne n'a que deux mois environ. L'été du Darfour tombe en mars, avril, mai et juin; l'automne en juillet, août et septembre; suit l'hiver, qui semble se confondre avec l'automne; le printemps est en décembre, janvier et février. L'automne du Darfour est la saison des pluies, qui dure près de soixante-quinze jours, pendant lesquels on remarque parfois quatre ou cinq arcs-en-ciel tout ensemble. Il y a dans les plaines d'immenses mirages en été, et le pays abonde en productions végétales et en bestiaux; il y a notamment un si grand nombre de vaches laitières qu'on est obligé de verser le lait superflu, d'où résultent à la lettre des étangs et des ruisseaux de lait.

Les principaux animaux du Darfour sont : la girafe, l'autruche, la gazelle, le teytel, l'éléphant, le buffle, l'hyène, le rhinocéros, le lion et autres bêtes fauves, qui occupent une multitude de chasseurs. Il y a une immense quantité de grains, de légumes, de plantes utiles, d'arbres fruitiers, de plantes médicinales et tinctoriales. Il y a aussi des

végétaux à vertu singulière, comme le chalaub, arbre dont on mâche la feuille pour faire disparaître l'odeur du vin du pays, c'est-à-dire du méryceh, boisson fermentée dont les grands font surtout usage, mais dont ils n'oseraient pas exhaler l'odeur lorsqu'ils se présentent devant le sultan. Il y a une plante appelée le kyly, dont le fruit sert pour les épreuves judiciaires. On fait boire à l'accusé de l'eau de kyly : s'il est innocent, on dit qu'il la vomit incontinent ; coupable, il peut la boire impunément. Le dagarah remédie sur-le-champ à l'inflammation des yeux et calme les ophthalmies les plus violentes. Il y a un suc de plante, autre que le henneh, à l'aide duquel on peut faire changer de couleur le poil d'un cheval, moyen dont les voleurs profitent souvent. On retrouve dans le Darfour la licorne, animal que l'on croyait chimérique, et qui a sa corne sur le front.

Le voyage du cheik Mohammed contient de curieux détails sur les usages et les coutumes des Foriens. C'est surtout dans cette partie de sa relation, écrite avec simplicité, que brille le talent d'observation de notre voyageur. Nous y voyons que les indigènes ont des mœurs très-relâchées et souvent fort bizarres. En fait de mariage, par exemple, lorsqu'une demande est formée et que le fiancé est agréé, les parents des deux parties ne se voient plus ; fussent-ils amis auparavant, ils doivent dé-

sormais s'éviter et se fuir, non-seulement les deux pères, les deux mères, mais les autres parents. Chacun des deux fiancés doit aussi éviter le père et la mère l'un de l'autre, et ceux-ci doivent également fuir les fiancés réciproquement : cette contrainte cesse après la cérémonie. La femme ne mange jamais devant son mari ; le faire serait inconvenant. Il y a un officier de la couronne qui, s'il survit au sultan tué à la guerre, doit être étranglé immédiatement ; cette dignité n'en est pas moins recherchée, et c'est une des plus élevées de l'Etat. Le sultan a des bouffons et des fous comme il y en avait chez nous au moyen âge, et même sous François I^{er}.

Quant à la position géographique du Darfour, le voyageur Browne en a placé la capitale Kobeyh par $14^{\circ} 11'$ lat. N. et $28^{\circ} 8'$ long. E. de Greenwich, ce qui répond à $25^{\circ} 48'$ long. E. de Paris, puisque la différence entre les deux méridiens est $2^{\circ} 20'$. Cette ville, selon lui, était en 1794 la capitale du Darfour ; cependant, quatre années auparavant, Tendelty était déjà la résidence impériale et il paraît qu'elle l'est encore actuellement. On ne connaît pas exactement l'étendue du Darfour ni la situation précise des lieux ; on sait seulement que pour le traverser dans toute sa longueur, c'est-à-dire du nord au sud, il faut environ cinquante journées de marche ; on arrive ainsi à la limite

nord du vaste pays nommé Fertyt. La largeur du Darfour, de l'est à l'ouest, est de quinze journées jusqu'à la partie déserte, sans parler du territoire occupé par de nombreuses tribus arabes établies aux frontières, surtout du côté du Kordofan.

Nous avons tout à l'heure indiqué une longue chaîne de montagnes, les monts Marrah, s'étendant du nord au sud : cet accident géographique explique pourquoi le Darfour n'est traversé par aucune rivière importante ; cependant on ne sait pas encore bien ce que devient le grand courant appelé Baré, qui sort des monts Marrah, longe la chaîne à l'ouest et disparaît ensuite. On prétend qu'il existe un autre courant qui se dirige vers le Nil Blanc. M. Jomard cite de vastes marécages qui auraient dix journées d'étendue, et qui durant les pluies versent probablement leurs eaux dans le bassin du grand fleuve. D'après la version qui a généralement cours dans le pays, la source du Nil Blanc serait à trois ou quatre mois de marche au sud du Darfour ; et, à cet égard, le savant et vénérable M. Jomard pense que la description succincte des Arabes et celle de Ptolémée demeurent vraies dans leur ensemble.

Enfin la population du Darfour, d'après le cheik Mohammed et les recherches de son traducteur, doit être de 3 à 4 millions d'habitants, qui parlent un idiome émané de la langue arabe. Cela dit, nous

passerons à l'ouvrage même du cheik Mohammed el Tounsy.

RELATION.

Le cheik Mohammed partit du Caire pour le Darfour avec une caravane qui retournait dans ce pays. Il remonta le Nil, et au bout de quinze jours il se trouvait à El-Cheb, d'où il se rendit à Selymeh, en quatre jours; de là à Laguyeh, en cinq jours; de là à Zaghaouy, en cinq jours encore; puis de là aux frontières du Darfour, en dix jours : en tout, trente-neuf à quarante jours pour atteindre aux limites du pays désiré, non compris les jours de halte ou de repos.

Une fois à Mazroub, qui est un puits situé à l'entrée du premier district du Darfour, le cheik Mohammed expédia un courrier à son père, qui lui envoya une escorte, outre que notre voyageur était protégé dans sa marche par le chef de la caravane. Enfin on arriva à Kobeyh, puis à Djoultou, résidence du père de Mohammed, d'où l'on repartit pour Tendelty, qui était alors la demeure du sultan. Le souverain fit bon accueil au cheik, et lui donna une jeune esclave pour compagne, ainsi qu'une multitude d'objets de luxe.

Nous passerons sous silence les différents détails de la réception qui fut faite à notre voyageur, et

nous arriverons sans autre préambule à la description du pays.

Le Darfour, dit Mohammed, est la troisième contrée du Soudan en allant de l'est à l'ouest. La première est le Sennâr, que les Arabes et les nègres considèrent comme une partie du Soudan, à cause de la couleur de ses habitants; la seconde est le Kordofan; nous venons de dire que la troisième est le Darfour; vient ensuite la quatrième, qui est le Ouaday; la cinquième est le Baguirmeh; la sixième, le Barnau ou Bornou; la septième, l'Adiguiz; la huitième, l'Afnau; la neuvième, le Dar-Tombouctou; la dixième, le Dar-Mella, où réside le roi des Fellatahs. En voyageant de l'ouest à l'est on compte à l'inverse, c'est-à-dire que la première contrée est le Dar-Mella; la deuxième, le Dar-Tombouctou, et ainsi de suite.

Du côté de l'est et du sud, le Darfour est environné d'une multitude d'Arabes errants ou Bédouins formant des tribus nombreuses, riches en bœufs et chevaux, et sur lesquels le sultan du Darfour lève un impôt annuel qui souvent lui est refusé, ce qui nécessite des expéditions quelquefois très-sanglantes.

Une habitude singulière chez les habitants du Marrah est, dit notre voyageur, que nul n'épouse une femme avant d'avoir vécu avec elle et d'en avoir eu un ou deux enfants. On dit alors qu'elle

est féconde, et les deux conjoints restent ensemble pour vivre en union matrimoniale. Le mari qui trouve un galant auprès de sa femme ne s'en formalise pas, à moins qu'il n'y ait flagrant délit sous ses yeux.

Les Foriens du Marrah sont brutaux et colères, surtout dans l'état d'ivresse. Ils sont avares à l'excès, et ne reçoivent jamais d'hôtes, si ce n'est des parents, à moins qu'il ne s'agisse d'une affaire d'intérêt.

Les jeunes garçons et les jeunes filles ne cachent point les parties sexuelles jusqu'à l'âge de puberté. Les garçons portent alors une chemise; les filles ceignent leur ceinture d'un meizel, espèce de pagne court en toile; mais, depuis le nombril jusqu'au sommet de la tête, elles laissent tout à découvert.

Ces hommes n'ont aucun goût de propreté; il n'y a variété ni dans leurs arts ni dans la préparation de leur nourriture; ils mangent indistinctement tout ce qui se présente à eux avec l'apparence d'aliments. Que ce soit amer ou gâté, ils ne font aucun choix; parfois même ils préfèrent à tout les aliments amers ou la viande gâtée, et s'en font un régal.

Dans chaque village, les jeunes gens ont un chef qu'ils appellent Ouornan; les jeunes filles ont aussi une d'elles pour chef, et l'appellent Meirem. Aux

jours de fête, l'Ouornan rassemble ses jeunes gens, et la Meirem ses jeunes compagnes, en un lieu désigné; bientôt les deux sexes se mêlent; chaque jeune homme emmène avec lui une jeune fille, et chaque couple s'en va passer la nuit où bon lui semble, pour revenir le lendemain, et recommencer encore.

Au Darfour, les hommes ne se livrent jamais seuls à aucun travail, excepté au métier de la guerre, seule chose dont les femmes soient entièrement dispensées. Hommes et femmes vaquent pêle-mêle à leurs occupations et à leurs affaires. Cependant la plupart des travaux les plus fatigants sont à la charge des femmes.

Du reste, les deux sexes sont, toujours et partout, en société commune le jour et la nuit, et ils se voient librement, sans que leur commerce amoureux passe pour du libertinage.

Les montagnards du Marrah croient aux génies et aux revenants. Les génies sont les gardiens des bestiaux, et c'est pour cela qu'on laisse paître ceux-ci sans aucun berger pour les garder.

Le souverain du Darfour a un pouvoir despotique et sans bornes. Il a droit de vie et de mort sur ses sujets; il dégrade, destitue et tue à son gré; ses désirs sont des ordres auxquels on ne résiste jamais, quelque odieux qu'ils puissent être; on n'a que la permission de demander grâce, et non celle

de faire la moindre opposition , ne fût-ce que par une seule parole.

Auprès du sultan forien sont toujours de vieilles femmes qui composent une espèce de corps aulique assez nombreux ; elles sont sous les ordres d'une d'entre elles , qui a le titre de reine des *Habobahs* ou vieilles. Lorsque le sultan est sorti de la retraite de sept jours qui suit son inauguration, les *Habobahs* se réunissent et viennent le trouver, portant chacune à la main deux tiges de fer qu'elles frappent l'une contre l'autre, et qui produisent ainsi un cliquetis très-singulier. Une de ces vieilles tient à la main un petit balai de feuilles de dattier, avec une eau particulière dans laquelle elle trempe son balai et en asperge par intervalles le sultan, pendant que les autres prononcent certaines paroles. Ensuite elles reçoivent le nouveau prince au milieu de leur troupe, et le conduisent en procession de sa demeure particulière au dépôt des cuivres, c'est-à-dire aux huttes où sont les timbales du sultan. Une fois entrées, elles frappent ces timbales en répétant leurs paroles mystérieuses, et enfin elles ramènent le prince au lieu où est le trône impérial.

Jamais le sultan du Darfour n'adresse les paroles ordinaires de salut à personne, grands ou petits, riches ou pauvres, que par l'entremise d'interprètes. Ceux qui entrent chez le prince se mettent à

genoux ; alors un interprète lui nomme l'une après l'autre toutes les personnes présentes, avec cette formule : « Ici, dehors, un tel, salut vous donne humblement. » Derrière le prince se tiennent debout les nègres, formant une sorte de garde du corps sous le nom de korkoa, et qui répètent : « Salut, salut, salut ; » c'est là l'unique salutation que fasse le sultan, et encore par la voix des esclaves. S'il y a une grande assemblée, on bat une grosse caisse en bois, appelée *dingar*, faite en manière de cône renversé, et couverte d'une peau ; cette caisse a un son très-retentissant.

Toutes les fois que le sultan crache, son crachat est aussitôt essuyé à terre avec les mains par un des serviteurs qui sont devant lui, et dont l'œil attentif épie ses moindres gestes et ses moindres mouvements. Lorsqu'il tousse, comme pour parler, tout le monde en fait autant ; et lorsqu'il éternue, toute l'assemblée l'imité, d'où résulte un bruit assez bizarre.

Quand on est en conseil, on évente le sultan avec un large éventail en plumes d'autruche ; lorsqu'il va à la chasse, on lui fait de l'ombre avec un parasol, qui est toujours porté par un grand de sa cour ; un autre grand porte le tapis impérial. Si, dans une course à cheval, le sultan s'avise de faire un faux pas, c'est-à-dire si son coursier trébuche et renverse son maître, tous ceux qui l'accompa-

gnent doivent se jeter à terre de dessus leurs chevaux et tomber ainsi en même temps que le prince ; nul ne pourrait se dispenser de faire cette chute lorsque le prince est démonté. S'il y avait un récalcitrant, on le jetterait en bas pour recevoir une volée de coups, fût-il un des personnages les plus éminents, car il aurait manqué à son devoir et au respect auquel il est tenu envers son souverain.

Quand le sultan est en divan pour rendre la justice, même en divan particulier, il ne parle jamais directement aux assistants ; il le fait toujours, comme nous l'avons dit, par l'intermédiaire d'un interprète ; de cette manière, il n'a jamais à craindre de faire la moindre faute de langage. Si l'audience est nombreuse et publique, il y a alors sept interprètes rangés au milieu du divan ; le premier est près du sultan, et le dernier près des parties plaignantes. Des soldats sont placés en ligne autour de la salle ; des ulémas et des chérifs assistent aux débats et aux délibérations ; les étrangers et les plaignants sont à genoux, la paume des mains appliquée à terre ; enfin les bouffons du sultan se tiennent debout. Le prince salue ceux qui viennent réclamer sa justice, et tous alors essuient le sol avec leurs mains. Si le sultan parle, un interprète ajoute le salut.

Le renouvellement des peaux des timbales donne lieu à une grande cérémonie ou fête publique an-

nuelle qui dure sept jours. On enlève aux taureaux leurs peaux pendant qu'ils sont encore en vie, ou du moins en même temps qu'on les égorge. Dès que ces animaux sont expirés, on sépare la chair des os, on coupe la viande en petits morceaux; on dresse des tables pour tous les grands, et aucun d'eux ne peut refuser de manger sous peine de châtement, à moins de maladie très-grave. Il y a des Foriens qui prétendent que l'on égorge aussi un petit garçon ou une petite fille dont le corps est coupé en morceaux, et dont la chair est mêlée à celle des taureaux et des moutons que l'on fait cuire dans des marmites.

Le lieu où le sultan tient sa cour s'appelle le *fâcher*; c'est là aussi que se déposent les timbales.

Le sultan possède en propriété spéciale des terres labourables qu'on sème pour lui chaque année, après les pluies. Le prince sort à cette occasion entouré de plus de cent jeunes femmes choisies parmi les plus belles de son harem, et qui portent sur leur tête des vases remplis de mets les plus recherchés; elles marchent derrière le cheval du sultan avec les jeunes esclaves mâles armés de lances, et avec une troupe de joueurs de flûte. L'assistance accompagne de chants les instruments. Le prince, une fois arrivé en pleine campagne, descend de cheval, et jette quelques semences à l'endroit où un esclave a remué la terre. Aussi-

tôt les grands ou rois, les visirs et les officiers de la cour se mettent à piocher tous ensemble, et en un moment toute la plaine est semée. Cela fini, on prépare les mets apportés par les jeunes filles, on les mange et on retourne au fâcher. Voilà donc en vigueur au milieu du Darfour la cérémonie impériale qui se pratique chaque année à Pékin.

Les Foriens ont un penchant très-vif pour le plaisir, la gaieté, les jeux et les fêtes; ils ne passent presque pas de jours sans avoir quelque divertissement. Leurs habitations sont généralement des huttes construites avec des tiges de roseaux; ces huttes sont rondes et à peu près comme des tentes. Ces indigènes ont des vêtements légers, à cause de l'extrême chaleur du climat. Ces vêtements sont généralement d'une blancheur éblouissante et tous d'une propreté extrême. Les femmes ont une ceinture ou grande serviette autour des reins qu'elles attachent avec un cordon en fil.

Quand une jeune fille se marie, elle se pare d'une espèce de drap qui lui tombe de la tête aux pieds. Elle a de plus un anneau suspendu à l'aile du nez; chez les riches, il est en or; chez les gens de moyenne aisance, il est en argent, et chez les pauvres, il est en cuivre. Toutes les femmes ont aussi des pendants d'oreilles et des colliers, ainsi que des bracelets.

Il est d'usage que l'amant ou le fiancé reçoive de

celle qu'il aime quelque objet de sa parure, dont il se pare avec orgueil pour ne plus le quitter. La jalousie est rare, et le tête-à-tête est généralement permis. Si l'on surprend quelqu'un avec sa fille ou avec sa sœur, on s'en réjouit comme d'un pronostic de mariage.

Lorsqu'une jeune Forienne est nubile, on lui assigne une hutte à part où elle couche seule, et celui qui s'est épris d'affection pour elle peut venir l'y trouver et lui tenir librement compagnie toute la nuit. Si elle devient enceinte, on s'en félicite, et l'enfant qu'elle met au monde est placé sur le compte d'un oncle maternel. Les riches et les grands subissent eux-mêmes, à l'égard de leurs filles, cette loi de la propagation humaine. Les cadeaux de noce consistent d'ordinaire en bestiaux et en mobilier.

La circoncision est d'habitude générale et devient toujours l'occasion d'une fête. Cette opération se pratique même pour les deux sexes et dans toutes les classes. La cérémonie se termine toujours par des chants et un repas.

La jeune fille une fois mariée demeure encore un an ou deux à la maison paternelle, mais avec son mari, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté qu'il parvient à l'emmener chez lui : il est vrai qu'alors les dépenses du ménage sont supportées par le père de la femme ; il faut d'ailleurs que la

jeune épouse ait préalablement donné des marques de fécondité.

Bien que la jalousie ait peu d'aliments au Darfour, il y existe pourtant des eunuques, notamment à la cour du sultan. Ces êtres dégradés ont, comme en Orient, des manières assez dures et même brutales envers les femmes qu'ils sont chargés de garder; et nonobstant leur impuissance, il y en a qui se marient. Le sultan et les grands, ainsi que les riches, ont généralement des harems garnis de nombreuses jeunes femmes, sur qui veillent les eunuques.

Parmi les maladies assez répandues au Darfour, on doit malheureusement nommer la lèpre, dite éléphantiasis et la siphilis. Il y a aussi, dit-on, le ver solitaire, mais il est bien moins commun que dans l'Abyssinie, sa patrie adoptive.

L'instruction au Darfour est peu avancée; elle se borne presque à la lecture du Koran, et pour les enfants mâles seulement. Le peuple aime la magie, et pour lui les médecins ne sont guère que des magiciens ou des charlatans.

On cultive au Darfour une grande quantité de dourah ou millet, et pourtant les Foriens n'aiment que celui qui est blanc. Ils recherchent le sésame, non pour en retirer de l'huile, mais pour le manger en grains. Le miel des abeilles est très-abondant, bien qu'on ne retire que très-peu d'avantage

des rayons ; on en extrait le miel et on jette la cire. On ne s'éclaire dans les maisons qu'avec une sorte de bois gras. L'arbre le plus utile de la contrée est l'héglyg, lequel est de la taille et de la force du sycomore d'Egypte. On en suce l'écorce ; on fait de sa graine une espèce de salade ; on cueille les jeunes pousses des feuilles pour en assaisonner les mets ; son fruit vert, pilé dans un mortier, sert à laver les vêtements ; c'est comme une sorte de savon qui enlève les taches, mais qui laisse aux vêtements blancs une teinte jaune ; enfin les planchettes de ce bois s'emploient pour éclairer les maisons pendant la nuit. C'est ainsi que le bois résineux des Alpes est en usage dans les chalets.

Comme dernier trait qui peint à merveille l'énergie du caractère forien, citons un fait rapporté par notre voyageur, sur un des chefs de l'armée du prince. Quand ce chef encore jeune eut révélé son habileté à la guerre, ses envieux le dénoncèrent et firent croire au sultan que Kourra, ainsi qu'on le nommait, entretenait des relations d'amour avec une des femmes du harem impérial. Le monarque furieux méditait une vengeance ; mais Kourra, informé de la dénonciation, saisit un couteau, s'enferme dans une hutte voisine du palais, et de sa propre main se coupe toutes les parties sexuelles, puis les porte au sultan et les jette à ses pieds, en lui disant : « On m'avait accusé de te trahir, parce

que j'avais *cela*; les voilà, je viens de les couper; tu ne douteras plus de moi. » Le prince, ému de le voir ainsi mutilé et presque évanoui, ordonna de le traiter avec les plus grands soins; et aussitôt que la blessure fut cicatrisée, il confia au jeune héros, eunuque volontaire, la garde exclusive du harem. Plus tard, dans une révolution intérieure du sérail, Kourra, menacé de nouveau par les gardes du corps ou lanciers du sultan, se précipite sur eux les armes à la main, en fait un horrible carnage, et tombe enfin sans vie au milieu des cadavres et dans des flots de sang.

Telle est à peu près la substance de ce que présente de saillant le voyage du cheik Mohammed-el-Tounsy, en ce qui concerne plus particulièrement la géographie et les mœurs. Eloignons-nous maintenant de la terre brute ou inhospitalière du Darfour, et conduisons le lecteur vers une autre contrée, à l'est de celle-ci, pour y trouver des habitants moins barbares peut-être, en ce sens qu'ils ont quelques notions de la morale du Christ : c'est par avance nommer l'Abyssinie, contrée depuis quelque temps l'objet de nombreuses explorations, surtout de la part de voyageurs français.

THÉOPHILE LEFEBVRE.

VOYAGE EN ABYSSINIE.

(1839, 1840, 1841, 1842 et 1843.)

M. Théophile Lefebvre, lieutenant de vaisseau, avait reçu du gouvernement la mission d'explorer les différentes contrées de l'Abyssinie, vaste portion de l'ancien empire éthiopien. Offrons, d'après ce voyageur, l'état actuel de ce pays, en laissant de côté la forme itinéraire, et en nous restreignant aux résultats géographiques. Nous ferons suivre ce tableau de quelques remarques sur les cours d'eau et sur les habitants.

L'Abyssinie est bornée, au nord, par le royaume de Sennâr ; à l'ouest, par le Soudan oriental ; au sud, par des montagnes fort élevées où le Nil Bleu prend sa source ; et à l'est, par la mer Rouge. Les limites extrêmes de l'Abyssinie sont entre le 8^e et le 17^e degré de latitude nord, et entre le 28^e et le 48^e degré de longitude est.

Une grande partie de cette contrée forme un vaste exhaussement de 6 ou 7,000 pieds de hauteur, avec des montagnes qui s'élèvent jusqu'à plus de 14,000 pieds au-dessus de la mer. De ces montagnes descendent de nombreux cours d'eau dont la plupart se réunissent au Nil Bleu ou à son confluent, le Taccazé, tandis que les autres descendent le versant méridional ou vont se perdre dans les sables.

On peut diviser l'Abyssinie en cinq portions territoriales que nous allons successivement désigner. La première, connue sous le nom de *Samhar*, forme le littoral de la mer Rouge. Le pays qui la compose est généralement peu élevé, et conséquemment soumis, à cause de sa latitude, à une forte température. Quelquefois le terrain s'y déploie en vastes plaines sablonneuses dans lesquelles se perdent quelques rivières; souvent aussi il est ondulé en collines fertiles. La seconde division commence à la grande chaîne du Taracta, et a pour limite ultérieure le *Taccazé*, rivière que les anciens nommaient *Atbarah*. En passant cette rivière, on entre dans la troisième division appelée *Amarah*, qui s'étend entre le pays des Gallas et celui de l'île de Méroé. Son terrain est montagneux. La quatrième division est le pays des *Galla* ou *Gallas*, qui s'étend depuis les Samaulis jusqu'au grand désert, en passant entre l'*Amarah* et le *Choa*. La cin-

quième division est le pays appelé *Choa*, situé par 10° — 12° lat. N., et 34° — 4° long. E.

Le Samhar est divisé en une foule de petites nations et de gouvernements différents; la plupart ont aussi des rites particuliers et des superstitions bizarres ou cruelles. Quelques-unes de ces nations, comme les *Taltals* et les *Hourours*, ont des demeures fixes et cultivent les terres; d'autres, comme les *Chohos* et les *Danakils*, se composent de tribus errantes qui changent de lieu suivant les saisons. Sur une longueur de 200 lieues de côte, il n'y a qu'un petit port qui soit fréquenté, celui de *Messoah* ou *Massaouah*, formé par la pointe nord de la baie d'Arkiko et la petite île qui donne son nom au port, où commande un gouverneur du pacha d'Egypte, pour protéger les caravanes de Messoah au pays chrétien. On a à souffrir le premier jour en traversant ce pays brûlant, occupé par les tribus errantes des *Danakils*; mais on est bientôt reposé par la vue du riche pays des *Taltals* et de leurs nombreux troupeaux. En trois jours on peut atteindre le plateau de l'Haramat, et l'on arrive ensuite à Adoa ou Adoua, capitale du Tigré et centre du commerce. Le grand marché des *Taltals* est à Atsebi-Dera, ville sur la frontière de l'Agamé ou Agami.

Tout le *Tigré* est aujourd'hui soumis à un même chef ou prince, Oubie, qui a formé dans ce pays un grand nombre de subdivisions, dont les comman-

dements ont été répartis entre ses officiers. Oubie étend aujourd'hui sa domination jusqu'à une lieue de Gondar, capitale des Etats de son rival, le Ras-Ali. Tout le Tigré est habité par une race chrétienne à laquelle se mêlent quelques musulmans, attirés par le commerce. La fertilité du Tigré est moins grande que celle des anciennes contrées de l'Abyssinie; cependant il renferme des vallées très-riches et d'excellents terrains. Les pluies y sont rares; mais comme elles ont lieu sans interruption pendant toute une saison, elles suffisent pour pénétrer profondément les terres et les disposer à la végétation, qui, d'abord, favorisée par une température douce, acquiert facilement son développement par le soleil qui succède aux pluies.

Outre le coton, la gomme, le blé, le thé, le maïs et autres productions végétales, on trouve dans le Tigré comme produits qui sont livrés au commerce : de la cire, de l'ivoire, de la poudre d'or, des plumes d'autruche, du soufre, du sel gemme.

L'*Amarah*, troisième division, est une des parties les plus fertiles de l'Abyssinie; il est arrosé par de nombreux cours d'eau qui le traversent, et par des pluies abondantes qui durent environ cinq mois. L'*Amarah* compte plusieurs grandes provinces, savoir : le Sémiène, le Tagadé, le Teclemte, Ouolkait, Duofila, Ouoguera, qui appartiennent à Oubie. Viennent ensuite Dembea, Godjam, Begue-

medeur, Agomedeur, Koara, qui sont sous la domination du Ras-Ali.

La capitale de l'Amarah est *Gondar*, qui était autrefois la résidence du négus ou négous, ou négousse, et le siège du gouvernement de toute l'Abyssinie. Mais l'unité d'administration a cessé depuis que les Galla sont venus s'intercaler dans cette contrée, séparer le Choa, l'une de ses provinces, de tous les autres pays chrétiens, et amener une suite de révolutions après lesquelles le pays s'est trouvé partagé sous l'autorité de plusieurs chefs. Aujourd'hui le titre de négus ou roi d'Ethiopie se donne au premier enfant légitime ou naturel de l'ancienne famille royale, que chaque ras emploie comme un instrument à l'aide duquel il donne plus de force à ses volontés, se gardant bien toutefois d'accorder la moindre puissance personnelle à ces rois, qu'ils tiennent au contraire dans une complète dépendance, ne leur laissant jamais qu'un revenu qui les rend voisins de la misère.

Nonobstant l'anarchie qui règne depuis plusieurs siècles en Abyssinie, M. Lefebvre assure que le commerce n'y est pas interrompu, et que les caravanes peuvent parcourir le pays librement, sans être inquiétées par la soldatesque, lors même qu'elles ont à traverser les populations guerrières des provinces galla. Les chefs ont senti que les impôts qu'ils retirent de ces caravanes font cette par-

tie de leur fortune dont ils peuvent disposer pour acquérir de l'influence et gagner des partisans, et ils se font dès lors les protecteurs des marchands, qui acquièrent ainsi dans cette partie de l'Afrique un droit des gens bien établi.

L'Amarah, qui produit l'ivoire, le coton, le café, les laines, les cuirs, la cire, la civette et le fer, se trouvant ainsi voisin du Sennâr et du Fazoglo, d'où vient l'or, ainsi que des pays galla qui produisent en abondance le café et la civette, sa capitale peut être considérée comme le centre du commerce de l'Abyssinie. Cependant, ajoute M. Lefebvre, une partie de son importance pourrait être détournée au profit de la capitale du Tigré, qui est *Adoa* ou *Adoua*, également centre de commerce; cet événement arriverait si le commerce extérieur par la voie de la mer Rouge venait à prendre de l'activité.

Les pays *galla*, qui forment la quatrième division de M. Lefebvre, ont deux royaumes assez puissants connus sous les noms de Sidama ou Caffa, et Narea ou Limmou. D'autres parties du pays sont gouvernées par de petits chefs, dont quelques-uns sont élus à vie, mais dont la plupart le sont seulement pour une année. Ce pays est couvert de forêts et présente une riche végétation. On y trouve du café, de la gomme, de l'ivoire, des cuirs, de la cire, de la civette, de la poudre d'or et du fer. Il

n'y fait jamais une chaleur fatigante. Les centres de commerce de cette contrée sont Sidama, Ennarea et Goumma. Les caravanes peuvent se rendre à tous ces marchés sans crainte d'avanies ; mais il serait beaucoup plus difficile, dit notre voyageur, d'arriver aux autres pays dont la société n'est pas organisée sous un chef puissant et redouté, pouvant par cela même faire respecter ses volontés pour le maintien de l'ordre.

La cinquième et dernière partie du plateau abyssin est le *Choa*, qui en forme la limite à son extrémité méridionale. C'est à partir de ce point que l'on commence à descendre vers l'océan Indien, et que les eaux, changeant de versant, coulent dans une autre direction. On trouve de vastes plaines dans le Choa, et ce pays est bien plus accidenté que le reste de l'Abyssinie ; il est riche en pâturages ; il produit le plus de bestiaux, de chevaux et de mules. Le Choa est chrétien ; mais il est environné de populations galla qui, lors des invasions, l'ont séparé du reste de l'Abyssinie chrétienne, et en ont fait un royaume indépendant, dont le chef actuel est Sahlé-Sélassi, homme intelligent et brave, qui a soumis à son tour plusieurs petits peuples galla qu'il a convertis au christianisme.

Après ces généralités, M. Lefebvre décrit les divers *cours d'eau* de l'Abyssinie : suivons-le dans

cette description, en ce qui touche les principales rivières de cette vaste contrée.

Le plus considérable des cours d'eau qui prennent leur source en Abyssinie est le *Guibé* ; il vient des hautes montagnes qui sont dans le sud du Choa, traverse le pays de Caffa, passe au-dessous de Narea, à deux journées de marche au nord, en arrosant le petit pays de Tchel-Lea. Il est possible, dit M. Lefebvre, que le Guibé se joigne au Nil Bleu, car il court au nord à partir de Tchel-Léa. Le Guibé est fréquenté par les hippopotames et les crocodiles ; il est toujours profond et rapide.

Le *Nil Bleu* ou *Abbaye* est, après le Guibé, la plus grande rivière de l'Abyssinie. Il prend sa source dans le pays des Metcha, au village de Guise, traverse le lac de Tana, arrose les provinces de Begamedeur et de Godjam, court au sud pendant un certain temps, revient à l'ouest au pays de Basso, entre dans le désert, et descend enfin vers le nord jusqu'à sa jonction avec le Nil Blanc à Halfaye. Les sources du Nil Bleu sont à environ 6,000 pieds ou 2,000 mètres au-dessus de la mer.

Le *Taccazé* ou *Atbarah* vient en troisième ligne, et pendant la saison des pluies ses deux rives peuvent être éloignées l'une de l'autre d'environ 600 mètres. Cette rivière prend sa source dans le Lastra, près de la ville de Catchenaba ; il arrose une partie du Lastra et du Samien, le Chiré et le Oul-

kaite, entre dans le pays des Changalla, et vient ensuite, par sa jonction avec le Nil à El-Mekeir, former le delta appelé île de Méroé. Le Taccazé forme la limite naturelle qui sépare le Tigré de l'Amarah.

Le *Mareb* naît dans les montagnes de Maratasa-bané, province de l'Amescen, division du Tigré; il court d'abord vers le sud, puis traverse une grande plaine très-boisée, appelée Barakua ou désert, peuplée de lions et d'éléphants, et après un cours de 60 lieues, va, dit-on, se perdre dans les sables.

Le *Guéba* se réunit au Taccazé; le *Haoahe* naît dans les montagnes du Choa, près d'Ankober, et va se perdre dans les sables, après avoir couru longtemps à l'ouest.

Il y a encore dans la partie méridionale de l'Abyssinie beaucoup d'autres cours d'eau d'un volume considérable; mais les pays qu'ils arrosent n'ont pas encore été explorés jusqu'ici par des voyageurs qui fussent à même de fournir des renseignements suffisants à cet égard. Nous passons sous silence les nombreux tributaires du Taccazé, pour arriver aux *habitants* de l'Abyssinie.

Dans les diverses populations qui occupent l'Abyssinie, on remarque, dit M. Lefebvre, des distinctions profondes de race et d'origine que le temps n'a point effacées. Chacune a des traditions

et des mœurs qui lui sont propres; elles vivent mêlées les unes aux autres, sans pourtant se confondre.

Les documents recueillis jusqu'à ce jour sont très-bornés; l'état d'imperfection de ces documents nous laisse dans l'impossibilité de reconnaître parmi toutes ces races, qui, à des époques différentes, ont été poussées dans ces contrées, quelle est la race primitive, et quels autres peuples sont venus s'y joindre et se naturaliser au milieu d'elles.

Les *Felachas* se font particulièrement remarquer par des différences caractéristiques de religion et de mœurs. Ils étaient autrefois répandus dans presque toutes les provinces; mais on ne les trouve plus aujourd'hui que dans les pays de Dembea, Sekkelt, Alafa, Tchelga. Leur origine paraît moins douteuse que celle des autres races; tout porte à croire qu'elle remonte aux nombreuses émigrations du peuple hébreu. Issus d'une civilisation plus avancée et qui s'est maintenue, quoique affaiblie, ils conservent encore leur ancienne prééminence; eux seuls sont exempts de tout impôt et sont affranchis du service militaire. Les *Felachas* pratiquent le judaïsme; ils ont les livres de Moïse, les psaumes de David et les livres des Apôtres; ils se construisent des temples et se réunissent pour prier en commun. Comme tous les autres juifs, ils

ont des jours consacrés au repos qu'ils passent dans une retraite absolue; le vendredi et le samedi ils restent chez eux, et ne peuvent apprêter leurs aliments.

Voici quelques coutumes assez remarquables qui sont issues de leurs préjugés religieux. Lorsqu'un père destine un fils à la prêtrise, il a soin d'atrophier ses parties sexuelles, en commençant cette opération dès l'âge le plus tendre. Pendant l'époque de leur menstruation, les femmes se retirent seules dans une habitation où elles ont eu le soin de faire porter des vivres, afin de ne communiquer avec personne. Un Felacha doit trancher la tête des animaux qu'il veut manger, et les laver entièrement après les avoir écorchés. Enfin une personne de cette religion ne pourrait goûter à la viande qui lui serait offerte par un chrétien, sans faire en quelque sorte une abjuration, tandis que cette répugnance superstitieuse n'existe pas chez le chrétien à l'égard du Felacha.

On dit que la langue des Felachas est complètement différente de celle des Amarah, et qu'ils ont une écriture qui leur est propre.

Les Felachas ont le teint d'un brun olivâtre assez foncé, le front saillant, le nez courbé, les lèvres moins bordées que celles des Gallas; l'ovale de la tête est rétréci à la partie inférieure; l'ensemble de leur physionomie est peu agréable. Ils sont fai-

bles de corps et peu courageux ; mais ce sont les hommes les plus industriels de cette contrée , et c'est par eux seuls que se fait tout le travail du fer. Ce sont eux qui font les socs de charrue , les coignées , les haches , les couteaux , les fers de lance et les sabres ; ils sont aussi les seuls qui puissent travailler habilement à la construction des maisons , et on remarquerait , même en Europe , l'art avec lequel ils forment la couverture des églises , travail auquel ils apportent beaucoup de soin. Ces couvertures , de forme conique , sont d'abord commencées avec des joncs en texture de claie , puis on les revêt d'un chaume parfaitement disposé qui dure généralement une année. Cette toiture , impénétrable à la pluie , offre une certaine élégance à l'intérieur.

Pour éviter tout contact étranger , ils confectionnent eux-mêmes leurs vêtements et leurs instruments de travail. La double industrie du travail du fer et de celui des bâtisses enrichit les Felachas et leur vaut la protection des princes. Ils se livrent peu à l'agriculture , et confient généralement ce soin à des domestiques chrétiens qui ont aussi la charge de veiller à leurs troupeaux.

Une distinction bien remarquable entre les Felachas et les juifs des autres contrées , c'est que les premiers négligent le commerce pour se livrer à l'industrie , contrairement aux habitudes de

leurs coreligionnaires. Les femmes des Felachas sont habiles à fabriquer les poteries, et l'on ne rencontre pas de vase tant soit peu élégant qui ne soit sorti de leurs mains. Les hommes ne s'occupent de cette industrie que pour faire de grandes jarres ou greniers qui servent à ramasser le blé.

Auprès de Gondar, dans un pays qu'on appelle Kerker, se trouve un autre peuple dont les habitudes sont bien différentes des Felachas, quoiqu'il parle à peu près la même langue ; ce peuple s'appelle *K'mant*. Il prétend suivre la religion du cœur, c'est-à-dire qu'il agit d'après les inspirations de sa conscience ; il n'a point de lieu de réunion pour prier, n'a pas de livres, et ses prêtres reçoivent leur instruction par tradition. Il n'observe aucun jeûne, tandis que le peuple felacha en a de très-longes, et sa seule pratique religieuse consiste à faire la pâque pendant huit jours, qui sont employés en festins nombreux.

Les K'mant sont robustes et peuvent transporter les plus lourds fardeaux ; leur bravoure et leur agilité à gravir sur les sommets les plus escarpés les font rechercher des généraux abyssins ; ils passent cependant pour des gens d'un esprit lent, et exercent la profession de portefaix. Leurs femmes s'adonnent à l'éducation des abeilles et y excellent. Elles pourraient être fort jolies si elles ne se défiguraient pas par la coutume qu'elles ont dès

leur jeunesse d'agrandir la partie inférieure de leurs oreilles en y mettant des morceaux de bois dont elles augmentent progressivement la grosseur.

Sur les bords du lac de Tsana est une autre population qu'on appelle *Oeita*, peuplade chrétienne de nom, mais n'exerçant aucune pratique religieuse. Sa seule occupation est la chasse aux hippopotames. Ils disposent pour cela des pièges sur les bords du lac, dans les endroits les plus fréquentés par ces animaux. Une lance dont le fer n'est pas cloué au bois est placée de manière que l'animal, venant à buter contre le piège, se perce de lui-même. Il se réfugie alors dans le lac, mais la perte du sang l'oblige au bout de quelque temps à regagner les bords, où il vient expirer. De distance en distance sont placés des gardes, et aussitôt qu'ils ont aperçu le cadavre d'un de ces animaux, ils s'empressent d'examiner la lance restée dans la blessure, et, à la marque qu'elle porte, on reconnaît le propriétaire : c'est alors un grand festin dans toute la famille de celui à qui appartient l'animal, et les amis sont conviés à venir en manger la chair, qui est considérée comme très-délicate.

On fait avec la peau de l'hippopotame des cravaches fort estimées en Abyssinie, et avec les nerfs on tisse des lacets pour attraper les taureaux au moyen d'un nœud coulant, comme cela se fait chez

les habitants de l'Amérique du Sud, notamment chez les Gauchos des Pampas de la république Argentine.

Les Oeïto paient chaque année au chef de Gondar un tribut qui consiste en un certain nombre de brides et de cravaches. Ils sont affranchis de tout autre impôt et dispensés du service de la guerre. Rien ne les distingue pour les traits de la physionomie des autres chrétiens d'Abyssinie; mais ils sont en général moins musculeux, et leur genre de vie rend leur intelligence moins développée.

Les *Guindjar*, dont les principales villes, en allant vers le Sennâr, sont Howéni, Roug-Roug et Métenma, peuvent être considérés comme faisant partie de l'Abyssinie, sous la dépendance de laquelle ils sont en quelque sorte placés par leur position géographique et leurs relations commerciales. Ils forment une race mêlée, dont la couleur varie souvent; mais ils ont en général le nez bien fait et légèrement arqué, les lèvres épaisses et la tête longue. Ils portent à la guerre une lance et un bouclier. La lance est à peu près comme celle des Abyssins, c'est-à-dire qu'elle est faite pour être jetée de manière à frapper l'ennemi à distance. Leur bouclier, au lieu d'être rond, comme celui de leurs voisins, est de forme ovale très-allongée. Ils passent pour être peu hardis à la guerre et pour manquer complètement de tactique.

Leur industrie paraît aussi arriérée que leur art militaire, et les toiles qu'ils fabriquent sont toutes grossières et mal tissées. Le peu d'objet qui leur sont nécessaires sont achetés par eux sur le marché de Gondar, où ils prennent aussi des chevaux de guerre, apportant en échange le coton, l'ivoire et l'or que fournit le pays. Leur vêtement consiste en une simple toile jetée sur les épaules, qui forme le costume complet des femmes, tandis que les hommes y joignent un pantalon. Dans les jours de toilette, ils se graissent les cheveux avec du beurre extrait du lait de chameau.

Leur nourriture est assez singulière; elle consiste surtout en chair de chat, dont ils sont très-friands, en chair d'éléphant et de chameau. Au lieu de pain, ils font avec de la farine de maïs une bouillie compacte qu'ils pétrissent entre leurs doigts pour en former des boulettes à mesure qu'ils mangent. On dit que les Guindjar professent l'islamisme et qu'ils ont un dialecte particulier.

Près du Ouokaïte, au bord du Taccazé, se trouve la nation des *Téourires*, race noire, aux lèvres épaisses, narines larges, nez court, mais dont la racine ne se confond pas avec la ligne des yeux, sur laquelle, au contraire, elle est assez proéminente; le front est large et bien développé. En général, les *Téourires* sont intelligents, braves et robustes; ils combattent à cheval; leurs chefs por-

tent des cuirasses et emploient l'épée à deux mains. Leur industrie consiste à faire des toiles de coton qu'ils apportent au marché de Keuptia, dans la province du Ouolkaïte. Ils ont chez eux du fer, de l'or, du coton et de nombreux troupeaux. Leurs chevaux, d'une belle race, sont forts et agiles. Cette nation, qui professe l'islamisme, est en relations d'amitié avec le chef du Tigré, auquel elle fournit des soldats.

Les *Galla* ou *Gallas* sont divisés sous plusieurs gouvernements qui vivent dans un état d'hostilités perpétuelles. C'est à peine si un Galla peut s'éloigner de son habitation pour aller puiser de l'eau sans avoir à redouter l'attaque d'un ennemi qui cherche à l'enlever pour le vendre ensuite à son marché. Les différentes tribus s'épient continuellement pour se voler leurs troupeaux, leurs femmes et leurs enfants. Il n'en est pas moins facile aux caravanes de voyager dans cette partie de l'Abyssinie, où, au moyen de certains droits établis, elles peuvent passer entre deux camps ennemis sans avoir à redouter la moindre avanie.

Parmi les différents corps qui composent le peuple galla, on distingue le royaume de Sidama, ou Caffa, et celui de Ennarea, ou Limmou, soumis à des chefs puissants, et qui savent faire respecter leurs volontés pour maintenir l'ordre sur les marchés qui sont sous leur juridiction. Partout ailleurs

ce peuple est partagé en petites tribus qui élisent un président chaque année, et c'est surtout entre ces différentes tribus que règnent ces brigandages perpétuels qui servent à alimenter les marchés d'esclaves.

Dans leurs guerres, ils dévastent le pays par lequel ils passent, emmenant comme esclaves tous ceux qui ont été faits prisonniers sans défense, émasculant les hommes qui leur résistent, et suspendant leurs dépouilles au cou de leur cheval, pour les montrer comme un témoignage de valeur lorsqu'ils sont de retour chez eux. Excellents cavaliers, et montés sur des chevaux vifs et vigoureux, ils sont extrêmement redoutés des chrétiens, qui ne peuvent les combattre avec avantage que dans les pays coupés et montagneux, ou bien en semant parmi eux la division, toujours facile à faire naître chez un peuple orgueilleux et ignorant qui n'a pas un seul principe de ralliement et n'écoute jamais que la passion du moment.

Les armes des Gallas sont la lance et le couteau de chasse. Ils commencent aujourd'hui à se servir des armes à feu ; mais ils en ont fort peu, et n'en tirent qu'un faible parti. Habiles à manier la lance et à parer les coups avec le bouclier, le combat à l'arme blanche est considéré par eux comme un jeu ; mais ils s'enfuient bientôt devant le feu de la mousqueterie. Dans leurs combats, ils se divisent en plusieurs corps pour chercher à envelopper

l'ennemi, et leur attaque est toujours impétueuse; mais, une fois repoussés, ils ne savent plus se rallier, et leur retraite est toujours un sauve-qui-peut général. A la veille d'une bataille, les Gallas égorgent un jeune chevreau et consultent les intestins pour savoir si le jour est favorable. Dans le cas où les augures ne sont pas propices, rien ne peut les engager à livrer bataille.

Quoique les Gallas parlent tous la même langue et soient à peu près tous de la même couleur, ils ne paraissent pas appartenir à une même race, puisqu'une partie d'entre eux a les cheveux lisses, tandis que l'autre a les cheveux crépus. Mais, dit M. Lefebvre¹, ce qu'il y a surtout de surprenant lorsqu'on remarque cette différence, c'est que cette portion de la nation qui a les cheveux lisses a les traits du nègre, ou au moins tenant le milieu entre le nègre et le Copte, tandis que ceux qui ont les cheveux crépus ont les traits qui se rapprochent davantage de la race indienne. Il est une qualité commune à ces deux races, si toutefois on les considère comme distinctes, c'est d'avoir la peau d'une finesse extrême et les muscles très-déliés, ce qui fait que les femmes gallas sont très-recherchées comme esclaves par les Turcs, tandis que les Abyssins, qui les prennent seulement pour le travail, leur préfèrent de beaucoup les Changallas ou nègres.

Le jeune homme galla est encore recherché sur les marchés d'esclaves à cause de sa fidélité à toute épreuve envers son maître, de son intelligence et de son peu de penchant au vol, qui est au contraire le vice dominant du nègre. Les esclaves de cette nation sont donc reconnus pour avoir des qualités éminentes ; mais ils ont aussi au plus haut degré les défauts de l'entêtement, de l'orgueil et de la vanité. Si on les blesse trop fortement, en contrariant de front ces mauvais penchants, ils ne trahissent pas leur maître, mais ne veulent plus rien faire, et demandent à être vendus à un autre maître.

Dans leur société, les Gallas ont fort peu de lois, et le chef qu'ils élisent pour commander une ville n'a d'autre droit que de lever l'impôt des caravanes et celui de servir d'arbitre dans les querelles des habitants, qui peuvent après le jugement ne pas s'en rapporter à sa décision, pour peu qu'elle prête à la discussion. Cependant, ce chef peut, en cas de vol, en présence même de la famille, qui ne s'y oppose jamais, condamner le coupable à être vendu, et c'est à lui que revient le prix de la vente.

La prière des Gallas s'adresse à un être suprême qu'ils ne définissent pas ; ils n'ont pas de traditions et n'exercent qu'une seule pratique, qui est celle de sacrifier un animal au pied d'un arbre lorsqu'ils ont un désir dont ils attendent l'accomplissement

avec impatience. Après le sacrifice, ils mangent un peu de la chair de l'animal qu'ils ont égorgé, mais n'emportent pas les restes dans leur maison.

L'industrie de ce peuple est copiée sur celle des chrétiens, qui leur sont d'ailleurs bien supérieurs. Ils font leurs vêtements et leurs armes et se bâtissent des maisons, qui sont divisées en plusieurs compartiments; et ils ont en cela l'avantage sur les chrétiens, qui demeurent en général pêle-mêle, n'ayant souvent pas même une séparation pour loger leur cheval ou leur mule.

C'était le 6 juin 1839 que M. Lefebvre était entre en Abyssinie; au bout de vingt-deux jours de voyage il se trouvait chez les Gallas, c'est-à-dire à l'extrémité méridionale de l'Abyssinie. Après avoir donné tous ces détails de mœurs, il ajoute les suivants, dont nous extrayons la substance, sur d'autres peuples de ces contrées lointaines.

On désigne sous le nom de *Changalla*, mot éthiopien qui signifie sauvage noir, toutes les populations de cette couleur qui appartiennent à la race nègre, et il est remarquable, dit M. Lefebvre, que les *Choho* et quelques autres peuples dont le teint est souvent aussi foncé que celui des Cafres ne sont pas appelés par les Abyssins du nom de nègres. C'est surtout sur les bords du Taccazé et dans la province du Chiré que l'on rencontre le plus souvent les *Changalla* : aussi les caravanes veillent-

elles avec soin lorsqu'elles s'approchent de cette rivière, où elles s'attendent à rencontrer des ennemis acharnés et presque invisibles; car ils ont l'habitude de se couvrir d'une toile dont la saleté peut faire confondre sa couleur avec l'écorce des arbres ou avec les broussailles. Ils se placent en embuscade et attaquent par surprise; cependant, lorsqu'ils sont découverts, ils ne reculent jamais et combattent jusqu'à la dernière extrémité, ne sachant pas demander grâce, et recevant la mort avec un ricanement qui leur est habituel pendant la durée de la lutte.

Leur lance diffère de celle des Abyssins en ce qu'elle est dentelée, ce qui rend ses blessures plus dangereuses; elle est aussi moins longue, et peut être mieux balancée. Leur bouclier est rond, mais fort petit, tandis que celui des chrétiens a environ 2 pieds de diamètre.

Les Changalla du Taccazé ont la tête extrêmement petite, le front étroit, l'angle facial aigu, les oreilles rondes, les lèvres pendantes, les yeux saillants, les narines larges et la racine du nez plate; mais si leur tête est disgracieuse, les autres proportions du corps sont belles et pleines de régularité. Ils n'ont pas, comme certaines races noires, les jambes grêles, cagneuses, dépourvues de la saillie des muscles du mollet, et terminées par une exagération de la longueur du calcanéum. Pendant la

saison sèche, ils vivent de chasse et de pêche, et quelquefois même de rapine. A cette époque, leurs femmes ensemencent quelques terres, où elles récoltent du maïs et des céréales dont la famille se nourrit pendant les pluies. Sur ces terres, qui sont au nord du Chiré, les Changalla ont des cabanes où ils passent l'hiver avec leurs familles, et il paraît que ce peuple, cruel avec ses ennemis et avide de vengeance, a des mœurs douces dans son intérieur.

Revenant sur les *Choho*, M. Lefebvre dit qu'ils habitent la côte d'Abyssinie, depuis Arkiko ou Dokhono jusqu'à la chaîne du Tarenta, occupant en largeur un petit espace de terrain. Ce peuple est divisé en plusieurs tribus, dont la plus guerrière et la plus forte est celle des Hazortas. Les Choho ont le teint plus noir que les Abyssins; mais leurs cheveux sont lisses et soyeux. Ils sont souples et agiles; leurs proportions sont pleines d'harmonie et leurs contours très-déliés; mais ils sont peu musculeux. Ils sont gracieux, adroits et spirituels, mais en même temps paresseux, menteurs et sans bravoure morale. Leur industrie est très-bornée, ce que l'on peut attribuer à leur peu de besoins et à l'état de vie errante qu'ils sont obligés de mener dans un pays aride et sans produits. Leurs troupeaux font leur seule richesse; ils tirent du Tigré le complément de leur nourriture. Il y a non loin

de Messoah quelques jardins cultivés par eux.

Leurs habitations, basses et mal distribuées, sont construites avec des branches d'arbres et recouvertes en paille. L'ameublement, dont une partie consiste en ustensiles de cuisine, est acheté à Messoah, et ils fabriquent eux-mêmes l'autre partie, qui se compose d'outres, dont les unes servent à renfermer les vêtements, tandis que les autres contiennent les provisions ou bien servent pour porter l'eau. Ils font aussi de petites corbeilles pour le pain, et des vases en jonc qui servent pour contenir le lait et l'eau ; mais eux seuls peuvent boire dans ces vases, qu'ils ont la détestable habitude de fumer, ce qui donne un mauvais goût aux liqueurs qu'ils contiennent. Ils poussent la passion de l'odeur de fumée à un tel point qu'ils parfument ainsi certains vêtements de laine dont ils se servent lorsqu'ils vont habiter le pays haut voisin du Tigré, à l'époque de la sécheresse dans le Samhar.

Le costume des hommes, qui consiste en une simple toile dans laquelle ils se drapent, n'a pas de caractère qui le distingue des autres peuples dans l'enfance de la civilisation ; mais, dit M. Lefebvre, celui des femmes est plus digne de remarque. Un tablier en cuir faisant le tour du corps et descendant jusqu'aux genoux forme la première partie du vêtement, qui est complété par une peau de chèvre, dont deux coins, pris sur un côté, sont

liés par un cordon de cuir, tandis que le côté opposé est taillé en lanières qui pendent sur le dos et les épaules lorsque le vêtement a été passé autour du cou. Ce tablier et cette peau sont ornés de coquillages et de grains de verroterie.

Les jeunes filles des Choho sont ordinairement jolies et bien faites ; mais l'habitude de porter dès leur enfance de lourds fardeaux, les longues marches auxquelles on les soumet, et les privations de tout genre leur font perdre de bonne heure leur beauté. L'habitude qu'elles ont du travail et la pauvreté de leur pays les font rechercher comme domestiques par les chrétiens de la province de Tigré ; elles sont d'ailleurs très-chastes et excellentes ménagères.

La religion des Choho est l'islamisme ; ils en suivent assez scrupuleusement les préceptes extérieurs, et leurs cérémonies principales sont les mêmes que chez les Arabes, si ce n'est qu'ils récitent leurs prières à voix haute.

Nous venons de nommer les *chrétiens* : ceux de l'Abyssinie ont leur principal et plus ancien foyer à Axum. Il y en a dans la province du Lasta, puis à Gondar. Tous sont braves, agiles et adroits ; mais leur industrie est aujourd'hui presque nulle. Leurs qualités morales sont l'attachement à leurs amis et le soin avec lequel ils remplissent leurs devoirs de famille ; mais ils manquent de bonne foi

avec les étrangers ; leur avidité est insatiable, et pour la satisfaire ils ont recours au mensonge et au vol.

Les habitants du Lasta passent aujourd'hui pour les plus braves guerriers et les meilleurs cavaliers de l'Abyssinie ; ils parlent à la fois le tigré et l'amarah ; ils sont intelligents et vifs ; mais ils excellent surtout la subtilité de leur esprit à mentir avec adresse. Ils manquent de fidélité à leurs engagements , pèchent du côté de l'ordre dans leur conduite , et sont enclins à l'orgueil et à la colère.

Les habitants qui sont aux environs de Gondar, et qui forment la population qu'on appelle Amarah, ont tout à fait les traits d'une race mulâtre, si ce n'est qu'ils ont en général, dit M. Lefebvre, le nez recourbé et le front plus développé que les mulâtres de nos colonies. Ils ont le crâne très-large et l'œil d'une beauté remarquable, la face peu étendue, les pommettes saillantes, l'angle facial ouvert, et le corps bien proportionné, si ce n'est aux hanches. Leurs cheveux sont crépus, et leur peau d'un brun olivâtre foncé. Les Amarahs sont les gens les plus gais et les plus spirituels de l'Abyssinie , mais ils manquent de constance dans leurs projets ; leur imagination vive les rend susceptibles d'exaltation pour le bien , mais aussi pour le vol. Ils sont toujours braves en duel et en public ; ils sont presque toujours lâches quand on ne les voit pas , et ne lut-

tent jamais contre un danger imminent, comme le font souvent les Changalla. En un mot, les Amarahts sont vains, ce qui les rend hautains avec les faibles et rampants avec les puissants; néanmoins ils ne manquent pas de sensibilité, et ils sont hospitaliers. Leurs femmes sont industrieuses et font en quelque sorte tous les travaux, tandis que leurs maris se laissent aller à l'indolence.

Sous le rapport de la *religion*, l'Abyssinie a copié son code criminel sur la loi de Moïse et sur celle de Justinien. Il n'y a pas de lois rigoureuses pour les impurs. Si quelqu'un a un enfant adultère, il paie un boisseau de blé, ou quelquefois 2 dollars par année à la mère; si quelqu'un donne un coup de bâton à un autre, il lui paie une amende, ou il subit la peine du talion; si quelqu'un tue, il paie le prix du sang, ou est tué lui-même; s'il vole, on lui coupe la jambe.

M. Lefebvre, dans sa relation, rend compte de ses explorations scientifiques dans les diverses contrées abyssiniennes, et notamment dans le royaume de Choa, où il se trouvait au mois de mai 1843, en même temps que son compatriote, M. Rochet d'Héricourt, dont plus tard nous ferons connaître aussi les utiles travaux. Nous ne suivrons pas M. Lefebvre dans ces explorations; nous dirons seulement qu'il se rendit du Choa près du roi Oubie, après s'être détourné pour visiter le Ras-Ali à Eneubsié,

pays montagneux, d'où il descendit vers le Nil Bleu. Arrivé à Gondar, il eut le malheur de perdre un de ses compagnons de voyage. Il quitta Gondar et arriva dans le Tigré, dont il raconte les événements politiques survenus depuis son départ; il eut audience du redoutable souverain de cette contrée, et prit congé de ce prince, appelé Oubie, pour se diriger vers Adoua ou Adoa, où il arriva le 28 juin 1843; il gagna ensuite Messoah, sa dernière étape en Abyssinie, et au mois d'octobre 1843 il se trouvait au port de Suez; il en repartit bientôt pour le Caire, et du Caire il se rendit à Alexandrie, qu'il atteignit le 29 novembre. Il s'y embarqua le 1^{er} janvier suivant, et au bout de quatorze jours il refoulait à Marseille le sol de la patrie, après une absence de cinq ans.

ANTOINE D'ABBADIE.

VOYAGE EN ABYSSINIE.

(1837-1839.)

Le voyageur dont nous avons à faire connaître ici les explorations n'a point encore publié d'ouvrage à ce sujet ; il s'est borné à de simples communications que la Société de géographie a consignées dans son bulletin mensuel. C'est là que nous puiserons notre analyse.

Le 1^{er} octobre 1837, M. Antoine d'Abbadie, muni d'armes que le ministre de la guerre l'avait autorisé à choisir dans l'arsenal de Toulon pour des présents destinés aux chefs ou rois des pays abyssins qu'il allait visiter, quitta les côtes de France et se rendit au port d'Alexandrie, où il trouva son jeune frère qui voulut s'associer à ses dangers. De là ils partirent pour le Caire, où ils

séjournèrent environ deux mois, et se mirent en rapport avec un missionnaire français que la congrégation de Saint - Vincent de Paul envoyait en Ethiopie.

Nos trois voyageurs remontèrent le Nil jusqu'à Khéné, près de l'ancien site de Thèbes. De là ils passèrent à *Khosseyr*, rade ouverte, protégée d'un côté seulement par un ressaut de fond dans la mer Rouge. Ce petit port doit son existence à l'exportation du blé d'Egypte, dont s'approvisionne l'Arabie. Ils s'embarquèrent pour Djeddah avec des pèlerins qui se rendaient à la Mecque.

Au bout de huit jours, ils repartirent de Djeddah pour l'île *Massaouah*, sur la côte africaine; île dont la partie occidentale est couverte de maisons en rez-de-chaussée, bâties de branchages et de chaume, rarement de pierres, et renfermant une population de 5,500 habitants, qui ne trouvent de l'eau que dans des citernes; encore est-elle jaunâtre et presque insupportable pour un Européen. Les revenus de Massaouah, tirés surtout des droits de douane, varient de 100,000 à 200,000 francs. Le port est sûr et d'un facile accès; il peut recevoir une grande frégate, avantage rare et précieux dans la mer Rouge, où les vaisseaux de haut bord s'approchent rarement des côtes. La ville est défendue par dix pièces de canon assez bien servies et par un choty, ou petit bâtiment armé de quatre pièces

de 12. Il y a 50 soldats de garnison, qu'y entretient le vice-roi d'Egypte.

Bien que la situation de Massaouah, ou *Moussawou*, comme l'écrit M. d'Abbadie, soit fort excentrique par rapport à l'Abyssinie, il doit à son isolement et à la bonté de son port d'être le rendez-vous de tous les commerçants depuis Tadjourrah jusqu'à Souakhin ou Soewœkin. Les habitants du Samhar ou des terres basses de la côte y apportent leur gomme et leur beurre fondu, dont on exporte d'immenses quantités dans tous les comptoirs de l'Arabie. Les marchands musulmans de Gondar, après être allés s'approvisionner dans l'Afrique centrale, à Kafa, et Enaria ou Enara, par 7° et 8° lat. N., forment de grandes caravanes qui s'avancent lentement jusqu'à Massaouah, chargés de civette, d'ivoire, de cire, de peaux tannées, de mulets, d'esclaves et de café. Ce dernier article va jusqu'en Arabie, où il acquiert le nom magique de café de Mokha ; les mulets sont envoyés jusque dans l'Île de France, et les esclaves, au nombre de 10,000 environ par année, vont se disperser dans toutes les contrées de l'Asie et de la Turquie d'Europe.

La majorité des habitants de Massaouah est issue des Hébab, tribu nombreuse qui s'étend sur une longueur de 200 milles, près de la mer Rouge, depuis Akick jusqu'à Zoula. Leur langue n'est ni

arabe ni abyssine, bien qu'elle s'approche un peu de l'idiome du Tigré, et leurs mœurs sont, à peu d'exceptions près, celles des Bédouins d'Arabie et de Syrie. Ainsi on retrouve dans le Samhar l'autorité héréditaire des chefs de famille, l'hospitalité sacrée des temps antiques, et la coutume de demander le dakheil, ou protection, qu'on ne saurait refuser sans honte. Malgré la vie artificielle de la cité, les insulaires, dit M. d'Abbadie, n'ont pas perdu les goûts de leurs pères, et le change varie à Massaouah en raison de la quantité de lait qu'on apporte au marché. Bien que le climat soit d'une extrême chaleur, ces mœurs pastorales prolongent la vie au delà du terme ordinaire ; les centenaires ici ne sont pas rares.

Après deux mois de séjour à Massaouah, nos voyageurs partirent pour les hautes terres d'Ethiopie. Dès le début, il leur fallut traiter avec le naïb de Herkickou, qui garde en vrai cerbère les portes de l'Abyssinie. A la suite de longues négociations, ils se mirent en route à la tête d'une petite caravane de 30 chameaux, guidés par des *chohos* maigres, noirs, élancés, infatigables à la course, ayant un drap de coton blanc pour tout vêtement, et portant les cheveux en boucles épaisses comme les perruques de nos aïeux. Ils ont pour armes un sabre courbe, une lance et un bouclier pareil à celui des Nubiens. La route s'étend à travers le

territoire de ce peuple, d'abord sur une nappe de terrain d'alluvion presque aussi basse que la mer ; puis à une journée de la côte on s'engage dans un défilé nu et tortueux, où l'on commence à voir quelques sources d'eau vive, qui se perdent dans des abîmes, comme si elles avaient honte, dit M. d'Abbadie, d'arroser une terre ingrate. On passa deux jours à gravir les grands contre-forts des plateaux abyssins, et le 30 mars 1838 on alla camper dans la plaine d'Erar, près Halay.

Du haut d'une sommité voisine, nos voyageurs purent contempler la province du Tigré, qui avait fait l'admiration de Bruce, assemblage de collines qui s'élèvent abruptement sur une multiplicité de plans. Leurs sommets sont plats et souvent cultivés, leurs flancs ou perpendiculaires ou creusés en surplomb, et leur galbe ou élargissement, raide et carré, ne gagne aucune suavité de formes par la distance. Dans le lointain s'élève le petit système de montagnes coniques qui deviennent la barrière orientale du vallon d'Edoa ou Edoua. Par de là toutes ces cimes, les têtes cubiques des montagnes du Semen apparaissent sur les confins de l'horizon.

On s'engagea dans ce dédale de hautes collines. Comme dans tous pays où l'on craint d'être surpris par un ennemi, les Abyssins, dit M. d'Abbadie, préfèrent voyager de faite à faite, et éviter le chemin plus facile, mais moins sûr, que présente le

fond des vallées. La même appréhension les porte à négliger la facilité des communications, et la grande route de la capitale éthiopienne s'appellerait un méchant sentier de contrebandier. Trois jours de marche menèrent nos voyageurs au marché d'Eger Zabo, où le chef du lieu, les prenant pour des marchands, leur imposa une somme considérable à titre de présent ; et, sur leur refus de la payer, ils furent gardés prisonniers près d'un mois, pendant lequel ils souffrirent plus d'une fois les horreurs de la faim.

Cependant ils arrivèrent à *Edoua*, où le *dedjesameth* ou chef Oubie les reçut avec une politesse froide et étudiée. Après avoir accepté quelques armes de nos voyageurs, il leur donna un soldat pour les protéger dans leur route jusqu'à Gondar. Les soldats abyssins n'ont aucun insigne qui les fasse reconnaître, car, dit M. d'Abbadie, tout homme peut comme eux prendre des armes et tresser ses cheveux. Le guide était porteur d'un message verbal, suivant l'usage immémorial de l'Ethiopie. Dans chaque village il avait aussi le droit de lever une contribution en moutons, pain et sauce, pour lui et les siens, de même que pour les voyageurs qu'il accompagnait. Mais en Abyssinie comme ailleurs, remarque M. Abbadie, il y a loin de la théorie à la pratique. Souvent, après une journée péniblement consumée à gravir à pied des pentes escarpées, il

fallait s'asseoir hors d'un village et entamer une négociation pour obtenir la ration de pain et de pois chiches ; il était rare qu'on égorgeât le mouton, qui est en Abyssinie comme chez les Arabes la partie essentielle de l'hospitalité.

On fit halte au village d'Adenkato, puis on descendit des pentes extrêmement abruptes, partout vêtues de futaies. Au fond de cette immense fissure du plateau abyssin serpente le Taccazé, qui, loin de fertiliser ici les campagnes, ne sert qu'à dessécher les contrées voisines. Sur les collines de la rive gauche, on dut passer la nuit à la belle étoile et sans avoir soupé.

Après avoir franchi à gué l'Enguea, l'Enzo et le Zérémo, on s'engagea dans les montagnes qui servent comme de point d'appui au deuxième grand plateau abyssin, et, quittant le village de Dédé Bahr, on escalada les flancs trapéens de *Lemalmo*, dont la cime était couverte d'un beau parc naturel où de grands bouquets d'arbres embellissaient un immense tapis de verdure. En débouchant de cette riante solitude, on découvrit d'abord le village de *Débareck*, bien connu par son marché hebdomadaire, et plus loin une vaste plaine s'étendant jusqu'aux montagnes d'Isack, qui bornent à l'est les environs de Gondar.

Le 27 mai, nos voyageurs allèrent chercher un asile au village d'Amadjégi, à 3,000 mètres au-

dessus du niveau de la mer, et, le lendemain, on était au milieu d'une forêt d'arbres séculaires, au sortir de laquelle on entra dans la royale cité de *Gondar*. Cette capitale de l'Abyssinie est très-belle à une certaine distance ; mais quand on a franchi la petite rivière d'Engereb, on est entouré de débris, soit de maisons, soit de palais, qui jonchent les rues ou restent cachés sous des herbes immondes ; on a promené la charrue sur la grande place de Gondar, et, chaque soir, tous les lieux publics sont abandonnés aux hyènes et aux chacals. Un vieil ermite de Gondar donna l'hospitalité à nos voyageurs, qui reçurent également un bon accueil du chef ecclésiastique de cette ville.

A Gondar, nos voyageurs avaient appris à converser dans la langue amarah , qui sert de lien commun à tous les peuples de l'Abyssinie. M. d'Abbadie comptait partir de là pour faire un long voyage dans les pays inconnus ; mais il fut détourné de ce projet par son frère. Alors on se borna à parcourir les hautes montagnes du Sémen. A 3,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, on trouva le point de partage entre les affluents de l'Ebay et ceux du Taccazé. Il ne restait plus qu'à descendre de ces hautes sommités pour atteindre le Taccazé, avant que les pluies de juillet en rendissent le passage impossible. Il fallut traverser cette rivière à la nage. Ce passage est jus-

tement redouté dans la saison pluvieuse, et chaque année voit périr un grand nombre de voyageurs qui sont entraînés par la rapidité du courant ou saisis par la dent vorace des crocodiles.

M. Antoine d'Abbadie revit encore une fois l'enceinte sacrée d'Akousem ou Axum, dont la porte n'est ouverte à aucune femme; ensuite il alla se reposer dans *Edoua*, capitale du Tigré, peuplée de 10,000 âmes, et servant de station et de rendez-vous à presque toutes les caravanes qui doivent descendre à Massaouah. C'est à Édoua que se sont toujours établis les missionnaires qui ont tenté la civilisation de l'Abyssinie.

Après quelques jours de repos, M. d'Abbadie s'achemina vers le camp du souverain qui commande toute la partie orientale du Tigré. Notre voyageur fut d'abord bien accueilli; mais ensuite on ne voulait pas lui donner de guide pour traverser le Samhar et atteindre la côte. Il eût été ainsi emprisonné dans l'Abyssinie, s'il n'était parvenu à lier amitié avec les Choho, dont un messager le conduisit jusqu'à Massaouah, avec le jeune Abyssin que notre voyageur ramenait en Europe, et qui a, depuis, vu la France et sa capitale.

M. d'Abbadie termine sa relation par quelques remarques sur les Galla; nous en transcrivons le passage ci-après : « L'hospitalité est tellement en honneur chez eux que le maître de maison reste

debout sur une seule jambe devant son convive. Les Galla craignent aussi le mauvais œil, et, par cette raison, ils se couvrent avec soin pendant leurs repas, usage qui est aussi celui de l'Abyssinie centrale. Au lieu d'actions de grâces, ils jettent un peu de leur nourriture aux esprits des quatre coins du monde. Leur dieu est un être invisible et qui sait tout ; ils le prient matin et soir, comme aussi dans leurs maladies et leurs voyages, et lui offrent les pierres de leur champ pour obtenir d'heureuses récoltes. Leur enfer est une terre sans eau que les méchants doivent semer sans cesse. Les élus vont se reposer sur un siège de fer dans un ciel inférieur à celui de Dieu. Vous avez déjà compris que les Galla croient à l'immortalité de l'âme ; mais, par une exception assez singulière à ces idées saines de religion naturelle, ils placent le siège de l'âme dans le creux de la gorge, et leurs philosophes disputent encore pour établir si elle réside au dedans ou au dehors. Comme dans toutes les civilisations naissantes, leur littérature consiste en chansons ; ils ont aussi des fables où ils font parler les bêtes avec une naïveté charmante. »

Reprenons le chemin de l'Abyssinie avec deux autres voyageurs qui en ont aussi rapporté une riche moisson géographique.

COMBES ET TAMISIER.

—

VOYAGE EN ABYSSINIE.

(1835-1837.)

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage de MM. Combes et Tamisier en Abyssinie fut entrepris au mois de février 1835 et achevé en mars 1837; mais il n'a été publié qu'en 1838. Lorsque ces voyageurs entreprirent de visiter les principales contrées du vaste plateau abyssin, ils avaient déjà parcouru l'Arabie, et sillonné le Nil jusqu'au delà de Kartoum. Ils profitèrent de la présence des troupes égyptiennes dans l'Arabie Heureuse pour y faire une excursion scientifique. Comme elle dépend de l'Asie, et que nous nous occupons ici de l'Afrique, nous la passerons entièrement sous silence, pour entamer immédiatement la relation applicable à l'Abyssinie.

RELATION.

Nos deux voyageurs s'étant embarqués à Moka, firent voile, le 1^{er} avril 1837, pour le petit port de *Massaouah*, sur la côte méridionale de la mer Rouge. Ce lieu était connu par les anciens sous le nom de *Sebastricum Os*. A l'époque où les empereurs abyssins avaient des possessions en Arabie, l'île de Massaouah servait d'entrepôt aux marchandises venues de l'Inde et à celles qu'on expédiait dans cette contrée; mais les conquêtes des Turcs dans le golfe Arabique, et la découverte du cap de Bonne-Espérance, donnèrent une autre direction au commerce et firent bientôt déchoir Massaouah. Ce n'est guère que depuis la domination de Méhémet-Ali en Egypte que Massaouah a repris de la consistance. Le vice-roi y a placé un gouverneur, que les habitants de l'île appellent *dola*, et que ses agents nomment *caïmacan* ou lieutenant-colonel. Massaouah n'est qu'un rocher stérile que le travail des coraux a fait surgir de la mer; la chaleur y est excessive, l'air impur et imprégné de miasmes d'une odeur insupportable qui s'exhalent de la partie de la grève découverte à marée basse, circonstance qui surtout rend ce séjour dangereux; on n'y trouve d'ailleurs aucune source d'eau vive et pas un seul arbre qui vous protège de son om-

bre. L'île a environ 1,000 mètres de longueur et 400 de largeur; elle est située sur un banc de sable qui l'entoure de tous côtés, et qui, s'allongeant vers le sud, comprend un espace de 1,500 mètres. La ville est située à l'extrémité nord d'une baie dont les deux caps sont éloignés de 4 milles. Vers le sud, et sur le littoral, à une distance de 3 milles, on trouve le village d'Arkéko, qui sert de résidence au naïb; à l'ouest, on aperçoit l'île de Toualhout, plus longue et aussi large que Massaouah, et couverte de plantes marines s'élevant assez haut pour lui donner l'aspect d'une oasis. Enfin le port de Massaouah est un des meilleurs de la mer Rouge, et c'est à la sûreté de son mouillage que la ville doit son existence. L'île est peuplée d'environ 2,000 habitants¹, qui font tout venir du dehors pour leur subsistance et leurs divers besoins.

Nos voyageurs quittèrent Massaouah le 15 avril, et au bout d'une heure de marche ils arrivaient au village d'Arkéko, diminutif de Massaouah, ayant ses maisons plus petites et moins bien construites que celles de l'île. L'eau du puits d'Arkéko est mauvaise; les environs offrent quelques palmiers, et à l'ouest on aperçoit les flancs de la montagne d'Agambassa, d'où descend un torrent qui, durant

¹ M. d'Abbadie porte ce chiffre à 5,500 habitants. A.-M.

les pluies, va porter ses eaux à la mer Rouge. L'aspect général du pays, avec son ciel brumeux, est triste et sévère.

Les diverses tribus qui s'étendent depuis Massauah jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, entre les montagnes de l'Abyssinie et les côtes de la mer Rouge, sont désignées sous le nom de *Choho* : ce sont des Bédouins très-sauvages et non moins cruels. L'espace compris entre Arkéko et le mont Tarenta se nomme Samhar, et se trouve occupé à une certaine époque par la tribu des *Hazortas*, qui habitent ordinairement les hauteurs et descendent parfois dans les vallées. Cette tribu est une des plus puissantes du Dankali ; elle reconnaît des chefs qui savent maintenir entre ces hommes barbares une harmonie difficile à concevoir, lorsqu'on a étudié leur caractère querelleur et avide. Plusieurs habitent des cavernes, d'autres de misérables huttes recouvertes de joncs et de peaux de bœuf ; ils dédaignent de labourer leurs champs, et ils achètent du grain dans le Tigré ; ils possèdent cependant de nombreux troupeaux, et se nourrissent principalement de laitage. Lorsqu'ils sont les plus forts, ils se montrent cruels, tandis qu'ils sont vils et rampants s'ils se trouvent en nombre inférieur et les plus faibles.

Nos deux explorateurs se dirigèrent vers le plateau sur lequel est bâti le village de Halaï, peuplé

d'environ 250 individus. Ils en repartirent pour *Adoua*, capitale du Tigré, où ils arrivèrent le 2 mai. Cette ville est bâtie sur le penchant d'une colline; plusieurs de ses maisons ont une forme conique, d'autres ont une toiture aplatie et sont surmontées de terrasses; quelques-unes ont un premier étage. *Adoua* compte environ 3,000 habitants¹; ses églises sont dédiées, l'une à Marie, l'autre à l'archange Gabriel, et une troisième à Madeleine. Les blancs établis dans cette capitale cultivent des jardins contenant des plantes d'Égypte et de Syrie. Un ruisseau abondant, qui ne tarit jamais, coule au pied de cette ville, située entre Gondar et Massauah, et très-florissante par son commerce; son marché, qui a lieu tous les samedis, est un des plus importants de l'Abyssinie. *Adoua* confectionne des toiles et de la soie; il a un nombreux bétail; il vend du beurre, du miel, des citrons et toutes sortes de légumes.

MM. Combes et Tamisier partirent d'*Adoua* pour Laha et la vallée de Dagassonné, dans laquelle ils restèrent quelques jours, et où ils recueillirent diverses notions sur les mœurs et coutumes des Abyssins. Ils citent, par exemple, la coutume barbare d'émasculer les vaincus, laquelle est répandue dans toutes les provinces de l'Abyssinie. Plus,

¹ C'est à peine le tiers du chiffre donné par M. d'Abbadie. A.-M.

disent-ils, un homme a fait d'eunuques à la guerre, plus il a droit à la considération générale. Il conserve avec soin les parties sexuelles de ses victimes, comme autant de trophées de sa gloire. Tant qu'un soldat n'a pas à offrir le membre viril de quelque ennemi terrassé, il ne jouit d'aucune réputation, quelle que soit d'ailleurs sa bravoure; les femmes elles-mêmes ont moins d'égards et de prévenances pour lui, et il ne lui est pas permis de laisser pousser ses cheveux. Aussi est-il rare que les jeunes guerriers épargnent un ennemi, même alors qu'il se rend; ils ne font jamais de prisonniers, tandis que ceux qui ont souvent émasculé des hommes en épargnent d'autres et se contentent plus souvent d'une rançon. Lorsqu'on demande aux Abyssins pourquoi ils coupent ainsi ce membre plutôt qu'un autre, ils n'hésitent pas à répondre que c'est là seulement ce qui caractérise un homme.

MM. Combes et Tamisier décrivent ensuite la montagne de *Deera-Damô*, pic très-élevé, forteresse naturelle, où les habitants d'Agami se réfugient souvent pour échapper aux horreurs de la guerre qui désole leur pays. Ils y viennent tous les ans déposer une partie de leurs richesses. Le sommet de cet énorme rocher, taillé à pic de toutes parts, est recouvert d'une épaisse couche de terre fertile qu'on y travaille avec soin; mais ce qu'on y récolte ne suffit pas aux besoins des habitants

qui s'y réfugient : aussi renferme-t-elle toujours de vastes provisions. On trouve sur le plateau cent cinquante citernes qui se remplissent au temps des pluies et ne tarissent jamais. Pour arriver au sommet de cette étonnante montagne, on est obligé de se faire hisser avec une corde. On y voit une église desservie par des moines et entourée de prairies qui nourrissent des vaches et des chèvres que l'on fait monter attachées par les cornes, les pieds et le milieu du corps. C'était autrefois sur ce sommet inaccessible qu'on reléguait les branches cadettes de la famille régnante à Gondar. Tous les ans on y célèbre une fête en l'honneur d'un saint Aragoï, fondateur du monastère ou couvent, et qui fut le continuateur de l'œuvre de Fromentius, apôtre de l'Abyssinie.

Nos voyageurs se dirigèrent de ce lieu dans le Lesta. Ils se rendirent au camp d'Oubie, et reçurent un accueil tout royal de ce prince, qui les fit renoncer à leur projet d'aller au Choa. Voici quelques-uns des détails consignés dans l'ouvrage de MM. Combes et Tamisier sur les mœurs et coutumes des Abyssins.

Il est en Abyssinie trois classes d'hommes : les soldats, les agriculteurs et les commerçants. Leur *costume*, qui est le même pour tous, se compose d'un caleçon collant qui ne dépasse pas le genou, d'une ceinture et d'une toile dont on se drape à la ro-

maine, et qui diffère de finesse et de beauté selon l'importance ou la fortune des individus. Les gens de guerre jettent de plus une peau de mouton sur leurs épaules. Les grandes dames, les musulmans et quelques prêtres portent des souliers; le reste de la population va nu-pieds. Tout le monde a la tête découverte, excepté les musulmans et les prêtres chrétiens, qui s'affublent d'un turban. Une toile et une chemise composent le vêtement des femmes, qui, en public, sont voilées jusqu'aux yeux, et ont le front ceint d'une bandelette en dentelle. Pour rendre leurs cheveux plus doux, les deux sexes se les frottent de beurre frais.

Les Abyssiniens prisent beaucoup, et petits et grands se mouchent avec les doigts. On fume une espèce de narguillhé grossier qui vient d'Arabie et qu'on appelle *matetcha*. Le toumbac d'Abyssinie est excessivement fort. Lorsqu'on se présente devant son supérieur, on se découvre les épaules en signe de respect. Les Abyssins qui se revoient après une absence se baisent à la bouche; ils se saluent en éternuant. Lorsqu'ils demandent une faveur ou une grâce, c'est toujours au nom de Marie. Ils craignent beaucoup le mauvais œil; ils aiment les mets très-épicés, et ne mangent rien de fade ni de doux : la chaleur du climat exige du montant et une nourriture excitante.

Les Abyssins disent que la race blanche est

supérieure à la race noire ; les chefs eux-mêmes croient que leur couleur est celle des esclaves : « Que votre peau blanche est belle ! » disaient souvent les femmes. « Où trouver un limon assez pur pour faire une aussi belle chair que la vôtre ! » répétaient-elles à nos deux voyageurs, qui les trouvaient cependant bien gentilles.

Le 22 mai , ils partirent de Devra-Dramô , et se rendirent à Sariro , près du prince Oubie , et de là à Dagassonné , son autre résidence. Il leur donna un grand banquet dans son palais, dont la première cour était rouge encore du sang des bœufs qu'on allait manger crus. Les guerriers de haut parage , les princesses et les courtisanes prirent leurs places à trois grandes tables dressées à la suite l'une de l'autre dans la seconde cour , et couvertes d'une montagne de pains , d'énormes pièces de bœuf cru et de mouton rôti. La bière et l'hydromel coulaient à longs flots ; comestibles et boissons , tout était prodigué avec une profusion vraiment royale. Le banquet se prolongea bien avant dans la nuit ; on chanta à étourdir tous les convives ; les musiciens suaient à grosses gouttes ; les bouffons exécutaient des pantomimes grotesques et lascives ; les orateurs s'enrouaient , les poètes improvisaient des hymnes ; tout le monde se mettait en frais , et vers la fin tout n'était plus que désordre et bruit à ne plus s'entendre. Nos deux voyageurs trouvèrent

cependant le moyen de se retirer et de rejoindre leur asile.

Ils partirent le lendemain pour *Axum* ou *Axoum*, ville regardée depuis longtemps comme un asile inviolable, ce qui n'avait pas empêché le roi Oubie de la mettre tout récemment au pillage. Axoum est, selon nos voyageurs, la plus jolie ville du Tigré; son enceinte sacrée est délicieuse de fraîcheur et d'ombre; elle a au centre une église, la plus remarquable de l'Abyssinie; cet édifice est dominé par d'énormes sabines et de grands oliviers; toute l'enceinte est couverte de ces arbres, qui soutiennent des treilles. Les maisons d'Axoum ont la forme d'un cylindre surmonté d'un cône; cette ville repose au pied d'une montagne qui l'abrite, et l'on remarque près de l'église un obélisque élancé et hardi s'élevant à côté d'un arbre immense; quelques piliers et deux autres obélisques sont gisants sur le sol. C'est tout ce que la ville d'Axoum possède en antiquités remarquables. L'église a une chapelle surchargée d'ornements, et pour laquelle les Abyssins ont la plus grande vénération.

Il y a en Abyssinie une maladie pour ainsi dire universelle : c'est le *ténia* ou *ver solitaire*. Les Abyssins, disent nos voyageurs, supportent cette maladie, non-seulement avec indifférence, mais comme si elle était inhérente à une bonne organisation. Ils appellent le *ténia cosso*, du nom de l'ar-

bre qui leur fournit le remède par eux employé tous les deux mois contre cet animal. Ils réduisent en farine les fleurs que produit cet arbre, et en délaient une poignée dans un grand verre d'eau, qu'ils avalent à jeun; ils parviennent ainsi à l'expulser, sinon en entier, du moins en assez grande quantité pour le rendre malade et l'empêcher de les tourmenter; mais, au bout de quelque temps, il reprend sa vigueur, et l'on est obligé de recommencer à boire. Cette maladie, qui ne présente aucun danger grave, oblige de la sorte l'Abyssin à se purger tous les deux mois. Le ténia acquiert jusqu'à 100 pieds de longueur. Le tempérament, la nourriture, les boissons, en un mot la vie si différente des personnes, explique l'apparition de ce ver chez les uns, et son manque de développement chez les autres. La viande crue et les piments paraissent contribuer à ce développement.

Un autre ver, d'un caractère tout différent, le dragonneau, se présente aussi en Abyssinie. Dès qu'il paraît, les Abyssins le roulent autour d'un morceau de bois ou d'une plume, et le tirent avec beaucoup de précautions, de peur de le briser; car s'il rentre dans les chairs, il reparaît sur une autre partie du corps.

Les maladies vénériennes sont généralement répandues en Abyssinie, mais elles sont loin d'être aussi dangereuses qu'en Europe; les indigènes

connaissent d'ailleurs la salsepareille, et provoquent les sudorifiques, de manière qu'ils se guérissent en moins de quarante jours, sauf à recommencer.

MM. Combes et Tamisier, en partant d'Axoum, se rendirent à Dévra-Guennet, dans la vallée du *Taccazé*, rivière qui sépare le Tigré du pays d'Amarah, et qui sert de repaire aux crocodiles et aux hippopotames; elle renferme pourtant d'excellent poisson. Le mot *Taccazé* signifie terrible, et en effet cette rivière est dangereuse à traverser, surtout pendant les crues; elle a sa source dans des rochers du Lasta, aux environs de Lalibéla, où se trouvent de fameux temples creusés dans le roc. Le *Taccazé* se grossit dans son cours de nombreux tributaires, notamment du Mareb; il prend le nom d'Atbarah en sortant de l'Abyssinie, et vient se joindre au Nil vers le 17^e degré de latitude nord.

Du *Taccazé* nos voyageurs firent des excursions dans les montagnes du Sémen, où ils trouvèrent les habitants logés dans la même pièce, chose reçue en Abyssinie. Ils se dirigèrent ensuite vers Dougua, dans la province d'*Ouagara*, la plus riche de l'Abyssinie. De Dougua ils passèrent à *Cantiba*, où plusieurs jeunes femmes leur demandèrent des amulettes qui les rendissent fécondes, leur offrant en échange le tribut de leurs charmes. L'une d'elles leur avoua que depuis Massaouah jusqu'à Gondar

elle avait essayé de bien des hommes, sans que pas un d'eux la rendît mère, ce qui la désolait. Comme en Abyssinie dire à une femme que la nature ne l'a peut-être pas organisée pour engendrer serait une grave insulte, nos voyageurs lui remirent un morceau de papier cabalistique qu'elle suspendit aussitôt à son cou, persuadée qu'avant peu elle cesserait d'être stérile.

On alla visiter le magnifique lac de *Dembea*, perdu dans les montagnes; puis on revint à *Dérta*, grand village sur le versant occidental, d'où l'on revint à *Dévra-Tabour*, capitale du Ras-Ali, ville de plaisirs, peuplée entièrement de soldats et de courtisanes, bâtie sur un plateau inégal, et occupant un vaste espace de terrain, parce qu'elle a très-éparpillées ses maisons, qui ressemblent à des moulins à vent écrasés. L'habitation du Ras-Ali domine les autres et a une grande cour; les églises sont nombreuses et assez élégantes. On a autour de soi un horizon très-étendu, bien que *Dévra-Tabour* soit fermé de tous côtés par plusieurs chaînes de montagnes que l'on découvre les unes derrière les autres. Les hyènes et les tigres infestent les environs de cette capitale, où du reste le gibier abonde. La fête de la Saint-Jean attire dans cette ville un grand nombre de prêtres et de pèlerins.

Pendant leur séjour dans cette ville populeuse, nos voyageurs eurent occasion d'observer et de

juger de plus près les *mœurs* de ces contrées. Notons encore quelques traits du tableau qu'ils en ont laissé.

Les Abyssins ont une morale très-large pour la satisfaction de leurs besoins amoureux. Il est permis à un homme ou à une femme de divorcer jusqu'à trois fois. Les concubines sont tolérées. Lorsqu'un homme veut se marier, il parle au père ou à la mère de la jeune fille, qui n'est pas consultée; si ses parents agréent le postulant, il paie une somme convenue, et le mariage est conclu. La femme ne porte pas le nom d'épouse; c'est une sorte de compagne libre, comme on l'était dans le concubinage de l'antiquité; toutefois, si l'on se passe de l'adhésion de la fiancée, elle retrouve une compensation dans le divorce, en cas d'union mal assortie. Les chefs abyssins ont presque tous chacun plusieurs femmes; mais leur titre de chrétiens fait qu'ils ne se vantent point de cette polygamie, contraire à l'esprit de l'Évangile. En un mot, les mariages abyssins ne sont guère que temporaires, et ne durent qu'autant que les conjoints sont contents l'un de l'autre; chacun suit en cela son caprice et son goût.

Dans les pays situés à l'ouest du Taccazé surtout, la licence des mœurs est sans bornes, et cependant il n'en résulte rien de fâcheux. Dans les provinces d'Ouagara et de Béghemder, par exem-

ple, disent nos deux voyageurs, chacun s'accouple avec qui bon lui semble; on se prend et l'on se quitte à volonté, sans querelle et sans bruit; le sol est fertile, le peuple est dans l'aisance, et il n'y a point d'orphelin; tout paraît en communauté. Voici une preuve, entre mille, du relâchement de la morale en Abyssinie; laissons parler nos voyageurs.

« Un prêtre aveugle avait une fille unique d'une beauté remarquable; il avait perdu la vue depuis quelques années, et les médecins d'Abyssinie lui avaient fait croire que son mal n'était pas sans remède s'il avait le bonheur de tomber entre des mains habiles. Dès qu'il sut que nous étions dans le pays, il se fit conduire chez nous, et après nous avoir fait des offres considérables pour nous engager à entreprendre sa guérison, il nous promit, devant un grand nombre de personnes, de nous livrer sa fille si nous consentions à le délivrer de son mal. » (T. II, p. 110.)

Nos voyageurs citent beaucoup d'autres faits pareils, en ajoutant qu'il règne dans les conversations abyssiniennes une liberté sans frein. Un homme avoue tout haut qu'il a le mal vénérien; une femme raconte ses prouesses pour devenir mère; des filles de dix, douze ans, vous proposent leurs faveurs en présence de leurs mères, et personne ne songe à se récrier; on ignore totalement notre pudeur occidentale, on la prendrait pour de la pruderie ou

de l'hypocrisie. On ne croit point faire mal dans ce dévergondage ; on ne croit être que naturel et vrai.

Quant aux femmes libres de tous liens, c'est-à-dire les courtisanes, toujours les plus belles se rendent des diverses provinces dans les villes royales, et suivent les princes dans leurs expéditions ; elles jouissent d'une extrême considération, et elles ne négligent rien, d'ailleurs, pour s'attirer les faveurs des grands. Ces femmes, dont le crédit est souvent tout-puissant, comprennent si bien l'influence de leurs charmes qu'elles se maintiennent dans une complète indépendance, et savent, par leurs grâces et leur coquetterie, gagner une foule d'adorateurs ; plusieurs ont des suites comme des reines ; toutes sont admises dans les banquets et les fêtes publiques, où elles reçoivent les plus magnifiques hommages. Mais ces Laïs éthiopiennes ne se livrent qu'au plus offrant, et ne les obtient pas qui veut. En outre, la femme, en Abyssinie, jouit d'une infinité de privilèges ; son sexe ne l'exclut pas des fonctions gouvernementales, et le principal but des courtisanes qui concourent à former le cortège d'un prince est d'obtenir de lui le gouvernement d'un village, d'une ville ou d'une province ; arrivées à ce résultat, leur ambition est satisfaite, et il paraît qu'en même temps leurs sujets ne s'en trouvent pas plus mal.

Enfin, disent MM. Combes et Tamisier, en Abys-

sinie tout le monde est disposé à vous procurer des femmes : la mère vous amène sa fille, le frère sa sœur ; les rois et les reines ne se font aucun scrupule de vous offrir leurs servantes ou des dames de la cour, et ces propositions vous sont faites avec tant de gaieté, tant de laisser-aller, qu'on n'en est point choqué. Les prêtres ne sont pas plus sévères que les laïques ; eux aussi vous proposent des femmes sans que personne en soit scandalisé ; ce qui prouve qu'en Abyssinie le christianisme ne réglemente pas l'amour.

Un côté noble s'offre en Abyssinie pour les courtisanes : c'est par elles que, dans les combats, les exploits des guerriers sont le plus exaltés ; elles ne craignent pas de se mêler aux dangers, et de flétrir le lâche comme d'applaudir le brave. La lutte terminée, elles se rendent à la tente du général, y improvisent des chants en l'honneur des héros, et l'armée redoute autant le blâme de ces espèces d'amazones qu'elle envie leurs éloges ; ainsi leur ascendant sur les troupes abyssiniennes égale celui des dames du moyen âge, qui, avec moins de périls sans doute, et du fond de leurs boudoirs ou du haut de leurs tourelles, excitaient si vivement la valeur de nos paladins.

Après avoir dépeint les mœurs et coutumes des habitants de l'Abyssinie, MM. Combes et Tamisier décrivent son territoire, ses provinces, ses cours

d'eau , ses montagnes et ses divers accidents naturels ; l'analyse que nous avons donnée à cet égard du beau travail de M. Lefebvre nous dispense de retracer celui de nos deux nouveaux explorateurs ; nous ne pourrions que nous répéter sur beaucoup de points , et nous ne devons reproduire que des faits ou aperçus non encore exposés ; nous allons en retrouver de curieux en parlant des Galla, peuple qui fut également visité par MM. Combes et Tamisier.

Les *Galla* firent leurs premières excursions en Abyssinie en 1563 ; mais ils ne purent envahir le royaume de Choa ; ils se sont depuis établis en partie dans l'Amarah, l'une des plus belles, avons-nous dit, et des plus importantes provinces de l'Abyssinie. Une portion de leur pays a de magnifiques pâturages. Les bœufs , plus petits qu'à Gojam ou à Béghemder, ont néanmoins beaucoup de vigueur, et les vaches, quoique maigres, sont d'une étonnante fécondité ; les chevaux, qui font la principale force des armées galla, s'y trouvent en grand nombre. Ce pays est cultivé avec beaucoup de soin ; il donne du blé, de l'orge, du tef et du maïs ; il offre du miel d'une extrême blancheur. Le territoire est peu boisé, et il renferme moins d'animaux féroces que les autres provinces de l'Abyssinie ; les oiseaux y sont rares ; mais les singes et les bœufs sont très-multipliés.

Les Galla sont plus spécialement agriculteurs et négligent beaucoup les arts industriels, ce qui, sous ce rapport, les rend inférieurs à leurs voisins ; ils possèdent très-peu d'objets de luxe et d'argent monnayé. Le marchand, effrayé de leur mauvaise réputation, craint de s'aventurer parmi eux, ce qui restreint le commerce dans cette contrée, où les marchés se font par voie d'échange.

Le peuple galla est plus féroce que brave ; dans le combat, son premier choc est redoutable ; mais la résistance décourage facilement le Galla, qui pousse toujours des cris étourdissants au moment de l'attaque, afin de jeter le désordre dans les rangs ennemis. Les armes des Gallas, qui sont pareilles à celles des Abyssins, consistent en fusils à mèches, longues lances et grands sabres fixés au côté droit par une énorme ceinture. Les guerriers galla ou gallas ont des boucliers de peaux de bœuf, de buffle ou d'hippopotame ; ils font de la poudre, mais qui ne vaut pas mieux que celle des Abyssins ; ils émasculent aussi leurs ennemis vaincus et empaillent les membres virils, qu'ils suspendent au haut de la principale porte de leur maison, où ces trophées barbares témoignent de la valeur de chacun de leurs propriétaires : cette coutume est particulière aux Abyssins et aux Galla.

La province d'Amarah renferme autant de chrétiens que de musulmans, mais les chefs sortent des

rangs de ces derniers. Les chrétiens parlent la langue amahrique, les Galla préfèrent celle de leur pays natal. Les chefs et les prêtres observent les préceptes du prophète, mais le peuple les oublie aisément.

La plupart des roitelets, indépendants des provinces abyssiniennes, peuvent, comme jadis le roi d'Ivetot, monter chacun sur une mule ou un cheval, et faire en un jour le tour de leur royaume. Ce sont, comme autrefois en France, des seigneurs féodaux ayant droit de vie ou de mort sur leurs sujets ; retirés au fond de leurs châteaux fortifiés, ils mènent une vie monotone, interrompue seulement par la visite des cheiks, qui viennent aux heures de la prière leur lire quelques versets du Koran et leur lancer sur le visage une bouffée de salive pour figurer le souffle de l'esprit divin. Tout le monde, depuis le roi jusqu'au dernier sujet, se soumet à cet usage sans aucune répugnance.

Les chefs peuvent avoir quatre femmes légitimes, mais ils n'en ont ordinairement qu'une seule avec des concubines ; les épouses légitimes ne sont pas en tutelle comme ailleurs, et quand leurs maris sont absents, ce sont elles qui commandent. La chevelure des femmes galla est plus longue que celle des Abyssiniennes ; plusieurs d'entre elles ont une palatine de peau de mouton, et aux jambes de grands anneaux de métal ; quelques-unes se cou-

vrent la tête avec un morceau de toile, et elles font usage de beurre pour adoucir leur peau ou leurs cheveux. Enfin les femmes galla sont moins vives et moins légères que les Abyssiniennes, mais plus ardentes et plus voluptueuses.

Nos deux voyageurs décrivent l'importance des différents gouverneurs des pays galla, et la fête que leur donna l'un de ces chefs. La gloutonnerie abyssinienne leur parut étrange ; on mangea force quartiers de bœufs crus, on vida force gombos ou cornes remplies de bière ou d'hydromel ; on servit de petits pains en forme de galettes, et, le repas terminé, on reconduisit nos deux voyageurs avec des torches allumées devant eux, et portées par des hommes qui poussaient à chaque pas des cris d'allégresse.

MM. Combes et Tamisier visitèrent le plateau situé entre le pays des Ouello et la province d'Anna-Mariam, plateau sur lequel s'élève le pic de *Dhër*, près de la jonction des deux rivières d'Ouahet et de Cachini, qui forment deux vallées et une presque île ou plutôt un delta. La position de ce pic est bien propre à défendre les frontières contre les entreprises des Galla. Le plateau lui-même est couvert de prairies et de champs cultivés ; vers le centre jaillit une source vive qui suffit à la consommation des hommes et des bestiaux.

Après un séjour d'une semaine sur ce plateau,

nos deux voyageurs se remirent en marche pour se rendre à *Angolala*, une des villes principales du royaume de *Choa*. Arrivés dans cette ville, le souverain, Sahlé-Sellasi, leur fit un bon accueil, et il témoigna le désir de les garder toujours près de lui, ce qui prolongea leur séjour dans cette ville et leur permit d'observer plusieurs coutumes des indigènes. Ils virent, par exemple, que dans le *Choa* les homicides sont soumis au jugement du prince et des gouverneurs, et que les coupables sont livrés à la famille de la victime, qui se fait elle-même justice ; car il n'y a pas en Abyssinie de bourreau en titre, et les parents du mort remplissent toujours cet office. Dans le Tigré et l'Amarah les meurtriers peuvent s'affranchir du supplice en payant une amende ; mais dans le *Choa* le prince ne peut faire grâce aux coupables, qui sont tués à coups de lance : leurs cadavres, privés de sépulture, deviennent la proie des hyènes et des vautours.

Le roi de *Choa* permit enfin à nos deux voyageurs de prendre congé de lui, et il les fit accompagner par un nombreux cortège, parti d'*Ankober*, capitale du *Choa*, peuplée d'environ 5,000 habitants et bâtie sur le penchant d'une colline qui domine le palais du roi, remarquable par sa vaste dimension. *Ankober* a plusieurs églises magnifiquement ombragées sur les éminences, et cette ville est arro-

sée par deux sources abondantes. On aperçoit du côté de l'est le cours de la rivière Haouach, qui va s'ensevelir dans une plaine de sable.

Rentrés dans l'Abyssinie, MM. Combes et Tamisier en prennent l'occasion pour parler du *clergé* de cette contrée. Il est dirigé par un évêque venu du Caire, et auquel on donne le nom d'*Abouna*, mot arabe qui signifie notre père. Cet *abouna* est ordinairement pris dans les couvents de nobles établis en Egypte. Les revenus de Son Eminence, qui étaient autrefois considérables, sont aujourd'hui très-limités. Le titre d'évêque d'Abyssinie est très-peu envié, car celui qui en est investi se trouve par là condamné à un exil perpétuel ; il n'en est pas un seul qui soit retourné en Egypte pour y finir ses jours. Souvent aussi, faut-il le dire ? ces évêques, dépourvus d'instruction, s'adonnent à des vices honteux inconnus aux Abyssins ; élevés en Egypte au milieu d'une population qui pratique la sodomie, ils n'ont pas rougi de l'importer en Ethiopie ; mais, heureusement, les naturels ont horreur de ce vice, et ils l'ont toujours repoussé. D'autres évêques ont pris des femmes, bien que l'Eglise leur défende de se marier ; d'autres encore ont eu des harems, et d'autres un grand nombre d'esclaves. Il est résulté de ces anomalies peu de respect pour de tels personnages.

D'après nos voyageurs, on n'a pas besoin de

beaucoup d'instruction pour devenir prêtre en Abyssinie ; il y en a qui ne savent pas même lire. Les fidèles ont la foi assez tiède , mais les prêtres savent profiter de la superstition des Abyssins pour leur vendre des amulettes ou des morceaux de papier sur lesquels ils tracent des versets de l'Évangile. Tous les livres d'Abyssinie sont écrits en caractères éthiopiens ; mais le clergé qui peut lire ne comprend pas ce qu'il lit, parce que la langue écrite n'est parlée par personne. Les prêtres ne font jamais de sermons ; lorsque les fidèles sont réunis dans les églises , on se borne à psalmodier des hymnes ou des cantiques. Les fidèles se confessent, et les prêtres leur imposent de longs jeûnes ; mais le pénitent rachète souvent sa faute avec de l'argent. Il y a toutefois des confesseurs assez immoraux pour menacer des femmes qui s'accusent d'adultère de tout révéler à leurs maris si elles refusent de se soumettre à leurs infâmes désirs.

Les rois d'Abyssinie ont toujours à leur suite quelques prêtres qui jouissent d'une grande considération, et dont l'influence politique est immense ; car, disent nos voyageurs, si un prince entreprenait une guerre contre l'assentiment des prêtres, l'armée refuserait de marcher ou se battrait mal. A Choa, un prêtre doit épouser une vierge : tant que sa femme est vivante, il peut avoir des concu-

bines ; mais une fois morte, il n'a plus ni le droit de se remarier ni celui d'avoir de commerce avec des femmes étrangères. Beaucoup de soldats se font moines dans leurs vieux jours ; il y a aussi des femmes qui se font religieuses ou nonnes.

Les Abyssins, hommes et femmes, portent le *deuil* de leurs parents : les gens riches, après s'être rasé la tête, se revêtent de toiles teintes dans le pays et qui sont d'un gris foncé ; les pauvres, qui ne peuvent pas changer de costume à volonté, se rasent aussi la tête et se déchirent le visage et le corps avec leurs ongles ; les femmes ne craignent pas non plus de se déchirer la figure à la mort d'une amie. Lorsque les Abyssiniennes sont malheureuses, elles expriment leur douleur en chantant et en pleurant tout à la fois.

La *circoncision* règne encore en Abyssinie, et elle est pratiquée par les chrétiens, les musulmans et les juifs. Les femmes elles-mêmes sont soumises à cet antique usage oriental. On circonçoit les enfants entre le troisième et le huitième jour de leur naissance.

En opérant leur retour, nos voyageurs eurent occasion d'observer les usages de diverses tribus, notamment des *Boréna*, tribu idolâtre, qui ne croit à rien, ne doute de rien, a l'esprit simple et naïf, n'a aucune pensée d'avenir, et écoule sa vie avec les peines et les plaisirs du moment ; tribu empreinte de sauva-

gerie, qui s'ébahit en contemplant le spectacle du monde, et qui s'étonne de la pompe d'une fête, en s'effrayant de la petitesse de l'homme devant tant de magnificence. La première impulsion des Boréna est bonne, mais facile à changer; ils n'ont ni prêtres ni autels, et dans la joie ou la douleur ils lèvent les yeux vers le ciel en poussant un cri. Les Boréna ont pour habit une peau de mouton, et leurs femmes une simple chemise et des boucles d'oreilles.

Le 3 janvier 1836, MM. Combes et Tamisier arrivèrent à *Gojam*, et de là ils se dirigèrent vers le Nil. Ils décrivent en passant le plateau de Gojam, qui leur parut magnifique. La ville de ce nom est bâtie sur un monticule qui semble avoir été arrondi tout exprès pour servir d'emplacement à des maisons bâties en amphithéâtre. Les habitants prirent nos deux voyageurs pour des êtres privilégiés; de jeunes filles, innocentes et belles, vinrent leur baiser les pieds en sollicitant l'honneur de les leur laver. Les habitants de Gojam sont d'assez bons agriculteurs; leur pays est le plus fertile de l'Abyssinie. Après la ville de Gojam, on distingue celle de *Nouta*, qui a de jolies maisons environnées d'arbres verts.

MM. Combes et Tamisier vinrent prendre quelque repos à *Gondar*, capitale de l'Abyssinie, s'élevant sur un pêle-mêle de montagnes désolées, et

offrant encore des restes de son ancienne grandeur. Les constructions portugaises encore debout forment un imposant contraste avec les chaumières qui les environnent ; on dirait des géants au milieu d'une troupe de nains. La ville proprement dite est sur le sommet d'une colline, dont le penchant et la base contiennent les faubourgs. A dix minutes vers le nord-ouest, au milieu de magnifiques ombrages on aperçoit encore plusieurs édifices variés et une belle église bariolée de peintures. Les châteaux ont conservé leurs ponts-levis et leurs fossés ; des massifs embellissent cette capitale, autrefois renommée par sa richesse et son étendue. Sa population, si nombreuse jadis, est à peine aujourd'hui de 6000 habitants. Les alentours offrent plus de quarante églises. Gondar est une ville de plaisirs, où affluent les courtisanes recherchées par les grands, et qui viennent animer les fêtes de la cour. Gondar, enfin, est abreuvée par les deux rivières de Caha et Angareb, qui opèrent leur jonction au-dessous du faubourg musulman.

Pendant leur séjour à Gondar, nos deux voyageurs eurent occasion d'étudier la *justice* du pays, où le code justinien est encore en partie en usage, mais avec de nombreuses modifications. Voici quelques-unes des remarques de MM. Combes et Tamisier.

Lorsque deux Abyssins ont un différend, ils

peuvent choisir un juge quelconque, et, dans ce cas, la décision n'est valable qu'autant que l'un des plaignants n'en appelle pas immédiatement à la justice du gouverneur. Si ce premier jugement n'est pas accepté, les deux adversaires se rendent ensemble devant la demeure du choum, et poussent des cris étourdissants jusqu'à ce qu'on ait consenti à les introduire. Chacun alors plaide sa propre cause, et si l'une des parties n'est point satisfaite de l'arrêt du gouverneur, il peut en appeler au souverain, qui juge en dernier ressort.

Lorsqu'un homme a commis un vol, il est arrêté par ceux qui en sont victimes ou bien par les agents du roi, qui nouent leur toile avec celle du coupable : il est extrêmement rare que celui-ci cherche à s'évader en abandonnant son vêtement. Pour un crime capital on enchaîne le coupable, et les accusés de haute trahison sont toujours condamnés à mort. Les criminels sont quelquefois écorchés vifs, et leur peau, remplie de paille, est suspendue à un gibet. La décollation pour les hommes et la potence pour les femmes sont les supplices habituels. On crève quelquefois les yeux aux criminels, pour les exposer ensuite à un soleil ardent, ou les abandonner en un lieu isolé pour y mourir de faim et devenir la proie des bêtes féroces.

Nos deux voyageurs présentent aussi des consi-

dérations générales sur la royauté en Abyssinie; on y voit que la couronne n'est pas héréditaire comme en Europe, et que les princes mutilés sont exclus du trône comme indignes de régner. La cérémonie du sacre donne lieu à un grand appareil; la forme du gouvernement est absolue, et l'aristocratie exerce une grande influence.

MM. Combes et Tamisier quittèrent Gondar le 9 février, et arrivèrent le 17 sur les bords du Taccazé. Le 20 ils étaient à Guerdat, gros village d'où ils prirent le chemin d'Adoua. Ils retrouvèrent cette ville dans une meilleure situation qu'auparavant. Le gouverneur en exercice était un eunuque, lequel avait fait partie des troupes d'un grand personnage du Tigré. Ils assistèrent à l'exécution publique de deux femmes, condamnées pour avoir attiré chez elles des enfants et les avoir livrés à des musulmans, qui les vendirent au marché de Massaouah. Les pères des enfants ainsi dérobés conduisirent les deux victimes au pied d'un arbre immense qui s'élève dans la plaine d'Adoua. On attachait une corde à l'une des branches, on passa un nœud coulant au cou d'une des deux femmes, et lorsqu'on l'eut élevée au-dessus du sol, on la poussa rudement. Elle s'agita longtemps en l'air, et l'on coupa ensuite la corde avec un sabre; mais comme la victime en retombant n'était pas encore morte, on dut recommencer l'opération, et ce ne fut qu'à

la cinquième fois que la première patiente expira. La seconde fut ainsi balancée jusqu'à sept fois, et retomba encore vivante. Lorsqu'un condamné a résisté à cette épreuve, on le regarde comme absous, et les plaignants n'ont plus de droit sur lui. La victime, presque évanouie, fut rapportée sur un brancard et ramenée à sa famille, au sein de laquelle elle ne tarda pas à recouvrer sa première vigueur.

Les lois abyssiniennes établies contre ceux qui font métier de dérober des enfants pour les vendre ne sont pas les mêmes pour tout le monde; il est permis aux chrétiens d'acheter des esclaves, mais non de les revendre; un musulman coupable du même crime en est quitte pour la bastonnade.

MM. Combes et Tamisier partirent d'Adoua avec une caravane, et après divers incidents ils arrivèrent à Massaouah, sur la côte méridionale de la mer Rouge. Là ils déposèrent le costume abyssinien pour se mettre à la turque, et, traversant le golfe Arabique, ils allèrent toucher terre à Djedda, d'où ils revinrent à Suez, et de Suez au Caire. Après quelque séjour dans la capitale de l'Egypte, ils regagnèrent Alexandrie pour s'embarquer sur un brick français qui les ramena sains et saufs à Marseille, où ils débarquèrent le 12 mars 1837.

ROCHET D'HÉRICOURT.

PREMIER VOYAGE AU ROYAUME DE CHOA.

(1839-1840.)

PRÉLIMINAIRE.

Guidé par l'amour de la science, M. Rochet d'Héricourt avait formé le projet, non-seulement d'explorer l'Abyssinie dans toute son étendue, mais encore de chercher un passage à travers l'Afrique, dans une direction parallèle à l'équateur. Partant de l'un des ports du pays d'Adel, il espérait pouvoir aller déboucher sur la côte de Gabon. Divers obstacles ne lui permirent pas d'exécuter en son entier cette noble entreprise, qui dut se borner cette fois à des explorations le long de la mer Rouge jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, pour entrer ensuite dans le pays d'Adel ; le traverser du nord-est au sud-ouest, et pénétrer enfin dans le royaume de Choa, une des annexes autrefois de l'empire

abyssin, dont la dissolution remonte au XVI^e siècle.

Nous allons essayer d'esquisser les traits principaux du voyage de M. Rochet, qui offre d'autant plus d'intérêt qu'il n'existe aucune relation antérieure à la sienne sur la partie du pays d'Adel que ce voyageur a traversée ; il est, en effet, le premier qui ait indiqué la topographie des déserts de cette contrée orientale de l'Afrique, pour arriver jusqu'au Choa, où il resta huit mois auprès du souverain, qui lui permit de parcourir en divers sens tout le territoire soumis à sa domination.

RELATION.

Le 22 février 1839, M. Rochet d'Héricourt quitta le Caire pour se rendre en Abyssinie, en passant par la mer Rouge. Nous ne le suivrons pas dans ses explorations sur le littoral arabe de ce golfe ; nous passerons sous silence ce qu'il dit d'Eltorra, d'Yambo, de Djedda, d'Hodeïda et de Moka, lieux qui appartiennent à l'Asie, continent dont nous aurons à nous occuper dans un autre volume ; nous irons tout de suite de Moka au petit port de *Toujourra*, sur l'océan Indien.

Ce port ou hameau repose sur une grève blanche et ardente où s'adossent les unes aux autres quelques huttes mesquines, derrière lesquelles se dressent à une hauteur considérable des monta-

gnes rocailleuses qui s'étendent du sud-est au nord-ouest sur la même ligne, et élèvent de l'est à l'ouest leurs gradins dépouillés. Quelques arbustes rabougris sont les seules traces de végétation que l'on rencontre sur cette terre désolée; il semble, dit M. Rochet, que toute vie se soit retirée de là, et il y a dans cette aridité monotone un emblème de mort qui dessèche l'âme et détruit l'espérance.

Lorsqu'un étranger arrive à Toujourra, on le conduit sur-le-champ auprès du sultan. M. Rochet le trouva devant une chaumière qui était peu propre à donner une haute idée de la richesse de son propriétaire. Ce petit chef lui fit un bon accueil, mais l'accabla de questions sur le but de son voyage, ajoutant qu'on ne pourrait le faire avant le retour des pluies, à moins de s'exposer à périr de soif dans le trajet. M. Rochet dut donc se résigner à les attendre.

Nous venons de dire que Toujourra est un port : ce n'en est pas un précisément; ce village ou hameau est situé au fond d'une baie du golfe d'Adel, longue de 32 à 34 lieues, et large de 6 à 7. L'entrée de ce vaste canal est défendue ou plutôt obstruée, comme le remarque M. Rochet, par une infinité de petits îlots; il se trouve parsemé de récifs dans toute son étendue, ce qui en rend le mouillage difficile et même dangereux; les navires de 500 tonneaux doivent ancrer à vingt minutes du rivage,

exposés à un vent violent de l'ouest. Toujourra est sur la rive droite de cette baie ; les 300 cabanes qui le composent, groupées sur la plage au bord de la mer, sont construites en forme cylindrique avec des pieux enfoncés dans le sable ; la toiture, palissadée de branches, consiste en herbes desséchées qui s'arrondissent en dôme ; ces huttes, voisines les unes des autres, forment de petites rues irrégulières, et elles sont occupées par environ 600 habitants, tous musulmans, dont le seul mobile est le commerce d'échange fait par leur intermédiaire entre l'Abyssinie méridionale et l'Arabie. Ces musulmans, qui sont très-orthodoxes, dit notre voyageur, vont en Abyssinie acheter des esclaves et quelques objets de peu de valeur ; ils revendent ces esclaves à Moka et à Hodeïda, d'où ils rapportent des toiles bleues, du vieux cuivre, du zinc, des ciseaux, des couteaux, des rasoirs et quelques pièces de soieries destinées à l'intérieur de l'Abyssinie. Sans cesse en voyage, ces trafiquants négligent toute espèce de culture, et reçoivent leurs provisions du dehors. Le blé, le dourah, leur viennent d'Aoussa, principale ville du royaume d'Adel ; le riz, les dattes, le café et le tabac sont importés de Moka.

La sobriété de ces indigènes est extrême ; une poignée de biscuit de Dourah suffit à leur nourriture pendant une journée de voyage. La plupart

du temps même le laitage est leur seul aliment. Ils ne fument pas ; ils chiquent et ils prisent. Leur costume se borne à un manteau de coton dans lequel ils se drapent, et à une petite pièce de même étoffe qu'ils retiennent à leur ceinture par la courroie à laquelle le couteau est attaché et qui s'arrête au genou. Ils vont toujours tête nue, et ont les cheveux abondants et naturellement frisés. Les femmes portent une espèce de blouse, et ont pour seule parure une longue chevelure tressée en un grand nombre de nattes qui descendent jusqu'à la chute des reins. Quoique musulmanes, elles jouissent de la même liberté que les hommes et n'ont point le visage voilé.

Les huttes sont divisées en deux parties au moyen d'une grossière cloison ; d'un côté sont les habitants, et de l'autre le bétail. Un tapis d'osier et quelques vases constituent tout le mobilier de ces chétives demeures, sur lesquelles règne le sultan, avec un vizir, un cadi et un maître d'école. A la mort du sultan, le vizir lui succède, et le fils aîné du sultan devient vizir, en attendant d'occuper à son tour la place de son père.

Toujourra, Rahiéta et Gargori, villages situés à 7 lieues à l'ouest d'Aoussa, sont les résidences de trois sultans qui se partagent, dit M. Rochet, la suzeraineté nominale du royaume d'Adel. Ils sont indépendants les uns des autres, et d'ailleurs n'ont

guère d'influence hors des hameaux qu'ils habitent. En effet, ajoute le voyageur, la contrée, improprement appelée royaume d'Adel, puisqu'elle n'est point soumise à un pouvoir monarchique, est occupée par diverses tribus qui se gouvernent chacune à sa guise, sans reconnaître d'autorité supérieure à celle de leurs *ras* ou chefs, lesquels ne sont en aucune manière soumis aux sultans.

Notre voyageur, accompagné d'un habitant de Toujourra pour guide et d'un Bédouin danakile pour escorte, put enfin s'aventurer dans une contrée déserte, où aucun Européen n'avait encore pénétré. Après quatre heures de marche au pas de chameau, il atteignit *Ambabo*, village plus petit que Toujourra, situé au bord de la mer et habité par des Bédouins. Il passa ensuite à un lieu nommé *Douloulle*, où il y a trois puits d'eau un peu saumâtre; il poussa à une demi-lieue plus loin, sur *Socti*, pointe située à l'extrémité occidentale de la baie, et où l'on trouve également plusieurs puits d'eau saumâtre dans lesquels s'approvisionnent les caravanes.

Le lendemain, M. Rochet atteignit *Gabtima*, où il passa la nuit. Le lendemain, il gagna au bout de deux heures le sommet d'une gorge basaltique, dont l'entrée étroite et dangereuse livre à peine passage à un chameau. On prit la direction du sud, et l'on arriva au bas de la gorge qui débouche

dans un petit vallon nommé *Boullata*, au pied duquel finit la baie de Toujourra. Continuant à avancer dans l'intérieur, on atteint un lieu nommé *Daffaré*, où la caravane se grossit de deux Bédouins qui allaient avec quatre chameaux chercher du sel pour le porter à Efat-Argouba. On se remit en route, et traversant de petits coteaux, on s'arrêta pour passer la nuit à un endroit nommé *Alexitane*, où se trouve un réservoir contenant de l'eau pour trois mois.

On partit de ce lieu à quatre heures du matin, et se dirigeant vers le sud-ouest, on arriva au bout de trois heures sur les bords d'un lac de 18 à 20 lieues de circonférence, dont les eaux sont saturées de muriate de soude. Ce sel est la richesse du pays d'Adel. Le lendemain on était à *Gongonta*, où se trouve une source d'eau saumâtre qui suffit pour approvisionner toute l'année les caravanes de passage. On arriva ensuite au lieu appelé *Allouli*, où commence le territoire de la kabile Debenet. Quelques rares palmiers se montrent dans ce lieu, et leur écorce fournit une liqueur pétillante qui, dans ce désert sablonneux, rappelle un peu le champagne.

Du vallon de *Gagadé*, M. Rochet parvint à un lieu appelé *Karabtou*, puis à la jonction des chemins d'Aoussa et de Choa. Il n'était guère alors qu'à environ 14 lieues d'Aoussa, ville ou agglu-

mération de 1,400 à 1,500 chaumières, peuplées de 5 à 600 habitants, tous cultivateurs et marchands. Près de cette ville est un grand lac qui se remplit pendant la saison des pluies et dont les eaux débordent, comme le Nil en Egypte, pour féconder le sol environnant, qui produit du dou-rah pour en fournir à la majeure partie du pays d'Adel.

M. Rochet prit la route de *Néhellé*, lieu où existe une source d'eau chaude ; il s'arrêta ensuite à une halte appelée *Ségadarra*, où se trouve une source d'eau douce excellente. La station fut ensuite à *Marha*, qui fournit également de bonne eau, que l'on se procure en faisant des trous dans le sable. De là on atteignit *Abaytou*, puis *Abi-Iousouf*, où M. Rochet rencontra le chef de la contrée, qui lui assura aide et protection. Il chemina ensuite vers *Arabedoura*, lieu formant la limite méridionale du royaume d'Adel.

De ce point on gagna *Sagaguédane*, à l'entrée d'une vallée, puis *Davoyéléka*, limite du territoire de la kabile Achemali, où l'on trouve deux puits d'eau saumâtre qui ne tarissent point ; ensuite on arriva aux sources de *Haouille*, au nombre de quatorze, placées au pied d'une colline, et dont quatre versent de l'eau bouillante qui jaillit à grands jets.

Le 1^{er} septembre, notre voyageur se trouvait à *Baroudada*, halte située à l'entrée d'une plaine de

3 lieues, où il rencontra le raz, qui, en échange d'un petit cadeau, lui fournit du lait et du beurre pour la caravane. Le 5, il était sur les bords de la rivière de *Kilalou*, qui naît à l'endroit même où s'arrêtent les caravanes du désert, et qui dans la saison des pluies a environ 60 pieds de largeur sur 5 à 6 de profondeur; son eau est potable et son courant rapide; après un cours de 12 à 15 lieues, elle va se jeter dans un lac, à 3 lieues au nord-est d'Aoussa.

Dans le trajet on commença à rencontrer des loups-tigres africains, qui rôdaient souvent la nuit tout près des chameaux. On gagna *Addoëta*, dépendance du territoire de la kabile Debenet-Buéma; puis *Hasen-Déra*, dont le chef voulut un cadeau en échange de lait et de beurre qu'il fit apporter. Les gens de la tribu danakile visitèrent la caravane et se livrèrent à la danse qu'ils aiment avec passion.

Le 13, on se remit en marche avec 30 hommes d'escorte; 10 Bédouins et 8 femmes, avec 15 chameaux et 7 baudets, avaient aussi accru la caravane. On tint la direction sud-ouest; on rencontra plusieurs bandes de chamois et de chevreuils. On fit halte à *Odar-Doura*. Le 14, on s'arrêta à *Quod-hoté*, à 3 lieues d'*Héraire*, étape que suivent les caravanes qui partent d'*Hasen-Déra*, après la saison des pluies. Il y a à *Héraire* un petit ruisseau qui, venu dans les montagnes des Gallas-Itou, si-

tuées au sud, coule de l'est à l'ouest. On se reposa le 15 à *Metta*, lieu qui appartient au ras Bidar, lequel offrit du lait et du beurre, et reçut en échange une livre de café et trois pièces de coton, avec un miroir.

Le 17, on s'arrêta à *Coummi*, résidence du gendre du ras, près duquel on resta trois jours ; on rencontra différentes sources d'eau chaude avant d'entrer dans une plaine immense, parée d'une riche végétation, spectacle inattendu pour notre voyageur, au milieu d'une contrée stérile où il errait depuis 50 jours. « A la vue du gazon épais qui la couvrait, des mille petits arbustes qui y dressaient leurs tiges gracieuses, des arbres nombreux qui s'élevaient sur ce vaste fond de verdure, il me semblait, dit-il, avoir devant moi les magnifiques prairies de la Lombardie. »

Cette plaine s'étend sur une circonférence d'au moins 60 à 80 lieues ; elle est bornée par des montagnes qu'habitent les Hasen-Maras ou Modeïto, et au midi par celles des Gallas-Itou-Tchier, chez lesquels il y a beaucoup de plantations de café, dont ils vont porter les produits dans le royaume de Choa. Dans cette même plaine, M. Rochet vit onze éléphants d'une belle taille, qui paissaient tranquillement et qui s'enfuirent à son approche ; il vit encore des zèbres, des autruches, des pigeons verts, des ânes sauvages, des sangliers, des

chamois, des daims, des gazelles et des lièvres.

Le 21, M. Rochet partit de *Moullou*, lieu où il venait de stationner, pour marcher au nord-ouest. Il rencontra le ras de la kabile Takahide, Omar Bata, qui lui amenait ce que peut donner un Danna-kile, un chameau chargé de lait et de beurre, présent auquel il ajouta l'offre d'un bœuf pour la caravane; M. Rochet fit un cadeau proportionné à l'importance de ce don alimentaire.

Le 24, il était sur le territoire des *Modéïtos*, Bédouins féroces et avides de butin, que fit trembler toutefois l'explosion d'une arme à feu. Le 25, il gagnait *Aroiétu*, pour traverser ensuite une plaine que baigne à l'ouest le fleuve *Aouache* ou *Hawash*, et atteindre la station de *Dabita*, où il passa la nuit, inquiété par les loups-tigres, et en tua plusieurs. Le 26, il était à *Allata*, sur les bords de l'Aouache, qui prend sa source à plus de 100 lieues au sud, coule à l'est-nord-est, et va se jeter dans le lac d'Aoussa. Son courant est très-rapide; la largeur de son lit est de 50 à 55 mètres, et il avait de 12 à 14 pieds de profondeur à l'endroit où M. Rochet le traversa. Son eau, quoique saumâtre, est très-potable; ses rives sont couvertes d'arbres de haute futaie. Les lieux qu'arrose l'Aouache contrastent singulièrement par leur fertilité avec l'aride désert que le voyageur vient de franchir.

Le 27, M. Rochet entendit le chant d'oiseaux

d'espèces diverses et les rugissements lointains du lion. Le 28, il traversa une autre rivière nommée *Hâoudeh*, au courant rapide, et qui allait porter son onde à l'Aouache. On fit halte à *Ayouka*, et après 57 jours de marche dans le désert, on arrivait à *Tiannou*, premier village de la province d'Efat-Argouba et du royaume de Choa.

Récapitulant les 100 lieues et plus de territoire du royaume d'Adel qu'il vient de parcourir, M. Rochet en évalue la population à environ 70,000 habitants, qui se donnent le nom générique de *Danakiles*. Les villages de Toujourra et d'Ambabo sont occupés par des Danakiles des kables Ad-Ali, Débenet, Azouba et Déniserra. Une fois logé chez un de ces sauvages et bigots musulmans de la contrée, on doit demeurer à la merci de son hôte; on ne trouverait plus à s'héberger ailleurs; c'est celui chez lequel on est descendu en arrivant qui a le monopole de votre personne et vous pressure de son mieux. Les Bédouins de la kabile Ad-Ali et Asouba, qui occupent le territoire de Rahiéta à Toujourra et Allouli, sont en général de couleur noire, d'une taille moyenne et ont les cheveux crépus; de même que la plupart des Danakiles, ils n'observent point le Koran et sont enclins au vol. Les Bédouins de la kabile Débenet, qui occupent l'espace compris entre Allouli et Sagaguédane, sont noirs et cuivrés, d'assez belle taille, ont le

front large et haut, sont voleurs, et se moquent de ceux qui prient. Si l'on châtierait l'un d'eux, il faudrait bien se garder de le tuer ; car les autres le vengeraient, en vertu de la loi du talion.

De Davoyéléka à Kilalou, le territoire est occupé par les Achemalis, qui sont noirs, d'une taille ordinaire, et ont le front évasé ; ils ne pratiquent aucune cérémonie de la religion musulmane, mais ils sont moins voleurs que les précédents. Les Bédouins de la kabile Débenet-Buéma habitent entre Kilalou et Héraire, ont la peau noire et cuivrée, le nez et les pommettes saillantes ; ils sont pillards et violents. Depuis Moullou jusqu'aux rives de l'Aouache, le terrain appartient à la kabile Takahide, composée de voleurs et d'assassins. Les Saumalis ou Issas, qui occupent les montagnes au sud du royaume d'Adel, sont braves au combat et bien supérieurs à leurs voisins. Enfin les Modéïtos, qui habitent les montagnes situées au nord depuis Toujourra jusqu'à l'Efat-Argouba, sont également courageux, mais beaucoup plus barbares.

La sobriété de tous ces Arabes du désert est extrême ; leurs richesses consistent en troupeaux, qu'ils sont obligés d'éparpiller pour les faire vivre ; ils se les enlèvent réciproquement, ce qui établit parmi eux des revirements de fortune. En général, ces tribus du pays d'Adel ne forment pas de camps dans leurs stations comme ceux des déserts qui

environnent l'Égypte ; la tente est un luxe qu'ils ignorent ; une fissure de rocher leur suffit pour se mettre à l'abri du soleil ou de la pluie. En général, les Danakiles sont d'une intelligence médiocre ; ils sont gais, vifs et alertes ; ils manient la lance avec dextérité ; ils mènent une vie pastorale et ont une vue très-perçante. Leurs femmes sont belles, ont des traits fort réguliers, des yeux noirs et brillants, une physionomie douce et gracieuse ; elles tressent artistement leurs cheveux longs et bien fournis, qui descendent sur leurs épaules jusqu'à la chute des reins. Une peau de bœuf est leur ceinture, qui se termine au genou ; le reste du corps est à découvert. La langue des Danakiles se rapproche de l'idiome galla. La pauvreté de leur pays les met à l'abri de toute convoitise, et ils sont libres comme leur désert.

M. Rochet venait de faire de Toujourra à Tian-nou 129 lieues et demie ; il se remit en marche et atteignit une petite ville nommée *Aleyou-Amba*, dont le chef lui procura un logement spacieux, lui envoya du pain, de l'hydromel et du miel. Le lendemain, il traversait le soir la partie basse de la ville d'*Angobar*, pour aller gravir une montagne nommée *Métatite*, au pied de laquelle coule l'*Er-rara*, ruisseau qui va rejoindre la rivière d'*Haou-deh*. Du sommet de cette montagne, la vue embrasse au loin une étendue de 40 à 50 lieues, dans laquelle

on distingue les montagnes habitées par les Modéïtos, celle des Galla-Itou, une partie de la plaine de Moullou, et des mamelons, des coteaux, des montagnes dont les rampes s'abaissent depuis Angobar jusqu'à l'Aouache. M. Rochet vit pour la première fois sur le Métatite le cussotier, arbre haut et vaste comme le chêne, produisant des grappes de fleurs longues de 2 à 4 pieds, semblables à celles de nos platanes dont le cône serait renversé.

Le soir de son arrivée à Angobar, notre voyageur alla faire sa visite au souverain du Choa, qui lui avait envoyé un courrier pour le prier de hâter sa marche vers *Angolola*, résidence royale. M. Rochet y était rendu à sept heures du soir.

La demeure du roi se compose, dit-il, de plusieurs maisons bâties sur le sommet d'une butte, et qui ne diffèrent des habitations des simples particuliers que par leur grandeur. Trois vastes cours fermées par de hautes palissades leur servent d'avenues; elles étaient remplies de soldats, de gouverneurs et d'officiers de toute sorte. M. Rochet traversa cette foule empressée, et, parvenu à la troisième cour, on alla annoncer sa présence au roi, près duquel on l'introduisit dans un bâtiment à peu près circulaire. Le prince était assis sur son trône, entouré d'environ 300 personnes, dont 200 au moins tenaient à la main des flambeaux énor-

mes. Elles formèrent la haie pour livrer passage à M. Rochet jusqu'au roi.

Sa majesté se leva, lui prit les deux mains, qu'il pressa affectueusement dans les siennes. La bienveillance de ses manières royales prévint tout de suite en sa faveur M. Rochet, qui reçut l'accueil le plus affectueux. « La nation française, lui dit Sahlé Sallassi (c'est le nom du prince), est une de celles que j'aime et que j'honore le plus. » Après une heure de conversation, le roi, dont les questions semblaient inépuisables, voyant M. Rochet fatigué du voyage, le fit accompagner dans le vaste logement préparé pour lui. Il y trouva pour son souper cinq plats de viande, deux vases pleins de miel, une corbeille de bananes, deux pots d'hydromel et un panier de pain. Près de la table on avait allumé un grand feu sur un brasier en fer. M. Rochet fait observer qu'il n'y a pas de cheminées dans les maisons abyssiniennes; un foyer en fer battu, carré long de 3 pieds sur 2 et demi de large, et relevé aux bords, que l'on place sur un trépied mobile également en fer, y sert à la fois aux besoins de la cuisine et au chauffage. On allume le feu en plein air, et lorsque les tisons sont embrasés, on le transporte dans l'appartement.

Les huit personnes que le roi avait données à M. Rochet pour compagnie étaient rangées autour

de la table, debout, leurs torches à la main. Ces torches sont de grandes toiles de coton imprégnées de cire, reployées sur elles-mêmes de manière à former un rouleau de l'épaisseur du bras. Ces flambeaux monstres produisaient une clarté éblouissante. « J'avoue, dit notre voyageur, que, placé entre une bonne table et un bon lit, savourant cette volupté indicible que procure le repos au bout de longues fatigues, les yeux éblouis, l'imagination exaltée, devant les choses nouvelles, inattendues, inespérées, que je voyais dans ce pays, j'éprouvais une de ces béatitudes qui rachètent bien des peines, bien des travaux, bien des dangers vaincus. Habitué depuis plus de deux mois au bivouac du désert, aux lits des rochers, au sommeil troublé par les animaux féroces, je trouvai excellente la couche qu'on m'avait préparée sur de moelleuses étoffes de coton. »

Le lendemain il retourna auprès du roi, qui l'entretint au milieu d'une nombreuse assemblée, et prêta une grande attention aux détails que M. Rochet lui donna sur la manière dont nous fabriquons nos canons, nos fusils, nos sabres, sur l'organisation de notre armée, sur nos procédés pour tisser les étoffes de nos vêtements, sur nos machines et nos coutumes. Après un entretien de trois heures, il désira voir les présents qui lui étaient destinés et qui étaient contenus dans deux caisses : c'é-

taient un moulin à poudre, des fusils doubles, des pistolets, des sabres, un étui de mathématiques, des instruments de physique et quelques autres objets. Il fut ravi de ce présent, et lui envoya le lendemain en cadeau trois chevaux et une mule sellés et bridés.

Voici ce qu'en substance notre voyageur dit de la ville d'*Angolola* : c'est une ville nouvelle peuplée de 3 à 4,000 habitants ; ses chaumières sont épar-ses sur deux petites hauteurs , qui elles-mêmes sont entourées de plaines magnifiques , coupées en sens divers par de petits coteaux, arrosées de nombreux ruisseaux, qui y entretiennent une verdure éternelle et de belles prairies. Ces ruisseaux ont leurs bords animés par une multitude d'oiseaux, tels qu'ibis , oies et canards , qui vivent en paix avec les hommes.

M. Rochet accompagna presque partout le roi dans ses tournées , et assista aux fêtes que les sujets donnaient à leur souverain. Le prince lui faisait toujours mettre à part les mets à son usage, car ceux des Abyssins sont tellement saupoudrés de piment rouge, qu'un Européen ne pourrait en goûter sans se brûler le gosier. La magnificence de Sahlé-Sallassi éclatait dans ces *festins* qui rappelaient ceux d'Homère. Le repas était servi sur deux grandes tables en osier, élevées de 2 pieds au-dessus du sol ; elles étaient placées au milieu d'une

vaste salle, jointes ensemble de manière à former une croix, moins la branche du sommet. Sur ces tables figuraient d'abord des vases énormes, remplis de viandes diversement apprêtées ; puis de grands tas de larges galettes faites, les unes avec de la farine de blé, les autres avec du trèfle. Les viandes étaient peu cuites ; on les remplaçait à chaque instant par de grands quartiers de bœuf dont les chairs, encore palpitantes, étaient distribuées aux convives. Les Abyssins mangent avec délice ces viandes crues, en les trempant dans du piment. Ils ne boivent jamais d'eau pure ni mêlée dans leur repas , mais toujours de l'hydromel, liqueur pétillante qui rappelle le champagne ; les personnes de distinction se la versent dans de petits bocaux en verre ; les inférieurs la prennent dans des gobelets en corne.

Les convives étaient accroupis autour de la table, sur le sol tapissé d'herbe fraîche, les jambes croisées à la manière des Turcs. Les mets étaient apportés par des femmes esclaves du roi, mais servis par des hommes. Quant au roi, sa dignité ne lui permet pas de manger en public ; assis sur un trône, il ne participe que des yeux aux galas qu'il dispense ; il cause avec ses officiers et son bouffon, qui cherche à égayer l'auditoire par des saillies perpétuelles. Des musiciens sonnent de la trompette et d'autres jouent du chalumeau : c'est un

tapage étourdissant et une scène curieuse des temps primitifs. Ces festins durent trois ou quatre heures, et comprennent trois séries de convives qui se succèdent à table, savoir : d'abord les principaux officiers et gouverneurs des provinces ; ensuite les gouverneurs des villages et les officiers subalternes ; puis les soldats et les ouvriers. Les femmes n'y sont point admises.

Après quelques jours de repos, le roi se mit en marche pour l'armée, avec une nombreuse et brillante escorte dont M. Rochet faisait partie. On prit la direction nord-ouest ; on passa une rivière nommée *Tchia-Tchia* ; on s'arrêta au village de Massète, sur le territoire des Abitiou-Gallas. Sahlé-Sallassi donna audience publique et rendit la justice, comme il le fait toujours dans ses tournées. On alla ensuite visiter la kabile galla des Ia-Ia-Moguère, qui présente de magnifiques paysages et des terrains d'une grande fertilité. Enfin, on atteignit les bords du Nil, à l'endroit où il sert de frontière entre le royaume de Chea et la province de Kodjam, qui appartient nominalelement au royaume de Gondar.

La *race galla*, dit M. Rochet, est la plus belle de l'Afrique. Elle n'est pas originaire de l'Abyssinie ; elle y est venue par invasion. Les Gallas sont bien constitués, ont la taille haute, le front large et relevé, le nez aquilin, la bouche bien coupée, le teint

cuivré plutôt que noir ; leurs cheveux sont tressés en petites nattes qui flottent autour de leur tête et semblent ajouter un nouvel agrément à leur physionomie noble et expressive. Ils montent à cheval dès leur première jeunesse et sont d'excellents cavaliers, pleins de valeur dans les combats. Leurs femmes sont belles et très-affectueuses.

Le 2 novembre, on visita le couvent de Devra-Libanos, à l'est des montagnes Moguères, habité par une trentaine de cénobites, et, le 7, on retourna à Angolola. Le 18, on repartit pour *Angobar*, capitale du Choa, située sur le sommet et le revers oriental d'une chaîne de montagnes volcaniques, se dirigeant du nord au sud. Ses nombreuses chaumières, isolées les unes des autres et entourées chacune d'un petit jardin clos d'une haie vive, forment, avec leurs toits coniques, un ravissant amphithéâtre, que rehaussent des touffes de verdure. Il y demeure environ 10,000 habitants. Les maisons du roi sont bâties sur une petite montagne en pain de sucre, détachée de la chaîne qui domine la ville au nord ; elles sont entourées de hautes palissades et ont leurs enceintes ombragées par de grands cèdres ou cyprès et kantouffas. Du sommet de la colline qu'elles couronnent, on aperçoit au bas d'Angobar un bois formé de cèdres gigantesques, où des milliers d'oiseaux modulent leurs chants harmonieux.

Notre voyageur, qui dans cette ville occupait une maison contiguë à celle qu'habitait le roi, se mit à lui fabriquer de la poudre et du sucre. Le prince était si enchanté qu'il lui offrit en mariage une de ses parentes, ce que M. Rochet n'accepta point, voulant, lui dit-il, revenir en Europe. En dînant chez le haut fonctionnaire chargé de veiller sur les étrangers, il apprit que les femmes au Choa servent à table leurs maris, et leur mettent même les morceaux à la bouche.

Le 5 janvier, il fut invité par le roi à une partie de chasse aux *gourezas*, singes dont la fourrure est d'un noir magnifique, et qui sont d'une extrême légèreté, sautant d'un cèdre à l'autre avec une telle rapidité que le chasseur a de la peine à les poursuivre, et bien souvent les perd de vue.

Le 8, il accompagna le prince dans une guerre contre les Gallas de Zamettia, qui avaient pillé des caravanes. Ils revinrent, le 18, à Angolola pour assister au renouvellement du *baptême*, fête qui se célèbre chaque année, en commémoration du baptême donné à Jésus-Christ sur les bords du Jourdain par saint Jean-Baptiste. Cette fête eut lieu aux rives de la Tchia-Tchia, où plus de 4,000 personnes, hommes, femmes et enfants, se trouvaient réunies, avec le clergé à leur tête. A trois heures du matin, tout le monde, déshabillé, se jeta dans l'eau et y resta quelques minutes, pendant que les

prêtres hurlaient des prières ; puis on se rhabilla, et on se donna en s'embrassant le baiser mutuel de fraternité. Le roi prit également son bain religieux, mais à part ; puis les prêtres lui baisèrent les mains, et on regagna en pompe la ville d'Angolola.

Le 22, l'armée, composée de 40,000 hommes, cavaliers et fantassins, se mit en marche pour une expédition nouvelle. On atteignit, le 25, Garagor-fou, limite commune de quatre territoires gallas. Le 28, on attaqua les Gallas maraudeurs et l'on fit une horrible boucherie ; on enleva aux vaincus les organes sexuels de la virilité, pour les suspendre comme trophées au bout des lances et en orner ensuite les épaules des vainqueurs, qui en décorèrent plus tard leurs foyers domestiques.

Le 1^{er} février, on se livra à la chasse aux buffles sauvages retirés dans une forêt de cèdres ; on en tua plusieurs, ainsi que des éléphants ; on poursuivait en même temps les Gallas rebelles jusqu'aux sources de l'Aouache, à 9 lieues du Nil, et, le 3, on reprit le chemin d'Angolola, où l'on était de retour le 8.

Les différentes excursions de M. Rochet dans le Choa lui ont permis d'offrir une idée de la structure générale du pays, de ses productions, de ses ressources et de ses habitants ; essayons de présenter à notre tour la substance de cette partie

géographique du voyage que nous analysons.

Les provinces qui obéissent au roi de Choa forment, dit M. Rochet, une contrée à peu près circulaire, ayant environ 75 lieues de diamètre, enclavée entre le royaume de Gondar, qui la borne au nord; le royaume de Djindjiro, la province de Caffa, qui lui sont contigus au sud-ouest; le Nil, dont les eaux constituent sa frontière occidentale, les montagnes habitées par les Aroussis ou Itou-Gallas au sud, et le pays d'Adel à l'est.

Cette surface comporte cinq systèmes de *montagnes*, dont les principales sont les *Amba-Chaka*, qui forment la chaîne d'Angobar; les *Garagor fou*, qui se dirigent vers le Nil; les montagnes *Moguère*, qui courent de l'est à l'ouest; et les *Soddo-Gallas*, qui vont s'unir au *Zamettia*, vers le nord.

Après le Nil, qui, descendant du nord au sud, fait une échancrure dans le royaume de Choa, où il décrit un arc d'une trentaine de lieues, le principal cours d'eau est celui de l'*Aouache*, qui naît dans la province des Gallas-Zamettia, coule du sud-ouest à l'est nord-est, et déverse ses eaux dans le lac d'Aoussa, après avoir traversé la partie méridionale du Choa et parcouru environ 200 lieues.

Le royaume de Choa comporte, quant à ses habitants, trois parties distinctes : il a d'abord, à l'est, les musulmans, en face de l'Adel; ensuite,

d'Angobar jusqu'à Devra-Libanos, les chrétiens, et à l'ouest les Gallas. La bande de terre qui s'étend depuis la frontière jusqu'à 2 lieues à l'est d'Angobar, est la grande province d'Efat-Argouba. Les principales kabiles du pays qui s'étend depuis la province d'Amarah, de l'est à l'ouest, sont des Gallas.

La population totale du royaume de Choa est de 1,500,000 habitants, dont la majeure partie sont des Gallas; les chrétiens sont moins nombreux, et les musulmans bien moins encore.

Les Abyssins du Choa sont enjoués, vifs, belliqueux, très-laborieux, très-intelligents, avides de gain, très-portés à l'amour. Le roi seul a le droit d'avoir des concubines. Les maris au Choa ne sont point très-jaloux de leurs femmes; ils leur laissent beaucoup de liberté. Les deux sexes aiment la propreté et se lavent souvent. Les Gallas et les musulmans fument; les Amarahs ne fument point et ne prennent pas de café. Tous boivent force hydromel.

L'agriculture est au Choa la première richesse, et le climat contribue à la fécondité du sol. La production la plus précieuse est le coton arbuste; le coton est l'élément unique dont se vêtent les habitants. Le lin ne leur est d'aucun emploi, si ce n'est la graine pour certaines maladies. L'indigo croît spontanément à l'état sauvage, et on n'en tire

aucun parti. Il y a très-peu d'arbres fruitiers. La principale industrie est le tissage des étoffes. Le roi jouit du monopole du commerce de l'ivoire. La seule monnaie qui ait cours est le talaro de Marie-Thérèse ; on paie en talaris les marchandises que l'on emporte. La maladie la plus générale est le ténia, dont nous avons parlé dans les voyages précédents.

Une caravane se disposant à quitter le Choa pour traverser le pays d'Adel, M. Rochet profita de cette occasion, et, le 4 mars, il prit congé de Sahlé-Sallassi, qui le chargea de cadeaux pour S. M. Louis-Philippe, roi des Français.

Le 5, il était à Farré, lieu du rendez-vous de la caravane qui allait retourner à Toujourra ; le 11, il rejoignait la caravane à Dathara ; le 12, il était à Hasbouta, près de la montagne de Dofane ; le 13, il voyait le lac de Léado, peuplé d'hippopotames qui ne sont point farouches. Il passa l'Aouache et s'arrêta sur la rive opposée.

Le 14, se firent entendre les rugissements du lion. Le 17, on arriva à Bordoua ; le 18, à Moullou ; le 21, en face de Coummi. Le 23, comme on manquait d'eau, la caravane se sépara en trois parties. M. Rochet suivit la direction de Toujourra, et était, le 25, à Hasen-Déra, au milieu des déserts brûlants de l'Adel. Le 26, il gagnait Kilalou. On y séjourna pour se rétablir des privations qu'on avait

éprouvées dans la portion de désert que l'on venait de franchir. Le 28, on repartit pour Barouddada, d'où l'on se dirigea vers Davoyeleka, pour y séjourner le 31.

Le 1^{er} avril, on couchait à Saguaguédane; le 2, à Gaubade; le 3, à Dada, où l'on dut creuser dans le sable jusqu'à 6 à 8 pieds de profondeur pour avoir de l'eau, ainsi qu'on l'avait déjà fait plusieurs fois dans le trajet. Le 5, on atteignit Karab-tou, puis Allouli et Gongonta, dernier endroit où l'on trouva un peu d'eau, car on en avait été cruellement privé; sept des chameaux de notre voyageur avaient péri de soif et sous l'excès de la chaleur dévorante du désert. Le 7, on gagnait Hèdeïta; le 8, Doulloule; et le 9, Ambabo et Toujourra, où M. Rochet s'embarqua, le 20, pour arriver le lendemain à Zeïla, sur la côte d'Aden. Il avait eu le bonheur de sauver son cheval et les cadeaux du roi de Choa pour Louis-Philippe.

Zeïla, qui n'est pas le Zeïla de la côte d'Adel, au sud de Toujourra, est une petite ville ayant deux ports sur le golfe Arabique; il y en a un qui est parfaitement sûr et qui peut abriter neuf ou dix bâtimens de 3 à 400 tonneaux; on trouve à Zeïla du café, du dourah, des peaux de bœuf et de la gomme; il y a de l'eau excellente dans le voisinage. Le 23, M. Rochet fit voile pour Barbara, port dont le golfe pourrait ancrer cent vaisseaux

de haut bord. Barbara compte environ 3,000 chaumières, et a une grande foire d'octobre à novembre ; les banians établis sur la mer Rouge se rendent à cette foire, où ils achètent de la myrrhe, de l'ivoire, des plumes d'autruche, du muse de civette, de la cire, du bétail, et des peaux de panthère, de bœuf, de lion, de léopard, etc.

Après avoir acheté à Barbara de nouvelles provisions, M. Rochet fit voile, le 29 avril, pour *Aden*, où il arriva le 2 mai. Cette ville a deux ports, dont un offre un mouillage suffisant pour de gros navires ; elle compte environ 600 habitants, et a maintenant une garnison anglaise de 2,000 hommes de troupes indiennes. M. Rochet partit d'Aden pour Moka, où il dut, faute de moyens de transport, laisser son cheval à un Français, lequel promit de l'embarquer sur le premier navire qui s'offrirait. Le 30, il partit pour Djeddah, mais dut relâcher, à cause du mauvais état de la mer, à Confonda, rade assez sûre, lieu où il vit pratiquer l'atroce opération épilatoire des Wahabytes superstitieux et rigides, laquelle consiste à dénuder l'organe de la génération et toutes les parties chevelues de la peau, depuis le nombril jusqu'à la marge de l'anus, et sans oublier les aisselles : barbarie douloureuse qui fait souvent expirer la victime dans des convulsions tétaniques.

Arrivé à Djeddah, M. Rochet trouva à s'embar-

quer pour Suez, d'où il se rendit au Caire, et du Caire à Alexandrie, pour venir débarquer à Marseille, après une absence d'environ dix-huit mois, absence qui bientôt devait se renouveler pour un second voyage, dont nous allons également rendre compte.

ROCHET D'HÉRICOURT.

SECOND VOYAGE SUR LES DEUX RIVES DE LA MER
ROUGE, DANS LE PAYS DES ADELS ET AU ROYAUME
DE CHOA.

(1842-1845.)

D'après l'engagement moral qu'il avait pris envers le roi de Choa, M. Rochet, muni de nombreux cadeaux du gouvernement français pour ce prince, ainsi que d'instruments et d'instructions de l'Académie des sciences, entreprit un second voyage dans ces contrées lointaines. Il quitta Marseille le 1^{er} janvier 1842, et arriva le 15 à Alexandrie, en Egypte. Il était le 4 février au Caire, et le 14 mars à Keneh, où il devait abandonner les rives du Nil, et se diriger, par le désert, au port de Kosseïr, sur la mer Rouge.

Le 16, les chameliers chargèrent ses bagages ; il se mit en route et alla prendre sa première étape à Bir-Amba, à 4 lieues à l'est de Keneh. Il y fit sa

provision d'eau pour franchir le désert. Le 17, il alla coucher à un endroit nommé Laghittah, où l'on trouve un puits d'eau saumâtre; on est ici en plein désert. Le 18, il traversa la chaîne des montagnes qui séparent de la mer Rouge la vallée du Nil, et après treize heures de marche il atteignit Hammamat, le point le plus remarquable de la route de Keneh à Kosseïr, et où les caravanes trouvent le puits de Joseph. A la sortie du défilé, il arriva au puits de Sedeh, d'où, après huit heures de fatigue, il gagna le point culminant de la chaîne, à l'endroit où se séparent les deux versants qui descendent, l'un vers la mer Rouge et l'autre vers la vallée du Nil. En quittant ce lieu, la caravane marcha dix heures, et alla camper à 9 lieues de Kosseïr; mais notre voyageur prit les devants, et le 22 il foulait le sol de ce port.

Kosseïr est la seule issue de l'Égypte sur la côte de la mer Rouge; la ville est bâtie au bord de la mer, au milieu d'une plage aride et déserte; elle est cachée par des dunes. La première construction que l'on y aperçoit en arrivant du désert est une mosquée entourée d'une frêle muraille et qu'ombragent quelques palmiers et jujubiers. La population est d'environ 1,000 habitants, qui vivent de l'exportation des grains de la haute Égypte pour l'Arabie, et du faible commerce de retour qu'alimente cette dernière contrée par quelques envois

d'épicerie et de tombac. Toute la défense de Kosseïr consiste en une citadelle restaurée par Méhémet-Ali, armée de douze canons, et gardée par une vingtaine de soldats du vice-roi. L'eau douce qu'on boit à Kosseïr est apportée du Nil, ce qui la rend chère, et oblige le bas peuple à se contenter d'eau sulfureuse, qu'il va chercher à 12 lieues au sud-ouest.

Après dix-neuf jours de halte à Kosseïr, M. Rochet s'embarqua pour *Djeddah* ou Djedda, où il arriva le 21 avril. Il en repartit le 30 pour Moka; il était rendu le 8 mai à *Hodeïda*, petite ville d'environ 4,000 âmes, et, comme Djeddah, entourée de déserts. Le 17 mai, il mouillait dans la rade de *Moka*, plus sûre que celle d'Hodeïda, et étape nécessaire de la navigation entre l'Inde et la partie supérieure du golfe Arabique. Il remit à la voile le 28, et trois jours après il se trouvait devant Toujourra, sur la côte d'Adel. Le sultan lui apprit qu'en vertu d'un traité de commerce qu'il venait de conclure avec les Anglais, il ne pouvait plus accorder l'entrée du pays d'Adel à tout autre qu'eux qui voudrait aller au Choa. Quelle que fût la véracité de ce chef, il fallut céder. Il y avait bien un autre chemin au-dessous de Toujourra, celui qui part de Zeyla ou Zeïla, mais il était sous le coup des Bédouins les plus féroces de l'intérieur. M. Rochet revint donc sur ses pas, et écrivit au roi de Choa, par un habi-

tant de Toujourra, pour lui faire part de ces obstacles, et lui demander une réponse qui serait attendue à Moka.

M. Rochet était déjà de retour depuis un mois à Moka lorsqu'il reçut la visite d'un habitant du village d'*Ambabo*, qui avait au pied une plaie jugée incurable. Cet indigène offrit de garder chez lui notre voyageur s'il voulait entreprendre sa guérison, qui devait être longue. L'offre étant acceptée, on repartit de Moka, et l'on débarqua le 1^{er} septembre au petit port de *Rahiéta*, sur la côte d'Adel, et le 6 on était à Ambabo, où venait d'arriver presque en même temps la réponse du roi Sahlé-Sallassi, qui menaçait de traiter en ennemi le sultan de Toujourra, et de retenir prisonnière la caravane alors dans l'Efate, s'il persistait à refuser le passage au voyageur français.

Le sultan, effrayé, obéit, et M. Rochet se mit en route, le 15 septembre, pour Efate, province du Choa, voisine du désert d'Adel, et suivit les étapes déjà connues. Il arriva enfin sur les bords de l'Aouache. Le passage du fleuve, dont les eaux étaient alors très-hautes, exigea plusieurs jours, à cause du nombre et du poids des présents destinés au roi de Choa. Le fleuve traversé, on passa les petits lacs appelés Léado, peuplés de crocodiles et d'hippopotames; puis on gagna Dénémali, porte douanière des États du prince. C'est là, dit M. Ro-

chet, que les caravanes qui arrivent du pays des Adels voient leurs marchandises visitées, et acquittent un droit en nature de 10 pour 100 prélevé sur tout, même sur les talari.

Le 30 octobre, c'est-à-dire un mois et demi après son départ d'Ambabo, M. Rochet se rendit à Farré, qui est le premier village de la province d'Efate. Là ses compagnons de route le quittèrent, et il continua de s'avancer vers Angolola, escorté de plus de 900 hommes pour le transport de ses bagages. Il arriva au bout de deux jours près de Sahlé-Sallassi, qui lui prodigua mille caresses.

Les cadeaux français étalés devant le prince le comblèrent de joie. On commença par les armes grossières, savoir : 100 fusils de munition, 58 carabines, 50 paires de pistolets, 50 sabres de cavalerie, 50 sabres d'infanterie; puis vinrent des pièces de drap rouge, des tapis de laine, des étoffes de soie, des casques et des cuirasses, et enfin deux canons. On ouvrit quatre autres caisses, dont une contenait un orgue de barbarie qui ravit les yeux et les oreilles du monarque, dont l'exaltation fut à son comble à la vue du portrait du roi des Français. La reine du Choa eut aussi ses cadeaux et en fut enchantée.

M. Rochet se trouvait à Angolola en même temps que l'ambassade anglaise, composée du capitaine Harris, du capitaine Graham et de leur suite. Le

premier s'était revêtu de son costume d'ambassadeur ; il portait un manteau de velours cramoisi , garni de riches broderies d'or et doublé d'hermine. Son chapeau était ombragé d'un panache blanc et rouge, et à son cou pendait la croix de l'ordre des Templiers, qui remonte aux premiers temps des croisades , en l'an 1118, ordre qui, depuis le supplice de son grand-maître, Jacques de Molay, en 1314, s'est conservé jusqu'à nos jours , malgré Philippe-le-Bel et Clément V, et a son siège magistral à Paris, où des chevaliers sont demeurés dépositaires des manuscrits de cette institution célèbre.

Peu de jours après son retour au Choa , M. Rochet eut occasion d'assister à une chasse aux hippopotames sur les bords de la rivière Tchia-Tchia, qui, contrairement aux renseignements donnés dans le premier voyage, fut reconnue couler à l'ouest et se jeter dans l'Abay, nom que donnent au Nil Bleu les habitants du Choa. Les chasseurs étaient au nombre de deux cents, la plupart montés sur des mules. Ils tuèrent plusieurs de ces monstres amphibies.

Pendant son séjour au Choa , M. Rochet étudia de plus près le *caractère des peuples indigènes*, et voici ce qu'il dit des Gallas et des chrétiens de ce royaume et des lieux voisins.

« Les *Gallas* sont une des plus belles et des plus vigoureuses races de l'Afrique ; ils diffèrent des

Abyssins par la religion; leur culte est un paganisme mêlé de fétichisme; leurs mœurs sont plus violentes, plus rudes que celles de leurs voisins *chrétiens*, qui ont sur eux la supériorité d'une civilisation relative et des souvenirs d'une nationalité antique. D'ailleurs, pour les caractères physiques, pour le costume, pour les habitudes de la vie domestique, il y a peu de différence entre les deux peuples. Les Gallas sont en même temps cultivateurs et guerriers. Ils ont peut-être à un plus haut degré que les Amharras ou Amarahs la passion de la guerre, l'amour de la gloire qui se gagne dans les combats. Malheureusement pour eux, ils sont divisés en un grand nombre de tribus qui sont presque toujours en lutte; et ceux qui habitent au sud et à l'ouest du royaume de Choa ne peuvent pas opposer à leurs vieux ennemis de religion et de race cette force qui naît de l'unité de pouvoir, et qui est le principal avantage des sujets de Sahlé-Sallassi. »

Dans le Choa, M. Rochet rendit de grands services à ses compatriotes, MM. Lefebvre et Petit, qui étaient retenus à la frontière sans pouvoir avancer, et en faveur desquels il obtint du roi l'autorisation de les faire venir à Angolola. Ils quittèrent bientôt notre voyageur pour retourner à Gondar. Déjà M. Rochet avait puissamment aidé les Anglais qui étaient venus en mission au Choa, et leur

avait même procuré de l'argent pour leur départ.

Le clergé est très-nombreux, dit M. Rochet, dans le royaume de Choa, et y forme la classe la plus éclairée de la population; il comprend les prêtres, les moines et la corporation des defteras, de laquelle sont tirés les écrivains, les chantres, les maîtres de cérémonie et les directeurs des biens temporels des églises, auxquels on donne le nom d'alakas. Ils ont le dépôt de tout ce qui reste d'instruction en Abyssinie. Les prêtres ne peuvent se marier qu'une fois; si leur femme meurt, ils sont condamnés au célibat. Un laïque qui aurait perdu quatre femmes ne pourrait pas se marier une cinquième fois. Les habitants du Choa ont, comme tous les Abyssins, une grande vénération pour la Vierge Marie, qu'ils vont même jusqu'à mettre au-dessus du Christ. Ils observent scrupuleusement le dimanche, et pour eux le sabbat est aussi un jour de fête. Ils jeûnent, toute l'année, le mercredi et le vendredi. Les églises sont très-nombreuses et très-suivies : quiconque en élève une croit avoir racheté tous ses péchés.

Dans le Choa, de même que dans presque tout l'Orient, le souverain est considéré comme le propriétaire suprême de toutes les terres; il peut s'emparer de celles de tous ses sujets. Nul ne peut faire une acquisition sans l'autorisation royale, et, s'il viole cette loi, la propriété clandestinement ac-

quise est confisquée. La possession de l'or est un des privilèges exclusifs de la royauté. Le roi seul a le droit d'avoir un harem, et Sahlé-Sallassi a 500 esclaves ou concubines, dont 7 résident dans son palais, 13 dans l'enceinte de ses chaumières, et le reste est répandu dans les diverses parties de l'empire.

Quelques jours après le départ de ses deux compatriotes, M. Rochet commença également ses préparatifs de retour. Il prit congé du roi, et se remit en route avec une caravane qui reprenait le chemin du pays d'Adel. Après avoir franchi le désert, il reparut à Ambabo, où il resta vingt jours; puis il se rendit à Zeyla, petit port du pays des Saumalis, à 30 lieues plus bas que Toujourra, et s'y embarqua pour Moka, où il ne fit que toucher. Il alla ensuite recevoir de M. Harris, à Aden, l'argent qu'il lui avait prêté dans le Choa. Enfin il regagna l'Egypte, heureux d'avoir accompli sans encombre un voyage qui avait duré quatre ans.

RAFFENEL.

VOYAGE DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE,

COMPRENANT

L'exploration du Sénégal, depuis Saint-Louis jusqu'à la Falémé, au delà de Bakel ; de la Falémé, depuis son embouchure, jusqu'à Sansandig ; des mines d'or de Kéniéba, dans le Bambouk ; des pays de Galam, Bondou et Woolly ; et de la Gambie, depuis Baraconda jusqu'à l'Océan.

(1843 et 1844.)

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage dont nous allons offrir une rapide analyse fut exécuté par une commission de cinq membres qu'avait choisie le gouverneur de nos établissements au Sénégal ; toutefois, de ces cinq membres, deux furent obligés, par suite du mauvais état de leur santé, d'abandonner le pays, après avoir remonté la Falémé jusqu'à Sénou-Déhou et visité Boulébané et l'Almamy ou chef de Bondou ;

les trois autres membres continuèrent seuls les voyages ultérieurs, qui eurent pour objet de lever une partie du cours de la Falémé, de reconnaître les mines d'or de Kéniéba dans le Bambouk, de parcourir une partie du Galam et du Woolli, enfin de descendre la Gambie dans une étendue de près de 120 lieues. A leur retour à Saint-Louis, nos trois voyageurs se virent encore bientôt réduits à deux, par suite du décès de M. Huard, qui avait été chef de l'expédition. M. Raffenel resta chargé de la rédaction de tout le voyage, et c'est maintenant de son travail que nous allons nous occuper.

RELATION.

Voyage de Saint-Louis à Bakel.

Le 16 août 1843, nos voyageurs partirent de Saint-Louis sur un petit bâtiment qui allait remonter le fleuve Sénégal, accompagné de deux bateaux à vapeur, expédiés par le gouverneur pour transporter au fort de Bakel les approvisionnements nécessaires à la petite garnison de soldats noirs que le gouvernement y entretient. Une tornade, ainsi qu'on appelle les orages du bas de la côte, arrêta un moment le navire, et l'on n'atteignit que vers deux heures le village de Maka, situé sur la rive gauche du Sénégal, à côté d'un petit marigot portant le même nom et tributaire du fleuve. Ce vil-

lage appartient au Wallo, pays occupé en partie par les Maures. Le 17 on atteignait Débi, village situé du même côté du fleuve que Maka, et également au bord d'un marigot. A onze heures on doublait le marigot de N'Guiaguer ou des Maringouins, lieu consacré par les nègres pour une cérémonie analogue à celle du baptême de la ligne équinoxiale, moins toutefois la mise en scène, qui est encore inconnue aux navigateurs du Sénégal. Cette cérémonie, appelée *Bagnass*, corruption du mot baigner, consiste en parodies de prières, en un serment qu'on fait prêter aux nouveaux baptisés, et en une aspersion d'eau et de cendres.

Après avoir dépassé le marigot des Maringouins, on atteignit bientôt le village de Kamm, placé sur la rive droite du fleuve, et où l'on fabrique des nattes qui ont de la réputation parmi les nègres ; les environs produisent du riz en abondance. On arriva ensuite au village de Diaouarr, situé sur la rive gauche ; puis à celui de Brenn, coupé en partie par un marigot ; puis on atteignit l'escale des Darmankours et le village de Diek, où l'on fait le commerce des gommes. A six heures on traversa l'escale des Trarzas ; à huit heures, l'ancienne escale de Kamm, qui était limitée par un marigot où l'on sacre les rois du Wallo.

A neuf heures on mouillait devant le poste militaire de Richard-Toll, à l'entrée du marigot de

Tahoué, qui communique avec un lac, position qui est comme la clef du pays. Depuis Saint-Louis jusqu'à Richard-Toll, les bords du fleuve sont profondément inondés dans le mois de l'hivernage ; jusqu'à Maka, ils sont garnis de hautes graminées et de mangliers ; en certains endroits, le fleuve a creusé des espèces de canaux qui ressemblent à de petits marigots. Dans les parties que l'eau douce n'a pu envahir on aperçoit des efflorescences salines, parmi lesquelles on distingue un arbuste nommé Diéghe, lequel est en fleur dans l'hivernage ; il est d'une moyenne hauteur et a la forme d'un buisson ; les nègres l'emploient comme purgatif, à cause des sels qu'il contient.

Le 19, on arrive au village de Guidakar, situé sur la rive gauche, lequel est inondé pendant la mauvaise saison, et donne naissance aux marais désignés sous le nom de *Safton*, dans lesquels on trouve une grande quantité de sangsues. Ce village est habité par les *Gantenns*, dont les mœurs ont beaucoup d'analogie avec celles des *Griots*, lesquels vivent entre eux, ne contractent d'alliances qu'entre eux, et qui, sans être positivement idolâtres, ont repoussé pour la plupart les enseignements de l'islamisme ; ils admettent la vertu des *Gris-Gris*, commune à tous les peuples de la zone transatlantique africaine. Les gris-gris, sorte de talismans ou d'amulettes, dont la forme varie depuis la coquille

roulée jusqu'à la corne de chèvre, et depuis le maroquin jusqu'à la dent molaire, jouent un très-grand rôle dans la vie des nègres, parmi lesquels aussi les Griots exercent une grande influence, en ce point que hommes et femmes sont des espèces de bouffons ou de ménestrels, qui ont le droit de tout dire dans le feu de leurs improvisations, sans que l'on puisse s'en formaliser. Mais, chose particulière, les nègres, qui ont tant de respect pour les Griots, ne veulent pas être appelés Griots; ce nom serait pour eux comme un terme de mépris.

On arriva bientôt à l'île de Todd et au village de ce nom, puis à celui de M'Bilor et à celui de Daggana, un des plus considérables du bas du fleuve et dans lequel existe un poste militaire français gardé par trente soldats noirs; ce poste sépare le Fouta du Wallo. Le 20 on gagna le village de Faneye, placé sur un marigot tributaire du fleuve, et où se fait un assez grand commerce avec les indigènes. Le même jour on dépassa le village de Moussa-Bakari, situé sur la rive gauche, et qui porte le nom d'un célèbre pêcheur, lequel faisait surtout la guerre aux *caïmans*, assez nombreux dans ces parages. Ces reptiles ont peur du bruit, et n'attaquent pas le troupeau qui vient boire et se baigner en masse, mais ils ne craignent pas de sauter sur un bœuf ou un mouton isolé.

« Communément, dit M. Raffenel, les victimes

des caïmans sont les hommes, les femmes, les enfants surtout et les animaux, qui viennent isolément au bord du fleuve pour s'y baigner ou y boire ; le nombre en est toujours grand chaque année. L'aveugle confiance à la puissance protectrice des gris-gris est souvent cruellement punie. Il y a fort peu de temps, ajoute le voyageur, qu'à l'endroit où nous passons il est arrivé un de ces événements malheureux, causé précisément par cet excès de confiance, et qui montre à la fois le courage extraordinaire de celui qui en a été victime, et l'acharnement prodigieux des caïmans dans leurs attaques. Un Maure qui s'était obstiné à traverser le fleuve, malgré les avis de ses camarades, est, à quelque distance du rivage, saisi à la jambe par un caïman d'une taille remarquable. Selon l'usage des Maures et des nègres, l'intrépide imprudent se retourne contre son ennemi et lui plonge les deux doigts dans les yeux : c'est un moyen de défense qui, dit-on, réussit parfaitement à faire lâcher prise à l'assaillant. Le Maure, délivré, continue courageusement sa route, quoique blessé ; mais, un peu plus loin, il est ressaisi par le caïman, dont il sait encore adroitement se dégager en employant son infailible procédé de défense ; enfin, saisi deux nouvelles fois, toujours par son terrible adversaire, il parvient encore à lui échapper ; mais il avait le flanc déchiré et les entrailles pendantes, et il n'ar-

rive au terme de sa course que pour expirer. »

De Richard-Toll à Podor, les rives du Sénégal sont très-élevées ; le sol est fertile ; on aperçoit des ronniers en plus grand nombre à mesure que l'on remonte ; mais ces espèces de palmiers ne sont guère là que comme d'inutiles ornements, puisque les nègres ne savent pas en tirer parti. Les plaines sont moins exposées aux inondations que dans le bas du fleuve.

Le 21 on arriva à Podo, grand village habité par des cultivateurs et des pêcheurs, et après avoir passé plusieurs autres hameaux, on atteignit le marigot de Souksa. Le Sénégal offrait des rives escarpées, des plaines accidentées d'arbustes et de buissons. Le 22, on gagna Aleybé, village considérable, habité par des Foulahs ; puis on alla à Casga, endroit aujourd'hui en ruines ; on coucha ensuite à Gabobé. Le 23 on se dirigea sur Saldé, gros village de la rive gauche, occupé par des pêcheurs. C'est là que les navires qui vont au Galam s'arrêtent pour payer un tribut à l'Almamy du Fouta, lequel y est représenté par un agent. Ce village est à égale distance de Saint-Louis à Bakel. L'aspect du pays devient triste, et la végétation assez pauvre.

Le 24, on passe devant Kaëdi, grand village de la rive gauche occupé par des Foulahs et des Sarra-colets ; les premiers, hardis vagabonds, et les se-

conds, paisibles marchands. Le pays redevient plus peuplé et la végétation plus belle. Le 25, on atteint le village de Sinthia-Aliourou, nouvellement établi sur la rive gauche ; le 26, on passe devant un grand nombre de villages, et l'on remarque de jolies troupes d'oiseaux ; le 27, on passe devant Modinalla, village de la rive droite, habité par des marabouts de la nation maure des Dowiches. Ces Maures forment une tribu sédentaire adonnée à l'enseignement, et elle fournit des missionnaires qui vont prêcher l'islamisme dans le centre de l'Afrique.

Les Maures de ces contrées sont généralement d'une grande malpropreté. Comme ils manquent souvent d'eau pour leurs besoins habituels, ils font leurs ablutions avec du sable ; et comme la plupart ne se lavent jamais, malgré le voisinage du Sénégal, ils sont presque toujours couverts de vermine ; mais ils y sont tellement accoutumés qu'ils ne semblent pas même s'en apercevoir. Dans certains cas, comme celui de vol, on leur défère l'épreuve du feu, qui consiste à leur présenter un fer rouge sur lequel ils doivent passer trois fois la langue. Ces Maures sont très-habiles à éviter la brûlure, et dès leur enfance ils s'exercent à passer leur langue sur des fers brûlants.

Le 29, on atteint le village de Matam, escale où l'on traite du mil, des peaux et du beurre. Le

30, on était à Garréguel, dont les habitants sont des cultivateurs et des pêcheurs, souvent hostiles à nos marchands. Le 31, on gagnait Odobéré, village assez considérable ; puis Verma, petit village sur la rive gauche, près duquel le fleuve a un large banc de roches qui rendent le passage très-dangereux.

Le 1^{er} septembre, on arrive à Gaudé, premier village du pays de Galam, et l'on s'aperçoit que la nature s'est notablement embellie ; on remarque une élégante verdure et des champs très-bien cultivés. Enfin, le 2, l'on arrive à Bakel, comptoir formé par une compagnie de marchands, endroit où la baisse des eaux suspend la navigation dans le haut du fleuve. Le village est protégé par un fort garni de dix pièces de canon et défendu par une cinquantaine de soldats noirs, que commande un officier noir venu de Saint-Louis. Bakel est situé au pied des collines ; il a des cases d'une construction soignée, et dont plusieurs sont exhausées au-dessus du sol par des piquets, précaution nécessaire contre les inondations annuelles du fleuve. Le soleil de Bakel est très-funeste aux Européens : c'est la cause pour laquelle le gouverneur de Saint-Louis n'y envoie que des soldats indigènes. La population de Bakel est très-affable, comme celle de Saint-Louis ; le costume des deux sexes est à peu près le même que dans cette dernière

ville. Le poisson et le gibier abondent, et les gris-gris sont ici en grande vénération, comme dans les lieux environnants, qui offrent beaucoup de serpents et de lézards, assez incommodes, et contre lesquels les nègres s'imaginent que les gris-gris sont tout-puissants : de là les déceptions multipliées et si cruelles des nègres à l'égard de la morsure des serpents. Chaque gris-gris à sa destination particulière : l'un préserve de la fièvre, celui-ci des balles, celui-là des caïmans, des lions, des serpents et des coups de poignard ; il y en a même qui procurent l'immortalité.

Voyage à Boulébané par le Sénégal et la Falémé.

Après quelques jours de repos à Bakel, l'expédition se remit en marche pour se rendre à Boulébané, par le Sénégal et la Falémé. Le 11 septembre, on atteignit le village de Kounguel, sorte de résidence royale du prince de Galam, du moins de son représentant. Le 12, on parvint à l'embouchure de la Falémé, qui joint la rive gauche du Sénégal au-dessous du village d'Aroundou. Le 14 on remonte la Falémé, et l'on atteint, le 16, le village de Kidira-Tatta, puis celui de Nayé, devant lequel la largeur de la Falémé est d'environ 200 mètres comme à son embouchure. Le 18, on séjourna à Sénou-Debou, village peuplé de 500 habitants.

Enfin, le 22, on arrive à Boulébané, capitale du pays de Bondou et résidence de l'almamy.

Boulébané est un grand village, situé dans une plaine étendue, limitée vers l'est par des collines et dans les autres directions par des forêts. Une muraille de 3 à 4 mètres de hauteur et d'une assez forte épaisseur entoure la presque totalité des cases; cette enceinte est interrompue de distance en distance par des bastions carrés et fermés par des portes garnies de bonnes serrures. Les cases sont disposées en îlots plutôt qu'en groupes, et, de même qu'à Bakel, ces îlots sont entourés de murs en terre. Les rues sont sales et tortueuses, et au milieu d'une place s'élève le Tata ou la Kasba de l'almamy, près de laquelle on remarque une mosquée. La physionomie des habitants du Bondou est franche et ouverte; ils sont bons, hospitaliers, mais fort laids.

L'almamy de Boulébané fit un accueil empressé à nos voyageurs, et leur procura tout ce qui pouvait leur être nécessaire dans ce gros village, peuplé d'environ 2,300 habitants. Ici les femmes sont mieux que les hommes; elles sont généralement bien faites et ont de fort belles dents, qui seraient plus belles encore si elles ne les teignaient, comme leurs gencives, en noir, avec une plante colorante, de la même manière qu'à Madagascar. Ces femmes aiment beaucoup les verroteries, et

en portent des colliers étagés quelquefois au nombre de huit à dix. Elles ont des cheveux tressés en nattes qui descendent le long des joues jusqu'au cou ; les cheveux des côtés et de la partie postérieure de la tête sont rasés ou coupés court ; le front est garni d'une mince lame d'argent. Les jeunes filles ont plus de simplicité, et ont le sein découvert jusqu'à l'épigastre, nudité qui ne nuit point à la pudeur, laquelle est toujours relative.

Excursions dans la Falémé.

Le 28 septembre, l'expédition continua de remonter la Falémé. La navigation fut lente à cause des courants et de l'irrégularité des brises. On reconnut que la rive gauche est généralement escarpée, tandis que la rive droite est presque constamment plate et couverte d'une brillante végétation. On revint le 2 octobre à Bakel. Le 8, on reprit l'exploration hydrographique de la Falémé, travail fort important pour la navigation sur cette branche du Sénégal. Nous ne suivrons pas l'expédition dans cette opération technique, et nous reviendrons avec elle à Bakel où elle était de retour le 29 octobre ; nous consignerons seulement quelques-unes des observations de M. Raffenel sur la navigation de cette rivière dans le parcours d'environ 30 lieues qu'il venait d'en exécuter.

Depuis l'embouchure de la Falémé jusqu'au village de Senou-Debou, il y a deux passages difficiles, ceux de Balou et de Paubi. Il existe un barrage entre Debou et Senou-Debou. Le halage n'est pas absolument impraticable, mais fréquemment interrompu par divers obstacles. La Falémé reçoit un assez grand nombre de cours d'eau, outre qu'elle se grossit du tribut des orages dans la saison pluvieuse. La baisse des eaux arrive dans le milieu de septembre; la navigation est bonne du 15 juin au 1^{er} septembre.

Passons maintenant aux détails que fournit M. Raffenel sur les peuples et les gouvernements des contrées qu'il vient de visiter.

Peuples et gouvernements de la Sénégambie occidentale.

Les peuples de la Sénégambie, ou du moins des parties de cette contrée parcourues par nos voyageurs, ou sur lesquelles ils ont recueilli des documents, peuvent, dit M. Raffenel, se diviser en trois catégories, savoir : religieux, indifférents, irréligieux. Les premiers sont des Maures, puis des Foulahs et des Sarracolets ; les seconds se composent de Mandingues du Bambouk et de Foulahs du Kason ; les troisièmes, de Bambaras et de quelques Mandingues à l'est de la Falémé.

Les gouvernements sont généralement des mo-

narchies héréditaires ; mais l'hérédité, au lieu de s'appuyer, comme chez les peuples européens, sur la descendance par ligne directe, se fonde sur une transmission par ligne collatérale, en suivant toutefois l'ordre de primogéniture : tels sont les gouvernements des Maures, des Sarracolets, des Foulahs du Bondou, des Bambaras, des Mandingues du Wolli et du Tenda. Il y a aussi des gouvernements théocratiques, comme ceux du Fouta et du Fouta-Djallon, et des gouvernements républicains, comme ceux de quelques Mandingues du Bambouk.

Les *Maures* sont des Arabes occupant l'extrémité méridionale du désert de Sahara ; ils forment différentes nations, notamment les Trarzas, depuis l'Océan jusqu'à la hauteur de Gaé ; les Darmakours, tribu enclavée dans le pays des Trarzas ; les Braknas, depuis le village de Bokol jusqu'à celui de Modinalla ; les Dowiches, depuis Modinalla jusqu'à l'embouchure de la Falémé, et diverses autres tribus.

Les Maures sont généralement fourbes et adroits, enclins à guerroyer, et d'un commerce difficile et peu sûr ; ils sont vindicatifs, ambitieux et intriguants. Leur costume se compose d'un coussabe, d'une guinée bleue qui les enveloppe jusqu'aux chevilles, et d'une culotte à grands plis de même étoffe, qu'ils ne lavent jamais, vêtement qu'ils por-

tent ainsi jusqu'à complète usure, ce qui est cause de l'odeur nauséabonde qu'ils répandent autour d'eux. Ils vont la tête nue, mais garnie d'une épaisse chevelure qui les dispense de porter une coiffure; leurs jambes et leurs pieds sont également nus.

Les Maures se nourrissent de couscous, de laitage et de viande de bœuf et de mouton. Pour faire cuire un mouton, ils creusent un grand trou dans le sable, le remplissent de braise et de cendre rouge, et après avoir enlevé à l'animal ses intestins, ils le placent dans ce trou tout entier et avec sa peau, dont ils ont eu le soin de coudre l'ouverture pratiquée pour le vider. Le corps du mouton est ensuite recouvert d'une autre couche de braise et de cendre, et il cuit ainsi pendant plusieurs heures, ce qui en fait, dit-on, un mets assez délicat.

De même que les Orientaux, les Maures du Sahara regardent l'embonpoint chez une femme comme le type de la beauté par excellence; il y a certains villages où les chefs font mener leurs femmes et leurs concubines pour y être engraisées comme une volaille du Mans ou de la Bresse.

Les *Foulahs* se composent de trois races ou éléments distincts : les *Torodos*, qui sont les habitants aborigènes; les *Peuls*, qui sont un peuple étranger et dont l'origine est encore un problème; les *Toucouleurs*, qui semblent le produit des deux pre-

mières races : néanmoins ces trois races peuvent se confondre en une seule, à laquelle on applique indistinctement les noms de Foulahs, Fellatahs, Fellahs, Foulans, Fellans, Fellamés, Poules et Peuls, dont en géographie on fait des synonymes.

Il paraît cependant que les Peuls forment un peuple à part : leur couleur, d'un brun teinté de rouge, tient le milieu entre celle des Maures et celle des Toucouleurs ; leur nez est moins épaté que celui des nègres ; leurs lèvres sont plus minces et leur front est plus large. Ils ont des mœurs nomades et une vie pastorale. En Sénégambie on donne quelquefois le nom de Peuls à des Toucouleurs tributaires ; mais ceux-ci sont réellement d'une couleur plus foncée.

Les Foulahs habitent surtout le Boudou, pays qui a pour limites, au nord, le Galam ; à l'ouest, le Fouta-Damga ; à l'est, la Falémé ; au sud, le Tenda et le Woolli, à petite distance de la Gambie. Leur gouvernement est une monarchie héréditaire, transmissible de frère à frère comme chez les Maures ; la religion est l'islamisme. Ce peuple est agricole et belliqueux tout à la fois. L'almamy a quatre femmes légitimes et plusieurs concubines. Le Bondou peut mettre sur pied 10,000 hommes et 1,000 chevaux.

Les chefs des villages tiennent leurs pouvoirs de l'almamy : c'est une charge héréditaire qui se

transmet également de frère à frère. Ces chefs rendent la justice pour les petits différends ; mais la partie condamnée peut en appeler au tamsir, lequel juge en dernier ressort toutes les causes qui n'entraînent pas la peine de mort ; l'almamy seul a le droit d'infliger la peine capitale.

Un office encore important est celui de maître d'école ; il est rempli par un marabout, prêtre qui enseigne à lire le Coran et à écrire l'arabe, seule langue usitée dans la Sénégambie. On emploie pour écrire des planchettes en bois, des plumes en roseau, et de l'encre composée avec de l'eau, de la gomme et de la suie enlevée aux pots de terre dans lesquels on fait le couscous. Les élèves sont nourris et logés par le maître d'école, dont ils doivent en retour cultiver les champs. Lorsque l'élève sait lire et écrire, il donne au maître un captif ou une valeur équivalente.

Les *Sarracolets* habitent principalement le pays de Galam, borné au nord par le Sénégal et le Fouta-Damga, au sud par le Bondou et le Bambouk, à l'ouest par le Fouta-Damga, et à l'est par le Bambouk et le Kasson. Les Sarracolets sont un peuple industrieux, cultivateur et marchand, adonné surtout au commerce de colportage ; ils ont des goûts paisibles et des mœurs douces. Le village de Bakel est habité par des Sarracolets, dont les danses sont assez obscènes ;

elles le sont moins dans le Galam , où les jeunes filles ont plus de retenue.

On cultive beaucoup de coton dans le Galam ; les femmes vont le ramasser dans les champs de cotonniers, où elles séparent le grain du duvet, travail qu'elles exécutent avec beaucoup de rapidité, et qui a lieu la nuit, au milieu des chansons et de la musique des griots.

Les *Foulahs* habitent principalement le pays de Kasson, situé sur les deux rives du Sénégal, et borné, au nord par le Kaarta , au sud par le Bambouk, à l'ouest par le Kamera, et à l'est par les Etats mandingues dépendants du Bambouk. C'était autrefois un puissant Etat, mais depuis quelque temps il était en proie à l'anarchie.

Les Foulahs du Kasson, dit M. Raffenel, sont beaucoup moins religieux que ceux du Bondou ; ils ont maintenant, dans les mœurs et les croyances, beaucoup plus de rapports, avec les Bambaras, dont ils parlent à peu près l'idiome, qu'avec les autres Foulahs. Ils sont généralement assez enclins au vol et à la paresse. Comme leur pays est pauvre, ils vivent beaucoup de chasse, ou vont chercher des produits dans les pays voisins pour aller les vendre au comptoir européen.

Les *Bambaras* habitent le pays de Kaarta ; ils sont guerriers et aventureux ; ils sont de même très-religieux et ne manquent pas non plus d'in-

dustrie, car ils possèdent de belles cultures de mil, de coton et d'indigo. L'islamisme n'est suivi que par un très-petit nombre de Bambaras; la généralité est idolâtre. Leur gouvernement rappelle en quelque sorte la féodalité du moyen âge. Enfin les Bambaras aiment passionnément la musique; ils ont, outre le tamtam et la guitare, une espèce de fifre en bambou dont ils tirent des sons mélodieux.

Quant aux Foulahs du Fouta-Djallon, pays gouverné par un chef électif, ce sont de sévères musulmans qui poussent leur culte jusqu'au fanatisme. Ils se piquent, dit M. Raffenel, de haïr profondément les infidèles, excepté toutefois les blancs, dont ils se prétendent les descendants.

Observations générales.

Relativement à ces différents peuples que nous venons de passer en revue, M. Raffenel présente des observations générales dont nous donnerons seulement la substance.

Les nègres, dit notre voyageur, sont très-voleurs, particulièrement ceux qui vivent près de nous et avec nous. Pour ces derniers, voler un blanc n'est point mal faire, c'est même quelquefois un mérite, et ils poussent alors la discrétion jusqu'à l'héroïsme, préférant les châtimens les

plus énergiques à l'aveu de leur faute. Les esclaves des blancs volent leurs maîtres, et disent à cela que tout est commun entre eux. Les Foulahs du Bondou et les Sarracolets sont, parmi les nègres qui nous approchent, les plus adroits et les plus obstinés voleurs.

Les Maures et tous les nègres sont plus menteurs encore ; ils ne vivent jamais près d'un blanc sans lui demander quelque chose, et aucun refus ne les rebute et ne les arrête, tant qu'ils n'ont pas obtenu ce qu'ils désirent ou qu'ils n'ont pu le dérober. Les nègres sont presque tous autant de Possidonius, ils ont un grand mépris pour la douleur, et pousser un seul cri serait pour eux une honte. Les négresses en couches ne se plaignent jamais, et le lendemain du jour où elles ont mis au monde un enfant, elles vaquent déjà aux soins du ménage.

Dans les mariages de nègres, la demande est faite par la mère du garçon, et elle dit en s'adressant à la mère de la fille : « Mon bouc poursuit ta chèvre. » Si la proposition est acceptée, la mère de la fille répond : « J'amarrerais ton bouc. » Si la proposition est rejetée, elle répond : « Je chasserai ton bouc. » Lorsque l'époux est agréé, il amène deux génisses blanches à la porte de la case de la jeune fille, laquelle n'est jamais consultée. Ce présent, emblème tout à la fois de virginité et

de fiançailles, devient le prélude du mariage religieux que fait le marabout, en lisant aux fiancés quelques versets du Coran. Cette cérémonie terminée, la jeune femme demeure huit jours assise à la porte de sa case, le visage voilé et tourné vers l'intérieur ; elle reçoit ainsi, en présentant le dos aux visiteurs, les compliments de tout le monde ; puis elle est reçue chez son mari, après le cadeau qu'elle a été obligée de faire aux griots.

Les femmes des Maures sont moins bien traitées que celles des nègres, car ceux-ci sont beaucoup moins jaloux et supportent même avec indifférence les infidélités de leurs compagnes, qui, du reste, considèrent la fécondité comme la première de toutes les vertus ; une femme stérile est vouée au mépris de son sexe qui s'en éloigne avec horreur. Toutes les négresses ont une ceinture qui leur fait cinq ou six fois le tour du corps et renferme un talisman ou gris-gris, comme sauvegarde de fécondité et de virginité tout à la fois.

Il nous reste à parler des autres parties du voyage de M. Raffenel, savoir : des mines d'or de Kéniéba, du voyage de Bakel à Fattatenda, et de celui de Fattatenda à Sainte-Marie par la Gambie, avec retour à Saint-Louis. Nous allons rapidement parcourir ces trois dernières parties.

Voyage aux mines d'or de Kéniéba.

Le 28 novembre 1843, l'expédition partit de Bakel ; elle était le 7 décembre suivant à Boulébané, et le 9 à Samba-Gala, dont les habitants se montrèrent fort peu hospitaliers envers les blancs. Le 11, on traversa la Falémé à un gué facile qui se trouve entre les deux villages de Sansandig, dont les habitants furent bons et affables. On les quitta le 13 pour se diriger vers les mines de Kéniéba, devant lesquelles on arriva le 15.

Pour descendre dans la principale de ces mines, on a, dit M. Raffenel, pratiqué un trou profond de 7 à 8 mètres, dont les parois sont dépourvues d'étais, ce qui doit occasionner de fréquents accidents. Au fond de ce trou est une ouverture latérale d'un mètre de hauteur qui conduit dans une galerie souterraine longue d'environ 50 mètres, et tout autour on aperçoit des trous d'une effrayante profondeur, garnis de traverses servant à recevoir les échelles des mineurs. L'exploitation des mines de Kéniéba est faite par les habitants des villages voisins ; elles ne sont pas d'une merveilleuse richesse, mais on pourrait les utiliser davantage.

Après cette visite aux mines d'or, on revint à

Sansandig, puis à Sénou-Debou, et le 1^{er} janvier on était de retour à Bakel.

Voyage de Bakel à Fattatenda.

Le 24 janvier, on partit pour Kounguel et Boulébané, où on arriva le 26. Le 1^{er} février, on atteignit Tiara. Le 3, on était au village de Kouar, et l'on entra dans le Woolli, c'est-à-dire dans un pays fort peu hospitalier. Le 6, on arrivait à Faudécounda, village habité par des Sarracolets commerçants, et le 7 on entra à Fattenda, village sur la Gambie, où les Anglais ont un comptoir, et qui se compose de cases qui servent aux caravanes et aux marchands indigènes. Le comptoir, dirigé par un traitant noir, est établi sur un vieux navire mouillé au milieu du fleuve, et à bord duquel sont placées les marchandises d'échange, ce qui, par là, les met parfaitement à l'abri du pillage.

Nos voyageurs trouvèrent les bords de la Gambie charmants, surtout après dix-huit jours de marche fatigante dans un pays dépourvu d'intérêt et d'une désespérante uniformité. La Gambie est plus large à Fattatenda que le Sénégal ne l'est à Barkel ; la marée se fait sentir dans la Gambie à plus de 110 lieues de son embouchure, tandis qu'au Sénégal elle ne remonte qu'à 50 lieues. On avait présenté à nos voyageurs Fattatenda comme un

village immense, mais leurs regards ne purent se poser que sur les six cases du caravenseraï et sur le vieux brick servant de comptoir. Ce brick fut offert comme logement à l'expédition, qui dès le lendemain de son arrivée en ce lieu songea à le quitter.

Voyage de Fattatenda à Sainte-Marie par la Gambie, et retour à Saint-Louis.

Dès le 8 février nos voyageurs quittèrent Fattatenda pour descendre le fleuve de Gambie. Le 10, ils arrivaient au comptoir de Kantalicounda, l'avant-dernier des établissements anglais dans la Gambie, à partir de son embouchure. Le chef du comptoir fit bon accueil aux voyageurs français, qui repartirent le 12 et arrivèrent le 13 au comptoir de Kaniéby. Ils étaient le 15 à Mac-Carthy's, île de 7 milles de largeur, établissement militaire occupé par 80 soldats noirs. Le 19 on quitta ce poste, et le 25 on arrivait à Sainte-Marie, ville beaucoup plus petite que celle de Saint-Louis, mais d'un aspect très-agréable. Les Anglais accueillirent de la manière la plus gracieuse l'expédition française, et s'acquittèrent parfaitement envers elle de tous les devoirs de l'hospitalité.

Le 2 mars, on s'embarqua à bord d'un brick-goëlette qui mit à la voile pour Gorée, où l'on arriva

le 5, au milieu de la population étonnée, et heureuse de revoir l'expédition que l'on croyait avoir péri dans le trajet qu'elle avait eu à parcourir. On resta quelques jours à Gorée, puis on repartit pour Saint-Louis, et l'on était de retour le 16 au chef-lieu des établissements français sur la côte occidentale de l'Afrique.

Telle est la succincte mais fidèle analyse de l'ouvrage publié par M. Raffenel. Si nous avons à porter un jugement sur ce consciencieux travail, nous ne pourrions que nous en référer à l'excellent rapport qui en a été fait à la Société de géographie, au mois de mai 1846, par M. le baron Roger, membre de la Chambre des Députés, de qui la sage et utile administration, comme gouverneur au Sénégal, a laissé parmi les habitants un souvenir ineffaçable. M. Raffenel, comme le dit le rapporteur, M. Roger, si compétent pour l'apprécier, a décrit avec vérité sa longue et pénible navigation sur le fleuve, depuis Saint-Louis jusqu'au poste de Bakel. Il donne une très-bonne description de ce poste, et il signale avec beaucoup de justesse les inconvénients de sa situation. On aurait pu désirer des notions positives sur l'importance de son com-

merce et sur les accroissements dont il est susceptible; mais l'auteur fait preuve d'esprit d'observation et de jugement dans les notions exactes qu'il donne sur les diverses peuplades de Maures et de nègres qui parcourent ou habitent cette contrée. La portion du fleuve qui n'a pu être visitée, à cause de ses barrages, était celle qu'on connaissait le moins et qui comportait le plus d'intérêt. On ne peut que s'associer aux regrets de nos voyageurs, au sujet de la lacune qu'ils ont laissée à remplir à cet égard.

Toutefois, ainsi que le remarque avec raison M. le baron Roger, ils ont habilement conduit leur mission avec l'almamy du Bondou, lequel a autorisé dans son pays la création d'un comptoir fortifié, dont le commerce français ne saurait manquer de tirer avantage. L'exploration des mines d'or du Bambouk, notamment de celle de Kéniéba, est un curieux chapitre du voyage de M. Raffenel; on peut regretter seulement que l'auteur ne soit pas descendu dans le puits et s'en soit rapporté aux renseignements que lui ont fournis les indigènes. Quoi qu'il en soit, on conviendra qu'il possède à un rare degré les qualités spéciales que doit réunir un voyageur dans ces contrées si difficiles à parcourir, savoir, surtout un courage calme et indomptable, de la patience et de l'adresse, un caractère fortement trempé, et une organisation

propre à résister aux influences meurtrières du climat.

Comme renseignements géographiques, nous n'ajouterons plus qu'un mot sur le pays exploré par M. Raffenel, et qui a reçu le nom de *Sénégambe*, formé par contraction de ceux du Sénégal et de la Gambie, ses deux principaux fleuves.

Bornée au nord par les sables du Sahara, à l'est par une chaîne de montagnes qui la séparent du Bambara, dépendance du Soudan, à l'ouest par l'océan Atlantique, et au midi par une chaîne de montagnes où naît le Niger, et qui la séparent de la Guinée, dont la limite nord est, vers la côte, la rivière Mesurado, la *Sénégambe* est comprise entre les 6°—18° lat. N., et 6°—20° long. O.; elle compte 325 lieues dans sa plus grande longueur, et 275 lieues dans sa plus grande largeur, avec une superficie d'environ 55,000 lieues carrées, et une population d'environ 12 millions d'habitants.

Le Sénégal, que nous avons remonté avec le voyageur, naît dans le pays de Fouta-Djallon, coule d'abord au nord-est, dans le Jallon-Kadou, puis au nord, entre les États de Fouladou, Brouko et Kasson, et ceux de Woradou, Konkodou et Bambouk, puis traverse le Galam, le Foulah et le Wallo, pour arriver dans l'Atlantique, après un cours de plus de 200 lieues. Ce fleuve est en partie, pour les plaines qu'il arrose, ce qu'est le Nil pour l'Égypte;

il a ses crues périodiques, dont la principale est en octobre.

C'est sur la côte de la Sénégambie que se trouvent le cap Vert, les îles d'Arguin, de Saint-Louis, de Gorée, et le petit archipel des Bissagos.

Le climat est le plus chaud du globe, à cause du voisinage de l'équateur, et plus encore des vents qui arrivent du Sahara.

SELIM BIMBACHI.

VOYAGES

A LA RECHERCHE DES SOURCES DU BAR-EL-ABIAD
OU NIL BLANC.

(1840-1841.)

PRÉLIMINAIRE.

Les deux voyages dont nous allons rendre compte furent entrepris, le premier en 1840, et le second en 1841, d'après les ordres de Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte, qui confia l'expédition à Selim Bimbachi, capitaine de frégate. La relation officielle a été communiquée à la Société de géographie, en 1842, par M. Jomard, membre de l'Institut, à qui Artin-Bey, premier secrétaire de Son Altesse, en avait adressé la traduction française. Cette expédition, un des premiers fruits de la nouvelle civilisation introduite sur les bords inférieurs du Ni

depuis un quart de siècle, mérite de fixer l'attention des personnes éclairées, quelque incomplets d'ailleurs qu'en soient les résultats. Nous donnerons seulement un extrait de la relation, en laissant, le plus qu'il nous sera possible, parler le voyageur égyptien qui a dirigé l'entreprise.

PREMIER VOYAGE.

(1840.)

Le 9 de *ramadân*, année 1255 de l'hégire (16 novembre 1839), en vertu d'un ordre supérieur, 400 hommes, tirés des régiments d'infanterie cantonnés au Sennaar, nous furent confiés. On nous accorda également cinq dahabyéh ou barques venues d'Égypte, et armées chacune de deux pièces de canon; trois autres nous furent données du Sennaar, ainsi que deux qyasèh et quinze canots munis de huit mois de provisions, et suffisamment de munitions de guerre.

Après avoir ordonné et régularisé le service, moi et Suleiman-Kachef nous descendîmes dans une dahabyéh, le Français Ibrahim-Effendi ¹ dans une autre, et ainsi de suite, le poste de chacun ayant été désigné.

D'après un ordre de Son Altesse, il m'a été en-

¹ M. Thibaut.

joint de prendre avec moi, dans le cas où il en témoignerait le désir, le nommé Abd-el-Kérîm-Effendi, agent du gouvernement anglais¹; mais il me prévint, deux jours avant notre départ, qu'il était dans l'intention de faire le voyage par terre, habillé en Taqrair², ce qui fut consigné dans le journal. Le samedi 9, nous partîmes de Khartoum.

Le rivage de cette partie est garni de quelques arbres, et habité par les deux qabylèh ou tribus Omdourmân et Fetqâb, dont les habitants s'occupent d'agriculture. Le soir, nous nous arrêtâmes dans un endroit nommé Kelkélèh. Le 10 ramadân 1255, on a passé 2 heures et demie à communiquer les ordres nécessaires aux officiers, à leur apprendre les signaux dont on aurait besoin pour s'entendre d'une barque à l'autre; après quoi on s'est mis en route. En naviguant, on a rencontré du côté de l'orient la tribu de Fitkhab³, et du côté de l'occident celle de Djoumahyéh; plus loin, à environ 5 milles de distance, on vit la montagne de Mandharah; puis, sur le bord du fleuve, celle de Adhly; à 10 heures, sur le bord occidental du fleuve, celle de Barimèh, et derrière celle-ci on voyait deux autres petites montagnes nommées Barmil et Badiléh. Les deux rives sont habitées par la tribu Moussa-Makboulèh; ces lieux sont remplis de broussailles. Nous

¹ Un indigène. — ² Peut-être Faqyr.

³ Sans doute la même tribu que celle de Fetqâb.

rencontrâmes dans cette journée sept îles; nous avons passé la nuit à Cheikh-Moussa-Makbouléh.

Le 11, nous vîmes la tribu de Moussa-Makbouléh et quelques arbres de santhe (*sount?*), et de distance à autre quelque peu de broussailles; sur la rive orientale, dans quelques endroits, les rives sont escarpées. Vers le soir, Suleiman-Kachef ayant envoyé quatre bœufs, on les a distribués aux troupes, et nous avons passé la nuit à Koléh-Mab.

Le 12, nous nous mîmes en marche. Sur la rive occidentale on voit quelques arbres de santhe et des îles entièrement couvertes d'arbres de santhe, à l'exception de l'île de Salyah, qui pendant les basses eaux du Nil est cultivée. Nous arrivâmes au petit chantier de barques qui se trouve sur la rive orientale du fleuve. Pendant que nous étions à Khartoum, nous avons pris une centaine de fers de lance sans manches; nous fîmes faire les manches dans cet arsenal, et pour cette raison nous nous sommes arrêtés dans ce lieu; dans la direction S.-O. se trouvait la tribu de Hassnyèh.

Le 13, nous vîmes la montagne d'Arachqoul qui se trouve à une distance d'environ 9 milles de la rive occidentale du fleuve; les six îles que nous avons franchies sont, ainsi que les deux rives du fleuve, couvertes d'arbres de santhe. La rive occidentale est escarpée en quelques endroits et cultivée en d'autres. Les deux rives sont habitées par

la tribu de Hassnyèh; dans cette journée, Suleiman-Kachef nous ayant envoyé quatre bœufs, les soldats en firent leur dîner. Nous avons passé la nuit au lieu nommé Chabbachab¹ qui se trouve sur la rive orientale du fleuve.

Le 14, nous trouvons les deux rives du fleuve couvertes de mimosas. J'ai rencontré un Schlouk monté sur une barque conduite par dix marins; le dit Hendjazy vint à notre rencontre avec un Schlouk. Je lui demandai alors où était le cheik des Schlouks; dans sa réponse il m'apprit qu'il se trouvait à l'île Lakdaouihyèh, près la cabane du cheik Akhmet; je lui dis : « Nous ne sommes pas venus ici pour faire du mal à personne; nous voulons seulement trouver la source du Nil-Blanc; que l'on n'ait aucune crainte de nous; nous continuerons notre route vers le but désiré. Son Altesse notre maître nous a ordonné de faire du bois et de donner des cadeaux à toutes les tribus qui viendraient nous voir. » J'ai envoyé deux individus avec deux Schlouks vers le cheik des Schlouks, et j'ai retenu la barque du Schlouk avec huit marins comme ôtage. Du côté de l'occident se trouve la tribu de Hassnyèh. Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve, où nous passâmes la nuit.

Le 15, sont revenus les deux individus envoyés

¹ Chebechê.

au cheik des Schlouks; ils nous ont annoncé que le cheik Hydriss, ainsi que tous ses Schlouks, s'était mis en fuite, et comme nous devions prendre le cheik Elias pour guide, ainsi que Suleiman-Kachef l'avait précédemment annoncé au pacha, gouverneur de Soudan, ledit cheik ne s'étant pas trouvé dans sa cabane, nous envoyâmes un exprès pour le chercher à Dharyèh, où il s'était transporté.

Le 16 est arrivé le cheik Elias Akhmet, et nous lui annonçâmes qu'il devait partir avec nous. Dans sa réponse il nous a dit qu'il ne connaissait pas la langue des Schlouks, mais qu'un de ses parents qui se trouve dans le Dharyèh, nommé Hidhoun, connaissant la langue des Schlouks, serait plus convenable pour accompagner l'expédition. Ayant approuvé son avis, nous envoyâmes quelqu'un pour chercher Hidhoun. Le lendemain, lundi, notre envoyé revint et nous annonça qu'il ne l'avait pas trouvé; alors nous envoyâmes le cheik avec deux soldats pour amener Hidhoun. La journée étant très-avancée, nous passâmes la nuit dans ce même lieu.

Le 20, nous nous sommes mis en route. Les deux rives du fleuve ainsi que les îles sont couvertes de mimomas; l'île de Habah est plus longue que les autres. A ces îles commence la patrie des Schlouks; ils n'ont d'autres occupations que la chasse aux

hippopotames et aux crocodiles. Cependant, l'été, la tribu des Bakharahs ¹ venant habiter le voisinage du fleuve, les Schlouks leur font souvent la guerre, et s'emparent de leurs bestiaux. Le caractère belliqueux des Schlouks et les avantages qu'ils remportent sur leurs ennemis tiennent à ce qu'ils sont bons nageurs et qu'ils possèdent une grande quantité de petites barques. Après le coucher du soleil, nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve en face de l'île de Chawal.

Le 24, sur la rive orientale, nous vîmes à une distance de 6 milles la montagne nommée Nauf-hour ², et dans l'île de Mossrhann ³ se trouvaient quelques hippopotames à la suite les uns des autres ; sur la rive occidentale s'est montrée la tribu de Bakharah qui faisait paître ses bœufs. Ensuite nous vîmes l'île de Dzélath ⁴, qui contenait une quantité considérable d'hippopotames.

Le 25, sur la rive orientale, à une distance assez considérable, on aperçut la tribu de Bakharah ; sur la rive occidentale commencent les habitations de la tribu de Dinnkhah ⁵. Pour renouveler notre provision de bois, nous approchâmes de la rive orientale, après quoi je fis ranger la petite flottille sur deux files ; je fis jeter l'ancre. Sur les deux rives se trouvaient quelques mimosas, peu de ta-

¹ Boukharas. — ² Nefour. — ³ Mousrân. — ⁴ Zelâf.

⁵ C'est le pays connu sous le nom de Dinka ou Denké.

marins et des forêts composées de différents arbres. Sur la rive orientale nous aperçûmes de distance à autre quelques familles de la tribu de Dinkhah et quelques éléphants.

Le 27, sur la rive occidentale du fleuve, six individus de la tribu de Bakharah s'approchèrent de l'eau en criant : Grâce, pour l'amour de Dieu ! Alors nous nous approchâmes d'eux et leur demandâmes de qui ils étaient les serviteurs ; ils répondirent qu'ils appartenaient à Sélim Bakharah ; nous leur dîmes qu'il se faisait tard, et que s'ils avaient quelque chose à nous dire, ils n'avaient qu'à revenir le lendemain ; ils répondirent qu'ils viendraient sans faute. A cet endroit les rives du fleuve sont couvertes de broussailles ; nous y passâmes la nuit.

Le 28, nous nous sommes mis en route, et après une marche d'une heure nous vîmes sur la rive occidentale plus de trois cents individus armés, appartenant à la tribu de Bakharah, qui nous criaient, comme la veille : Grâce, pour l'amour de Dieu ! Dans le but de savoir ce qu'ils nous voulaient, nous leur envoyâmes un petit canot, qui ramena dans notre dahabyéh un de leurs vieux cheiks, nommé Hydhar. Nous lui avons dit que nous n'avions pas l'intention de leur faire du mal, et, conformément aux ordres de Son Altesse, nous l'avons couvert de vêtements brillants et nous avons enveloppé sa tête d'un turban magnifique.

Nous le fîmes descendre dans le canot en lui disant que s'il y avait d'autres cheiks dans sa suite, il pouvait les amener vers nous. Alors il s'en alla, et ramena un autre cheik avec lui. Après les politesses ordinaires, nous le couvrîmes également de superbes habillements ; ils paraissaient contents et heureux. Les enfants et les femmes qui accouraient en foule, les voyant ainsi vêtus, exprimaient une joie bruyante. Après quoi, nous demandâmes à ces cheiks pourquoi ils quittaient leurs tribus pour venir habiter isolément les rives du fleuve ; dans leur réponse, ils nous apprirent que leur habitation ordinaire était dans ce lieu, et qu'ils payaient leurs contributions au cheik Abdourrahmân, homme tyrannique et injuste ; il tue les uns, dirent-ils, et sépare les autres de leur famille, ainsi qu'il a fait de nous. Ils nous prièrent de leur donner une recommandation au gouverneur Youssof-Bey, gouverneur de Kordofan. Alors Suleiman-Kachef, d'accord avec moi, écrivit une lettre en arabe que nous leur donnâmes pour porter à Youssof-Bey. Pour nous montrer leur reconnaissance, ils nous envoyèrent six vaches et six autres bestiaux, moutons et chevaux que nous avons distribués aux troupes.

Sur les deux rives du fleuve on voit quelques mimosas et un peu de tamarin ; sur la rive occidentale habite la tribu des Bakharah et se trouve le

gouvernement de Kordofan. La rive orientale est habitée par la tribu des Dinnkah. Ces deux tribus, pendant l'été, habitent les rives du fleuve, et pendant l'hiver se retirent dans la province de Dharyah¹. Le fleuve est bordé de broussailles.

Le 29, nous aperçûmes la montagne appelée Taffahfam², à une distance de 2 milles du fleuve, et qui est bordée de palmiers. Sur la rive occidentale se trouvaient les cabanes des Schlouks, et quelques îles. Dès que les Schlouks nous eurent aperçus, ils prirent la fuite et furent se cacher dans les forêts et les broussailles environnantes, en laissant sur la place leurs volailles et leurs bestiaux. Comme nous avions pour but de rassurer ces gens et de les rappeler à nous en d'autres occasions, on ne toucha à rien de ce qui leur appartenait. D'autres fois nous voyions quelques hommes et des enfants, mais on n'apercevait point leurs bestiaux; il paraîtrait qu'ils les transportaient en d'autres lieux. En toute occasion ces gens n'ont pas manqué de fuir notre présence; ils avaient pour habitude d'allumer des feux de distance à autre, pour s'avertir d'un danger imminent. Les deux rives du fleuve et quelques îles contenaient un peu de tamarin et des forêts composées de divers arbres. Plus loin, les deux rives, ainsi que les

¹ Dharyeh. — ² Ou Taffafam.

îles, sont couvertes de broussailles. Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve pour y passer la nuit.

Le 1^{er} *chawal*, nous voyons les deux bords de la rivière couverts de broussailles. Les barques n'ayant pas pu approcher du bord, on a fait la prière au milieu du fleuve; après avoir fait la prière, nous nous mîmes en route. Sur la rive occidentale, les Schlouks avaient abandonné leurs habitations, et comme ils venaient de les quitter nouvellement, sans emmener leurs bestiaux, ils étaient cachés dans les broussailles. On voyait, à un mille de nous, sur une même ligne, 40 à 50 villages où demeuraient ces Schlouks. La construction de leurs cabanes avait une forme conique; la partie inférieure jusqu'à la moitié était en terre, et le reste jusqu'en haut en broussailles. Quoiqu'on vît de temps à autre quelques individus, nous n'avons cependant aperçu aucuns bestiaux. Quand nous sommes arrivés à la hauteur de ces villages, nous avons vu près du rivage quatre Schlouks; notre drogman, Hydhoum, leur a adressé la parole, en leur disant de ne pas avoir peur, et que notre intention n'était pas de leur faire du mal, et il leur a envoyé une petite embarcation; leur cheik nous a apporté deux dents d'éléphant pour cadeaux.

La tribu des Dimmab étant près de là, nous leur avons dit d'envoyer un homme à leur cheik. Aus-

sitôt ce cheik sorti, nous avons vu à l'instant même les Schlouks rentrer dans leurs cabanes, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux. Comme ils nous avaient déclaré que les principaux chefs de ces villages devaient venir nous voir le lendemain, en conséquence nous nous sommes retirés au milieu de la rivière, et nous avons jeté l'ancre.

Le 2, de bon matin, nous avons vu sur le rivage dix cheiks de Schlouks, qui sont venus sur notre dahabyéh, que nous avons envoyée. Ayant reconnu que cinq étaient les principaux, nous leur avons donné des habillements, des sonnettes et des verreries, et aux autres cinq seulement des verreries. Voyant qu'ils étaient enchantés de cette réception, nous leur avons assuré qu'ils pouvaient être parfaitement tranquilles, et que nous avions l'ordre de Son Altesse de bien traiter tous ceux qui ne mettraient pas d'obstacle à notre marche, et de leur donner des cadeaux, ajoutant qu'ils devaient avertir le plus tôt possible leur meki de l'assurance que nous venions de leur donner. Aussitôt qu'ils furent partis, nous vîmes paraître 2,000 Schlouks tout nus et armés, chacun portant un bracelet en dent d'éléphant, ou en fer, ou en bronze. Les femmes et les hommes avaient quatre dents du devant de la mâchoire inférieure arrachées; les femmes portaient une fourrure noire,

et aux pieds un bracelet en fer ; les Schlouks portaient au bout de leur lance une gerbe de plumes d'autruche comme ornement. Il est d'usage que les malades et les célibataires se couchent dans des cendres et la fiente des animaux ; par conséquent leur figure est colorée par ces ingrédients. Ils font la prière devant un arbre entouré de roseaux, auquel on suspend des peaux avec des plumes. Dans ces villages se trouvent beaucoup de vaches, de chevaux, de moutons et de poulets ; ils ont aussi des chiens ; leur culture est du dourrah, du sésame, du maïs, des haricots et du tabac. Ils nous ont apporté pour les soldats, à titre d'hospitalité, quatre bœufs, six moutons et deux dents d'éléphant. Le rivage est couvert de mimosas, de différents arbres et de broussailles. Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve pour y passer la nuit.

Le 3, nous avons quitté cet endroit en prenant avec nous deux Schlouks pour guides. Chemin faisant, nous avons vu les habitations de ces Schlouks. Nous avons aussi vu plusieurs de leurs barques et quelques individus. Après avoir fait une route de 8 milles vers l'est, nous sommes entrés dans un golfe. Du côté de l'occident, nous avons vu onze hameaux de Schlouks - Ményaq ; il y avait là des palmiers qui donnent le fruit domm (dommiers) ; sur les deux rives on voyait des tamarins et parfois des mimosas, et sur le

rivage des broussailles. Du côté de l'occident est le hameau de Cheik-Tchak. Vis-à-vis, on voit une trentaine de hameaux, des tamarins et d'autres arbres de différentes espèces, et du côté de l'ouest et loin du rivage, on voyait les habitations des Din-khah. Pendant l'été, cette peuplade vient habiter près du rivage. Du côté de l'occident, on ne voit que des peuplades de Schlouks. Nous jetâmes l'encre en cet endroit pour y passer la nuit.

Le 5, les naturels nous demandèrent où nous allions, quel était notre but en voyageant ainsi; si notre intention était de leur faire la guerre; que, dans ce cas, ils en informeraient leur méki; ou si nous étions simplement des voyageurs; enfin que nous leur disions quelque chose. Alors nous avons répondu que, conformément à la volonté de Son Altesse, nous avions l'intention de découvrir la source du fleuve Blanc; que notre intention était de ne faire de mal à qui que ce fût, et qu'ils ne devaient pas avoir peur de nous. » Si votre méki vient nous voir avec de bonnes dispositions, nous le traiterons bien et nous lui donnerons des cadeaux; allez. » Ensuite nous avons donné des vêtements à ces trois chefs dont nous avons gagné l'amitié; ils sont partis très-satisfaits de nous, et nous nous sommes mis en route du côté de l'occident. On voyait des hameaux des Schlouks, quelques tamarins et d'autres arbres, et du côté de

l'orient on voyait quelques hameaux de Dinnkhah déserts ; sur les bords du fleuve il y a des endroits qui sont escarpés. Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve en cet endroit, et nous y passâmes la nuit.

Le 6, nous sommes arrivés au hameau nommé Dimak, où réside le méki. Nous avons vu, sur la rive occidentale du fleuve, Suleïman, un des cheiks, avec deux autres Schlouks qui nous attendaient sur le rivage par l'ordre du méki. Lorsqu'ils nous aperçurent, ils nous dirent de nous arrêter où nous étions, qu'ils allaient prévenir leur méki. Après ces paroles, ils partirent, et nous nous enchrâmes au milieu du fleuve, selon l'usage militaire. A 6 heures, les trois cheiks que nous avons vus hier, avec plusieurs Schlouks armés, sont venus ; ils avaient fait revêtir l'un d'eux d'une chemise indienne, comme si c'était le méki. Lorsque nous avons vu cela, nous avons envoyé une embarcation pour faire venir les trois cheiks avec le kiaya du méki et un autre grand cheik, dans notre dahabyéh. Lorsque nous eûmes demandé si le méki était venu, ils ont répondu que celui qui était habillé d'une indienne était leur méki. Notre guide nous a fait un signe pour nous faire savoir que ce n'était pas le méki. Quoique nous ayons compris, nous n'avons pas voulu avoir l'air de douter que ce fût réellement le méki. Ou-

tre que nous avions habillé les cheiks qui sont venus, nous avons mis dans une enveloppe trois couteaux, huit cloches et deux pièces de mousseline, une ceinture en cachemire anglais et différentes espèces de verreries.

Le 8, nous avons trouvé, du côté de l'occident, un îlot qui était couvert de hameaux et de mimosas, et du côté de l'orient, nous avons vu deux îles qui étaient couvertes de broussailles. Ensuite le rivage occidental du fleuve nous a offert encore des hameaux de Schlouks parsemés d'arbres et de sycomores; nous avons vu beaucoup de Schlouks avec leurs lances, et vers la côte orientale, nous avons rencontré plusieurs Dinnkhahs qui nous regardaient de loin.

Le 9, nous sommes arrivés à un endroit où coulait une rivière dont l'eau ne ressemblait pas à l'eau du fleuve Blanc, car elle avait la couleur rougeâtre. La largeur de l'embouchure de cette rivière était d'un quart de mille. Lorsque nous avons vu qu'elle se jetait dans le fleuve Blanc, Suleiman-Kachef nous a dit qu'elle se nommait Bahr-el-Séboth, et qu'elle coulait du côté de Mékyadèh; dans l'idiome des Schlouks, on nomme ce fleuve Bahr-Telkhy. Mais comme notre mission était de continuer le fleuve Blanc, nous ne sommes pas entrés dans cette rivière, et nous avons continué notre route directement. Vers le côté de l'occident,

à l'embouchure de la rivière, il y avait un petit hameau de Schlouks ; mais les habitants s'étaient sauvés. Nous avons vu sur notre route, à une demi-lieue du fleuve, plusieurs hameaux de Schlouks entourés de palmiers.

Le 11, nous avons vu du côté de l'orient, à un mille du fleuve, un petit lac entouré de broussailles, et nous avons vu du côté de l'occident un autre lac dont l'eau était noirâtre : la largeur de ce dernier lac est de 3 milles. Nous sommes allés, avec Ibrahim-Effendi et Suleiman-Kachef, dans un petit canot pour le sonder. Après avoir cheminé pendant 3 milles, nous avons trouvé une profondeur de 2 palmes et demi, et nous nous sommes assurés que le fond était de terre noire ; les eaux n'avaient aucun courant. Comme nous n'avions pas assez de temps, nous n'avons pu reconnaître si c'était un golfe ; seulement les eaux diffèrent par la couleur des eaux du fleuve Blanc, dont le courant est d'un mille et demi par heure ; la largeur est de 100 pas, et la profondeur de 3 palmes et demi. Nous avons jeté l'ancre au milieu du fleuve dans cet endroit, où nous avons passé la nuit.

Le lendemain nous nous sommes rendus au lac pour prendre des informations plus exactes ; nous nous y sommes rendus par la rive occidentale. Nous avons jeté la sonde, et nous avons trouvé quelquefois une brasse et d'autres fois 2 brasses

de profondeur ; nous avons reconnu , quoiqu'il n'y eût pas de courant d'après le rapport du matelot monté dans le hunier , que ce lac communiquait avec plusieurs autres , et que des deux côtés on voyait des îlots couverts de broussailles noirâtres ; en avançant plus , la profondeur est d'une brasse , et le fond est noir comme le fond des lacs. On ne voit autour de ce lac ni hommes ni bestiaux ; seulement dans le lointain on apercevait des feux.

Le 27 , après une navigation monotone et sans intérêt , nous vîmes du côté de l'orient , au bord du fleuve , quelques cabanes de Kyks , dont les individus s'enfuirent et se cachèrent dans les jones et les roseaux qui sont auprès. Ayant envoyé notre drogman Méhémed pour leur assurer qu'ils ne devaient rien craindre de notre part , et que nos intentions étaient toutes conciliantes à leur égard , trois d'entre eux sortirent de l'endroit où ils s'étaient cachés , et neuf enfants , sortant de leur cabane , vinrent auprès de nous. Après leur avoir demandé de quelle tribu ils faisaient partie , ils nous répondirent qu'ils étaient Kyks , et nous dirent que leur moyen d'existence était la pêche , et la chasse qu'ils faisaient aux hippopotames et aux crocodiles. Après leur avoir demandé quelques nouvelles , ils nous répondirent qu'un peu plus loin le fleuve Blanc était bordé d'une montagne dont le plateau était très-fertile , qu'au delà se trouvait la tribu des Kalklours ,

qui sont anthropophages, et qu'encore plus loin on trouvait les tribus des Nouvhouns, de Batlyèh et de Bhourr. Nous les congédiâmes en leur donnant quelques cadeaux de verroterie, et en leur disant qu'ils n'avaient rien à craindre, ainsi que ceux des autres tribus qui auraient l'intention de venir nous voir; enfin que nous leur donnerions de pareils cadeaux.

Nous découvrîmes plusieurs cabanes dont les habitants se nourrissent, pour la plupart, du dourah proprement dit et du dourah de Syrie, qui abonde dans cet endroit, ainsi que le poisson.

La rapidité du courant est de 2 milles; l'emploi des rames et du halage est impossible. Dans cet endroit, le fleuve a beaucoup de sinuosités.

Nous vîmes ensuite à l'orient plusieurs cabanes, et nous nous approchâmes, sans être aperçus, de six vieilles femmes qui étaient sur le fleuve, et qui se lamentaient dans leur langue en tournant leur visage vers le ciel; nous les joignîmes; ce que nous comprîmes de leurs réponses, c'est qu'elles étaient des femmes Kyks. Elles nous firent comprendre que nous trouverions devant nous une montagne dont le plateau est très-fertile; après cela nous les relâchâmes. Nous ne pûmes savoir si les étangs que nous avions rencontrés sur notre route provenaient du fleuve ou bien de l'eau de pluie; quand bien même nous aurions cherché à en connaître

l'origine, cela nous eût été impossible, car les joncs, les roseaux et la vase s'avançaient dans le fleuve d'environ un mille. Les habitants des cabanes construites sur les bords du fleuve vivent de la chasse qu'ils font aux animaux amphibies; c'est pourquoi on rencontre beaucoup de leurs dépouilles dans les habitations.

Le 14 *zilkadé*, nous rencontrâmes un lac; puis, du côté de l'occident, l'habitation du grand cheik de la tribu de Bounderléhyal, nommé Beuhyour, qui vint à notre dahabyéh, et nous lui demandâmes des nouvelles de la montagne dont nous avons déjà parlé, et d'autres renseignements. Il nous répondit que du côté de l'occident se trouvait effectivement une montagne habitée par une tribu avec laquelle il était presque toujours en guerre pour les pâturages. Nous lui demandâmes si la montagne dont il nous parlait était éloignée du fleuve et s'il s'y trouvait des mines; il nous répondit qu'elle était éloignée tout au plus d'une journée du rivage, que la partie occidentale était couverte de bois qui l'empêchaient d'être connue parfaitement, et que quant à ce qu'on appelait mine, il n'en connaissait aucune. Le cheik, les hommes et les femmes avaient pour la plupart les oreilles et les jambes ornées d'anneaux de fer et de cuivre. A notre demande d'où ils se procuraient ces métaux, le cheik nous répondit qu'en un lieu sis à trois journées de leurs

habitations ils commerçaient, et échangeaient leurs bestiaux contre les anneaux de fer et de cuivre qui s'y fabriquent ; ils nous dirent aussi que les habitants du lieu les tiraient d'autres endroits situés à l'occident. Lui ayant demandé où le fleuve prenait sa source, et s'il était vrai que nous devions rencontrer sur notre route une montagne au milieu du fleuve, il répondit que ni lui ni personne de sa tribu n'étaient capables de résoudre un tel problème. Nous lui demandâmes également de quelle manière ils vivaient ; il nous dit que leur nourriture se composait de dourah, de sésame et de citrouilles, et qu'ils cultivaient aussi un peu de tabac. Nous le renvoyâmes lui et ses frères très-satisfaits en leur donnant un peu de verroteries. Au reste, les habitants de ces lieux agirent comme les autres, c'est-à-dire qu'ils vinrent sur le bord du fleuve en grande quantité pour nous offrir des animaux domestiques, ainsi que des jattes de lait qu'ils nous prièrent d'accepter ; et même plusieurs, s'approchant des haleurs, saisirent les cordes, et se mirent à les tirer de compagnie avec nos soldats. Leurs animaux, se trouvant là en grande quantité, se mirent à brouter les jones et les broussailles qui se trouvaient au bord du fleuve.

Le 17 *zilkadé*, plusieurs petits animaux de menu bétail ayant été apportés des rives orientale et occidentale, ils furent distribués aux soldats, qui en

avaient grand besoin. Les habitants, voyant leurs présents acceptés, retournèrent pour prendre leurs meilleures bêtes ; et, à leur arrivée, ils nous suivirent en nous priant de ne pas refuser leurs présents, et ils se mirent à haler comme les soldats. La tribu d'El-Hyabb habite la rive occidentale, et la rive orientale est habitée par celle de Bhourr. Ces deux tribus sont presque toujours en guerre pour les pâturages.

Le 18, les habitants aidèrent les soldats à haler jusqu'à neuf heures ; ils vinrent des deux rives en grand nombre, sans armes, accompagnés de bétail : ce qu'ayant vu, nous abordâmes la rive occidentale. Le grand cheik Ryann Kandjack vint se présenter à notre dahabyéh ; et l'ayant interrogé sur le pays, il nous répondit que devant nous se trouvait la tribu des Schirs, qui parlait une autre langue et qui était leur ennemie. Ils s'occupent de la culture du dourah, du sésame, du tabac et des citrouilles. Il paraît que cet individu est également le cheik de la tribu des Eb-Hyabb ; il avait amené avec lui plus de 1,000 personnes sans armes. Ils ont l'habitude d'attacher à leur corps la queue et les cornes des vaches, animal qui est le plus honoré parmi eux.

Le 20, nous arrivâmes à un endroit où le fleuve se bifurquait ; les eaux étaient toujours de la même couleur ; une branche allait à l'occident et

l'autre à l'orient. Nous reconnûmes que le territoire de la tribu d'El-Hyabb finissait là. Nous ignorions si ces deux branches du fleuve restent toujours séparées ou si elles se rejoignent plus loin. L'observation de cette circonstance devenant nécessaire, nous nous arrêtâmes en cet endroit pour prendre des informations. Nous fîmes venir plusieurs individus de la tribu d'El-Hyabb qui se trouve à l'occident, et nous leur demandâmes si ces deux branches restaient toujours séparées, quelle pouvait être leur étendue, et s'il était vrai que nous devions rencontrer sur notre route une montagne. Ils nous dirent que ces deux bras étaient des rivières séparées; que chacune d'elles avait son lit à part; seulement que celle qui se trouve du côté de l'occident est très-peu fournie d'eau; qu'au contraire celle qui se trouve à l'orient est plus considérable que l'autre et en tout temps pourvue d'eau. Mais ils nous assurèrent aussi qu'ils ne connaissaient pas leur étendue, et qu'en outre ils ignoraient qu'il y eût une montagne plus en avant, et que même ils n'en avaient jamais entendu parler: seulement, dirent-ils, il se trouve en haut plusieurs tribus qui parlent un langage différent du nôtre et avec lesquelles nous sommes presque toujours en guerre, ce qui nous empêche d'avoir des relations avec elles et d'être instruits des circonstances qui peuvent les regarder. Dans l'intention de con-

stater la véracité des déclarations de ces individus, nous fîmes venir de la rive orientale deux cheiks de la tribu de Bhourr. Leur ayant adressé les mêmes questions, ils nous firent, à peu de chose près, les mêmes réponses, ce qui nous confirma que les individus de la tribu d'El-Hyabb avaient été vrais.

L'exploration de ces deux branches faisant partie de la mission dont nous sommes chargés, Su-leiman-Kachef, accompagné de l'adjudant-major Rustem-Effendi, du Français Ibrahim-Effendi et du capitaine Fezhoullah, furent envoyés pour explorer la branche occidentale. On envoya par terre un petit nombre de soldats, et par eau une chaloupe avec trois marins pourvus de sonde. Après avoir marché en longueur environ 2 milles, on trouva que la largeur de ce bras était d'environ 8 à 10 kouladjis, et sa profondeur d'un et demi et de 2 kouladjis ; la vitesse de l'eau était d'un mille et demi par heure.

Pour explorer également la branche orientale, les mêmes personnes montèrent dans un canot et se dirigèrent sur ce bras. Après avoir navigué la distance de 2 milles, ils remarquèrent que la largeur était dans certains endroits d'un mille et demi, et dans d'autres d'un quart de mille ; la profondeur, à son embouchure, d'un et demi, de 2 et même de près de 2 kouladjis et demi, et sa vitesse d'un demi-mille par heure ; comparativement à la

branche occidentale, l'eau y est bien plus considérable et la rivière plus large. Nous jugeâmes donc convenable de naviguer sur cette branche.

Après avoir gagné l'espace d'environ 5 milles, l'endroit où nous étions arrivés n'offrait plus qu'un demi-kouladj, et même moins. Nous ordonnâmes de maintenir toujours les barques au milieu de la rivière, et après avoir examiné de côté et d'autre, nous remarquâmes que l'eau gardait à peu près la même profondeur. On réunit tous les officiers, et on leur exposa l'état des choses ; dans leur réponse ils dirent que tout ce qui s'était passé la veille et aujourd'hui devait être inscrit et noté dans le journal ; que, d'après ce que l'on avait vu, la branche occidentale n'offrait pas assez d'eau pour naviguer, et qu'en tout cas la branche orientale était beaucoup plus large et était pourvue plus abondamment d'eau ; qu'on avait résolu de l'explorer, et même qu'on était en disposition de le faire jusqu'à midi ; mais que la profondeur de l'eau allant toujours en diminuant, et que n'ayant plus trouvé qu'un demi-kouladj et même moins, il devenait impossible de continuer le voyage, et qu'enfin les barques étaient restées au milieu de la rivière sans pouvoir avancer. Toutes ces circonstances étaient connues des officiers. Les capitaines des dahabyéhs et des barques ayant été également appelés en conseil, on leur dit que s'ils avaient quelque chose à dire, ils

eussent à s'expliquer. Ces capitaines dirent que depuis quelques jours il était à la connaissance de tout le monde que l'eau diminuait, mais qu'ils n'avaient pas osé en parler au chef; qu'avant-hier ils avaient vu deux branches se réunir; qu'après l'exploration on avait conclu à l'unanimité pour naviguer sur la branche orientale; que, quoique l'on se fût avancé sur cette branche jusqu'à midi, et que cette branche, à son embouchure, eût 2 et même 2 kouladjis et demi de profondeur, cependant, qu'en réalité, à l'endroit où l'on était parvenu, elle n'offrait plus qu'un demi-kouladj, et qu'il devenait impossible désormais d'avancer davantage; qu'au reste la décision appartenait aux membres du conseil.

Les membres du conseil récapitulèrent ce qui précède ainsi qu'il suit : Considérant qu'après avoir parcouru la branche orientale jusqu'à midi, nous n'avons pu trouver qu'un demi-kouladj de profondeur, et qu'il devient certain par l'immobilité de nos barques qu'il est impossible d'aller plus en avant; après avoir discuté les diverses circonstances dans un conseil composé des officiers et des capitaines des barques, et après avoir inséré dans le procès-verbal les demandes et les réponses sus-mentionnées, il a été reconnu qu'il n'y avait aucun moyen de continuer notre navigation; qu'ainsi donc on résolvait à l'unanimité de retour-

ner sur ses pas, et de recommencer le voyage en sens inverse le jour suivant. C'était la première fois que les sujets de Son Altesse paraissaient dans ces parages écartés ; nous déployâmes les drapeaux en son honneur et nous fîmes tirer vingt et un coups de canon, pour signaler notre retour, qui eut lieu en bon ordre.

SECOND VOYAGE.

(1844.)

La relation officielle de ce deuxième voyage à la recherche des sources du Nil Blanc n'ayant pas encore été remise au gouvernement égyptien , M. Jomard, toujours animé d'une si noble ardeur pour les progrès de la science, a cherché à y suppléer en communiquant à la Société de géographie plusieurs lettres qu'il a reçues d'Egypte, l'une du voyageur français M. Arnaud, qui accompagnait Selim Bimbachi; l'autre du consul général de France, M. Gauthier d'Arc. Le digne et docte M. Jomard a fait précéder cette communication de quelques mots que l'on nous saura gré de consigner ici.

« Depuis le Mémoire de D'Anville, qui date de 1745, les géographes s'étaient accordés à faire descendre du sud-ouest, et à une grande distance, les

premières sources du Bahr-el-Abiad, c'est-à-dire le fleuve Blanc, regardé comme le véritable Nil ou sa branche principale. Ils avaient en conséquence placé vers le 6^e et le 7^e degré de latitude N., entre le 21^e et le 25^e de longitude E., les montagnes de la Lune, autrement le *Djebel-el-Kamar* ou *el-Koumri* des écrivains arabes, considéré comme l'origine du fleuve. Aussi, lorsque James Bruce, en 1788, publia son voyage d'Abyssinie, où il donnait le *Bahr-el-Azraq* (ou la rivière Bleue) comme le vrai Nil, son opinion fut vivement contestée, et depuis elle a été constamment mise en oubli par les cartographes, qui continuent tous à placer les sources dans le sud-ouest. On fut surtout surpris de la hardiesse du tracé de la carte de Bruce, lequel ne pouvant méconnaître l'existence de la branche occidentale (le fleuve Blanc), la rapprochait extrêmement dans tout son cours de la branche orientale (ou le fleuve Bleu), et la faisait fléchir à l'orient en forme d'un arc parallèle, ne nommant pas même sur sa carte le *Djebel-Kounri*. Depuis ce temps jusqu'au moment où Mohammed-Ali porta ses armes au Sennâr et au Kordofan, les connaissances de l'Europe n'avaient fait aucun pas, même en tenant compte du séjour de Brown au Darfour, lequel n'avait rien éclairci sur la position des sources du Nil, question tant controversée depuis l'antiquité. C'est alors que plusieurs Européens re-

montèrent le Bahr-el-Abiad, à quelques lieues au-dessus du grand confluent de Râs-el-Khartoum ; entre autres un ingénieur français, M. Linant ; un Anglais, M. Hay ; un savant allemand, le docteur Rüppell, et quelques autres. Le voyage du Defterdar-Bey, le gendre du vice-roi d'Égypte, nous procura une carte itinéraire du Kordofan.

« En 1831, un voyage de découvertes fut organisé à Paris pour le même objet ; une somme suffisante fut accordée, des instruments furent envoyés à Alexandrie avec des instructions. M. Linant, très-instruit sur ce qui regarde le pays supérieur, et au fait des mœurs et des idiomes, devait diriger l'expédition : des circonstances qu'il est inutile de rapporter la firent ajourner.

« Enfin, en 1837, le vice-roi, étant allé voir par lui-même les travaux d'exploitation des sables aurifères de Fazoglo et de Fazangoro sur la rivière Bleue (vers le 10^e degré de latitude N.), résolut de faire explorer la branche occidentale, et ordonna une expédition *toute égyptienne* de 400 hommes, montés sur un grand nombre de barques. A sa tête il plaça un capitaine de sa marine, Selim Bimbachi : j'ai donné sa relation dans le Bulletin du mois d'août. On a regretté qu'aucune observation précise de géographie ne l'accompagnât. Cette lacune est réelle ; mais ceux qui ont lu avec quelque attention ce document original en ont aisément vu

l'importance sous plusieurs rapports ; car il résulte assez clairement du journal du voyage, tenu à l'européenne heure par heure : 1° que l'on ne trouve sur la rive gauche, c'est-à-dire vers l'occident, aucun affluent, mais seulement des marécages ; 2° que vers la fin de la navigation l'on remarqua une branche assez importante (*Bahr-el-Seboth* ou *El-Telkhy*), mais venant du sud-est ; plus loin, une bifurcation, qui est simplement produite par une grande île ; 3° qu'aucune chaîne de montagne n'existe dans ces parages au dire des naturels ; 4° que la profondeur et la largeur du fleuve étaient considérablement réduites, au point d'arrêter la navigation ; 5° enfin, que le *Bahr-el-Abiad*, au terme de l'expédition, vers le 6° degré de latitude, ne s'écartait pas sensiblement du méridien de Khar-toum, et même était à l'orient de celui du Caire.

« Un nouveau voyage a été prescrit à Selim Bimbachi par le souverain de l'Egypte, impatient d'atteindre par ses officiers jusqu'aux sources du Nil. Cette fois, des Européens étaient associés au chef égyptien ¹. Examinons quels résultats a procurés l'expédition : elle a remonté plus haut que la première d'environ 2 degrés ; elle n'a point vu ni entendu parler de chaînes de montagnes, quoi-

¹ Outre MM. d'Arnaud et Sabatier, il faut nommer M. Thibaut, connu en Egypte sous le nom d'Ibrahim-Effendi, déjà associé à la première expédition,

qu'elle fût parvenue au 4^e degré 42' ; pas d'affluents venant de l'ouest ou du sud-ouest ; pas de cataracte, direction de la branche maîtresse vers le sud ; le fleuve prenant parfois une plus grande largeur, mais toujours moins profond, du moins dans la saison des basses eaux ; enfin le dernier point atteint par les voyageurs, placé sous le 29° et demi environ, c'est-à-dire encore à l'est du méridien du Caire. Ce résultat est, comme le premier, tout contraire à l'opinion reçue.

« Mais que faut-il penser maintenant de Djebel-Koumri, des montagnes de la Lune, placées jusqu'ici vers le 6^e et le 7^e degré de latitude ? Faut-il les chercher sous l'équateur, ou même au delà, comme le supposait Ptolémée ? Ou faut-il croire qu'elles sont très-loin à l'ouest, et alors, que l'expédition n'a pu en avoir connaissance, surtout si leur direction n'est pas de l'ouest à l'est, mais du sud au nord (ou à peu près) ; qu'enfin un affluent du sud-ouest, déguisé par les marais immenses du 9^e degré, aura échappé aux explorateurs ? Entre ces deux suppositions l'opinion peut flotter encore. Ce qui permet le doute, c'est que Selim dit dans sa relation que les nombreuses peuplades des deux rives, différentes de race et de langage, souvent hostiles entre elles, lui ont souvent dit n'avoir aucune connaissance de ce qui existe au-delà de leur territoire.

« Ce qui est encore à noter relativement à l'opinion des anciens, c'est qu'ils placent les *Lunæ montes* au delà de l'équateur. D'un autre côté, M. d'Arnaud parle du Misselad de Browne ; on sait que cette rivière douteuse, tracée par Browne au sud-ouest du Darfour, du 10^e au 15^e degré de latitude N., à 6 et 8 degrés à l'occident du fleuve Blanc, n'a ni source ni issue connue. Comment concevoir son existence tout auprès du Bahr-el-Abiad ? Mais si, en effet, vers le 7^e degré de latitude, il y a un grand affluent venant de l'ouest appelé Keilak ou Misselad (peu importe), cela n'expliquerait-il pas la donnée généralement admise ? On voit qu'il reste encore de l'incertitude sur cette partie de la question.

« Ce qui en présente moins et offre peut-être plus d'importance, c'est le fait de l'existence de plusieurs nations, distribuées sur les rives du Nil-Blanc, toutes intéressantes par leurs mœurs, leurs usages, leur caractère de race. Ici les voyageurs ont fait de curieuses découvertes. Depuis le grand confluent d'El Khartoum, vers le 15^e degré et demi jusqu'au 4^e degré et demi, et au delà des tribus arabes, on trouve six ou sept peuplades distinctes, savoir : les Dinnkhas, les Schlouks, les Nowers, les Heliabs, la tribu des Kyks, les Bhours ou Behrs, et encore les Bouderas. Les *Dinnkhas* révèrent la lune ; quand deux peuplades sont aux mains, le

combat cesse dès que la lune s'est levée. Les *Schlouks* sont d'une haute taille (1^m,80) et d'une belle physionomie ; les *Nowers* ont la peau tirant sur le rouge, et des cheveux lisses ou non crépus ; les *Behrs* se distinguent par une *douceur de mœurs* singulière, puisqu'au lieu de vivre de la chair de leurs bestiaux, ils se nourrissent uniquement de racines et de fruits.

« Ce fait est important pour la sécurité des explorations futures ; voici qui le confirme encore. Au mois de janvier 1840, les troupes égyptiennes avaient sévi contre les indigènes ; en 1841 ceux-ci ont accueilli avec bienveillance la seconde expédition, et cependant la population est armée, elle est très-dense et les hommes sont belliqueux ; ils pouvaient aisément se venger, et se défaire de quelques centaines d'hommes, bien que pourvus d'armes à feu. Ils ont des lances de 4 mètres ; le fer a un mètre de long.

« On voit encore que la facilité du voyage sera bien plus grande qu'elle ne l'a été, si l'on part au mois de septembre pour profiter des hautes eaux ; alors le haut Nil demeure navigable, au moins jusqu'au 3^e degré de latitude.

« Un des points les plus curieux à éclaircir pour une expédition européenne, si elle pouvait se réaliser, serait la nature des rapports que les *Behrs* entretiennent avec les Indes. On a trouvé chez

eux des marchandises qui sembleraient mettre ces relations hors de doute ; ce sont des étoffes de Surate.

« Si la différence radicale des races dans un espace qui n'a pas trois cents lieues en ligne droite est un objet digne d'attention , il en est un autre encore plus curieux que tous ; je veux dire la présence d'un corps militaire uniquement composé de femmes, lequel compose la garde du roi des Behrs. L'antiquité ne nous a parlé que des amazones de l'Asie ; encore sont-elles contestées par la critique¹ ; celles de l'Amérique sont plus certainement une fiction ; mais l'on n'avait pas encore connaissance des amazones du Nil. Toutefois, un religieux portugais, le père Jean de Los Santos, a mentionné en Ethiopie une république guerrière de femmes. Quant aux amazones d'Afrique , comme on peut l'entendre des bataillons de femmes dont parle M. d'Arnaud, il est difficile de révoquer en doute le témoignage d'une personne qui voyageait en compagnie de près de *trois cents* autres. Peut-on en dire autant de ce fait , « que les ministres du
« roi ne sont admis auprès de lui que lorsqu'il est
« en danger de mourir, et cela pour empêcher
« qu'il ne succombe à une maladie ou meure de

¹ Elles habitaient, dit-on, entre autres lieux, sur les bords du Pont-Euxin ; elles avaient pour armes une hache et un bouclier échancré. — Le Mémoire de Fréret (*Acad. des Inscriptions*, tome XXI) a réduit à leur véritable valeur l'existence des amazones, du moins comme nation.

« mort naturelle comme les plus vulgaires de ses « sujets ? » Je n'oserais l'affirmer, puisque personne ne dit en avoir été le témoin. Quoi qu'il en soit, on doit se féliciter que deux observateurs français aient été associés à ce lointain voyage, et qu'ils aient sauvé du naufrage leurs journaux. »

Donnons maintenant à nos lecteurs les deux lettres que nous avons annoncées.

1^o Lettre de M. d'Arnaud à M. Jomard, membre de l'Institut.

Le Caire, 12 octobre 1842.

L'intérêt que vous prenez à toutes les découvertes africaines m'engage à vous adresser quelques lignes, bien que je n'ose me flatter de vivre encore dans votre souvenir.

En 1838, S. A. Mohammed - Ali m'engagea à l'accompagner dans son voyage au Fazoqlo, pour y analyser les terrains aurifères avec M. Lefebvre, décédé dans le pays. Ce voyage, qui a duré deux ans, nous a valu quelques renseignements géographiques; mais ce n'est pas de ceux-là que je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Au retour du vice-roi d'Egypte, il fut question d'une expédition scientifique sur le fleuve Blanc,

Déjà un premier voyage avait été fait par M. Selim-Capitan, officier turc de la marine d'Alexandrie ; mais il manquait un homme spécial. Les occasions de rendre quelques services à la science sont rares, et j'acceptai avec empressement cette tâche, malgré le mauvais état de ma santé.

Le 23 novembre 1840, nous partîmes de Khartoum, pointe nord de l'île de Sennâr, avec onze dahabiés ; de retour au même point, le 18 mai 1841, pour nous ravitailler, nous repartîmes encore le 26 septembre 1841, à l'effet de relever des détails, ne pouvant mieux faire pour diverses causes qu'il serait trop long et trop peu intéressant d'énumérer.

Nous avons parcouru le fleuve Blanc sur un développement de 518 lieues de 25 au degré ; nous avons atteint le 4° 42' lat. N. et le 29° 42' long. E. estimée, chez un peuple nombreux nommé Behr. Ainsi que vous l'avez pressenti depuis longtemps, monsieur, sous le 9° 17' de lat. N. et 26° 47' de long. E., nous avons trouvé d'immenses marais ; mais bientôt après nous avons trouvé des pays plus riants habités par des peuples plus nombreux et d'une race infiniment plus belle. Depuis les Schlouks jusqu'aux Behrs, nous avons distingué quatre peuples différents par le type physique et le langage. J'ai fait quelques collections d'histoire naturelle, géologie, plantes, graines d'arbres, flè-

ches empoisonnées , ustensiles divers, etc. Une de ces collections ne tardera pas d'arriver au Jardin des Plantes de Paris , où vous pourrez la voir. Il y a divers objets fort curieux, entre autres un casse-tête de corne de rhinocéros, etc.

A la hauteur du 9° 11' de lat. N. et 28° 41' de long. E., nous avons trouvé sur la rive droite l'embouchure d'une grande rivière nommée *Sau-bat*¹, seul affluent est, et sur la rive opposée un autre que tout me porte à croire être le Keilak ou le Misselad de Browne.

Aucun indice sur les deux rives, aucun vestige de monument égyptien ou arabe.

Dans tout le cours du fleuve parcouru, aucune cataracte , mais quelques bas-fonds seulement, coquilliers, sablonneux.

Nous n'avons rencontré de montagnes que dans le pays des Behrs. Là, le lit du fleuve étant devenu très-large et couvert de pierres et d'îlots , nous n'avons pu aller au delà avec les eaux de la saison ; mais dans les hautes eaux, le fleuve serait encore navigable, au dire des naturels, au moins une cinquantaine de milles, point où se réuniraient différentes branches , dont la plus considérable vient de l'est, ce qui prouve d'une manière assez évidente que l'hypothèse généralement adoptée,

¹ Bahr-el-Seboth du premier voyage, autrement Telqy ou *Telkhy* selon les Schlouks.

que les sources du fleuve Blanc viennent de l'ouest, est mal fondée. Nous avons trouvé chez le roi des Behrs des conteries et un *mélanyé* de Surate, articles importés, je le présume, par la mer Rouge, et qui vraisemblablement sont arrivés là par l'Abysinie, la caravane *N'naréa* et le marché *Berry*, où, d'après les renseignements des naturels, viennent des hommes de *couleur cuivre*, qui ne peuvent être que *Gallas* ou chrétiens de *Sidâma*, d'après un renseignement de M. Blondeel van Cuelebrook, consul général de Belgique en Egypte, qui vient d'arriver de ces pays au Sennâr.

Tout ceci, monsieur, n'est qu'une simple annonce que je crois devoir au doyen des explorateurs d'Afrique. Ma route a été faite avec beaucoup de soins; à chacune des stations j'ai fait des observations astronomiques; mais l'absence d'éphémérides m'a empêché de calculer les longitudes surtout. C'est ce que je vais faire ici; car bien que j'aie fait naufrage au retour dans la quatrième cataracte de Cailliaud, où j'ai perdu tous mes effets, j'ai néanmoins sauvé tous mes journaux de route. Ce n'est qu'après deux heures à la nage que je suis parvenu à gagner la rive.

Je vais m'empresser, monsieur, de mettre ordre à mon travail, de dresser une carte de ma route, et je prendrai la liberté de vous adresser copie du tout.

Veuillez agréer, etc.

D'ARNAUD.

2^o *Extrait d'une lettre de M. E. Gauttier d'Arc , consul général de France en Egypte, au même.*

Alexandrie, 28 octobre 1842.

Je vous ai adressé à la hâte, au commencement du mois, quelques détails fort incomplets sur le beau voyage de M. d'Arnaud; j'ai obtenu de lui-même pour vous une lettre fort complète, qui suffira pour vous mettre à même d'apprécier tout ce que les découvertes de l'expédition ordonnée par le vice-roi ont de précieux pour la science et le commerce.

J'ai remarqué, toutefois, que M. d'Arnaud ne vous a donné des renseignements étendus que sur les dernières populations découvertes par lui. Mais avant de pénétrer jusqu'à celles-là, l'expédition avait eu à reconnaître diverses autres peuplades, moins importantes sans doute, mais cependant fort dignes d'intérêt, puisqu'elles sont à peu près inconnues. Voici ce que j'ai appris à cet égard des compagnons de voyage de M. d'Arnaud, et notamment de M. Thibaut, Français qui voyage dans le sud de l'Egypte depuis plus de vingt ans, et qui m'a communiqué des notes excessivement précieuses sur les pays limitrophes de la Nubie et du Sen-

naar, et de Selim-Capitan, musulman instruit qui commandait l'expédition.

A 100 milles environ au-dessus de Khartoum se trouvent les îles Schlouks ; là le cours du fleuve Blanc s'embarrasse de pierres granitiques à fleur d'eau. Son cours est d'une lenteur extrême. Les populations sauvages qui habitent ces îles et des rives du fleuve pillent fréquemment les voyageurs ; elles se retranchent derrière les bosquets de mimosas qui couvrent ces parages , et profitent surtout d'un bas-fond, où l'on ne trouve guère en avril et en mai que 14 pouces d'eau.

Plus loin les bois disparaissent et font place à de hautes herbes marécageuses qui s'élèvent à plus de 15 pieds au-dessus du niveau de l'eau (*homsouf*). Les hippopotames deviennent très-nombreux dans ces parages. On les chasse pour manger leur chair.

Au-dessus de cette région commence la végétation de tamarins. Là se trouve sur la rive gauche du fleuve la peuplade des Dinnkas , qui révere la lune, et ne se permet jamais d'attaquer ses ennemis tant que cet astre brille sur l'horizon. Là croît aussi le palmier *Deleb*, dont le tronc est bombé vers le centre de l'arbre, de sorte qu'il est extrêmement difficile d'avoir son fruit. Les populations de plus en plus nombreuses apparaissent au voyageur qui remonte le fleuve. Les toits couverts en chaume abritent de nombreuses tribus, qui vivent sous la

domination du meck. Tel est le spectacle que l'on rencontre pendant un espace de 260 milles.

On ne peut toutefois apercevoir du fleuve la bourgade de Fachoura, résidence du meck. Elle est située dans l'intérieur, à 4 milles environ du Nil Blanc. Ses abords sont défendus par une épaisse forêt et par des ravins profonds qui se remplissent d'eau durant l'inondation, et qu'il a fallu traverser à la nage avant d'arriver. Les abords de la maison royale sont mieux défendus encore par une garde composée de deux bataillons de femmes, qui ne laissent approcher du souverain que ses deux ministres. Ceux-ci ne pénètrent point dans l'enceinte sacrée, mais le roi sort pour les entendre. Ils ne sont admis dans l'intérieur du palais que lorsque le roi paraît atteint d'une maladie mortelle. Alors leur devoir est, dit-on, d'étrangler le souverain pour empêcher qu'il ne meure de maladie comme le plus humble de ses sujets.

En quittant ce pays, les voyageurs atteignirent *le Telfi* ou rivière Bleue, dont le cours rapide et profond vient du sud-est; les Dinnkas la nomment Kety¹. Les habitants, pasteurs nomades, font paître des troupeaux de bœufs sur ses bords.

C'est au-dessus de cette embouchure que l'on aperçoit dans l'est, à 25 ou 30 milles, une très-

¹ Ce nom est écrit Telky ou Telkhy dans la relation de Selim.

haute montagne où se trouvent, à ce qu'on assure, des mines de fer.

Par 8° latitude N., on rencontre un lac qui n'a pas moins de 9 milles de circonférence, que les voyageurs ont relevé et sondé. C'est là que commence le pays des Nouers, peuple cultivateur qui entoure ses bestiaux et ses habitations de clôtures, et construit des cabanes vastes et bien aérées. On dit ces peuplades rusées et cruelles. La couleur de leur peau tire sur le rouge; les cheveux ne sont point crépus.

Par 7° 43', le Nil se divise en quatre branches, au S.-O. — S.-S.-O. et S.-E.; les affluents ont moins d'importance, et paraissent provenir des marécages voisins; mais le rameau principal vient de l'E.-S.-E. Ici l'expédition, dit-on, répondit aux avances bienveillantes des peuplades guingués (Keks) par des actes de cruauté (premiers jours de 1840)¹. Telle est la douceur des mœurs de ces sauvages, qu'ils ne tuent jamais pour s'alimenter les immenses troupeaux de bœufs dont ils sont environnés. Ils vivent de pêche, de grains, de racines et de laitage, et suppléent au sel, qu'ils ne connaissent pas, par l'urine de vache.

L'expédition, faute d'eau, s'arrêta le 25 janvier

¹ Ce fait se rapporte à la première expédition, à la date du 28 chawal ou 4 janvier 1840.

devant une nouvelle bifurcation du Nil¹, au milieu des peuplades behrs, boudèras et héliabs, sur lesquelles M. d'Arnaud vous donne des détails.

Ce résumé, fort incomplet, vous montre, monsieur et cher collègue, tout l'intérêt qui doit s'attacher à l'exploration courageuse de nos compatriotes. Il y a tout lieu d'espérer que le vice-roi, que le succès de cette entreprise signale à la gratitude de tous les amis de la science, donnera aux voyageurs les moyens de faire connaître avec détail au monde savant toutes les particularités qui se rattachent à cette magnifique exploration.

Agréez, etc.

GAUTTIER D'ARC.

A ces deux lettres nous ajouterons l'extrait suivant d'une autre lettre de M. le docteur Perron, directeur de l'école de médecine du Caire, et adressée également à M. Jomard.

Le Caire, 24 octobre 1842.

..... M. d'Arnaud, qui était parti à la découverte des sources du Nil aux frais du pacha, est de retour ici depuis deux jours. Il est allé jusque par delà le 4° 42' de latitude. Il avait fait de nombreuses collections de plantes, de graines, de minéraux,

¹ On remarque, dans la relation du premier voyage, que l'expédition a rencontré, aussi le 25 janvier, une bifurcation du Nil Blanc,

de dessins ; malheureusement il a naufragé sur le Nil à la quatrième cataracte, et c'est tout ce qu'il a pu faire que de se sauver la vie après avoir nagé plus de deux heures à travers les écueils de ce passage. Toutefois, il a pu sauver son journal. Quelques objets qu'il avait fait passer par terre ont été aussi sauvés. Il est revenu sans ressources, ayant tout perdu, hardes, argent, etc., par son naufrage. C'est une perte énorme que celle de la collection de M. d'Arnaud, etc.

ARBOUSSET ET DAUMAS.

VOYAGE AU NORD-EST DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

(1836.)

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage d'exploration entrepris en 1836 au nord-est de la colonie du cap de Bonne-Espérance, et publié en 1842, avait un but évangélique plutôt que scientifique : les auteurs, MM. Arbousset et Daumas, appartiennent à la Société des missions, qui cherche à entamer des relations avec les peuples inconnus, et à étendre ainsi l'influence du christianisme et de la civilisation.

Cependant les résultats de ce voyage seront avantageux à la géographie ; ils feront connaître une partie du sud de l'Afrique, pour ainsi dire entièrement ignorée, et l'existence de hordes cannibales dans le voisinage des monts Maloutis ou montagnes Bleues, au flanc de l'une desquelles nos

deux missionnaires ont les premiers trouvé la source des principaux fleuves de l'Afrique méridionale, tels que l'Orange, le Calédon, le Namagari, le Létouélé et le Monouénou, qui ont tous une commune origine, et s'échappent dans la direction sud-ouest-sud, nord et nord-est, des flancs de ladite montagne, que pour cette raison nos deux voyageurs ont appelée le Mont-aux-Sources.

La préface de l'ouvrage nous apprend que l'un de ces missionnaires, M. Arbousset, auteur de la relation, s'est établi, dès l'année 1833, à Morija, dans le pays des Bassoutos, qu'arrose le Calédon, et que son compagnon de voyage, M. Daumas, s'est fixé en 1837 à Mékuatling, chez les Lighoyas, au nord des Bassoutos et des Mantœtis. Le pays des Lighoyas s'étend lui-même vers le nord jusqu'à la rive gauche de la Fal, rivière qui va porter au sud-ouest le tribut de ses ondes au fleuve Orange, lequel a déjà reçu vers le sud-est celles du Calédon. Il paraît que dans l'une et l'autre de ces deux stations la morale du Christ a déjà porté d'heureux fruits.

RELATION.

Nos missionnaires, accompagnés de neuf personnes, dont deux guides, six conducteurs ou domestiques et un berger, se mirent en route sur deux chariots, avec une trentaine de bœufs, dont

quelques-uns devaient servir de nourriture à la caravane. Ils avaient en outre sept chevaux, destinés à servir de montures dans quelques petites excursions où les wagons ne pourraient les suivre. Enfin, pour le relevé de la route, ils s'étaient munis de montres et de boussoles.

Le 13 mars 1836, on se mit en marche et l'on alla camper, le soir, entre deux montagnes, dont l'une appelée *Nkème*, et qui est une des plus hautes du pays, voit couler à ses pieds la *Saule*, aussi nommée *Poutiatsana*, c'est-à-dire la *Ramasseuse*, dont la source est dans les montagnes Blanches, au nord-ouest de la Cafrerie. Quelques indigènes appliquent encore à la Saule la désignation de Petit-Calédon, du nom de la rivière dont elle est un affluent. Les eaux de la Saule sont claires, portables, assez profondes et assez poissonneuses. Les Bassoutos disent que la Saule est peuplée de crocodiles, dont une espèce, appelée *kuène*, serait de la grosseur d'un jeune veau, et l'autre, appelé *léfitoué*, serait, suivant les naturels, d'une longueur suffisante pour former une digue à travers la rivière. Les Bassoutos redoutent ces crocodiles, dont la seule vue peut, disent-ils, donner soudain la mort.

Le 14, on quittait les bords de la Saule, et l'on gagnait le Calédon, pour aller ensuite coucher à la station wesleyenne de *Platberg* (montagne

plate), située par 28° lat. S., 24° long. E., en deçà de la rivière Fal. Ce lieu compte environ 200 habitants, tous chrétiens protestants : ce sont des *Bastaards*, nés du commerce des Hollandais avec les Hottentotes ; ils ont le teint basané, les cheveux moins crépus que la race nègre, le nez écrasé, la taille moyenne, les yeux petits et enfoncés, le front plat, caractères distinctifs de la race hottentote. Le Bastard a le flegme du colon hollandais et la paresse du Hottentot ; la colère seule peut le tirer de sa lenteur habituelle ; lorsque cette passion l'anime, il est véritablement Hottentot, c'est-à-dire traître et méchant. Ses habitudes, en général, sont douces et paisibles ; ses occupations ordinaires sont l'éducation du bétail et la culture d'un champ de blé, avec un petit jardin.

Les Bastaards sont un peu moins arriérés en civilisation que les *Bechuanas*, leurs voisins, qui sont, d'un autre côté, plus énergiques, plus résolus et plus entreprenants ; autant la femme du Bastard est lente et molle, autant la Béchuanase est active et laborieuse : celle-ci fait, pour ainsi dire, seule tout le travail de la maison, soigne ses enfants, son ménage et son champ ; tandis que celle-là se repose de tous ces soins sur des serviteurs bushmen, placés dans un état mitoyen entre l'esclavage et la domesticité, et elle retient

tout le jour sur sa vaste chaise son énorme derrière et sa grasse corpulence.

De Platberg, station bâtie sur la pente occidentale de la montagne des Eaux, on se rendit à *Marrissa*, village qui a une jolie cascade aux environs. On se dirigea ensuite vers *Bouchap* ou *Bochap*, village situé à 5 lieues au nord de Platberg, dans un terrain fertile, entouré de beaux pâturages. Néanmoins, l'aspect est triste et sans culture ; on y compte une cinquantaine d'habitants, dont quelques-uns appartiennent à la tribu des *Griquois*, race mixte, ayant à peu près le même caractère et les mêmes mœurs que les *Bastaards*, parlant la même langue et s'alliant avec eux. Ils aiment la musique et le chant ; la voix de leurs femmes est particulièrement douce et harmonieuse.

De Bochap on chemina vers *Mékuatling*, capitale des *Mantætis*, tribu de 14,000 individus, occupant une surface de pays d'une douzaine de lieues carrées, parlant la même langue que les *Bassoutos*, et moins indolents, moins inactifs que la plupart de leurs voisins. Le millet est leur principale nourriture, comme celle des *Cafres* et des *Béchuanas*. Leurs bonnes qualités sont obscurcies par de nombreux défauts, tels que l'adultère, le mensonge et le vol. Le ravisseur d'une fille ou d'une femme en est quitte pour payer une amende d'une ou deux bêtes à cornes ; pour le larcin, il

restitue un équivalent ; si le vol est insignifiant, on se contente de berner le voleur et de l'accabler de quolibets.

La peine du talion existe chez les Mantœtis aussi bien que chez les Béchuanas et les Bassoutos ; on y déroge fréquemment ; mais le droit subsiste, et on est toujours libre de l'invoquer. Les procès sont instruits publiquement à la porte du chef du kraal où le délit a été commis, ou bien à celle du chef de la tribu ; les deux parties parlent tour à tour et défendent leur cause en pleine liberté.

Chez ces tribus, comme chez les noirs, les *mariages* sont de vrais marchés. Si l'amant est pauvre, il donne quelques brebis ; s'il est riche, il donne depuis dix jusqu'à trente ou quarante têtes de bétail. Un homme est libre d'avoir autant de femmes qu'il en peut acheter et entretenir. Le mari devenu veuf a le droit de prendre la sœur de sa défunte épouse. S'il meurt le premier, son frère le remplace auprès de la veuve. Il n'y a point de célébration de mariage ; on se contente de quelques félicitations et l'on s'asperge seulement d'un peu de fiel de bœuf.

L'éducation des Béchuanas est nulle ou tout à fait mauvaise. Ils pratiquent la circoncision chez les deux sexes à l'âge de douze à treize ans, mais ils n'attachent à cette cérémonie aucune idée religieuse : le prépuce est jeté à l'eau ou aux chiens.

Dans la maladie, on accuse les sorciers d'avoir promené un maléfice sur le malade.

Au nord-ouest des Mantœtis sont les *Korannas*, tribu supérieure aux autres Hottentots par la taille et la constitution physique, comme par l'audace et l'impudence. Les *Korannas* n'aiment la guerre qu'afin de pouvoir se livrer au pillage; ils joignent à cela une excessive paresse.

Nos voyageurs, traversant une vallée adjacente au Calédon, se rendirent au sein de la tribu des *Marimos* ou *Béchuanas*, tribu de cannibales noirs, aux regards perçants et farouches, aux vociférations bruyantes. Quand ils virent approcher les missionnaires, ils firent un grand silence, et cachèrent quelque peu leurs massues, leurs haches, leurs sagaies; seulement ils gardèrent les couteaux dont ils étaient armés. La contrée habitée par les *Béchuanas* cannibales est fertile, bien arrosée, et jouit d'un climat excellent. Cette tribu compte au plus 4,000 individus, répartis dans une douzaine de villages peu éloignés les uns des autres, et bâtis sur la pente de hautes montagnes, au pied desquelles s'étendent de beaux champs de blé indigène; le plus considérable de ces villages est celui de Léribé, sur les sources de la rivière Fontane. La chasse de l'élan leur sert à dérober le souvenir de leurs horribles festins de chair humaine : quel qu'un vient-il réclamer un parent ou

un ami devenu la victime de leur voracité, ils répondent qu'ils l'ont envoyé au bois ou à la chasse, et qu'il a été dévoré par une bête féroce ou qu'il a changé de demeure.

Les Marimos ou Béchuanas ne diffèrent point, disent nos voyageurs, des autres sauvages montagnards : ils sont robustes et d'une taille bien proportionnée ; ils n'ont point la maigreur des cannibales de la Nouvelle-Zélande ; la nature des lieux leur offrirait de quoi subsister largement, mais ils préfèrent la chair humaine, et ne s'en font point faute. Pour ensemençer leurs champs, ils immolent un jeune homme, dont le sang, les chairs et la cervelle sont brûlés au soleil ; et les cendres en sont répandues sur la terre pour la fertiliser ; le reste du corps alimente le festin de ces anthropophages.

Nos voyageurs, montant à cheval, poursuivirent leurs explorations au sein des *montagnes Bleues*, appelées par les naturels les *Maloutis*, c'est-à-dire *pics*. Cette forme domine, en effet, ajoute M. Arbousset, au contraire des autres montagnes de l'Afrique méridionale, qui affectent, en général, la forme plate ou la forme de *table*. Les terrains que l'on traverse, avant d'arriver aux rameaux du second ordre, présentent à l'œil une succession d'ondulations, dont la hauteur s'élève graduellement, et qui sont bordées de riches côteaux et de

hautes vallées couvertes d'herbes gigantesques et de gras pâturages. Le climat de ces vallées est sain, quoique vif et froid ; les eaux y sont abondantes et limpides.

Le versant oriental des montagnes Bleues offre une multitude de terrasses qui vont, en s'abaissant successivement, se terminer aux rives de l'océan Indien. Pendant quatre mois de l'année, depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août, le sommet de Maloutis se couvre de neige ; depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de mars, il est inondé par les pluies, et pendant les deux mois suivants il est exposé à des vents violents et à des trombes redoutables. En hiver, il est quelquefois si rigoureux, dit M. Arbousset, que des bestiaux et même des bergers y périssent. Le versant oriental a un climat plus doux, une végétation plus variée et plus vigoureuse. On rencontre cependant, à l'ouest de la crête, une foule d'arbres gigantesques, dont le tronc n'a pas moins de trente pieds de hauteur.

Les deux contrées orientale et occidentale sont peuplées de nombreux troupeaux d'antilopes, entre autres l'antilope bubale, et de beaucoup de gazelles. L'éléphant, la girafe, le buffle, le rhinocéros, habitent exclusivement la côte orientale. Il y a aussi le pou des bois, appelé *bosch-luis* par les colons du Cap. En Cafrerie ces insectes sont très-

multipliés, et leur piqure est très-nuisible aux animaux et à l'homme lui-même.

Avant nos deux voyageurs on savait que l'Orange, le Calédon et la Namagari prennent leur source aux montagnes Bleues, mais on ignorait sur quels points; aucun explorateur européen n'avait pénétré jusque-là. MM. Arbousset et Dumas furent donc les premiers à découvrir quelques-unes de ces sources, et les autres leur furent indiquées d'une manière assez précise pour que la position géographique en pût être donnée. Ils s'assurèrent que le Calédon, l'Orange, la Namagari et quelques autres cours d'eau moins importants naissent dans une montagne que les indigènes appellent *Pofung*, c'est-à-dire montagne à l'eau, à cause des chasses à l'élan qu'ils vont y faire, mais que nos voyageurs désignent sous le nom de *Mont-aux-Sources*. Cette montagne, un des points culminants des montagnes Bleues et dont la direction est de l'est à l'ouest, est située près du 29^e degré de latitude sud et près du 28^e degré de longitude est; sa cime est un plateau que tapisse une très-riche verdure.

Du flanc occidental du Mont-aux-Sources descend le *Calédon*, que les indigènes appellent *Mogokare*. Cette rivière est partout encaissée et rapide, et dans les pluies ses eaux coulent presque à fleur de rives, et n'ont pas moins de 22 pieds de

profondeur sur une largeur d'environ 300 pieds. Le Calédon, que l'on peut en beaucoup d'endroits passer à gué pendant la saison sèche, ne peut être franchi, lors de ses crues, ni sans difficulté ni sans danger.

Le fleuve *Orange*, le principal courant du sud de l'Afrique, sort du flanc méridional du Mont-aux-Sources. L'eau jaillit de terre en bouillonnant, et ne tarde pas à devenir noire, ce qui lui a valu l'épithète de *Noka-Unchu* ou *rivière noire*. A partir de sa source, elle coule l'espace d'environ 40 lieues dans une vallée formée par les deux chaînes des montagnes Bleues, dont la direction est du nord-est au sud-ouest. Dans cette partie de son cours ses eaux s'enrichissent de petits affluents, et, vers le 30° degré de latitude sud, l'Orange franchit une gorge rétrécie de la vallée dans laquelle il avait jusque-là coulé, et prend une direction occidentale, qui insensiblement remonte vers le nord. Cette partie, comprise entre l'extrémité de la vallée et l'endroit où il reçoit le Calédon, a reçu des indigènes le nom de *Sinkou*, qui est aussi le nom du plus large bouclier de la tribu des Matébélés. Les saules, les mimosas et les oliviers qui ombragent les rives de ce fleuve, la transparence et la délicieuse fraîcheur de ses eaux, les masses de rochers brillants qui en bordent le cours, les cascades et les îles verdoyantes disséminées à sa surface,

contrastent de la manière la plus agréable, disent nos voyageurs, avec l'aridité et l'aspect âpre et inculte des campagnes voisines, désertes, sablonneuses et hérissées de monticules rocaillieux et jaunâtres. Le lit du fleuve, encaissé vers les sources, s'élargit à mesure qu'il s'en éloigne ; il a aux environs de Béthulie 860 pieds de large et une profondeur de 2 pieds et demi ; l'élévation est de 22 à 23 pieds. Enfin, l'Orange est, comme le Calédon, sujet à des crues périodiques de novembre à la mi-avril.

La rivière *Namagari* ou la *Fal*, l'affluent le plus considérable de l'Orange, sort comme celui-ci du Mont-aux-Sources, mais du flanc septentrional ; à 2 lieues de sa source, elle a environ 7 pieds de large et charie un gravier bleuâtre. Elle se dirige d'abord vers le nord, se détourne en décrivant un immense demi-cercle vers l'ouest, et, achevant son cours dans la direction du nord-est au sud-ouest, elle va joindre le fleuve Orange près du 29^e degré de latitude sud et du 22^e degré de longitude est.

Parmi les courants qui descendent du versant oriental des Maloutis et qui se rendent à l'océan Indien, le *Létouélé* est le principal ; il court au nord-est et va se perdre, en formant un delta, dans l'océan Indien. Les Matébélés le nomment le *Molampo* ou *Mokolu*, c'est-à-dire la grande rivière,

et le représentent comme aussi large que le Sinkou. Le lit de ce fleuve est profond et encaissé, le courant rapide ; les rives sont bordées de saules et de mimosas ; il nourrit des hippopotames et des crocodiles, dont quelques-uns ont jusqu'à 10 pieds de long.

Enfin, le *Monouénou*, qui sort également du Mont-aux-Sources, coule parallèlement au Létouélé à 15 ou 20 lieues plus au sud, et va aussi se perdre dans l'océan Indien.

La partie nord des Maloutis parcourue par nos voyageurs est habitée par deux tribus principales, les *Bamakakanas*, qui occupent le versant oriental, et les *Matlapatlapas*, qui se trouvent plus à l'est. Ces tribus se grossissent des émigrations des Cafres-Matébéles qui veulent se soustraire au pouvoir tyrannique de leur roi. Les hommes de ces tribus sont grands, bien faits, robustes, d'un esprit actif et turbulent, et toujours prêts à attaquer ou à se défendre. Ils ne sont point dépourvus de qualités, mais il faut ajouter qu'ils sont encore enclins à l'anthropophagie.

Nos missionnaires revinrent de leurs excursions montagneuses à l'établissement religieux de *Mérabing*, près du Calédon et de Mékuatling ; ils retrouvèrent leurs chariots, avec lesquels ils prirent, le 4 avril, la direction du nord. Ils atteignirent bientôt *Kalassouané*, ville de la tribu des *Lighoyas*, placée

au centre de plusieurs autres villes ou villages. Ils gagnèrent ensuite *Setlopo*, lieu infesté de bêtes féroces, et capitale de la tribu des *Mangolès*, habiles à combattre et à surprendre les lions. Ensuite ils visitèrent d'autres points de la contrée, et passèrent jusqu'à *Litakou*, capitale des *Batlapis*; puis ils se rendirent chez les *Zoulas*, race de noirs fort belle, dit M. Arbousset, supérieure pour la taille, l'élégance des formes et la force musculaire, à celle des Béchuanas. Autant les autres sont féroces, autant ceux-ci sont doux et bienveillants, mais en revanche plus vaillants guerriers. Les Zoulas sont très-superstitieux; ils ont des magiciens et des magiciennes en crédit, qui ont le pouvoir de maudire et de bénir. Ces magiciens pratiquent la circoncision sur les deux sexes, puis se mêlent à des danses lubriques et à des libations copieuses. Ils ont supprimé le mariage, et les soldats doivent, sous peine de mort, garder le célibat. Du reste, quand ces soldats partent pour la guerre, des jeunes filles toutes nues passent devant eux en courant, et ils reçoivent la promesse d'avoir l'une d'elles pour compagne, au retour de l'expédition, s'ils se comportent vaillamment.

Nos voyageurs, continuant à s'avancer vers le nord, arrivèrent à *Entikoa*, capitale ou ville principale des Lighoyas, au delà de la rivière Tikoué, qui va au nord-ouest se mêler à la Fal. Les Li-

ghoyas sont une tribu ou nation assez nombreuse, mais dispersée et mal unie. De ce point on passa toujours au nord; puis on revint vers le sud-est, on repassa le Calédon, et l'on était le 11 mai à *Morija*, chef-lieu de la mission chez les Bassoutos, par 29° 40' lat. S., 26° 10' long. E.

M. Arbousset termine sa relation par une notice sur les *Bushmen* ou hommes des buissons, aussi nommés *Baroas*, mais qui s'appellent entre eux *Khuaï*, à cause du tablier naturel qui descend du bas-ventre des Hottentots, comme pour ménager leur pudeur, il est vrai fort peu chatouilleuse. Offrons encore quelques traits de cette notice, pour compléter notre analyse.

La nation des *Bushmen* se compose d'un nombre considérable de populations indépendantes l'une de l'autre, et répandues dans tout le bassin de l'Orange, depuis la source de ce fleuve dans les Maloutis jusqu'à son embouchure dans l'Atlantique. Les *Hottentots* dits *Baroas* ressemblent presque en tout aux autres; ils sont comme eux d'un jaune brun, de taille moyenne, maigres et rabougris, ont la tête grosse, le visage large d'en haut et déprimé vers le menton, qui est ordinairement nu; ils ont les yeux brillants, mais petits et enfoncés, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux frisés, moins épais cependant que ceux de la race cafre, dont la couleur varie du brun de bronze au noir

de jais. Les Hottentots sont alertes, francs et généreux, moins cruels que les Cafres, mais opiniâtres et vindicatifs. Les femmes et les filles des Bushmen, aux environs de Béthulie, se poudrent les cheveux avec de la pierre calcinée ou du cuivre pulvérisé.

Les jeunes gens luttent à la course avec l'antilope, afin de mériter davantage les faveurs de leurs belles. Si une femme perd son premier né, et qu'il lui en arrive un autre, elle coupe à celui-ci le bout du doigt auriculaire et le jette. Les Bas-soutoses ont un usage analogue, mais moins barbare : elles rasent, en pareil cas, la tête à leur second enfant, la frottent d'une substance grasse, et lui laissent à la nuque seulement une petite touffe de cheveux.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

	Pages
GÉNÉRALITÉS PRÉLIMINAIRES..	1
WASHINGTON. Voyage dans l'empire de Maroc (fragment 1831).	7
GRABERG DE HEMSO. Voyage dans l'empire de Maroc, ou Tableau géographique et statistique de cet empire (1834).	54
DRUMMOND HAY. Voyage dans la Barbarie occidentale, ou Remarques sur les tribus et les animaux sauvages du Maroc (1844).	85
ALGÉRIE. Etablissements français en Algérie; publication du gouvernement (1840-1846)..	131
CLOT-BEX. Voyage en Egypte, ou Aperçu général sur l'E- gypte (1840).	161
MOHAMMED EBN-OMAR EL TOUNSY. Voyage au Darfour, ef- fectué de 1803 à 1820, et publié en 1845.	185
THÉOPHILE LEFEBVRE. Voyage en Abyssinie (1839, 1840, 1841, 1842 et 1843..	204
ANTOINE D'ABBADIE. Voyage en Abyssinie (1837-1839). . .	234
COMBES ET TAMISIER. Voyage en Abyssinie (1835-1837). .	243
ROCHET D'HÉRICOURT. Premier voyage au royaume de Choa (1839-1840)..	273

ROCHET D'HÉRICOURT. Second voyage au royaume de Choa (1842-1845)	303
RAFFENEL. Voyage dans l'Afrique occidentale (1843-1844) .	313
SELIM BIMBACHI. Voyages à la recherche des sources du Bar-el-Abiad ou Nil Blanc (1840-1841)	341
ARBOUSSET ET DAUMAS. Voyage au nord-est du cap de Bonne-Espérance (1836)	385

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE des Sciences et des Arts

OU L'INSTRUCTION SUR LES SCIENCES ET LES ARTS

MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE

PAR MM. ARAGO, ADHÉMAR, AJASSON DE GRANDSAGNE, D'ARCET BECQUEREL, ED. BECQUEREL, BEUDANT, A. DAIX, DESHAYES, GAY-LUSSAC, J.-J. GARNIER, J.-J. HUOT, E. LAMY, MALEPEYRE AÎNÉ, ORFILA, V. PARISOT, IS. PATROIS, PAYEN, C. PRÉVOST, T. RICHARD, JULES ROSSIGNON, SAUVANNET, SMÉE, WALKER, ETC.,

Membres de l'Institut, d'Académies et de Sociétés savantes, Professeurs, etc.

Prix du volume in-18 de 200 à 300 pages, avec planches, 1 franc.

Chaque volume peut s'acheter séparément.

SCIENCES GÉNÉRALES.

Art d'étudier avec fruit.	1 vol.
Philosophie des Sciences.	1
Notions générales sur l'Industrie.	1
Secret de l'Invention dans les Arts, ou l'Art d'observer.	1

MATHÉMATIQUES.

Arithmétique.	1
Géométrie, avec 400 figures dans le texte.	2
Tables de Logarithmes.	1

COMMERCE.

Principes généraux de Commerce.	1
Tenue des Livres, nouvelle édition.	1
Traité du Change et des opérations de Banque.	1

DESSIN.

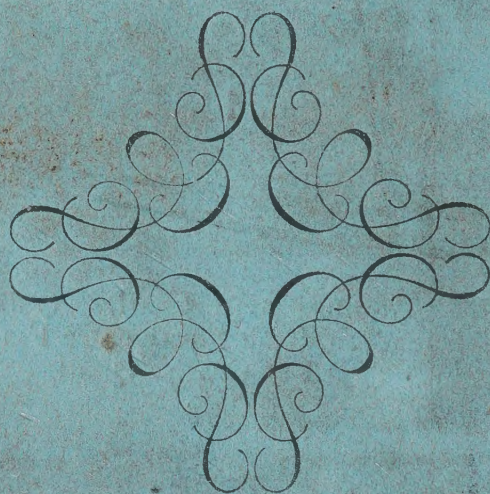
Traité du Dessin et de la Perspective, 1 vol. de texte avec 42 figures, et 2 atlas oblongs, contenant 209 figures en 62 planches.	3
--	---

MÉCANIQUE.

Introduction à la Physique et à la Mécanique, contenant 54 figures.	1
Mécanique des Fluides, avec 89 figures.	2
Mécanique des Solides, contenant 94 figures.	1
Traité des Machines à vapeur, avec 204 figures.	3

SCIENCES NATURELLES.

Géographie physique, avec 3 cartes sur acier.	1
Révolutions du Globe, avec cartes et figures.	2



Paris. — Imp. de POMMERET et MOREAU, quai des Augustins, 17.